



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

H. lit. P. 323 ^m (III, 1



**BIBLIOTHECA
REGIA
MONACENSIS.**

16 B6

<36628923650016

<36628923650016

Bayer. Staatsbibliothek

**REVUE
GERMANIQUE.**

162 136

STRASBOURG, IMPRIMERIE DE F. G. LEVRAULT.

REVUE GERMANIQUE.



TROISIÈME SÉRIE. — ANNÉE 1835.



TOME PREMIER.

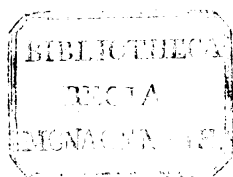


PARIS,

Chez **F. G. LEVRAULT**, éditeur, rue de la Harpe, n.° 81;
Même maison, rue des Juifs, n.° 33, à **STRASBOURG**;
Et chez tous les libraires de la France et de l'Étranger.

1835.

155. V.



JANVIER 1835.

TOME I.

1

STRASBOURG, DE L'IMPRIMERIE DE F. G. LEVRAULT,
RUE DES JUIFS, N.º 33.

INTRODUCTION.



A une époque où les œuvres d'imagination tendent sans cesse davantage à toucher au but matériel, où le mot de d'Alembert : à quoi cela sert-il ? est devenu comme un mot de circonstance ; où l'on demande à chaque entreprise son résultat, à chaque conception son pourquoi, il ne serait guère permis à une Revue de se produire sans avoir son idée à réaliser, sa mission à remplir. Aussi toutes ont-elles apparu avec leur signe caractéristique sur le front, et leur pavillon au vent. Les unes, élargissant leur cercle, ouvrant leur ligne horizontale, s'en vont côtoyer les bords étrangers, croiser sur toutes les mers, et reviennent avec des richesses de toute sorte. Ne vous étonnez pas de leur variété de produits. Telle fleur a été cueillie sur les plages de la Méditerranée ; telle plante vient des rives de l'Orénoque, et leurs richesses se mêlent, se confondent, se relèvent mutuellement par le contraste. C'est une mosaïque charmante. C'est le trésor de la Casauba. Les autres, s'imposant une ligne plus étroite, une marche moins brillante, mais rigoureuse et bien déterminée, s'avancent avec fermeté, cherchant surtout à ne pas dévier de la voie qu'elles ont prise, et à creuser profondément leur sillon. Celles-ci s'inscrivent pour une spécialité, et adoptent le nom d'un pays qu'elles explorent en tout sens. Celles-là tournent leur proue vers le passé, et se dévouent courageusement à relever ces débris d'art, ces fragmens d'histoire qui sont tombés derrière nous oubliés, ou inaperçus ; et presque toutes gravent sur leur étendard ce grand mot d'*avenir*.

Autrefois on faisait des livres. Un homme s'enfermait pendant dix ans, comme Isocrate, pour polir un discours; pendant toute sa vie, comme D. Mabillon ou D. Calmet, pour produire un volume de recherches historiques. D'autres savans s'enfermaient ensuite pour lire ces mêmes livres, les étudier et les commenter. Maintenant on fait des Revues qui ne nécessitent ni la même patience de la part des écrivains, ni le même travail de la part des lecteurs. La science n'en est pas moins science; mais au lieu de se tenir ferme et compacte dans les longues colonnes d'un in-folio, elle se dissèque et s'éparpille, et tombe par fragmens dans tous les lieux de réunion et tous les cabinets de lecture. Les moyens de production littéraire varient nécessairement selon le degré d'instruction où en est venu le peuple, et c'est en cela surtout qu'il est vrai de dire que la littérature représente l'esprit de l'époque. Et qu'est-ce, je vous le demande, que tous ces admirables vitraux des églises gothiques avec leurs figures de saints et d'apôtres, leurs emblèmes religieux, leurs devises et leurs blasons, sinon l'histoire de la religion écrite d'une manière palpable, visible à tous les regards? Alors le peuple ne savait pas lire, et on lui apprenait l'Évangile par images; maintenant il sait lire, et on lui donne des Magasins pittoresques à deux sous.

Oui, c'est une chose merveilleuse que de voir comment la science s'est constamment fait jour à travers les difficultés qui s'opposaient à sa propagation; comment, pressée de toutes parts par des entraves matérielles, elle a trouvé, selon le temps et le lieu, le mode le plus sûr de se manifester et de proclamer ses miracles. Au douzième, au treizième, au quatorzième siècle, il n'y a point de livres pour les masses; mais les universités se forment à Paris, à Oxford, à Bologne, à Naples, à Vienne, à Prague, et les hommes qui ont eu entre les mains les trésors de la science viennent les communiquer au peuple. La foule se presse; comme la foule du désert, autour de ces hommes privilégiés, pour écouter leur parole et se nourrir de ce pain de vie. Dante meurt, et sa *Divina commedia* est expliquée publiquement en Italie. La poésie ne s'imprime point, comme de nos

jours, sur le vélin à longues marges; mais elle s'en va avec le troubadour, avec le trouvère, avec le barde et le *Minnesänger*, de contrée en contrée, de château en château, portant son lai, sa ballade ou sa *Canzone*. La satire se faisait par des œuvres populaires comme le roman du renard, ou des vers mordans comme ceux de Pierre Cardinal; l'opposition religieuse par des discussions théologiques comme celles d'Abeilard, de Savonarola ou de Jean Huss, et les rians et fantasques produits de l'imagination, on les retrouve en assez grande abondance dans ces épopées populaires, dans le cycle des Niebelungen, de Charlemagne ou du roi Arthur, en même temps que le merveilleux des voyages se reproduit par les pèlerins de Jérusalem, par les récits d'un Marco Polo et d'un Montevilla, qui a été en Asie, qui a vu dans les Indes le paradis élevé sur une montagne de diamans, avec douze portes de saphir et deux mille cinq cents escaliers pour y monter.

Après cette époque d'enseignemens publics, de traditions orales, arrive l'imprimerie qui multiplie pour les savans tous les livres si rares jusque-là, et recueillis avec tant de peine par un Pétrarque, par un Boccace, par un Alphonse X. Alors le peuple a déjà fait un pas; il lui faut aussi ses livres, et les imprimeurs de Troyes et de Paris, de Cologne et de Nuremberg lui vendent, pour l'édifier, ces légendes de saints et de martyrs que ses pères ont contées autrefois, et pour le distraire, ces romans de chevalerie que nous admirons encore, et ces prétendus secrets de magie, ou ces grosses gaietés de *Hans Wurst*. Plus tard, vous le verrez renoncer à ces lectures, qui accusent encore son ignorance, pour s'élever à la hauteur de la réformation; plus tard, il lui faudra la bible de Luther, les traités d'Érasme ou les satires nationales d'Ulrich de Hutten. Et puis, laissez-le faire, le temps approche où le savant sortira, comme Faust de son laboratoire, pour venir au milieu de ce peuple dont il avait jusque-là soigneusement évité le contact; le temps approche où la foule connaîtra les plus secrets réduits de la science, et s'en ira la prendre jusque dans son sanctuaire, pour l'adapter à ses besoins, pour la façonner

à sa taille. Ce serait une curieuse chose, que de passer par tous les divers genres de publication, depuis le lourd et épais volume du seizième siècle, jusqu'à la mince brochure de nos jours, depuis le livre que l'on tenait attaché aux rayons de bibliothèque avec une chaîne de fer, jusqu'à ce populaire *Bon sens* que l'on vend dans les rues.

Quoi qu'il en soit du mérite de ce temps où la science était si grave, si forte, et si recueillie, et de celui-ci où elle rejette sans façon sa toque et sa barrette, où elle descend sur la place, où elle ne dédaigne pas de s'occuper de la brochure, et de vulgariser sa pensée par l'entremise d'un journal ; il est incontestable que tous ces grands moyens de publicité, que tous ces recueils périodiques, que tous ces livres à bon marché accusent un certain progrès de la part des masses. Les Revues me semblent être une nécessité de notre époque. D'un côté, il est vrai, elles n'indiquent malheureusement que trop, et ce déplorable besoin d'écrire qui nous saisit dès que nous pouvons combiner une idée, arranger une phrase, et cette soif d'omniscience qui, pour se satisfaire, prend toutes les choses à la surface, et croit avoir tout saisi, quand elle a tout effleuré, et, en même temps, cette grave préoccupation des esprits qui fait que l'on n'a plus le courage d'entreprendre la lecture d'un ouvrage de longue haleine, mais que l'on se trouve bien de feuilleter capricieusement un recueil entre l'heure du déjeuner et l'heure de la bourse. D'un autre côté, ces Revues, en s'enrichissant sans cesse d'articles nouveaux, en recueillant avec soin toutes les découvertes de la science, en tenant compte de toutes les théories et en se répandant de toutes parts dans les salons du grand monde et dans la demeure du prolétaire, dans les estaminets comme dans les bibliothèques, doivent semer au long et au large de nouveaux germes d'instruction, éveiller de nouvelles idées, et coopérer de la manière la plus active à développer l'intelligence des masses. Par leur variété elles séduisent ; par leur forme légère, alors même qu'elles touchent à des idées sérieuses, par leur vivacité d'aperçus et leur rapidité de style elles attirent l'attention, et si les articles qu'elles

renferment ne sont pour la plupart pas assez complets pour former un cours suivi d'études, ils le sont assez cependant pour occuper les méditations de plus d'un lecteur, pour soulever mille questions dans son esprit, et lui inspirer le désir de les étudier et de les résoudre. Enfin, la mission des Revues dans le champ de la science et de la littérature ressemble bien un peu, si nous ne nous trompons, à celle de ces guides qui vous inspirent avec leurs merveilleux récits le désir de visiter leurs grottes retirées et leurs sites pittoresques, et qui vous y conduisent par le chemin le plus sûr et le plus court, en vous contant le long de la route leurs légendes anciennes et leurs traditions modernes, et en vous arrêtant sur tous les points qui méritent d'être observés.

Au milieu de ces recueils périodiques dont la réputation est faite, la *Revue germanique* ne s'annonce point comme une entreprise nouvelle. Six ans de noviciat en province lui ont peut-être donné le droit de venir s'essayer à Paris; elle y vient avec le concours de ses anciens collaborateurs et celui de plusieurs collaborateurs nouveaux, et les améliorations matérielles qu'elle a reçues doivent lui apporter encore une autre garantie de succès. La pensée des fondateurs de cette Revue a été de prendre l'Allemagne sous toutes les faces, de la refléter dans tout ce qu'elle présentait de neuf, de saillant dans sa littérature comme dans ses institutions et ses mœurs. Dès le moment de son apparition, la *Revue* a suivi avec une rare constance, avec le dévouement le plus consciencieux cette tâche qu'elle s'était prescrite. Il ne m'appartient pas peut-être de parler de ses longues et persistantes tentatives; mais je ferai volontiers abstraction de ce qui me touche personnellement, pour appeler l'attention du public sur tant d'articles intéressans, sur tant de recherches courageuses et de documents précieux dont cette Revue a été, pendant six années, le dépositaire. Aujourd'hui nous poursuivons le même but, nous avançons vers l'Allemagne sans savoir combien de temps doit durer encore ce pèlerinage littéraire, mais bien décidés à le continuer jusqu'au bout.

C'est que l'Allemagne n'est point un pays qui se révèle ainsi

à vue d'œil, et que l'on n'ait besoin que de parcourir une fois à la hâte pour en mesurer la profondeur et en connaître la physionomie. L'Allemagne! vous ne la connaissiez pas, si vous alliez la chercher sur une place publique ou dans un *roul*. La véritable Allemagne reste dans ses foyers, se retranche dans ses mœurs patriarcales, dans ses croyances religieuses, dans sa vie de famille. Il faut y venir plus d'une fois avec le bâton de voyageur pour pouvoir en parler. Il faut avoir pénétré dans ce chaste et sévère intérieur d'une maison allemande, il faut être initié à ses habitudes, il faut avoir long-temps vécu de cette vie intime, il faut avoir gagné l'un après l'autre tous ces grades d'introduction dans la famille, pour pouvoir en redire les joies naïves, les pieuses tristesses et les saintes coutumes.

- Vous arrivez dans une ville d'Allemagne avec une lettre de recommandation, et vous pouvez être sûr d'avance que vous serez bien reçu; car c'est là le peuple hospitalier par excellence. On vous invitera à dîner, on réunira à la même table toutes les personnes que l'on supposera devoir vous être le plus agréables, et vous serez pendant deux ou trois heures le personnage vraiment important de cette maison. Vous verrez bien là un coin du cœur allemand, vous verrez cette franchise de manières, cette expansion de sentimens, cette extrême défiance de soi-même et cette déférence envers les étrangers, toutes choses qui caractérisent essentiellement les hommes de cette nation. Mais vous ne connaîtrez pas encore la famille allemande, vous ne saurez pas quel trésor d'amour et de foi elle recèle en son sein, quel charme il y a dans une veille de Noël, dans une réunion du dernier jour de l'an, où l'on chante encore à l'heure de minuit la chanson faite il y a deux siècles. Vous ne saurez pas ce qu'il y a de douce tristesse et de pitié dans un de ces anniversaires où des enfans qui ont perdu leur père se rassemblent encore le jour de sa fête, pour suspendre une guirlande de fleurs autour de son portrait; non, à moins de vous être associé à la famille allemande, vous ne saurez pas ce qu'il y a de grâce et de sentiment dans une cérémonie de fiançailles, ce qu'il y a de bien-être dans une de ces

soirées d'hiver que l'on passe autour du vieux poêle à entendre conter des histoires bien fantastiques, tandis que l'eau de la théière bout sur la table, et que le vent du nord siffle entre les fenêtres.

Que si pourtant vous êtes parvenu à vous initier assez avant dans la confiance de vos hôtes, pour prendre part à tous ces petits événemens de leur vie, que si vous connaissez bien pour y avoir vécu, une ville, une province, une principauté, ce n'est pas tout. Il y a dans ces vastes contrées d'Allemagne une variété étonnante de sites, de caractères, de coutumes, que l'on ne peut bien discerner qu'en les ayant étudiés sur les lieux. Le nord porte encore l'empreinte des races slaves; le midi présente plus d'un point de rapprochement avec l'Italie; le Wurtemberg a déjà subi l'influence du voisinage de la France, et le centre offre à chaque pas de nouvelles disparates. L'absence d'un même centre d'action qui étende sur toutes les parties de ce vaste empire un niveau uniforme, ne se fait pas seulement sentir dans les institutions politiques, dans les libertés religieuses, dans le mode d'administration de chaque principauté; mais encore dans l'enseignement des universités, dans les produits de la science, dans les créations de l'art et de la poésie. De là tant de faux jugemens sur l'Allemagne de la part d'hommes qui ne l'ont vue qu'en courant, ou qui n'en ont observé qu'une partie; de là cette nécessité d'un recueil qui se consacre entièrement à étudier l'Allemagne dans son ensemble, puis dans ses diversités de lois, de mœurs, de population.

J'ai entendu faire d'un ton très-sérieux ce raisonnement : Le grand siècle de l'Allemagne est passé, ses grands hommes sont morts. L'Allemagne a cessé d'être intéressante. Singulière idée! Comme si dans une contrée de trente millions d'habitans le mouvement scientifique ou littéraire pouvait s'arrêter avec la mort d'un homme, comme si la France avait cessé d'être intéressante après le siècle de Louis XIV, l'Italie après le Tasse et Machiavel, l'Angleterre après Shakespeare et Bacon; l'Espagne après Garçilasso et Mendoza! Oui, Kant et Goëthe sont morts, et ce sont là deux grands événemens pour un pays où tout se passe entre

la philosophie et la poésie. Mais les œuvres de ces hommes, que nous admirions pendant leur vie, ne sont-elles pas là encore peu connues, encore peu comprises? Mais croit-on qu'il n'ait rien surgi à la place de ces grands génies? Le sol qui peut produire de telles organisations serait-il tout à coup frappé de stérilité? La vie intellectuelle de tout un peuple pourrait-elle dépendre du battement d'une artère, de l'existence d'un organe? L'arbre national de la Germanie, c'est le chêne, et quand le chêne meurt, les glands tombés autour de lui ont déjà poussé hors de terre leurs verts rameaux, et les feuilles nouvelles cachent sous leur fraîche couronne le tronc décrépit. Ainsi dans tout le domaine de la nature physique les produits d'une force vitale active et constante revêtent sans cesse les débris de la destruction. Ainsi le lierre et le lichen grandissent sur les ruines; ainsi la paquerette aux riantes couleurs fleurit sur les tombeaux. Il en est de même du domaine de l'intelligence; l'idée nouvelle s'élève sur l'idée vieillie, une théorie de science nous semble insuffisante et surannée, mais une autre arrive qui la prend pour point de départ. Le génie ne meurt pas, la chaîne d'idées progressives que les siècles façonnent n'est jamais interrompue; mais les hommes de génie viennent qui y attachent un anneau d'or, et tandis que nous restons encore les yeux fixés sur cette merveilleuse apparition, la chaîne se continue et nous ne le voyons pas.

Ce qui m'a toujours frappé en Allemagne, c'est d'y trouver de toutes parts, dans la capitale du royaume comme dans les plus petites villes, cette activité d'esprit qui ne peut ni s'arrêter, ni se ralentir, qui s'élance par tous les débouchés qu'on lui ouvre, qui s'exerce sans cesse dans la retraite et dans le grand monde, dans le silence et dans la production de ses œuvres. Je ne parle pas seulement de la poésie : la poésie, c'est l'enfant bien-aimé de l'Allemagne; elle vous prend à votre entrée dans ce pays, et ne vous quitte plus. Vous l'entendez chanter au coin des rues, vous la voyez rêver dans les sentiers des forêts; vous la retrouvez le soir arrangeant une légende au coin du feu. C'est cette poésie qui entoure comme d'un voile de fée toute l'Alle-

magne; c'est elle qui jette tant de charme sur toutes les relations, à travers tous les entretiens, dans les fêtes des grands, comme dans les souffrances du pauvre. J'ai vu parfois des réunions où l'on ne buvait que de bien mauvais vin, mais où l'on n'arrivait pas sans apporter son sonnet ou sa cantate. J'ai vu des ouvriers qui menaient une rude vie, et qui connaissaient par cœur les plus belles tragédies de Schiller; aussi que de grands poètes cette époque n'a-t-elle pas vus naître en Allemagne! C'est Tieck, cet homme admirable dont la brillante imagination peuple le monde d'une foule d'êtres féériques, et dont le génie capricieux passe tour à tour des plus suaves conceptions du moyen âge à la peinture la plus humoristique des ridicules de notre époque. C'est Novalis qui semble avoir pénétré dans les harmonies les plus intimes de la nature, qui s'endort comme les génies des montagnes au fond des grottes mystérieuses, et croit comprendre dans ses rêves la voix de l'arbuste qui s'incline devant Dieu, la voix de la source d'eau qui passe en jetant à son oreille un doux murmure. C'est Kœrner, ce poète au cœur intrépide, qui s'en va sur le champ de bataille avec sa lyre et son épée, et soutient par ses odes brûlantes de patriotisme le courage de ses compagnons, et meurt, frappé d'une balle, en entonnant son chant de guerre. Dans le Wurtemberg, Uhland laisse tomber négligemment l'un après l'autre ses odes ou ses ballades, ses romances ou ses sonnets, et jamais la poésie n'a fait naître de plus belles fleurs revêtues d'un coloris plus frais. En Bavière, Ruckert unit à tout ce qu'il y a de grâce, de mélancolie et d'ingénuité dans le sentiment allemand, le prisme qu'il emprunte à ses études orientales. En Autriche, deux grands poètes se sont révélés : Grillparzer, qui se débat avec ses généreuses pensées, sous l'œil sévère de la censure, comme Galilée sous l'œil de l'inquisition, et le comte d'Ansberg, qui ne craint pas d'ajouter une corde d'airain à sa lyre, et de la faire vibrer contre les oppresseurs de son pays. A Berlin, après un Français d'origine, Lamothe-Fouqué, un autre Français, Chamisso, l'auteur de *Pierre Schlémi*, s'abandonne aux plus douces inspirations de la muse allemande, et chante

en vers délicieux ses souvenirs d'enfance et son château champenois de Boncourt. Je ne parle pas de H. Heine, dont la France semble s'être maintenant approprié la muse pleine de grâce, de capricieuses rêveries et de pensées tristes et désenchantées.

Tandis que la poésie lyrique répand ainsi à profusion ses œuvres merveilleuses, la poésie dramatique est, il est vrai, un peu négligée. Malgré les efforts assez souvent louables de Raupach, malgré sa fécondité à la Lope de Vega, malgré les pièces de Grillparzer, de Zedlitz, de Michel Beer, et cet admirable répertoire de Goethe et de Schiller, on en revient, comme au dix-septième et au dix-huitième siècle, à emprunter les pièces des théâtres étrangers, et l'on joue maintenant des traductions de Henri III, de Lucrèce Borgia et des vaudevilles de M. Scribe, comme on jouait alors la *Mérope* de Voltaire ou le *Glorieux* de Destouches. Mais cette décadence de la poésie n'amène cependant pas celle de l'art dramatique. Les Allemands ont compris de bonne heure la vérité théâtrale. Lessing la leur a dévoilée dans sa dramaturgie, et nous étions encore sous le joug du ton déclamatoire et des gestes de tradition raides et monotones, que les Allemands savaient déjà tout le charme d'une diction franche et naturelle. Ainsi l'on jouait *Phèdre* à Paris, avec des cris et des déchirements de voix, des attitudes de matamore, et on la jouait à Berlin avec tout le sentiment et la gracieuse dignité que cette pièce réclame. Le sort des acteurs en Allemagne est plus heureux que chez nous. Ils ne sont pas mis à l'index, comme cela n'arrive que trop souvent en France. Ils ne sont pas proscrits par la religion, relégués hors des relations sociales. Le monde les reçoit, les accueille, non point avec ces faux airs de déférence qui dissimulent mal un sentiment de supériorité, mais avec toute la considération due à des hommes d'honneur et à des hommes de talent. De là vient que, pour ne rien perdre de ces témoignages d'estime dont ils aiment à jouir, ils ont soin de soumettre leur conduite aux exigences de la société, de vivre d'une vie studieuse et rangée. De là vient aussi qu'ils aiment leur art, qu'ils s'y attachent, non point par un

caprice passager, mais avec dévouement, avec une ardente résolution de le bien connaître et de s'y distinguer. Aussi y a-t-il parmi eux des générations entières, comme celles des Schröder et des Devrient, où le talent dramatique semble être devenu héréditaire. Aussi trouvez-vous, en parcourant l'Allemagne, des acteurs que vous êtes heureux d'applaudir, et dont vous n'oublierez jamais le nom, tels que M.^{me} Crelinger, M.^{lle} Fournier, les deux frères Devrient, Holtei, Seidlitz et beaucoup d'autres.

Je ne parle pas de l'opéra. On doit comprendre par le génie musical de l'Allemagne ce que peut être son opéra. C'est le pays des Haydn, des Mozart, des Beethoven, des Meyer-Beer. Dans les villes d'universités vous rencontrez encore ces troupes d'étudiants, comme nous les a si bien dépeintes M.^{me} de Staël, qui s'en vont le soir, en chantant, à travers les rues, et tout le monde accourt à la fenêtre pour les écouter. Plus d'une fois, en voyage, je me suis arrêté à l'entrée d'un hameau, surpris tout à coup par les accords les plus suaves, et c'était un groupe de paysans réunis autour d'une cruche de bière, qui formaient un chœur dont on ne pouvait se lasser d'admirer l'harmonie et la justesse. Avec de tels élémens il ne doit pas être difficile de créer un bon opéra. Aussi les chœurs sont-ils toujours bien montés, et l'orchestre très-nombreux. Il y a tel théâtre d'une petite ville allemande de dix mille âmes, où *Robert le diable* est mieux représenté que dans nos plus grandes villes de province. A Berlin l'opéra est dirigé par M. Spontini, et les demoiselles Elsler en viennent toutes les deux.

De cette digression sur le théâtre passons à la question d'art. Ici le mouvement n'est pas moins continu, et le progrès est plus sensible. La réforme qui s'opéra en Allemagne vers le milieu du dix-huitième siècle n'embrassait pas seulement la poésie, mais encore tout ce qui touchait à la plastique et à la peinture. Lessing, que nous retrouvons à la tête de chaque nouvelle tentative, de chaque œuvre progressive, Lessing avait jeté dans son *Laocoon* de magnifiques aperçus sur l'art. Winckelmann arriva à point nommé pour indiquer les vrais modèles, pour rappeler ses com-

patriotes au style sévère, à la noble simplicité du goût antique, et le voyage de Goethe en Italie, et l'ascendant qu'il prit de bonne heure sur son siècle, ne servirent pas peu à ouvrir aux artistes une mine encore intacte, où ils coururent avec enthousiasme. En échappant à cette littérature d'imitation, dont elle subissait le joug depuis plusieurs siècles, l'Allemagne comprit qu'elle devait aussi échapper à ses autres entraves, chercher l'art par elle-même, recourir aux sources du beau, et avoir, avec sa poésie, sa peinture et sa sculpture nationales.

Dannecker et Rauch pour la plastique, Cornelius, Schinkel, Schadow, pour la peinture, sont les enfans de cette école de régénération. Dannecker est à Stuttgardt, déjà vieux, mais plein de vie, dévoué de toute son ame aux travaux qu'il a entrepris, enthousiaste comme un enfant, passionné pour toute œuvre d'art et amoureux des siennes. Il a produit peu de grands ouvrages, mais ce qu'on lui doit suffit pour ne pas laisser périr son nom. C'est cette belle et gracieuse figure d'Ariadne que tous les voyageurs vont admirer dans le cabinet de M. Bethmann à Francfort; c'est cette grande et majestueuse statue du Christ, l'œuvre de prédilection de l'artiste. Le Christ est debout, le corps couvert d'une longue robe, une main levée en l'air, un doigt qui montre le ciel, et sa tête encore toute jeune respire un sentiment inexprimable de mélancolie, de force et de douceur.

Rauch est cet homme sorti des rangs du peuple, et qui a conquis par la seule puissance de son génie la haute réputation dont il jouit. Un de ses principaux titres de gloire est cette statue de Blücher élevée en face de l'arsenal à Berlin, et puis ce mausolée de la reine de Prusse, œuvre de religion, de reconnaissance, de poésie, dont l'on n'approche pas sans éprouver un profond sentiment de respect pour la mémoire d'une femme qui a pu inspirer une telle conception, et pour l'artiste qui l'a sentie.

Cornelius est le grand peintre d'histoire de l'Allemagne actuelle. Ses premiers essais se sont tournés vers la poésie du moyen âge, et ses derniers travaux l'y ramènent encore. Il a fait un carton sur Faust, et il a mis en tableaux plusieurs scènes des Niebe-

lungen. C'est le chef de cette école de Munich dont on a le droit d'attendre beaucoup ; car autour de lui se rangent encore des hommes d'un rare talent, comme Schnor, Neureuter, P. Hess.

Schinkel et Schadow sont tous deux Prussiens. Le premier, qui est en même temps architecte et peintre, a bâti la plupart des beaux édifices modernes de Berlin, entre autres le Musée, et il a jeté sur la toile le plan d'une peinture à fresque, qui sera d'un effet prodigieux, si jamais les intempéries de son climat lui permettent de l'exécuter. Le second dirige cette école de Dusseldorf, dont il est déjà sorti de vrais chefs-d'œuvre, et dont le jeune Bendeman et Lessing sont les élèves.

Je ne dois pas oublier un peintre de goût, qui a décoré de fresques élégantes le château du roi de Saxe ; c'est Vogel de Dresde, et un autre peintre qui habite la même ville, et qui s'est fait un nom européen, Maurice Retsch. C'est là le véritable interprète de l'école romantique, c'est lui qui a su nous rendre, avec son crayon, toutes les sombres beautés de Shakespeare, toutes les fantaisies de Schiller. Avec ses gravures sur *Macbeth* et sur *Othello*, il nous a mieux exprimé la pensée du poète que ne pourrait le faire aucun acteur, et ses dessins capricieux sur la *Cloche* sont un poème tout nouveau à mettre à côté du poème original. Deux tableaux m'ont surtout frappé dans l'atelier de Retsch : l'un représente *Mignon*, la pauvre et triste *Mignon*, achevant son chant de deuil, tombant aux pieds de *Wilhelm Meister*, et lui disant encore par son visage pâle, par ses lèvres muettes, mais décolorées, par cet abandon de la douleur, par ces grands yeux dont le regard fixe et terne annonce la consommation : « emmène-moi, emmène-moi loin d'ici, dans ma terre natale, sous un ciel plus pur, au milieu des orangers en fleurs. » L'autre représente la mort s'élevant dans les airs et emportant dans ses bras un enfant. L'enfant repose doucement endormi, la mort le couvre avec son manteau, et la terre se montre à leurs pieds revêtue d'une teinte de deuil, et au-dessus de leurs têtes on voit surgir les rayons de l'aurore. C'est une des plus belles et des plus touchantes allégories que je connaisse.

En même temps que les artistes s'efforcent ainsi de grandir avec leur siècle, les gouvernemens n'oublient pas de les seconder. Le gouvernement saxon, si zélé d'ailleurs pour tout ce qui tient à la culture des sciences et des lettres, est celui de tous aujourd'hui qui fait le moins de sacrifices pour les arts. Il est vrai qu'il a sa magnifique galerie, la première galerie de l'Europe, sous plus d'un rapport : mais elle est négligée; l'arrangement des tableaux n'y est pas fait avec autant d'ordre que l'on serait en droit d'en attendre, et il est par-dessus tout déplorable de songer qu'un musée où se trouvent des tableaux comme la vierge sixtine de Raphaël, le Christ à la monnaie, du Titien, et les plus beaux morceaux du Corrège, reste fermé pendant six mois de l'année.

En revanche, la Prusse s'occupe sans cesse d'enrichir ses collections. Elle a des émissaires en Italie, qui ne manquent aucune vente de tableaux, et quand il arrive à Berlin quelque œuvre remarquable, toute la ville accourt pour la voir, car toute la ville s'y intéresse. Le roi de Bavière, qui fait bâtir à la fois un palais où les premiers artistes vont peindre des fresques, une chapelle dans le style byzantin et deux musées, se prépare à faire bientôt venir de Schleisheim la collection de tableaux du moyen âge, recueillis avec tant de persévérance par les frères Boisserée, et cette collection, réunie à la galerie actuelle de Munich, formera un musée comme il n'en existe encore point. L'Autriche ne reste pas en arrière de ce mouvement. Ses princes aiment et cultivent les arts. Son musée est entretenu avec soin, et nulle ville peut-être ne renferme autant de belles galeries particulières que Vienne.

Mais ce qui mérite par-dessus tout d'être observé en Allemagne, c'est cette vie scientifique si large et si profondément enracinée dans le sol, cette vie modeste et recueillie qui se retire timidement derrière le foyer de famille, et s'épanouit dans l'ombre, et mûrit lentement ses fruits pour se révéler tout à coup d'une manière éclatante par un cours d'université, par une publication de librairie, pour se réjouir parfois d'une fête de corporation, et puis après rentrer dans son repos et son silence, dans sa régularité habituelle et son cercle d'études. Ne vous étonnez pas que

ces savans d'Allemagne produisent tant d'œuvres si riches d'érudition. Une fois qu'ils se sont dévoués à leur science, une fois qu'ils ont pris leur grade de docteur, les voilà qui se retirent dans leur cellule comme des cénobites, qui s'entourent de livres, et comptent avec scrupule tous leurs momens. Ne vous étonnez pas de les trouver si affables et si simples; ils se sont rarement mêlés au monde, ils n'ont pas usé la candeur de leur ame dans les intrigues de salon; ils ont rêvé la société plutôt qu'ils ne l'ont vue, et ils l'ont rêvée avec les grands hommes et les grandes choses de l'antiquité et du moyen âge. La société leur apparaît revêtue encore d'un certain prestige, dans une sorte de crépuscule du matin, comme ces contrées lointaines dont Cervantès parle dans une de ses nouvelles, et qui passaient la moitié de l'année dans un demi-jour constant. Vous voyez ces savans se rendre chaque jour à l'université, monter dans leur chaire, et exciter pendant une heure l'admiration de leur nombreux auditoire par tout ce qu'ils ont si laborieusement appris. Au sortir de là ce ne sont plus que d'humbles bourgeois, qui ont hâte de s'esquiver, de regagner leur logis, de reprendre leur robe de chambre et leurs pantoufles. Ce ne sont plus que de bons pères de famille qui passeront gaiement toute une soirée à arranger pour leurs enfans l'arbre de Noël, qui se mettraient à quatre, comme notre roi de Béarn, pour promener à travers la chambre leurs petits-fils. Ce sont des hommes qui vous expliqueront à un iota près, ou le théâtre de l'Inde, ou les mythes de l'Asie, ou les constructions égyptiennes, ou les merveilles de la Grèce, et qui ont conservé toutes leurs naïves habitudes d'étudiens, et qui le soir se réjouiront encore de s'en aller dans un jardin public pour entendre exécuter une ouverture et boire avec quelques vieux amis une cruche de bière. C'est seulement dans deux ou trois grandes villes, et dans un bien petit nombre de cas exceptionnels que ces hommes abdiquent leur simplicité de manières pour prendre l'élégance d'emprunt et le langage du monde. La plupart auront beau se couvrir la poitrine de décorations et remplir leur armoire de titres honorifiques, ils ne quitteront jamais leur allure sans

façon de savant, et leur existence calme et posée. Et voilà cependant comme la science grandit en Allemagne, comme il s'y fait des œuvres où nous sommes tous heureux d'aller puiser, nous autres gens de paresse. Il y a certainement dans telle pauvre petite ville de Saxe ou du Hanovre plus d'un livre dont nous parlerons mainte fois encore sans révéler ce que nous lui devons. Il y a de par toute l'Allemagne de ces hommes dont le nom en dit plus sur la science qu'ils professent, qu'on ne pourrait en dire avec de grands éloges. Ainsi les sciences naturelles ont pour patriarches Humboldt et Blumenbach; la jurisprudence a fait un pas gigantesque avec Hugo, Savigny, Mittermaier, Thibault, Eichhorn, Gans et Albrecht. La philosophie, soumise à une sévère critique par Kant, idéalisée par Fichte, prise sous le point de vue humoristique par Jean Paul, sous le point de vue religieux par Steffens, flotte maintenant entre l'abstraction de Hegel, le panthéisme de Schelling et le mysticisme de Görres. L'histoire politique est remise aux mains de Raumer, de Heeren, de Hammer, de Luden, de Menzel, de Leo. L'histoire littéraire se fait encore avec une rare conscience par Van der Hagen, Rosenkranz et les frères Grimm. L'histoire ecclésiastique ne doit-elle pas d'importantes découvertes aux travaux intelligens des Néander et des Gieseler? Quant à l'histoire de l'art, elle peut s'appuyer encore long-temps sur les œuvres de Hirt, sur celles de Rumohr, sur les infatigables efforts d'Ot. Muller. La philologie n'a-t-elle pas ses Hermann, ses Bopp, ses Creuzer? le roman ses Scheffer, ses Wilibald Alexis, M.^{me} Schoppenhauer et M.^{me} Pichler, et avant tout Tieck; et je ne voudrais pas tenter d'énumérer tous les érudits, tous les écrivains de talent, qui, en Allemagne, ont fait de la critique une science à part, une œuvre pleine d'aperçus neufs, de rapprochemens curieux, une science d'esthétique, un pouvoir.

Que sera-ce, si de ce rapide aperçu de l'époque actuelle, nous revenons sur le passé? Si nous reprenons cette Allemagne aux beaux jours de sa gloire avec Frédéric le Grand? Cette Allemagne de la réforme répandue dans les champs de Lutzen pour

vaincre avec Gustave-Adolphe; cette Allemagne du moyen âge avec ses corporations d'artistes et de marchands; ses chevaliers au cœur d'or, comme Gœtz et Sickingen; ses couronnemens d'empereurs, et ses fêtes pompeuses à Aix-la-Chapelle ou à Francfort; et ses peintres de l'école de Cologne et ses troupes de *Minnesänger*? Ouvrez-vous, ouvrez-vous, salles d'armes des anciens châteaux, dômes des basiliques, trésor des vieilles légendes, et laissez-nous recueillir avec un pieux respect ces monumens d'un âge d'héroïsme et d'amour qui s'efface déjà derrière nous!

Je m'arrête.... Je ne pousserai pas plus loin cette imparfaite esquisse. J'ai peur qu'on ne me reproche de voir l'Allemagne sous un trop beau point de vue. J'aime l'Allemagne, je l'avoue. J'admire ses vertus domestiques, ses mœurs hospitalières, son sentiment poétique et religieux, et son amour de la science. Je n'y ai jamais été sans éprouver ce charme que nous trouvons dépeint dans plusieurs épopées chevaleresques; ce charme d'une contrée inconnue, où l'on s'égare à travers des choses merveilleuses, où l'on s'abreuve à des sources toutes nouvelles, où l'on est dominé par je ne sais quelle puissance invisible qui vous cache tout le positif du monde et le prosaïsme de la vie. J'aime l'Allemagne, je l'ai parcourue avec joie, et j'ai connu ses grands hommes. J'ai passé plus d'une heure de ravissement aux soirées de Tieck, quand il nous lisait son *Phantásus*. J'ai visité Vienne sous les auspices de M. de Hammer. Raumer, l'historien, m'a fait place à son foyer; Wendt, le philosophe, m'a reçu long-temps sous son toit, et Wagner, le bon et digne philologue de Leipzig, m'appelait son ami. J'ai parcouru avec G. Schwab et Uhland les alentours de Stuttgart; j'ai été plus d'une fois m'asseoir au milieu des livres de Menzel, le critique; et quand les hommes me manquaient, le souvenir des grands événemens venait aussitôt me reprendre. J'ai salué avec orgueil ces champs victorieux d'Iéna, et avec douleur ces plaines désastreuses de Leipzig, et je reviens de ce pays comme un pèlerin, avec les reliques de l'Elster dans mon sein, et les coquilles du Danube sur mon manteau.

Je suis donc exposé à me prévenir trop vite en faveur de

l'Allemagne ; cependant on peut croire aussi que, pour y avoir passé à différentes reprises, que, pour y avoir vécu de sa vie, je puis en avoir suivi avec attention le mouvement, et ce mouvement est large, puissant, généreux. L'Allemagne a pour elle tout le caractère chevaleresque du passé, toute l'autorité du présent, toutes les magnifiques espérances de l'avenir. Le moment est venu où elle doit se rapprocher de nous ; et par ce mot de rapprochement, je n'entends point parler de celui des hommes hors du vulgaire, qui se rencontrent toujours dans le domaine de leur intelligence supérieure, malgré le temps et malgré l'espace. Camoëns n'est-il pas le frère du Tasse ? Goëthe ne touche-t-il pas à Shakespeare ? Et, de nos jours, croit-on qu'il n'y ait pas eu plus d'une constante corrélation d'idées entre les travaux des historiens allemands et ceux de nos Guizot et de nos Michelet ; entre Schelling et M. Cousin ; entre les vues philanthropiques, les ouvrages de Droit et de pédagogie du vénérable M. De Gerando et les principaux livres de Droit et de pédagogie produits au-delà du Rhin ; entre la critique philosophique de M. Lermnier et celle de Gans ; entre l'érudition littéraire de MM. Ampère, Ch. Magnin, Fauriel, et celle des professeurs de Göttingue, de Leipzig, de Berlin ; enfin, entre la poésie de V. Hugo, de Sainte-Beuve, de Lamartine, d'Edgar Quinet, et celle d'Uhland et de Rückert ? Je parle de ce rapprochement des masses qui ne s'opère que par degrés, difficilement et lentement. Or, à présent, les préjugés nationaux de l'Allemagne s'amortissent chaque jour, et les haines de 1813 s'effacent. Cette nation arrive à nous, par sa tendance politique, par ce progrès social qui enlève toutes ces barrières que les peuples avaient mises entre eux, tous ces remparts de prévention et d'égoïsme dans lesquels ils s'étaient parqués. L'Allemagne a besoin de la France, et la France a besoin d'elle. La destinée des nations est comme celle des individus. Chacune a dans la société son caractère particulier à conserver, et sa mission à remplir. Que la France, l'Angleterre, l'Allemagne s'unissent, mettent en commun leurs théories, leur expérience, leurs grands moyens d'application, et le monde marchera à la

leur de ces trois flambeaux. Je ne dis point ceci pour le plaisir de répéter une de ces phrases banales sur l'alliance des peuples ; je le dis avec une conviction profonde et un ardent espoir de réalisation. Nous n'en sommes plus à argumenter sur les mots, à chiffrer les époques. La religion de nos jours ne peut plus être celle d'un demi-siècle, d'un homme, d'une secte, d'un gouvernement. Il en est une plus large et plus durable, où tous les esprits généreux se réunissent, par quelque voie qu'ils y arrivent, c'est celle de l'humanité, celle du progrès.

L'Angleterre a déjà trouvé en France de nobles interprètes. L'Allemagne devait avoir aussi le sien, et nous nous sommes chargés de cette tâche, non point sans une grande défiance de nos forces, mais avec un entier dévouement. Soutenus par nos sympathies, par nos convictions, par le concours de ceux qui veulent bien nous aider de leur collaboration, par les encouragemens de quelques hommes dont le suffrage honore cette entreprise, nous continuerons de faire connaître l'Allemagne à la France, d'en étudier l'esprit, d'en découvrir les richesses. Nous embrasserons, autant que notre cadre peut nous le permettre, l'Allemagne scientifique, littéraire et industrielle ; l'Allemagne du passé, et celle de nos jours. Notre ambition serait d'établir ainsi un nouveau moyen de communication, entre elle et la France, d'être comme l'écho de ses sympathies, l'interprète de ses vœux, l'historien de ses œuvres, et, dans cette entreprise laborieuse et difficile, nous appelons à notre aide tous les hommes qui s'intéressent à ce tableau de l'Allemagne, tous ceux qui sourient à ce rapprochement intellectuel des deux peuples.

X. MARMIER.



ESSAI SUR LA PHILOSOPHIE DE HEGEL.

On peut se livrer à l'examen d'un système de philosophie dans un double but : soit dans un but purement scientifique, par curiosité seulement pour le connaître, et pour se rendre par là-même plus apte aux travaux philosophiques ; soit dans un but humain, dans l'intérêt de l'humanité et de la vérité. A tout système nouveau, ou prétendu tel, on peut adresser deux questions. Celle-ci d'abord : qu'avez-vous fait pour la science ? qu'a-t-elle gagné à vos recherches ? de quelles découvertes nouvelles l'avez-vous enrichie ? La méthode que vous proposez et que vous avez suivie, est-elle autre que celle de vos devanciers, est-elle meilleure et plus sûre ? Et ensuite cette autre question plus grave : que sont devenues entre vos mains les croyances et les espérances du genre humain ? Quelle solution nouvelle proposez-vous aux énigmes du sphinx ? Qu'est devenue par vos méditations la croyance d'un Dieu personnel et vivant, d'un Dieu juste et bon, sage et fort ? Que devient, selon vous, l'espoir d'une vie future et meilleure, suite et complément de celle-ci, d'une vie de compensation et d'infini développement ? Qu'avez-vous fait de la liberté et de la dignité de l'homme ? Avez-vous laissé à la vertu sa beauté et sa réalité ? En un mot, avez-vous affermi nos convictions, dissipé nos doutes, confirmé nos espérances et accru le trésor de nos consolations en même temps que celui de notre savoir ?

Avant d'interroger ainsi une philosophie nouvelle dans l'intérêt de l'humanité, il faut d'abord l'examiner comme science.

Tel sera le plan que nous suivrons dans l'exposé que nous essaierons de présenter de la philosophie de Hegel. Nous commencerons par donner l'historique de cette philosophie avec quelques détails sur la vie de l'auteur et sur les ouvrages qu'il a publiés. Ensuite nous chercherons à pénétrer dans son esprit, à la suivre dans sa marche et dans son développement. Enfin, nous lui demanderons dans quel état elle a laissé les grandes questions dont la solution intéresse le plus vivement l'humanité.

Nous ne sommes ni du nombre des partisans de Hegel, ni de celui de ses détracteurs. Trop éloigné du théâtre où se combattent ses disciples enthousiastes et ses ennemis passionnés, étranger à tous les intérêts qui, chez les uns comme chez les autres, se mêlent peut-être à l'intérêt de la vérité, nous examinerons son système sans faveur et sans haine; mais le culte que nous professons pour le génie, et plus encore la persuasion où nous sommes que toute philosophie, quelle qu'elle soit, doit contribuer au triomphe définitif de la vérité, que toute philosophie est un fragment de la philosophie universelle, nous disposeront plus à faire ressortir dans la sienne tout ce qui paraîtra bon et utile, qu'à relever ses défauts; heureux si nous parvenons à la saisir dans son véritable esprit et à la faire comprendre à nos lecteurs.

Nous avons long-temps reculé devant l'immense difficulté qu'offre l'étude de ce système, surtout pour des lecteurs français, et plus d'une fois, en essayant de rendre dans notre langue les résultats de notre examen, nous avons eu lieu de nous repentir d'avoir contracté un engagement que nous ne pourrions encore remplir que très-imparfaitement. Telle est en effet l'obscurité de la philosophie de Hegel, lorsqu'on commence à y pénétrer, qu'en Allemagne même des hommes vieillis dans l'exploration des profondeurs de la métaphysique avouent sans peine qu'ils ne la comprennent pas, et que non-seulement des adversaires, tels que le savant professeur Bachmann de Iéna, mais encore des disciples dévoués se sont fait accuser d'avoir mal compris une doctrine que les uns attaquent avec animosité, et que les autres

professent avec enthousiasme. Nous nous appliquerons à mettre dans notre exposé autant de clarté qu'en comporte la matière, et nous ferons de notre mieux pour être compris par tous ceux qui voudront nous suivre avec quelque attention, et qui ont quelque habitude du langage et des discussions philosophiques. Mais nous avons besoin de toute la patience et de toute l'indulgence de nos lecteurs. La partie la plus aride en apparence de notre travail en est précisément la plus importante, et ce ne sera qu'à travers ces sentiers âpres et parfois ténébreux que nous pourrons conduire ceux qui nous suivront au sommet de la science, du haut duquel ensuite la vue pourra réjouir leurs regards.

Ce qu'un des disciples les plus distingués de Hegel a dit de la spéculation métaphysique en général, s'applique plus spécialement à celle de son maître. « Un homme qui se livre à la spéculation philosophique, dit M. Gœschel¹, est semblable à un animal qu'un mauvais génie fait circuler sur une aride bruyère, tandis que tout autour brille un vert et gras pâturage. Rien n'est aussi nécessaire à la pensée spéculative que l'abstraction, non l'abstraction de tout contenu, mais celle de l'être immédiatement donné, afin de pénétrer à l'être qui *donne*, à la source de toute existence. Mais cette abstraction est pleine de difficulté et d'amertume. Il faut se résoudre à dire adieu pour quelque temps à ses foyers; il faut partir, remonter le fleuve de la vie; loin des féconds et rians rivages de l'existence vivante, il faut monter toujours plus haut, et plus on avance ainsi, plus autour de vous tout devient désert et silencieux. Il faut renoncer à soi-même, faire taire tous ses sentimens. Le chemin est long, et plus d'un est mort ou tombé de lassitude avant d'arriver au but de ce laborieux pèlerinage; d'autres se sont égarés de la route; d'autres encore, plus heureux, s'en sont retournés de ce pays étranger et inhospitalier, et, revenus à la vie immédiate, se sont reposés dans la foi. »

« Ainsi que tout homme individuel, ajoute le même auteur, n'apprend à se connaître qu'avec peine et très-imparfaitement,

¹ *Hegel und seine Zeit*, p. 1 (Berlin, 1832).

de même le temps ne se connaît jamais tout-à-fait, et n'est bien et complètement compris que par l'avenir. Il y a surtout dans chaque époque un moment qui d'abord échappe à toute analyse complète, et c'est là précisément *le moment dialectique*¹ qui renferme le principe d'un développement ultérieur. Or, l'esprit du siècle se résume principalement dans la philosophie, et c'est ce qui explique pourquoi la philosophie du temps a plus que toute autre chose le sort d'être ignorée ou méconnue du plus grand nombre. Telle a été plus particulièrement la destinée de la *philosophie de notre temps*, parce qu'elle a poussé au plus haut point l'abstraction. Son chemin est rude et plein d'aspérités, son commencement difficile, son terme placé à une hauteur qui donne le vertige, et qui manque de toute base donnée; sa forme est encore âpre, parce qu'elle est inaccoutumée; son langage nouveau, comme la chose qu'il exprime, et son mouvement aussi pesant que sûr. C'est ainsi qu'il arrive que le temps ne reconnaît que difficilement sa propre production, que le père méconnaît son enfant, qu'il semble même le répudier, bien que déjà l'esprit de la philosophie nouvelle ait commencé à déborder sur toutes les parties du savoir, et à rompre toutes les digues qui s'opposent à son influence.»

Sans admettre que la philosophie de Hegel soit par excellence *la philosophie de notre temps* quant au mouvement général de l'esprit humain, et même sans lui accorder d'être la dernière expression de la philosophie allemande au dix-neuvième siècle, on ne peut s'empêcher de lui reconnaître une haute importance. Une chose est incontestable : cette philosophie a vivement remué et occupe encore vivement les esprits en Allemagne. Depuis vingt ans, depuis que, nouvel Achille, Schelling, refusant de combattre, s'était retiré sous sa tente, et qu'il s'était enveloppé dans un

1 Voilà une de ces expressions qu'on ne pourrait bien expliquer sans remonter au principe même de cette philosophie, et qui en rappelle tout l'esprit. Elle s'expliquera plus tard, ainsi que plusieurs autres. Le mot *moment* doit être pris constamment dans son acception étymologique (de *moveo*, mouvoir). Dans ce sens, c'est le point dans le temps où s'accomplit un mouvement, principe d'un développement ultérieur.

superbe silence, Hegel, s'élevant au-dessus de tous ses rivaux, régna presque sans partage sur l'Allemagne intellectuelle. Il rencontra sans doute une vive et formidable opposition; mais cette opposition était elle-même un hommage rendu à sa puissance. Tous ses adversaires, ceux-là du moins que la passion n'aveuglait point, et qui n'avaient pas à défendre contre lui les intérêts d'un chef rival, tout en le combattant, reconnaissaient sa supériorité, et voyaient en lui un de ces hommes qui n'apparaissent que de loin en loin pour se placer à la tête d'un grand mouvement philosophique, pour imprimer une direction nouvelle à l'esprit humain. Hegel fut, de l'aveu de tous, amis et ennemis, l'un des coryphées de la philosophie moderne, et l'une des puissances intellectuelles les plus remarquables de notre âge.

Pour appeler sur ses travaux l'intérêt universel, il n'est pas nécessaire de voir en lui, avec ses disciples enthousiastes, l'auteur infaillible d'une philosophie complète et définitive, dont il ne s'agisse plus que de développer et d'appliquer les doctrines : une telle philosophie ne sera jamais qu'un idéal dont on pourra s'approcher plus ou moins, mais qu'il n'est donné à aucun homme de réaliser entièrement. Pour recommander Hegel aux hommages et à l'étude de ses contemporains et de la postérité, il suffit qu'il se soit placé au nombre de ces puissans génies qui, selon l'expression de Platon, se transmettent de main en main le flambeau de la science; il suffit pour cela qu'il ait été un des plus brillans anneaux de cette *chaîne d'or* que les anciens rattachaient à Hermès, et qui se prolongera jusqu'à la fin des siècles; qu'il ait été un des plus heureux successeurs de Descartes, de Leibnitz, de Kant, de Fichte et l'émule de Schelling.

A tous ceux qui s'intéressent aux révolutions de l'esprit humain, à tous ceux qui savent quelle influence la philosophie exerce sur les autres parties de la science et sur les destinées de l'humanité; à tous ceux qui voudront comprendre pleinement l'esprit de leur siècle, il n'est plus permis d'ignorer le système de Hegel. Ce système n'a pas seulement influé puissamment sur la marche de la philosophie en Allemagne; toutes les branches du

savoir ont été plus ou moins modifiées par lui et long-temps encore en subiront l'empire. Or, une grande nation ne saurait recevoir une telle impulsion sans la communiquer à tous ses voisins. Les mouvemens intellectuels, quelles que soient les différences de langage et d'esprit qui séparent les peuples, ne s'arrêtent jamais aux frontières, si bien gardées qu'elles soient; ils débordent toujours : la commotion électrique, tout en s'affaiblissant, se prolonge au loin; il importe de la comprendre et de savoir remonter à son origine.

En essayant de nous faire l'interprète de cette philosophie, nous ne nous dissimulons aucune des difficultés de notre entreprise; et peut-être, si nous n'avions écouté que les conseils de notre amour-propre, nous y aurions renoncé, et nous aurions laissé à d'autres tous les risques d'un travail où il est si facile d'échouer, et qui, s'il réussit, trouvera peu de justes appréciateurs. Mais nous avons droit de compter sur l'indulgence de ceux qui sont en état de juger en cette matière. Ce que nous donnerons cette fois, ne sera qu'un premier essai; nous nous réservons de revenir plus tard sur notre œuvre, et d'en faire sous une autre forme l'objet d'une publication nouvelle. Nous avons d'autant plus le droit de faire cette réserve, que tous les ouvrages de Hegel ne sont pas publiés, que sa pensée n'est pas encore connue dans toute son étendue. Nous pourrions profiter alors et des conseils de la critique et des nouveaux développemens que cette pensée aura reçus dans la vive et savante polémique dont elle est l'objet, et dans les nouvelles applications qui en auront été faites aux autres sciences.

§. I.

VIE ET OUVRAGES DE HEGEL.

Notre intention n'est pas de donner ici une biographie complète de ce philosophe, mais seulement de rappeler les faits les plus remarquables de sa vie. Cette vie, d'ailleurs, offre peu d'événemens : elle est presque tout entière dans ses travaux; emprunte tout son intérêt à la noble cause à laquelle elle fut consacrée.

George-Guillaume-Frédéric HEGEL vit le jour le 27 Août 1770 à Stuttgart, dans la capitale de cette partie des États allemands qui, toutes proportions gardées, a produit le plus grand nombre d'hommes célèbres dans les lettres et les arts, qui a donné à l'Allemagne Wieland, Schiller, Schelling, Dannecker et Uhland. Son père, secrétaire de la chambre ducale, le fit prendre part à cette instruction classique qui alors surtout distinguait la jeunesse de Wurtemberg, et qui fut toujours la base de ses études.

A dix-huit ans Hegel se rendit à l'université de Tubingue pour y étudier la philosophie et la théologie. Entré au séminaire théologique, il fut pendant quelque temps le compagnon de chambre d'un étudiant destiné à une grande illustration, et qui déjà, dans l'enthousiasme de la jeunesse, concevait le projet d'une philosophie nouvelle. Schelling, quoique de plusieurs années plus jeune que son ami Hegel, le devança dans la carrière et s'illustra longtemps avant lui. Hegel fut le disciple de Schelling avant de devenir son rival. Selon le témoignage d'un de ses partisans les plus distingués¹, Hegel se souvint toujours avec plaisir de ses anciens rapports avec son illustre émule, et n'en parlait jamais à ses amis les plus intimes qu'avec un vif intérêt et avec une satisfaction mêlée de regrets.

Bien que dès-lors Hegel rapportât toutes ses études à la philosophie, il consentit d'abord à marcher sous une autre bannière que la sienne; et quoique le hasard l'eût fait naître quelques années avant son jeune compagnon, sa pensée ne devait se montrer dans toute son originalité et toute son indépendance qu'après s'être nourrie de celle de Schelling.

C'était une grande et décisive époque que celle où Hegel commença ses hautes études philosophiques. Le grand Frédéric venait de descendre dans la tombe; il avait, ainsi que presque tous les rois ses contemporains, ainsi que Charles III, Joseph II et Catherine II, appliqué les idées philosophiques au gouvernement,

¹ M. Gans, dans sa Nécrologie de G. W. F. Hegel, *Vermischte Schriften* (Berlin, 1834), tome II, p. 242.

mais sans leur permettre de toucher à sa prérogative et de discuter ses pouvoirs, tandis qu'en France ces mêmes idées menaçaient le trône d'une ruine imminente. En même temps que la philosophie pratique exerçait ainsi sa redoutable puissance, la philosophie théorique subissait en Allemagne une réforme radicale; le dogmatisme, déjà ébranlé par le subtil scepticisme de Hume, succombait sous la critique du philosophe de Königsberg. Les trois *Critiques* de Kant avaient paru coup sur coup. Entraîné dans l'irrésistible mouvement que les événemens de l'ouest, et la philosophie nouvelle qui surgissait dans le nord, imprimaient aux esprits en Allemagne, Hegel se décida de bonne heure à chercher dans les travaux philosophiques l'activité propre à son génie; et quand, dans les dernières années du dix-huitième siècle, Fichte apparut tout à coup avec un grand éclat sur l'horizon, Schelling et Hegel furent un instant ses partisans, mais déjà préoccupés de l'idée de le devancer et de faire œuvre par eux-mêmes.

Hegel passa cinq années à l'université de Tubingue, se nourrissant principalement de l'étude des ouvrages de Kant et de Platon. Après avoir, à l'âge de vingt ans, mérité le grade de docteur en philosophie, désireux de voir le monde, il accepta les fonctions de précepteur d'abord en Suisse, puis à Francfort-sur-le-Mein.

Au commencement du dix-neuvième siècle, la mort de son père le mit en possession d'un modique héritage, qui lui permit de reprendre son indépendance, et de suivre son ami Schelling à l'université de Iéna, qui depuis plusieurs années était devenue le principal foyer de la philosophie en Allemagne. Reinhold, l'un des premiers esprits du second ordre, y avait enseigné avec éclat jusqu'en 1794; Fichte lui avait succédé, et y était demeuré jusqu'en 1799, et Schelling, qui déjà s'était séparé de Fichte, l'avait remplacé dans sa chaire.

Il paraît que ce fut principalement dans l'intention d'associer sa pensée à celle de son ami, que Hegel se rendit à Iéna. Pour obtenir le droit de faire des cours publics, il écrivit sa disserta-

tion latine des *Orbites des Planètes*¹, et bientôt après il publia son premier ouvrage philosophique : *De la Différence du Système de Fichte et de celui de Schelling*². Dans cet ouvrage il exaltait, aux dépens de la philosophie de Kant et de Fichte, celle de Schelling, avec lequel il s'unit pour la publication du *Journal critique de la philosophie*. L'écrit le plus remarquable qu'il insérât dans ce recueil, est celui qui est intitulé : *De la Foi et du Savoir*³, écrit qui renferme une critique ingénieuse des systèmes de Kant, de Jacobi et de Fichte, comme n'étant tous ensemble que des formes diverses d'une philosophie purement subjective.

Pendant ce séjour à Iéna, il eut quelques rapports avec Schiller et Goëthe. Ce dernier, comme on peut le voir dans la correspondance de ces deux poètes illustres, entrevit dès-lors le génie de Hegel à travers les formes grossières et peu arrêtées encore dont il était enveloppé. Mais le gouvernement de Weimar se voyait hors d'état de faire quelque chose pour lui; et quand, enfin, après le départ de Schelling de l'université de Iéna, en 1806, Hegel fut nommé à sa place professeur suppléant, on ne put lui accorder qu'un faible traitement.

Dès cette époque Hegel ne se trouvait plus satisfait de la philosophie de son ami, et il travaillait à rédiger les commencemens d'un système nouveau et original. Ce fut au bruit du canon de Iéna, la veille même de la bataille de ce nom, qu'il écrivit les derniers feuillets de sa *Phénoménologie de l'esprit*, qui devait servir d'introduction à la philosophie nouvelle qu'il méditait.⁴ Par cet ouvrage Hegel se sépara pour toujours de la doctrine de Schelling.

Le malheur du temps, la décadence de l'université de Iéna, et aussi le sentiment de l'impossibilité de faire justement apprécier une philosophie qui ne se produisait encore qu'avec effort, enga-

1 *De Orbitis planetarum*, 1801.

2 *Differenz des Fichte'schen und Schelling'schen Systems*. Iéna, 1801.

3 *Glauben und Wissen*, dans la première livraison du tome second dudit recueil.

4 Cet ouvrage parut à Bamberg en 1807, sous le titre : *System der Wissenschaft* (Système de la science); tome I.^{er} : *Phénoménologie de l'esprit*.

gèrent Hegel à quitter Iéna et à se rendre à Bamberg, où pendant deux années il rédigea le journal politique de cette ville. On dit qu'il parut alors dans cette feuille des articles écrits avec beaucoup d'esprit et de clarté, et qui se distinguaient par une franchise et une profondeur rares dans les journaux de cette époque.¹

Cette carrière, du reste, convenait peu à Hegel. Il accepta, en 1808, les fonctions de recteur du gymnase de Nuremberg; il s'en acquitta avec autant d'énergie que de talent. Il soumit l'école confiée à ses soins à une réforme complète, et y introduisit l'étude de la philosophie. Cet établissement a conservé un souvenir reconnaissant de son administration, et encore dans une de ses plus récentes solennités scolaires de grands éloges ont été décernés à la direction que Hegel lui imprima.

Depuis 1807 jusqu'en 1812 Hegel ne donna rien au public; mais il travaillait avec assiduité à fonder son système. Il en publia la partie spéculative sous le titre de *Logique*², comprenant sous ce nom, avec la logique ordinaire, toute la métaphysique générale, et indiquant par là-même le caractère distinctif de sa philosophie.

L'effet que produisit cet ouvrage original, la haute portée philosophique qu'il révélait, joints au souvenir de la *Phénoménologie de l'esprit*, firent appeler l'auteur, en 1816, comme professeur de philosophie à l'université de Heidelberg. L'indépendance nationale reconquise, une vie nouvelle était venue animer les universités; partout les études étaient reprises avec ardeur et avec une confiance nouvelle. Hegel, qui n'avait renoncé qu'à regret à la vie académique, s'empressa d'aller occuper un poste où il pouvait espérer de faire goûter sa philosophie à une partie de l'élite de la jeunesse allemande. Son attente ne fut pas trompée: des élèves de toutes les facultés se réunirent autour de lui, et malgré le peu de clarté relative avec lequel le professeur présentait encore ses idées, tous étaient frappés de leur profondeur et

¹ Voyez M. Gans, dans la *Nécrologie de Hegel*.

² *Logik des Seyns, des Wesens und des Begriffs*: Logique de l'être, de l'essence et de la notion; 3 volumes. Nuremberg, 1812-1816.

de leur originalité. Un des membres les plus savans de l'université de Heidelberg, M. Daub, professeur à la faculté de théologie, se rangea au nombre de ses partisans. La première édition de son *Encyclopédie des sciences philosophiques*¹, qu'il publia en 1817, acheva de le rendre célèbre dans toute l'Allemagne, et cette juste célébrité détermina le gouvernement de Prusse à l'appeler à la nouvelle université de Berlin, où Fichte, mort au commencement de l'année 1814, n'avait pas encore été remplacé. Hegel, malgré tout ce que le séjour de Heidelberg, la société d'hommes tels que Voss, Daub, Creuzer, une contrée ravissante, lui offraient d'agrémens, et malgré toutes les instances du gouvernement de Bade pour le retenir, dut répondre à cet appel dans l'intérêt même de sa philosophie. Il arriva à Berlin vers l'automne de 1818, et depuis ce moment jusqu'à celui où la mort mit un terme à sa carrière, la vie de Hegel n'offrit plus d'autres événemens que le succès toujours croissant de ses leçons publiques, que sa renommée devenue européenne, que des cours sur toutes les branches de la philosophie et la publication de divers ouvrages. Il fit paraître successivement sa *Philosophie du Droit*², deux nouvelles éditions de l'*Encyclopédie des sciences philosophiques*, le premier volume d'une seconde édition de sa *Logique*, et plusieurs articles importants pour les *Annales de la critique scientifique*, qu'il avait fondées pour être l'organe de sa philosophie appliquée à toutes les parties de l'art de la science. Il était encore plein de force et d'énergie lorsqu'en 1831 le choléra vint s'abattre sur Berlin et le choisit pour une de ses plus illustres victimes. Hegel mourut le 14 Novembre de cette année funeste, au cent-seizième anniversaire de la mort de Leibnitz, et son tombeau, comme il l'avait désiré, fut placé à côté de celui de Fichte.

Le jour de ses funérailles fut pour lui un jour de triomphe; tous les partis se réunirent pour reconnaître la grandeur de cette perte. Si quelques-uns de ses disciples les plus dévoués le louèrent

¹ *Encyclopädie der philosophischen Wissenschaften*; Heidelberg, 1817. Troisième édition, fort augmentée, 1831.

² *Grundlinien der Philosophie des Rechts*; Berlin, 1821.

avec une exagération sans exemple, et si nulle grandeur historique ne leur parut trop haute pour servir de terme de comparaison avec celle de leur maître, on peut le pardonner à l'excès de leur admiration et à la sincérité de leur douleur¹. Hegel occupera très-certainement une grande place dans l'histoire de la philosophie, qui, en réduisant tous ces éloges à leur juste valeur, y verra du moins une preuve de l'enthousiasme que ce penseur illustre sut inspirer à ses disciples. L'histoire frappera de la même désapprobation et le mépris plus affecté que réel avec lequel ont parlé de lui un petit nombre de ses adversaires², et les louanges adulatrices de quelques-uns de ses adhérens, qui n'ont pas hésité à lui attribuer toutes les qualités les plus élevées, et les mérites divers de Platon et d'Aristote, de Spinoza et de Leibnitz, de Kant, de Fichte et de Schelling.³

On dit que Hegel jouissait d'une grande faveur auprès de son gouvernement, et nous avons souvent entendu avancer que cette faveur se fondait principalement sur ce que sa philosophie semblait légitimer les prétentions de l'absolutisme. Mais sans examiner ici jusqu'à quel point cette accusation, qui ne s'adresserait pas à Hegel seul, s'accorde avec le véritable esprit de sa philosophie, elle devient invraisemblable, quant à lui, lorsqu'on se rappelle que quelques-uns de ses disciples les plus avoués par lui appartiennent à l'opinion libérale la plus avancée. On a dit encore que Hegel abusa plus d'une fois de son influence pour repousser

1 On peut regretter toutefois le peu de mesure observé dans ces éloges. M. Marheineke a comparé Hegel à Jésus-Christ, et M. Færster, au grand Alexandre. M. Gaas, dans sa Nécrologie, l'a loué avec plus de goût, mais avec presque autant d'exagération. « Personne, dit-il, ne le remplacera. Kant vit Fichte dans sa vieillesse, Fichte vit la jeunesse de Schelling, Schelling trouvait à côté de lui Hegel. Hegel laisse après lui une foule de disciples distingués, et pas un successeur. La philosophie a maintenant achevé de parcourir son cercle; et tout le progrès possible pour elle ne saurait être avant tout qu'un développement d'une matière donnée, d'après la méthode si nettement et si clairement marquée par l'illustre mort. »

2 Par exemple KUG, dans l'article qu'il a consacré à Hegel dans son *Dictionnaire philosophique*.

3 Entre autres MUSSMANN, dans sa dissertation : *De Idealismo*; Berlin, 1826, in-4.^o

des chaires de philosophie des hommes de talent qui se montraient hostiles à son système, et pour y faire appeler des sujets dont le plus grand mérite aurait été leur enthousiasme vrai ou simulé pour le maître.

Que Hegel ait favorisé ses partisans, lorsqu'il leur croyait du mérite, rien ne serait plus naturel, plus excusable même; qu'il se soit trompé plus d'une fois, rien de plus naturel encore. Mais qu'il ait poussé sciemment cette prédilection jusqu'à l'injustice, c'est là une accusation trop dénuée de preuves à nos yeux, et trop en contradiction avec ce que nous connaissons du caractère du philosophe, pour être admise.

Cette présomption du grand crédit de Hegel devient d'ailleurs fort problématique, lorsqu'on se rappelle que malgré tout le succès de ses ouvrages et de ses leçons publiques, malgré la gloire européenne qui s'attachait à son nom, alors que déjà il était une des plus grandes célébrités de Berlin, l'académie de cette ville refusa constamment de l'admettre au nombre de ses membres; « et quand, enfin, dit M. Gans, la classe philosophique l'eut choisi, les physiciens le rejetèrent, afin de l'envoyer rejoindre Solger et Fichte, exempt, comme eux, de dignités académiques. »

De l'aveu même de ses admirateurs, Hegel manquait dans ses leçons publiques et dans sa conversation de cette facilité et de cette abondance d'élocution qui, sans doute, sont souvent l'apanage de la médiocrité, mais qui certes ne sont pas inutiles même avec du génie. Il faut d'autant plus s'étonner de ses succès, qu'ils n'étaient pas dus aux charmes de l'éloquence, aux séductions de la parole, et que les matières qu'il traitait, étaient plus ardues et plus étrangères aux affections des jeunes intelligences. Il fallait donc qu'il y eût dans cette philosophie et même dans la manière de son auteur quelque chose de bien puissant, pour captiver à ce point les esprits malgré son peu d'éloquence, et malgré ce que sa méthode avait de pénible. « Quiconque, dit M. Gans, avait une fois pris goût à la profondeur et à la solidité de ses leçons, qui perçaient à travers les difficultés de l'ex-

position, était comme entraîné de plus en plus et retenu pour jamais dans un cercle magique, par l'évidence de ses démonstrations, et par l'énergie de ses inspirations du moment.»

Nous acceptons encore volontiers comme un éloge, ce que ce même panégyriste de Hegel nous dit sur lui, comme homme de société. « Dans son commerce intime, dit-il, et dans la société, la science n'apparaissait point; il n'aimait pas à s'en parer; elle ne franchissait pas la salle académique et le cabinet. En le voyant occupé de petits intérêts humains, gai et se jouant dans un cercle d'amis, on ne se serait guère douté quel rang élevé cet homme, en apparence si simple, occupait dans le monde de la pensée. Il préférerait, à Berlin surtout, la conversation des gens du monde à celle des savans. » Mais nous avons vainement cherché dans les notices qui nous sont parvenues sur ce grand philosophe, rien qui ressemble à cette haute simplicité qu'on admire dans Kant, ni à cet ardent amour de la patrie et de la liberté qui éclate dans la vie de Fichte. C'est, nous nous plaisons à le croire, plutôt la faute de ceux qui ont écrit sur sa vie, que celle de leur héros. Espérons que bientôt une biographie détaillée, écrite sans haine comme sans faveur, inspirée seulement par le désir de montrer tout ce que renferme de plus caractéristique une individualité si remarquable, nous initiera dans sa vie la plus intime, et nous peindra Hegel sous toutes les faces, et comme homme, et comme sage, et comme citoyen. Il est si doux et si heureux d'aimer et de vénérer ce qu'on estime et ce qu'on admire.

On vient de voir que les seuls ouvrages importants, publiés par Hegel lui-même, sont : la *Phénoménologie de l'esprit*; la *Science de la logique*, dont il n'eut pas le temps d'achever la seconde édition; trois éditions de l'*Encyclopédie des sciences philosophiques*, et la *Philosophie du Droit*. Mais il s'en faut que ce soient tous les ouvrages qu'il destinait à l'impression; il en préparait plusieurs autres que la mort seule l'a empêché d'achever. On sait que plusieurs de ses disciples se sont réunis pour donner au public une édition complète de ses œuvres. Cette

édition se composera de dix-sept volumes, dont onze ont paru. Voici quel en sera le contenu :

Le tome I.^{er}, publié par M. Ch. L. Michelet, renferme les *Dissertations philosophiques*, écrites par l'auteur dans les années de son alliance avec M. de Schelling, c'est-à-dire depuis 1801 jusqu'en 1803. Elles sont au nombre de quatre : 1.^o *De la Foi et du Savoir*, ou la philosophie de réflexion de la subjectivité; c'est, comme nous l'avons dit, une critique des systèmes de Kant, de Jacobi et de Fichte, considérés du point de vue de Schelling; 2.^o *De la différence du système de philosophie de Fichte et de celui de Schelling*; 3.^o *Du rapport de la philosophie de la nature à la philosophie en général*; c'est une défense de la philosophie de Schelling contre Reinhold principalement, qui l'accusait d'être incompatible avec la moralité et la religion; 4.^o *Des diverses manières de traiter le Droit naturel comme science*; de la place qui lui appartient dans la philosophie pratique, et de son rapport au droit positif.¹

Le tome II, publié par le D.^r J. Schulze, reproduit la *Phénoménologie de l'esprit*, ouvrage dans lequel, comme on l'a déjà dit, Hegel se sépara formellement de Schelling, et que l'on doit considérer comme une introduction à la philosophie proprement dite de l'auteur. Cette nouvelle édition de la *Phénoménologie* est conforme à l'édition originale, sauf la révision faite par Hegel des vingt-cinq premières pages de la préface, et quelques corrections purement grammaticales de l'éditeur.

Les tomes III, IV et V renferment la *Science de la logique*, publiée par le D.^r Léopold de Henning; le premier volume, d'après la seconde édition, revue et corrigée par l'auteur; les deux autres, d'après la première édition, la mort étant venue interrompre la révision de cet ouvrage important.

Les tomes VI et VII renfermeront l'*Encyclopédie des sciences philosophiques*, d'après la troisième édition qui a paru en 1830.

¹ *Ueber die wissenschaftlichen Behandlungsarten des Naturrechts, etc.* Toutes ces dissertations, à l'exception de la seconde, qui parut séparément, furent d'abord insérées dans le *Journal critique de la philosophie*.

Cet ouvrage est comme le résumé de toute la philosophie de Hegel; ses autres écrits n'en sont en quelque sorte que le commentaire et le développement.

Le tome VIII contient la *Philosophie du Droit*, avec une préface de M. Ed. Gans et un grand nombre de notes et d'additions, tirées des cours donnés par l'auteur sur cette matière en 1823 et en 1825.

Le même éditeur publiera dans le tome IX la *Philosophie de l'histoire*, d'après les leçons publiques de Hegel. Ses leçons sur l'*Esthétique*, revues par le D.^r H. Hotho, formeront le tome X de la collection.

Les volumes XI et XII, revus par le D.^r Phil. Marheineke, contiennent les leçons sur la philosophie religieuse, avec un traité des Preuves de l'existence de Dieu.

Les tomes XIII, XIV et XV sont consacrés à l'histoire de la philosophie, rédigée par M. Michelet, d'après les cours faits par Hegel à l'université de Berlin, en 1824, 1826 et 1830.

Enfin, les tomes XVI et XVII, sous le titre d'*OEuvres mêlées*, se composent de quelques articles peu étendus, insérés dans le *Journal critique de la philosophie*, de discours et de critiques.

Tous ces ouvrages, comme on voit, ne sont ni d'une égale importance, ni d'une même authenticité. Pour saisir la pensée véritable de Hegel, on ne pourra pas puiser avec une entière confiance dans tous ces volumes. Il faudra surtout s'en tenir aux écrits qu'il a publiés lui-même. La critique aura à séparer ce qui vient directement et sans altération du maître, d'avec les additions et les commentaires de ses disciples; mais l'histoire rendra justice au zèle pieux avec lequel ils se sont empressés d'ériger à leur chef un monument, qu'attendent encore vainement jusqu'à ce jour ses illustres devanciers, Kant et Fichte.

WILLM.



Législation.

DE L'ÉTAT DES FONCTIONNAIRES PUBLICS EN ALLEMAGNE.

Dans la dernière session des Chambres, un député, M. Dubois Aymé, présenta une proposition conçue en ces termes :

« Nul ne pourra, à l'avenir, être promu à aucun emploi salarié judiciaire ou administratif, s'il n'a occupé l'emploi immédiatement inférieur, ou s'il ne remplit les conditions de candidature préalablement déterminées par la loi ou par une ordonnance royale.

« Seront exceptés les ministres et les employés de leurs bureaux, qui n'appartiennent point à une administration spéciale, ainsi que les ambassadeurs. »

Cette proposition, que la clôture de la session empêcha de discuter, si imparfaite, si incomplète qu'elle soit, ouvre tout un ordre d'idées et de questions qu'on semble craindre beaucoup trop d'aborder franchement, mais qui se représentera sans cesse, sous toutes les formes et à tout propos, jusqu'à ce qu'on y ait trouvé une solution satisfaisante.

L'état des fonctionnaires donne lieu, en France, à beaucoup de plaintes et de mécontentemens, avec raison, selon nous. Tantôt on les accuse d'incapacité, on leur reproche de devoir leur emploi à la faveur plutôt qu'au mérite; tantôt on les taxe de servilité pour un pouvoir qui les tient à sa merci, ou bien c'est le pouvoir qu'on attaque; c'est lui qui a dépouillé brutalement de ses fonctions un homme capable, mais indépendant, qui avait le malheur de ne pas régler ses opinions sur celles des ministres

du jour. C'est un texte inépuisable de récriminations plus ou moins scandaleuses, de griefs qui ont souvent la vraisemblance, et quelquefois la vérité pour eux. Comment en serait-il autrement ? Le caprice nomme, le caprice destitue. Sans doute un bon gouvernement n'accordera sa confiance, qui représente celle du pays, qu'à des hommes qui en soient dignes, et ne la retirera qu'à ceux qui ont réellement démerité. Il le voudra du moins. Mais, dans l'absence de toute règle, il est bien difficile que le ministre le plus équitable ne se trompe pas, ou ne soit pas trompé souvent ou sur le choix de ses agens, ou sur l'opportunité de leur renvoi. Et alors même que, de fait, il résistera aux séductions d'une autorité sans bornes, alors même qu'il ne faillira jamais ni par faiblesse, ni par erreur, resteront toujours les déclamations perfides des partis qui l'attaquent, et même les justes défiances de ceux qui croient le plus sincèrement à sa sagesse et à sa probité.

C'est donc un grand mal que cette absence de toute règle, de toute garantie contre l'incapacité des fonctionnaires et l'instabilité de leur condition. Mais, d'un autre côté, les règles, les garanties elles-mêmes ne seraient pas sans de graves inconvéniens. Faut-il, par exemple, que l'État se prive des services d'un citoyen capable, parce qu'il aura négligé, dans sa jeunesse, de se mettre en règle par l'accomplissement de quelques formalités de candidature ? Puis ensuite, comme les fonctions ne sont et ne peuvent être la propriété privée de ceux qui en sont revêtus ; qu'elles ne sont confiées que dans l'intérêt public, et qu'il faut qu'elles puissent être retirées aussitôt que l'intérêt public l'exige ; n'y aurait-il pas un grand danger à reconnaître aux fonctionnaires des droits trop absolus, à leur inféoder en quelque sorte une autorité inviolable qu'ils pourraient tourner impunément contre le pays, ou des émolumens qu'ils continueraient à percevoir, quoique par négligence, par paresse et par légèreté ils s'acquittassent mal des devoirs dont ces émolumens devaient être la récompense ? Enfin, n'est-il pas à craindre que si le pouvoir est astreint, soit pour le choix de ses agens, soit pour leur des-

titution, à des règles trop inflexibles, l'unité de l'administration, qui fait la force de l'État, ne soit rompue, et que l'anarchie et l'insubordination ne se trouvent régulièrement organisées ?

Voilà pourquoi il semble presque impossible de remédier au mal sans risquer d'en faire naître un aussi grand, peut-être un plus grand même ; voilà pourquoi l'on cherche à s'abuser sur la nécessité d'examiner à fond et de résoudre ces deux questions imminentes : des garanties à exiger pour la nomination aux fonctions publiques, et, des garanties à accorder aux fonctionnaires contre les destitutions arbitraires.

Nous avons pensé qu'il serait intéressant de rechercher et de faire connaître quel est, sous ce double rapport, l'état des fonctionnaires publics en Allemagne, et surtout en Prusse, dont le système administratif est justement admiré de tous ceux qui en connaissent les principes ou seulement les résultats.

Il faut le dire dès à présent : l'Allemagne a pris de beaucoup, à cet égard, les devants sur la France. Elle a trouvé dans les lumières et la probité de ses administrateurs une garantie que, chez nous, on a cherchée trop exclusivement dans les lois ; et cette garantie est si forte que, seule, elle explique la parfaite indifférence du peuple allemand pour les déclamations révolutionnaires ou même constitutionnelles de quelques chefs de partis.

Comment l'Allemagne, qu'on accuse d'être rêveuse et exclusivement spéculative, est-elle arrivée à un résultat *pratique* si important ? Nous croyons pouvoir en indiquer au moins une des causes. Au moyen âge, les fonctions judiciaires et administratives étaient confondues : elles pouvaient l'être sans inconvénient, parce que le bailli, justicier et administrateur à la fois, n'avait, au fond, que la présidence de la cour seigneuriale et l'exécution des jugemens ; les véritables juges, c'étaient les hommes, vassaux ou échevins, par lesquels ou par le conseil desquels le jugement était fait. Lorsque le justicier devint juge, que les vassaux et échevins disparurent et firent place aux légistes, il convint de séparer les fonctions judiciaires de l'administration. C'est ce qui eut lieu en France ; et par la vénalité des charges,

la magistrature française arriva à l'inaltérabilité. En Allemagne, cette séparation ne s'opéra que fort tard; il est même des pays où elle n'a pas eu lieu encore, du moins dans les tribunaux inférieurs. C'est sans doute une grande imperfection; mais il en est résulté ceci d'avantageux, que les améliorations introduites dans l'ordre judiciaire ont profité en même temps à l'ordre administratif.

Quoi qu'il en soit de son origine, le fait est là; fait immense, incontestable, et peu connu encore à l'étranger.

C'est un principe, en Allemagne, que les fonctions publiques appartiennent à la capacité; c'est un autre principe, qu'elles ne peuvent être retirées que pour une juste cause.

Tandis que notre charte constitutionnelle se borne à proclamer que tous les Français sont également admissibles aux emplois civils et militaires, les moins explicites des constitutions de l'Allemagne se réfèrent, sur l'admission réelle aux fonctions publiques, et sur la condition et les droits des fonctionnaires, à des lois organiques déjà rendues, servant d'appendice et de complément à la constitution, ou elles en promettent expressément pour l'avenir. Dans la première catégorie sont les constitutions de Bavière (26 Mai 1818, tit. 5, §. 6) et de Bade (du 22 Août 1818, §. 24); dans la seconde, celles du royaume de Saxe (du 4 Septembre 1831, §. 44) et du duché de Saxe-Cobourg (du 8 Août 1823, §. 23).

La constitution württembergeoise (du 25 Septembre 1819) porte : que nul ne pourra recevoir un emploi public s'il n'a été examiné suivant les règles prescrites et reconnu capable (§. 44). Aucun fonctionnaire ou employé ne peut être destitué pour cause de crime ou de délit commun, que par jugement, et pour incapacité ou violation des devoirs de sa charge, que par le roi, sur la demande collective des autorités supérieures et du conseil d'État (§. 47). Il ne peut de même être suspendu avec privation de son traitement, ou appelé à des fonctions inférieures, qu'avec l'observation des formes exigées pour sa destitution (§. 48). Enfin, il ne peut être appelé à exercer,

dans un autre lieu, des fonctions du même rang et du même traitement, que pour des causes d'utilité publique, constatées par un avis préalable du chef de son département; et si son changement n'a pas eu lieu sur sa demande, il a droit à une indemnité (§. 49). Les droits des fonctionnaires infirmes ou émérités à une pension de retraite, sont garantis par la loi (§. 50).

La constitution de la Hesse électorale (du 5 Janvier 1831) n'est pas moins positive. Même nécessité d'un examen comme preuve de la capacité; garanties semblables contre les destitutions, les déplacements et les réductions de traitement; mêmes droits à la retraite (§. 52, 56, 57 et 58). Pour l'avancement, un nouvel examen n'est nécessaire que dans les cas où il est expressément exigé par les lois et réglemens (§. 53). Au reste, une loi spéciale du 8 Mars 1831, en 105 articles, a développé et mis en action les principes consacrés par la constitution.

Dans la constitution du grand-duché de Hesse (du 17 Décembre 1820), l'examen est aussi requis comme condition indispensable de candidature (art. 47), et les droits des fonctionnaires à la pension de retraite sont garantis (art. 49). Des abus d'un genre particulier paraissent avoir fait craindre, plus que les destitutions arbitraires, le maintien ou la réintégration de fonctionnaires qui auraient réellement démerité, et que le prince prétendrait couvrir d'une protection extra-constitutionnelle. C'est contre cet abus qu'est dirigé l'article 50 de cette constitution.

Si, au contraire, la plus récente de toutes les constitutions allemandes, celle du royaume de Hanovre (du 26 Septembre 1833), ne s'explique pas sur la nécessité de constater la capacité des candidats par un examen, c'est sans doute dans la persuasion que cet usage constant et conforme à l'intérêt du gouvernement aussi bien que du pays, ne cessera pas d'être observé. Mais des garanties très-étendues sont accordées aux fonctionnaires contre l'arbitraire qui menacerait leur indépendance. Ils ne peuvent être déplacés qu'en conservant leur rang et leur traitement intégral; en cas de suppression d'emploi, par suite d'un

changement dans l'organisation administrative, les employés supprimés ont droit à un traitement de disponibilité ou à une indemnité équitable (§. 162). Aucun fonctionnaire civil ne peut être destitué arbitrairement. S'il néglige son service malgré les avertissemens de ses supérieurs et les peines disciplinaires qu'ils ont le droit de lui infliger dans une certaine mesure; s'il viole ouvertement les devoirs de sa charge, ou s'il a été condamné judiciairement pour délit commun; enfin, si, par les irrégularités graves de sa conduite, il cause un scandale public, il peut être, ou renvoyé à des fonctions inférieures, ou suspendu temporairement, ou même destitué, mais seulement après une enquête en forme, et sur l'avis du conseil d'État. Les peines disciplinaires ne peuvent excéder la suspension et la privation du traitement pendant un mois (§. 163). Les droits des fonctionnaires à la retraite sont reconnus (§. 164).

Il n'y a pas jusqu'au petit prince de Waldeck qui, par une convention avec les États de sa principauté (du 19 Avril 1816, §. 25), ne se soit engagé à ne destituer aucun fonctionnaire sans de graves motifs, sans une enquête judiciaire et un jugement préalables. La constitution de la principauté de Hohenzollern-Sigmaringen (du 11 Juillet 1833) veut que la capacité des candidats soit constatée par un examen (§. 48), et promet une loi qui déterminera jusqu'à quel point l'immovibilité des juges doit être étendue aux autres fonctionnaires civils (§. 49).

Il y a, dans ces dispositions des diverses constitutions allemandes, de quoi causer quelque surprise à ceux qui, sur la foi de certains rapports, s'imaginent bonnement qu'il n'y a en Allemagne que despotisme et servitude. Nous savons bien qu'on va nous objecter cette grande fin de non recevoir, que ces dispositions, admirables sur le papier, manquent en réalité de toute garantie dans un pays où les constitutions sont à la merci d'une diète fédérale, et la diète à la merci des grandes puissances absolutistes. Nous ne voulons pas peser à sa juste valeur cette objection que nous ne saurions admettre dans une telle étendue. Qu'il nous suffise d'observer que les garanties contre l'incapacité

des fonctionnaires et contre l'instabilité de leur condition, ne sont pas de celles qui puissent porter ombrage aux grandes puissances, puisqu'elles ne dédaignent pas de s'en entourer elles-mêmes, ainsi que nous allons le voir pour la Prusse.

La Prusse, qui est une monarchie *absolue*, mais qui n'est rien moins qu'*absolutiste*, semble avoir cherché, avec plus de soin encore que les gouvernemens constitutionnels de l'Allemagne, à se prémunir contre la faveur dans la distribution des emplois, et contre l'indifférence et le découragement que le manque de sécurité jetterait parmi les agens du pouvoir. C'est une chose admirable que cet ensemble de lois, d'ordonnances, d'ordres du cabinet, de rescrits, d'instructions ministérielles, qui a organisé la savante et équitable administration de la Prusse. C'est bien à la Prusse qu'on peut faire l'application de ces vers d'Horace :

*Vis consilii expers mole ruit sua;
Vim temperatam Di quoque provehunt
In majus....*

Nous tâcherons d'extraire de cet ensemble d'actes officiels les principales dispositions relatives à la double question que nous nous sommes proposée. Nous nous servirons principalement à cet effet de l'important ouvrage de M. le conseiller aulique Rumpf, sur *les devoirs et les droits des fonctionnaires prussiens*, ouvrage exact, entrepris uniquement dans un but d'utilité, qui n'a rien de piquant par la forme, mais qui mériterait pourtant d'être traduit. C'est un document indispensable à consulter pour tous ceux qui s'intéressent au perfectionnement des institutions sociales. ¹

En Prusse aussi, la première condition d'admissibilité aux emplois, c'est d'être capable, et d'avoir constaté sa capacité par les examens et autres épreuves requises pour chaque espèce de service public. Les étrangers même et les mineurs peuvent être admis, lorsqu'ils sont capables. On n'a aucun égard, pour l'admissibilité, ni à la distinction des rangs, ni à la différence des

¹ *Dienst- und Rechtsverhältnisse der preussischen Staatsbeamten*; seconde édition; un volume in-8.° Berlin, 1833.

communions chrétiennes. Les juifs seuls sont exclus¹ des emplois, excepté cependant les fonctions municipales auxquelles les appellerait le vœu de leurs concitoyens. Sont en outre exclus tous ceux qui ont été membres de sociétés défendues, ou qui ont pris une part plus ou moins directe à des menées démagogiques. Enfin, pour être admis à un emploi public, il faut avoir servi dans l'armée pendant trois ans, ou un an comme volontaire, ou bien présenter la preuve d'une dispense régulièrement obtenue.

Nous n'insistons pas sur ces règles générales d'admissibilité et d'exclusion : elles disent, comme l'article 3 de la charte constitutionnelle, qui pourra ou qui ne pourra pas, en général, être appelé à exercer des fonctions publiques; elles ne disent pas qui devra réellement, et dans chaque cas particulier, être investi de telles fonctions spéciales. Or, c'est cette précision des droits positifs d'admission à une fonction déterminée et des conditions à remplir pour acquérir ces droits, qui fait l'inappréciable mérite des réglemens administratifs de la Prusse.

Les droits personnels à l'admission aux fonctions publiques sont de deux sortes. Ils résultent, soit des services rendus dans l'armée, soit de l'instruction acquise dans les gymnases et les universités.

Les officiers retraités après quinze ans de service peuvent, à leur choix, se contenter de leur pension de retraite, ou demander à être pourvus d'un emploi civil.

Les officiers retraités après neuf ans ou plus, mais moins de quinze ans de service, ont les mêmes droits à un emploi civil que les sous-officiers qui ont servi neuf ans dans l'armée. Ceux-ci ont droit, après examen, à la totalité des places de copistes et d'écrivains, et à la moitié des autres places subalternes du second degré attachées aux tribunaux et aux administrations. Ils doivent être admis, dans les mêmes proportions, à remplir les services du même genre pour lesquels il n'y a point d'employés en titre, mais seulement des fonds alloués aux administrations pour la

¹ Cette exclusion est générale en Allemagne : partout les Israélites sont encore dans un état d'infériorité même sous le rapport de leur condition civile.

rétribution d'écrivains et de serviteurs à gages. Quant aux emplois subalternes du premier degré, les anciens sous-officiers n'y sont admis qu'en concurrence avec tous autres candidats; mais à mérite égal ils doivent être préférés.

On doit reconnaître qu'il y a dans ces dispositions une prévoyance qui fait honneur au gouvernement prussien. Mais, pour en comprendre toute la portée, il faut se rappeler, qu'en Prusse tout citoyen est obligé au service militaire; il faut se rappeler surtout qu'il y a dans l'armée prussienne d'excellentes écoles de régiment et de bataillon, et que l'instruction que les militaires y puisent les rend aptes aux emplois qui leur sont réservés, en même temps qu'elle est la condition de leur admission réelle à ces mêmes emplois.

Les invalides jouissent de droits particuliers. De certains emplois subalternes leur sont exclusivement réservés, tels que ceux de garçons de bureau, garçons de caisse, messagers, préposés de l'octroi, receveurs des péages, etc. Ils ont d'ailleurs droit à tout emploi civil auquel ils sont aptes, sans toutefois que les candidats non invalides soient nécessairement exclus en cas de concurrence. Enfin, les invalides dont l'infirmité est l'effet d'une blessure reçue à l'occasion même du service, ont droit à un traitement de disponibilité, en attendant qu'ils soient pourvus d'un emploi civil.

Les droits qui résultent des services militaires ne font point exception à cette règle fondamentale, que les emplois sont donnés à la capacité; au contraire, ils la confirment. Pour les places exclusivement réservées aux anciens militaires, il est impossible qu'il ne s'en trouve pas de capables; pour les autres, la qualité d'ancien militaire est un titre de recommandation; mais ce sont en définitive les plus capables, anciens militaires ou non, qui l'emportent. Ce principe de la capacité, de l'aptitude à l'emploi, qui prévaut sur les titres du service militaire, domine seul dans la marche ordinaire à suivre pour arriver aux fonctions publiques.

Les régences et autres autorités administratives des provinces sont autorisées à former près d'elles une pépinière de jeunes

gens instruits, auxquels sont confiées les places subalternes du second degré non réservées aux anciens militaires, et pour lesquelles ceux-ci n'auraient pas les connaissances nécessaires. Ces jeunes gens portent le nom de surnuméraires civils. Il faut, pour être admis, qu'ils aient fréquenté un gymnase, ou une autre école du même degré, et soient sortis de la classe supérieure¹ avec un certificat, constatant leur bonne conduite et une instruction suffisante pour être reçus à l'université. Il faut de plus qu'ils aient par eux-mêmes, ou avec l'assistance de leurs proches, les moyens de s'entretenir pendant trois ans au moins; car le surnuméraire ne reçoit point d'appointemens ni d'indemnités, si ce n'est dans des cas rares et tout-à-fait exceptionnels. Il n'acquiert même encore aucun droit à obtenir par la suite un emploi; son avancement dépend de l'aptitude dont il fait preuve, et en cas d'incapacité, de paresse ou de violation de ses devoirs, il doit être renvoyé sans retard et sans formalités.

La réception des surnuméraires civils se fait par le président de la régence ou le directeur de l'administration, et du consentement du chef du bureau auquel chacun d'eux doit être attaché. Leur nombre doit être limité, afin que les employés en titre ne se déchargent pas de leurs devoirs sur une foule d'auxiliaires, et ne convertissent pas ainsi leurs emplois en sinécures.

Au-dessus des subalternes, soit surnuméraires, soit employés en titre, viennent les référendaires de régence : c'est la pépinière d'où sortent les assesseurs, puis les conseillers, et, de degrés en degrés, toute la hiérarchie administrative.

Pour être reçu référendaire, il faut avoir étudié trois ans dans une université, connaître les langues anciennes et modernes, l'histoire, les mathématiques, les sciences politiques et économiques et le Droit. Il faut de plus, autant que possible, avoir acquis, depuis la sortie de l'université, la connaissance pratique de l'économie rurale ou d'une branche importante d'industrie, et travaillé quelque temps en qualité d'auditeur près un tribunal. Le pré-

¹ Pour être reçu surnuméraire dans l'administration des contributions, il suffit d'avoir suivi le gymnase jusqu'à la seconde inclusivement.

sident de régence nomme une commission d'examen, présidée par un directeur, et composée d'un conseiller de chaque division et d'un jurisconsulte. Cette commission soumet le candidat à un examen oral sévère et à des épreuves par écrit.

Le référendaire, quoique fonctionnaire public, ne reçoit point de traitement. Aussi exige-t-on, avant de le recevoir, la preuve qu'il possède une fortune suffisante pour s'entretenir convenablement jusqu'à sa nomination à un emploi salarié.

Le président de régence, et plus spécialement le conseiller sous la direction duquel chaque référendaire travaille, sont chargés de l'instruire de la marche des affaires et de le former à la pratique. De son côté, le référendaire est astreint à leur obéir, et ils ont le droit de le réprimander, même de le condamner disciplinairement à une amende de cinq rixthaler au plus (20 fr.).

Lorsque le référendaire a acquis une connaissance et une pratique suffisantes de toutes les parties de l'administration à laquelle il est attaché, le président et les conseillers sous lesquels il était placé, lui délivrent un certificat de capacité. Alors il peut se présenter à la haute commission d'examen séant à Berlin, pour être pourvu d'un emploi rétribué.

Avec de telles précautions, on est à peu près sûr de n'avoir jamais que des administrateurs capables. Au reste, il y a des conditions différentes, mais analogues, à remplir dans certaines administrations spéciales, telles que les forêts, les postes, etc. : on nous dispensera de les énumérer. Encore moins pouvons-nous nous arrêter aux conditions requises pour devenir arpenteur ou architecte ; pour pratiquer la médecine, la chirurgie ou la pharmacie ; pour être nommé pasteur, ou instituteur, etc. Nous nous bornerons, à l'égard de ces diverses professions, à une seule remarque. En Prusse, et en général en Allemagne, on ne se contente pas, comme chez nous, des examens universitaires, qui sont souvent, à vrai dire, une garantie presque dérisoire. Que le jeune homme en quittant l'université se soit fait recevoir docteur, ou qu'il soit simple candidat en droit, en médecine, en théologie, il lui reste toujours encore à subir un examen civil, si l'on

peut ainsi dire, l'examen d'État (*Staatsexamen, Staatsprüfung*), tantôt parce qu'on regarde en Allemagne comme une fonction publique, ce qui est chez nous une profession libre, tantôt parce que l'État, le gouvernement croit devoir à sa mission de ne tolérer l'exercice de certaines professions qu'après s'être assuré que ceux qui les embrassent sont capables de les exercer dignement et sans danger pour la sûreté publique ou individuelle. Le notariat, par exemple, est en Allemagne une fonction publique; il n'y devient pas, comme chez nous, l'objet d'un trafic qui rappelle la vénalité des charges; il est donné au mérite.

Passons aux fonctions judiciaires. Le candidat en Droit, c'est-à-dire celui qui, ayant terminé son cours d'études à l'université, aspire à entrer dans une carrière pratique, est tenu de subir trois examens successifs.

Pour être admis au premier examen, il faut que le candidat ait été trois ans aux universités, et produise des certificats qui attestent son zèle et sa bonne conduite. Il doit joindre à sa demande un petit mémoire latin, rédigé par lui et contenant son nom, son âge, le lieu de sa naissance, le nom et la condition de ses parens, enfin une courte notice sur la marche qu'il a suivie dans ses études au gymnase et à l'université (*curriculum vitæ*). Les certificats doivent faire connaître aussi le degré de développement auquel il était parvenu lors de son arrivée à l'université, afin que les examinateurs soient à même de juger s'il s'est négligé ou quels progrès il a faits depuis. L'examen ne porte pas seulement sur le Droit national prussien, mais aussi sur le Droit romain, le Droit canon, le Droit privé germanique, le Droit criminel, le Droit féodal, le Droit public et le Droit naturel, ainsi que sur l'histoire du Droit. Les examinateurs doivent s'assurer, par des questions faites en latin et auxquelles il doit être répondu dans la même langue, que le candidat la comprend et la parle avec facilité. Afin d'éviter l'uniformité des examens, les membres des commissions d'examen doivent être renouvelés fréquemment.

Celui qui a été reçu à ce premier examen devient auditeur

(*auscultator*). Nul ne doit être reçu auditeur s'il est entièrement dépourvu de fortune.

Après que l'auditeur a travaillé un an au moins avec zèle et succès près un tribunal inférieur, et de plus trois mois comme greffier, il peut se présenter pour le second examen, afin de passer référendaire.

Le troisième ou grand examen, se fait devant la commission immédiate d'examen à Berlin, et, dans de certains cas, devant les tribunaux supérieurs, chargés de même des autres examens. Cet examen est précédé d'épreuves préparatoires : ainsi, il faut que le référendaire ait instruit au moins deux procès importants, etc.

Les référendaires de l'ordre judiciaire peuvent passer en la même qualité, et sans nouvel examen, dans les régence. Les référendaires de régence peuvent être admis par les tribunaux, sans examen, comme auditeurs.

Les places de greffiers, secrétaires, etc., près les autorités judiciaires, ne doivent être données régulièrement qu'à des jeunes gens qui ont été reçus auditeurs et référendaires. Mais, comme les sujets qui remplissent ces conditions et qui veulent devenir greffiers, manquent souvent, on peut admettre des personnes qui se sont formées uniquement par la pratique. On les soumet alors à des épreuves particulières. Les greffiers ainsi reçus, peuvent être admis au second examen pour passer référendaires, sans avoir subi le premier examen d'auditeur.

Ces dispositions, communes à toute la monarchie prussienne, subissent, pour la province de Posen, certaines modifications exigées par la situation particulière de cette province. Il en est de même pour les provinces rhénanes. Nous donnerons ici quelques détails sur la manière dont les principes généraux du gouvernement prussien ont été adaptés à l'organisation judiciaire française, qui est, comme l'on sait, en vigueur dans ces provinces.

Pour devenir membre soit d'une cour d'appel, soit d'un tribunal de première instance, dans les provinces rhénanes, ou membre du ministère public, il faut avoir passé les trois examens. L'examen d'auditeur se fait près un tribunal de première ins-

tance; il porte sur le Droit romain, canonique, germanique, féodal, criminel, public, et sur l'histoire et la philosophie du Droit; il faut que le candidat s'énonce facilement en latin. Pour l'examen de référendaire, qui se fait près la cour d'appel, il faut de plus la connaissance exacte des Codes rhénans, de l'organisation judiciaire rhénane et du Droit prussien, et quelques épreuves de pratique du Droit. Le président de la Cour nommé les examinateurs, et rend compte du résultat de l'examen au ministre de la justice. Provisoirement, le troisième examen (*examen rigorosum*) se fait aussi près la cour d'appel, sur la délégation du ministre de la justice. Il faut que les référendaires qui se présentent pour cet examen, aient rédigé les conclusions du ministère public dans deux affaires civiles importantes au moins, et fait les fonctions de juge d'instruction dans deux causes criminelles. Les épreuves proprement dites se composent de rapports qu'on leur demande sur certaines affaires. Le procès-verbal de l'examen et les avis des examinateurs sont transmis au ministre de la justice.

Pour devenir avocat, dans les provinces rhénanes, il faut subir les épreuves exigées pour les membres des cours et tribunaux, ou du ministère public. Le stage commence avec l'examen d'auditeur, et dure deux ans au moins. La première année le stagiaire doit travailler sous la direction d'un avoué près une cour ou un tribunal; la seconde, comme auditeur ou référendaire. Ce n'est qu'après ces deux années, et après avoir plaidé dans plusieurs causes civiles importantes, et avoir défendu plusieurs accusés, qu'il est admis au troisième examen, et par suite inscrit au tableau des avocats.

Pour être nommé avoué, il faut avoir été reçu avocat, et avoir exercé un an au moins.

Pour être nommé juge de paix, il faut avoir passé les deux premiers examens et terminé le stage.

Pour devenir greffier, il suffit du premier examen et d'une année de stage.

Parmi les diverses conditions d'admissibilité aux fonctions

judiciaires et administratives que nous venons d'énumérer, et qui, certes, doivent être considérées comme d'excellentes garanties contre les mauvais choix faits par faveur ou par surprise, il en est une pourtant qui réclame une explication. Pour être reçu surnuméraire civil, référendaire de régence ou auditeur près les autorités judiciaires, il faut posséder quelque fortune. Ce n'est donc pas, dira-t-on, le mérite seul qui décide. Mais on remarquera que cette condition n'est pas une prohibition; elle est bien plutôt un avertissement des sacrifices qu'il faut faire pendant le temps d'études, de préparation et de stage, qui doit nécessairement précéder l'admission à des fonctions rétribuées. Une condition de ce genre ne sera jamais un obstacle invincible pour les talents supérieurs, les vocations prononcées; mais elle détournera de se jeter dans une carrière hasardeuse les hommes à demi-vocations et à talents équivoques; ces hommes dont l'existence manquée devient une charge pour leur famille et un fléau pour la société.

Un gouvernement qui exige pour l'admission aux fonctions publiques une capacité réelle et bien constatée, des études solides et spéciales, des épreuves répétées et un stage plus ou moins long, courrait grand danger de voir les fonctions publiques désertées par tous les citoyens, s'ils ne trouvaient, par une juste compensation, quelque fixité, quelque sécurité dans une carrière si laborieusement et si justement acquise. Le gouvernement prussien n'a garde de décourager ses agens par des destitutions arbitraires. Les devoirs de leur charge sont déterminés avec soin, le zèle et la probité rigoureusement exigés; mais hors de là, l'indépendance des fonctionnaires prussiens est complète et leur existence assurée.

Nous ne parlons pas des juges, dont l'inamovibilité est garantie en Prusse comme en France. Nous parlons des employés de l'administration et des fonctionnaires de l'ordre judiciaire autres que les juges. S'ils ne sont pas inamovibles, il y a du moins des garanties qui concilient, ce nous semble, l'intérêt public et l'intérêt privé, la juste indépendance des fonctionnaires et la légitime autorité du gouvernement.

Tous les chefs d'administration sont chargés d'exercer sur leurs subordonnés une surveillance active. Il leur est prescrit de traiter avec égards et distinction ceux qui remplissent avec zèle les devoirs du service; d'agir sur eux par les encouragemens et par le sentiment de l'honneur; d'éviter par-dessus tout ce qui pourrait provoquer en eux un esprit mercenaire.

Mais s'ils violent ou négligent leurs devoirs, les fonctionnaires et employés sont soumis, suivant le cas, à l'action des tribunaux, ou à un pouvoir disciplinaire régulier, et dont les formes et les limites sont exactement définies.

Le Code pénal de la Prusse précise les cas dans lesquels il y a lieu à *cassation* ou à *dégradation*, c'est-à-dire à la destitution d'un fonctionnaire ou à son renvoi à des fonctions inférieures. Ce sont, en général, les abus de pouvoir; les injures et voies de fait commises dans l'exercice des fonctions; l'acceptation de dons, etc.; la violation volontaire des instructions relatives au service; la désobéissance aux ordres des supérieurs, lorsqu'elle est répétée ou accompagnée de circonstances aggravantes; les négligences graves, ou des fautes légères, mais répétées; la simple révélation des secrets du service, lors même qu'elle ne constituerait pas un crime de haute trahison; enfin, les délits communs d'une certaine gravité, et le dérèglement de la conduite privée, lorsqu'il est accompagné de scandale et propre à attirer le mépris public sur le fonctionnaire qui s'en rend coupable.

Dans les cas moins graves de négligence et de désobéissance, il y a lieu à appliquer disciplinairement les peines de la réprimande, de l'amende ou de l'emprisonnement. Les présidens des régences ont le droit de réprimander tous les fonctionnaires qui font partie du conseil de régence, ou qui lui sont subordonnés. L'amende de 30 sixthaler au plus, et l'emprisonnement d'au plus huit jours, ne peuvent être ordonnés qu'en cas de récidive et contre les employés subalternes seulement. Encore faut-il que l'ordre d'emprisonnement soit précédé d'une délibération formelle insérée au procès-verbal. L'application des peines disciplinaires

ne donne point lieu à recours en justice, mais seulement à recours à l'autorité administrative supérieure.

Si le fonctionnaire infidèle à ses devoirs s'est, par le même acte, rendu coupable d'offense envers un particulier, celui-ci peut, à son choix, s'adresser à l'administration et provoquer la destitution du coupable par voie disciplinaire, ou porter plainte au tribunal compétent, lequel a le droit de poursuivre sans autorisation du gouvernement. Lorsque le tribunal, après avoir entendu les témoins, pense qu'il y a des charges suffisantes pour donner suite à la dénonciation, il suffit qu'il en donne avis à la régence.

Si l'offensé ne se plaint point, ou si le délit n'est pas de nature à causer un dommage à un particulier, l'autorité supérieure doit commencer d'office une enquête administrative préalable. S'il y a des charges suffisantes, elle peut, à son choix, provoquer des poursuites judiciaires, ou bien procéder par voie disciplinaire à la destitution ou à la dégradation (dans le sens que donne à ce dernier mot la législation prussienne).

Cette procédure disciplinaire est entourée de garanties fort importantes pour le fonctionnaire accusé.

Avant tout, il faut que les faits soient exactement constatés par une enquête et par l'audition des témoins. L'accusé a le droit d'être entendu, et de consigner sa défense au procès-verbal ou dans un mémoire séparé.

Les pièces sont envoyées directement ou indirectement, selon le rang hiérarchique du fonctionnaire inculpé, au ministre de son département. Celui-ci, s'il y a lieu à destitution, en fait la demande au conseil des ministres, dont deux membres, autres que le ministre poursuivant, sont chargés de faire examiner l'affaire et rédiger un rapport par un conseiller de leur département. Ces rapports sont lus au conseil des ministres, qui peut alors prononcer la destitution de ceux des fonctionnaires dont le brevet n'est pas signé de la main du roi; les hauts fonctionnaires, au contraire, que le roi lui-même nomme, ne peuvent être destitués qu'après que le conseil d'État a de nouveau examiné l'affaire, et s'est réuni à l'avis du conseil des ministres.

Lorsque l'autorité compétente, par suite de l'enquête préalable ou même pendant le cours de la procédure disciplinaire, pense qu'il y a lieu à poursuivre criminellement le fonctionnaire coupable, les tribunaux peuvent être saisis de la cause, mais seulement après qu'il en a été référé au ministre compétent, et en vertu de sa décision.

Si le tribunal saisi de l'affaire acquitte le fonctionnaire accusé, ce jugement doit être respecté même dans l'ordre administratif, et il ne peut plus y avoir, pour le même fait, de procédure disciplinaire à fin de destitution. Si le fonctionnaire a été absous provisoirement (c'est un cas que la procédure prussienne admet), ou condamné à une peine, mais sans que la cassation ait été prononcée, il ne peut y avoir de procédure disciplinaire et de destitution que dans les cas où la loi autoriserait une nouvelle poursuite judiciaire. Mais dans tous les cas, lorsque l'instruction judiciaire a révélé des faits qui compromettraient la considération dont un fonctionnaire a besoin, il peut, non pas être destitué, mais mis à la retraite avec une pension.

En cas de poursuite par voie de discipline, le fonctionnaire compromis peut être suspendu de ses fonctions par décision du conseil de régence, réuni en assemblée générale; en cas de poursuites judiciaires, la suspension ne peut être ordonnée que sur la décision du ministre, qui autorise ce genre de poursuite : toutefois, s'il y avait urgence, comme en cas d'infidélité de comptable, etc., la régence pourrait prononcer provisoirement, sauf à en informer sur-le-champ le ministre.

Parmi les employés subalternes, il en est qui, chargés de services purement manuels ou de travaux extraordinaires, ne sont pris qu'à temps et peuvent être renvoyés, sans enquête, sur un simple congé préalable.

Les employés subalternes de l'administration des contributions peuvent être destitués, ou leur traitement réduit, en vertu d'une simple enquête sommaire faite par un magistrat, et accompagnée d'un rapport de la régence compétente au ministre des finances, qui prononce.

Mais ces exceptions partielles confirment la règle. En général, il est vrai de dire qu'en Prusse il n'y a point de destitutions arbitraires. Un fonctionnaire ne peut être destitué ou réduit à un emploi inférieur, sans qu'il soit au moins instruit du motif de sa disgrâce, sans qu'il ait pu présenter ses moyens de défense, sans qu'il ait trouvé dans l'observation d'une procédure régulière la garantie de mille formes protectrices. D'un autre côté, un fonctionnaire déplacé, sans qu'il y ait de sa faute, et sans augmentation de traitement, a droit à une indemnité équitable.

Quels sont les effets de toutes ces dispositions sur l'admission aux emplois publics et sur la destitution des fonctionnaires ? Quels sont les effets de toutes les autres qui complètent le savant système de l'administration prussienne, mais que nous sommes obligé de passer sous silence dans ce travail déjà trop étendu peut-être ? Si la prospérité réelle de la société et de tous ses membres est le but, et que la liberté soit le moyen d'y parvenir ; si par conséquent les garanties constitutionnelles, qui protègent la liberté, n'ont de valeur réelle que comme moyen d'obtenir une bonne administration, qui engendre la prospérité publique, il faudra convenir que la Prusse a atteint le but tout en négligeant les moyens qui pouvaient le mieux en assurer la durée. Mais sommes-nous beaucoup plus sages, sommes-nous moins inconséquents en France ?

Comme l'avare amasse son or et veille à sa garde avec une jalouse défiance, sans plus songer aux biens réels dont il n'est que le signe de convention et le moyen de les acquérir ; les moyens, c'est-à-dire ici, la liberté et les institutions constitutionnelles, nous préoccupent au point de devenir pour nous un but indépendamment de leur but véritable qui est la bonne administration et la prospérité publique.

Que la Prusse se donne un jour une constitution, et cette admirable organisation, qui fait son bonheur et sa gloire, ne dépendra plus de la sagesse d'un roi et de la folie de son successeur. Que la France, qui a si chèrement acheté ses grandes institutions constitutionnelles, se hâte de se donner cette orga-

nisation secondaire en apparence, essentielle au fond, qui peut seule leur faire porter tous leurs fruits.

En effet, les garanties constitutionnelles portent tout à l'extrême : refus de concours, accusation des ministres, et quand tous les ressorts sont usés, une révolution, cette raison dernière des peuples. Mais la société languit et s'épuise dans ces paroxismes, et pour les épargner à son pays, le citoyen consciencieux se résigne à bien des maux de détail, auxquels vous coupez court du moment que vous dotez l'État d'une administration composée de fonctionnaires loyaux et éclairés, capables et indépendans. Les garanties qui assurent à l'État de bons administrateurs sont, à nos yeux, le complément nécessaire des garanties constitutionnelles : car les meilleures lois sont inefficaces sans les hommes qui les appliquent, mais qui pourraient aussi les éluder. La loi, d'ailleurs, ne saurait tout régler, tout définir, et dans l'immense latitude qu'elle laisse forcément aux agens du pouvoir, leurs lumières et leur probité seules peuvent les guider sûrement au bien public.

La gravité de ces considérations justifiera sans doute aux yeux de nos lecteurs les détails dans lesquels nous sommes entré sur les mesures dont la Prusse s'est servie pour obtenir la capacité et la stabilité de ses fonctionnaires. Et nous osons espérer que ces détails ne paraîtront pas trop minutieux : car rien n'est indifférent lorsqu'il s'agit de la liberté positive et du bonheur des sociétés humaines.

H. KLIMRATH.



DU MOUVEMENT DES IDÉES RELIGIEUSES EN ALLEMAGNE.

(Premier article.)

(Depuis Luther jusqu'à la fin du dix-septième siècle.)

Après le retour de la légitimité en France, quand le clergé catholique se mit de nouveau en opposition avec le développement de nos libertés nationales, les questions religieuses, qui n'avaient inspiré aux générations de l'empire qu'un bien faible intérêt, devinrent l'objet de graves recherches et de vives discussions. Les derniers rejetons du vieux jansénisme, stupéfaits de la rapidité avec laquelle ils voyaient les doctrines ultramontaines reparaître dans nos institutions, recoururent aux armes d'une dialectique surannée, dans l'intention de repousser les prétentions du sacerdoce imbu de jésuitisme, et de faire prévaloir la théologie de l'Église gallicane sur les sinistres projets de la congrégation. D'un autre côté, les feuilles quotidiennes, rédigées par des publicistes élevés à l'école de la philosophie du dix-huitième siècle, attaquèrent par le ridicule des symboles et des tendances qui leur paraissaient en tout contraires aux besoins de l'époque. Tout en ayant l'air de respecter la religion dans son essence, les journaux de l'opposition faisaient bon marché de toute espèce de culte. Ils embrassèrent dans une commune condamnation la foi chrétienne et le catholicisme, l'Évangile et ses ministres, et alors

il leur arrivait parfois d'émettre un jugement favorable sur les communautés dissidentes, par la raison que l'existence légale de ces communautés excitait le mécontentement du clergé de la religion dominante. Au fond de leurs spirituels articles contre les moines, les missionnaires, les processions, se révélait l'arrière-pensée d'amener en définitive une scission complète entre les mœurs politiques et les croyances religieuses, comme s'il était possible de détacher l'intelligence de la sphère idéale, où s'élaborent ses notions, où germent ses résolutions, et d'où jaillit la lumière, qui dirige son action dans toutes les conjonctures de la vie; comme si la conscience religieuse n'était pas en dernière analyse identique avec la conscience morale, qui dans son principe est toujours cette même raison, dont on invoque les lois en matière de législation et d'organisation sociale.

Les efforts des champions du philosophisme voltairien, au lieu d'affaiblir le sentiment religieux parmi les générations contemporaines, ont précisément atteint le résultat contraire, bien que le catholicisme, par trop vulnérable sous d'autres rapports, ait été mortellement blessé dans la lutte qu'il avait engagée avec l'esprit du siècle. La mission de la philosophie de Locke et de Condillac était accomplie, et l'on commençait à pressentir que toute la science de l'homme n'était ni dans la physiologie ni dans une théorie plus ou moins ingénieuse des sensations. L'introduction des systèmes de Reid et de Dugald Stewart dans nos écoles et dans notre littérature, établissait pour la réflexion des points de vue nouveaux, et préparait la voie à ces doctrines spiritualistes, généreuses qui, pendant quelques années, furent professées avec tant de succès dans les chaires de MM. Cousin, Jouffroy, Damiron, et se reflétaient périodiquement dans les consciencieuses investigations des rédacteurs du *Globe*. De nombreux travaux sur l'histoire des anciennes religions, sur les rapports intimes de la morale avec la législation, sur le droit de la nature, ont enrichi ce recueil. M. Cousin a eu plus particulièrement le mérite d'agrandir le domaine de la spéculation, en familiarisant la jeunesse française avec le mouvement philosophique d'un peuple voisin, qui,

malgré la liberté illimitée qu'il accorde à la pensée, ne se sépara jamais de la foi religieuse. En dehors de l'école éclectique, Benjamin Constant, après avoir consacré les loisirs de sa vie entière à l'examen de l'origine et du développement graduel du sentiment de l'infini, s'occupait à publier le résultat de ses longues méditations sur cette importante question. Mieux que personne, Benjamin Constant, le représentant de l'érudition allemande en France, l'habile dialecticien, l'écrivain pur et élégant, avait compris que dans le nouvel ordre de choses, survenu après les orages d'une révolution telle que la nôtre, la controverse entre les francs partisans de l'ancien régime et les organes du progrès, ne touchait pas seulement à des questions de Droit public, mais qu'elle était étroitement liée aux intérêts les plus élevés de la nature intelligente de l'homme. Son ouvrage sur la religion, moins connu peut-être qu'il ne le mérite, est sans contredit son plus beau monument de gloire littéraire.

Dans la situation morale des esprits en France, deux faits nous semblent également dignes d'attention : le premier, c'est que le besoin d'une religion pure, lumineuse, favorable au développement ultérieur de la société, se fait généralement sentir ; le second, que le catholicisme est devenu impuissant à satisfaire ce besoin. De ce que les Saint-Simoniens, Ch. Fourier, l'abbé Châtel, et tant d'autres, qui ont essayé de régénérer la France à leur façon, ont échoué dans des entreprises généreuses, mais conçues dans des vues trop étroites, et exécutées avec trop de précipitation, il ne résulte nullement que le catholicisme restera le seul refuge des âmes tourmentées du désir de rattacher leur existence terrestre à un monde invisible, et encore moins que le sentiment religieux ne trouvera point par la suite son compte dans la marche progressive de la nation. Loin de là, nous avons l'intime conviction que la politique, pour arriver à des institutions durables, devra nécessairement se constituer sur une base morale, et que dans ce cas il est impossible qu'elle exclue le principe souverain de toute religion, la foi en un ordre de choses impérissable. De tous les hommes de notre époque, nul peut-

être n'a jusqu'ici plus nettement entrevu ce but fixé à la marche du siècle, que M. Lermurier. Dans un ouvrage plein d'aperçus judicieux et de rapprochemens piquans, cet écrivain, en parlant du christianisme et de la tâche qu'il aura désormais à remplir dans les destinées de l'humanité, a reconnu la puissance de cette religion sur l'intelligence et la sensibilité¹. En se plaçant au point de vue d'une critique éclairée, il a su démêler ce que dans la religion chrétienne il y a d'universel et d'impérissable. Il n'a point, comme cela arrive tous les jours à nos littérateurs les plus distingués, confondu le catholicisme avec le christianisme, l'Évangile avec la théologie du moyen âge, la religion avec l'Église. L'idée d'une foi chrétienne, indépendante de la tradition sacerdotale, concordante avec les lois de la pensée, s'est présentée à son esprit. Il ne lui restait qu'un pas à faire pour se convaincre que le christianisme, ainsi dégagé de ses formes historiques transitoires est, dans le sens du Sauveur lui-même, le terme idéal et indéfini vers lequel se dirige l'éducation providentielle de notre espèce. La question une fois posée d'après ce principe, il n'y aurait plus qu'à examiner quelles sont les vérités fondamentales et les axiomes de conduite formellement enseignés par Jésus-Christ. Le résultat de cette recherche, joint à une connaissance précise des mœurs, de l'histoire, des croyances antérieures de l'Orient, servirait de mesure pour apprécier à leur juste valeur le langage figuré, les enveloppes locales, les récits symboliques des Évangiles, et la différence qui existe entre l'enseignement des apôtres et celui de leur maître.

Dès-lors il ne s'agirait plus d'opposer gravement la philosophie à la foi, le christianisme à la raison; car le christianisme dans son accomplissement n'est que la foi rationnelle arrivée à sa plus haute expression. Il a, comme la philosophie, sa source dans la conscience des idées de l'infini; il a subi, comme celle-ci, de multiples transformations; resserré dans des systèmes traditionnels, son action s'arrête au moment où la société a devancé le cercle de notions dans lequel il a plu à l'Église de circonscrire son

¹ De l'influence de la philosophie du dix-huitième siècle, etc.

enseignement; tout comme il reprend un nouvel essor, lorsqu'envisagé sous toutes ses faces, il suit le mouvement des idées et le progrès de la science.

Voilà ce qui explique la différence qui subsiste entre les croyances religieuses de l'Allemagne et celles de la France. Ici, les philosophes ne se sont pas contentés d'abandonner les traditions dogmatiques de l'Eglise, ils ont en même temps méconnu l'immense portée du christianisme, considéré dans son abstraction; d'autres ont cru devoir lui laisser sa part dans le développement de la civilisation moderne, et se sont principalement attachés à ses doctrines morales; cependant, il est rare qu'ils soient parvenus à les concevoir autrement qu'à travers une sorte de prisme, reflétant sans cesse dans leur imagination le décalogue rimé du Catéchisme, le maître-autel de leur paroisse, et les mystérieuses exhortations du confessionnal. En Allemagne, au contraire, la philosophie et la théologie ont marché de front. Les plus grands penseurs de cette nation ont cultivé avec succès quelque branche importante des sciences sacrées. Chaque jour la critique et la philosophie jettent dans ce pays une clarté plus vive et plus pure sur les éternelles vérités de la religion; chaque jour aussi l'alliance entre la foi et la raison y devient plus forte et plus intense.

Nous nous proposons de retracer à nos lecteurs un aperçu des modifications que les idées religieuses ont subies dans ce pays classique du protestantisme, depuis Luther jusqu'à nos jours. L'histoire des croyances de la réforme, qui déjà réagissent puissamment sur le catholicisme allemand, n'est pas sans intérêt au milieu des préoccupations d'une époque où tant de questions, si simples en elles-mêmes, s'obscurcissent et se compliquent, parce qu'au lieu de consulter les faits dans leur succession naturelle, et d'en tirer les conséquences qu'ils impliquent, on discute sans principes arrêtés, on poursuit sa route à l'aventure.

Il est impossible de méconnaître une double tendance dans la réforme du seizième siècle. Le principe qu'elle consacrait, s'appliquait également aux hautes questions de l'origine et de la des-

tion morale de l'homme, et aux intérêts de l'existence sociale. D'une part, le protestantisme appelait l'esprit à se replier sur lui-même, à examiner les vieilles traditions du catholicisme, à élaborer, sous la conduite de la raison et de l'Évangile mieux interprété, des croyances nouvelles, des formes religieuses plus pures. D'autre part, le même principe devait entraîner les facultés humaines à d'innombrables essais de perfectionnement dans les institutions de la vie terrestre. Mais ce qu'il y a de curieux dans le début de la réforme, c'est que sa tendance essentiellement religieuse, qui s'était annoncée la première, et qui avait été le point de départ de la grande catastrophe déterminée par Luther, fut bientôt comme paralysée par l'action prépondérante du côté politique du protestantisme. Les doctrines de Luther et de Calvin, professées d'abord dans des vues toutes spirituelles, pour le triomphe d'une foi indépendante des choses de ce monde, ne produisirent que d'imperceptibles modifications dogmatiques, ne changèrent qu'incomplètement les cérémonies du culte, et, tout en proclamant la liberté de la pensée, ne firent pour le moment que déplacer le siège du pouvoir spirituel. Une hiérarchie puissante, un culte invariable, des confessions de foi, des liturgies stationnaires, des versions de la Bible privilégiées, ne tardèrent pas à opposer dans quelques pays protestans des barrières presque insurmontables au développement ultérieur de la foi réformée. En revanche, la société du moyen âge se transforme comme par un effet magique; l'Empire germanique s'ébranle dans ses fondemens; la couronne d'Espagne est dépossédée de ses droits sur les Pays-Bas; l'Angleterre, en proie à de longues dissensions intestines, renouvelle son pacte social; la diplomatie devient un mobile inconnu jusqu'alors dans le maniement de la politique européenne; la féodalité s'efface timidement sur la scène, où elle avait régné sans contestation; le monde est en marche pour ne plus s'arrêter, et le droit, substitué à la force, réclame impérieusement la régénération universelle de l'humanité.

De ce défaut de concordance entre le principe social et le principe religieux dans le mouvement de la civilisation moderne,

sont résultées les plus fâcheuses conséquences. Le moyen âge ne puisa sa force que dans l'union de ces deux principes. Consacrés l'un et l'autre par l'autorité des traditions, par les besoins et les mœurs de l'époque, ils devaient se modifier simultanément du moment qu'il fut démontré que l'un ou l'autre ne répondait plus aux changemens qu'une série de faits historiques avaient peu à peu introduits dans les rapports mutuels des peuples. Comment s'imaginer qu'après la renaissance des lettres, la découverte des Indes-Occidentales, l'emploi des armes à feu, la théocratie se perpétuerait en présence de tant d'éléments hétérogènes? Comment ensuite supposer que l'homme libre de raisonner les objets de la vie sensible, n'appliquerait pas tôt ou tard sa liberté de penser aux objets de la religion? Disons le mot, toute espèce de dogmatisme, qu'il soit imposé par le pape ou par un synode, est incompatible avec les idées et les besoins de l'âme parvenue à la conscience de sa dignité. La raison souveraine pour la solution des conflits sociaux, l'est aussi pour la décision des controverses religieuses. L'oubli de cette vérité si simple est la cause du singulier phénomène moral que présentent aujourd'hui les deux nations les plus avancées en politique, l'Angleterre et la France. Là, les institutions d'un culte qui avait concouru à l'établissement des libertés nationales, sont menacées de ruine, faute d'avoir suivi le progrès des lumières; ici, les esprits sont vivement tourmentés du besoin de saines doctrines religieuses, puisque le formalisme catholique ne satisfait plus personne; et que le protestantisme, avec ses traditions symboliques, ne paraît pas encore s'être élevé à la hauteur de la mission que lui impose le dix-neuvième siècle.

Si l'Allemagne est jusqu'ici le seul pays où la portée religieuse du protestantisme ait été comprise, nous ne devons point nous en étonner. Après la guerre de trente ans, les chefs de la ligue protestante obtinrent, par le traité de paix de Westphalie, la haute juridiction sur l'administration temporelle des églises. Le superflu des revenus ecclésiastiques fut employé à des fondations de bienfaisance ou d'instruction publique. Les

abbayes se convertirent généralement en universités, en écoles de différens degrés d'enseignement. Le clergé, dépouillé de ses richesses, constitué à peu près sur le pied d'une égalité complète, sans hiérarchie, sans perspective d'un brillant avancement, réduit à satisfaire son ambition dans la carrière des lettres et du professorat, ne trouvait aucun avantage à comprimer l'essor de la pensée religieuse. Les gouvernemens, devenus les dépositaires des trésors de l'Église, qui avaient depuis long-temps excité leur convoitise, et dont une partie fut dès-lors affectée à une autre destination, ne s'immisçaient que rarement et toujours à regret dans les discussions théologiques; et, bien que la censure fût successivement établie dans tous les États de l'Empire, elle n'agissait ordinairement que sous l'impulsion de mesquines considérations locales; un ouvrage qui ne pouvait être imprimé dans un pays, ne manquait jamais de trouver grâce devant le censeur moins méticuleux ou plus libéral d'un autre pays. C'est ainsi que le morcellement des États, la dissémination de nombreuses écoles savantes sur tous les points de l'Empire, l'absence d'une hiérarchie centrale, l'insouciance naturelle des princes à l'égard du dogme, et l'intérêt que trouvaient les théologiens à se distinguer par le talent et l'érudition, contribuèrent à implanter dans la nation allemande le principe de la réforme, et à le faire fructifier non-seulement dans les conditions de la vie publique, mais aussi dans l'intimité de la conscience religieuse individuelle.

Toutefois ce résultat ne fut point obtenu immédiatement. Il a fallu aux Allemands plus de deux siècles pour les convaincre de la nécessité de continuer l'œuvre dont Luther et ses contemporains n'avaient tracé que la première ébauche; la différence entre l'enseignement des sciences sacrées de nos jours, et le système des théologiens à la fin du dix-septième siècle, est de beaucoup plus marquée que la différence qui régnait au moment de la réformation entre les catholiques et les disciples de Luther.

Pour concevoir la rapidité prodigieuse avec laquelle se sont succédés les transformations du dogme protestant en Allemagne, depuis cent ans environ, il est important de jeter un coup d'œil

sur les temps qui ont précédé et suivi la guerre de trente ans. D'abord on doit remarquer que les réformateurs n'avaient nullement l'intention de changer la base de la foi chrétienne; et qu'en se séparant du siège de Rome, ils prétendaient tout simplement substituer le catholicisme des quatre premiers siècles au catholicisme défiguré de la seconde moitié du moyen âge. Le symbole Athanasien leur servait de guide dans l'appréciation de tous les dogmes qu'il s'agissait d'accueillir ou de rejeter. Dans leurs controverses avec le clergé catholique, ils invoquaient tour à tour le témoignage des pères de l'Église et les décrets des conciles, pour prouver qu'ils n'enseignaient que ce qui avait toujours été admis comme vrai par les fidèles du christianisme primitif¹. Seulement, et c'est ici le point capital, ils étaient persuadés que l'ancienne Église avait été constamment en harmonie avec les doctrines de l'Écriture sainte; ils revendiquaient par conséquent le droit de lire la Bible pour tous les chrétiens, en soutenant que ce droit ne leur avait été ravi que dans le but de favoriser l'ignorance du peuple et de consolider la puissance cléricale². La liberté de lire l'Écriture impliquait, sans aucun doute, celle de traduire et de commenter les livres saints, et partant, la faculté d'examiner non-seulement le sens des textes, mais encore leur vérité relative, leur plus ou moins d'accord avec les lois de la raison. Voilà ce que ni les réformateurs, ni les théologiens du dix-septième siècle ne prévoyaient, préoccupés qu'ils étaient de quelques questions du moment, auxquelles il serait fastidieux aujourd'hui d'accorder plus d'attention qu'elles ne méritent.

Luther dota sa nation d'une traduction de la Bible, qui obtint chez les protestants une autorité presque égale à celle dont jouit la Vulgate parmi les catholiques. Ce travail, que l'on peut regarder comme un chef-d'œuvre littéraire, lui donna plus tard la certitude que plus d'une question importante avait été omise

¹ Confession d'Augsbourg, art. XXI.

² La défense faite aux laïques de lire la Bible date du concile de Toulouse, tenu en 1229 sous le pape Grégoire IX.

ou trop légèrement traitée dans les confessions de foi présentées à la sanction de l'Empereur; mais comme il y avait fait insérer la réserve expresse, que l'Écriture déciderait à l'avenir de toute contestation qui pourrait s'élever en matière de dogme et de discipline, il lui suffisait de voir enfin son Église constituée.

Peu avant la mort de Luther, survenue en 1546, la réforme était finie en Allemagne. L'illustre adversaire de Léon X s'était laissé abattre par la crainte d'une guerre, qu'il n'avait pas dépendu de lui d'empêcher. Les théologiens de l'époque, parmi lesquels Mélanchton avait seul compris l'esprit du maître, sans posséder le même degré d'énergie et de force de caractère, ne songèrent plus qu'à consolider et à défendre les propositions de la confession d'Augsbourg contre les attaques des dissidens; les princes évangéliques, à leur tour, mirent toute leur sollicitude à se maintenir en possession des prérogatives que le nouvel ordre de choses leur attribuait dans l'administration des biens ecclésiastiques. Une seule fois encore, le sentiment de l'indépendance éclata avec toute sa vigueur dans le camp des Luthériens, quand l'Empereur, excité par les insinuations de la cour de Rome, voulut, jusqu'à ce qu'un concile général eût définitivement statué sur les doctrines en litige, leur imposer le fameux acte connu sous le nom d'*Intérim*, qui prescrivait, à peu de choses près, le retour aux croyances et au rituel de l'Église romaine. Protestations, discours, chansons, épigrammes, résistance à main armée, tout fut employé pour empêcher l'effet d'une mesure aussi perfide. Dans quelques villes on alla jusqu'à frapper des monnaies d'une valeur intrinsèque très-inférieure à leur valeur nominale, qu'on appelait *écus d'intérim*. La lutte entre l'Empereur et les États récalcitrans dura depuis 1541 jusqu'à la paix de religion en 1555.

On reproche à juste titre aux protestans du seizième et du dix-septième siècle, de n'avoir fait que changer de maître, en rejetant l'autorité du pape. La confession d'Augsbourg, calquée par Mélanchton sur les trois symboles écuméniques; l'apologie de cette confession; les articles de Smalcalde et les deux Caté-

chismes de Luther, ne servaient pendant trop long-temps qu'à provoquer des disputes de mots, des controverses puériles parmi les théologiens évangéliques. Ce fut en vain que, par un nouveau commentaire, publié en 1580 sous le titre de *Formule de concorde*, on chercha à réconcilier les esprits et à ramener la paix dans les écoles de théologie. L'argumentation scolastique, un langage barbare, les vues les plus étroites, menaçaient de rendre à jamais stériles les germes de progrès que Luther avait semés au milieu des générations contemporaines. Comme aux plus beaux jours des Paschase Radbert, des Anselme, des Lanfranc, des Occam, on ergotait pour ou contre la présence réelle du Christ dans la cène; on reproduisait les ténébreuses questions sur la nature humaine et la nature divine du Sauveur. Les déclarations d'hérésie revenaient à l'ordre du jour. Gaspard Schwenkfeld, riche seigneur de la Silésie, fut obligé de quitter sa patrie, pour avoir professé des opinions contraires à celles de Luther sur la conception miraculeuse de la sainte Vierge; sur l'inutilité du baptême des enfans; sur la révélation de Dieu dans la conscience de l'homme. Agricola, pasteur à Francfort, suscita la controverse *antinomienne* contre Mélanchton, pour prouver que la pénitence découle de l'Évangile et non de la loi; puis vinrent, à l'occasion des ordonnances d'*Intérim*, les précieuses distinctions sur ce qui est essentiel ou indifférent dans la religion. Ici, George Mayor et Amsdorff prétendent, dans la chaleur de la discussion, que non-seulement les bonnes œuvres sont inutiles pour obtenir le salut, mais qu'elles sont même un obstacle à la foi. Là, Flacius renchérit sur le dogme du péché originel, au point d'enseigner que la substance de la nature humaine est tellement corrompue, que sa régénération est uniquement une opération de Dieu, à laquelle il est impossible à l'homme de concourir. Ailleurs, un professeur de Königsberg, André Osiandre, affirme de la meilleure foi du monde, que l'homme aurait toujours eu besoin d'être justifié par Jésus-Christ, quand même il n'aurait jamais péché. Son collègue Stancarus, apparemment excité par l'effet que produisaient les sophismes

d'Osiandre, le seconde d'abord fidèlement, et tourne ses armes contre lui, lorsqu'il s'agit de préciser comment Jésus justifie les hommes. Osiandre veut que ce soit selon sa nature divine, tandis que Stancarus revendique ce pouvoir pour sa nature humaine. Mais les plus virulentes et les plus funestes d'entre les disputes religieuses nées dans la première phase du luthéranisme, furent les persécutions dirigées contre les Cryptocalvinistes. Nicolas Crell, chancelier de l'électeur Chrétien I.^{er} de Saxe, secrètement dévoué aux principaux dogmes de Calvin, avait formé un parti, qui se proposait de remplacer la croyance luthérienne sur la présence réelle et l'universalité de la grâce, par les propositions sacramentelles de l'Église helvétique sur ces deux objets. Une nouvelle édition de la Bible de Luther, annotée et commentée dans le sens des Calvinistes, devait être le moyen de modifier les opinions reçues depuis plus d'un demi-siècle, et le succès semblait d'autant plus assuré à Crell, que le nombre de ses adhérens occultes était plus considérable. Il entretenait une correspondance active avec les théologiens réformés de France, avec plusieurs princes étrangers, et notamment avec le comte palatin Casimir; il enjoignit aux consistoires de Meissen, Wittemberg et Leipzig, de défendre la cérémonie de l'exorcisme avant le baptême; les places de conseillers, les chaires des universités, furent exclusivement accordées aux partisans de la foi calviniste. La réaction ne se fit pas attendre long-temps. A peine son protecteur, Chrétien I.^{er}, fut-il mort, que le duc Frédéric-Guillaume de Saxe-Altenbourg fit arrêter Crell, lui intenta un procès qui dura dix ans, et le 9 Octobre 1601, Crell subit le dernier supplice à Dresde, en vertu d'un jugement de la souveraine Cour d'appel de Prague.

N'eût été la sanction solennelle du grand principe de la liberté d'examen écrit en tête de toutes les chartes religieuses des protestans, on aurait pu s'affliger de cette guerre intestine, de cette fureur de disputes qui tournaient toujours dans le même cercle vicieux, et faisaient la joie des jésuites, milice organisée tout exprès au sein du catholicisme, pour tenter par d'autres

voies ce que l'Intérim n'avait point réussi à mener à fin par la force, la conversion des scissionnaires. Néanmoins le génie de la liberté grandissait ailleurs; l'arène théologique ne lui ayant pas ménagé assez d'espace, il s'était réfugié sur les champs de bataille, où, se mesurant avec la féodalité et le despotisme théocratique, il volait de victoire en victoire, défrichait le sol des sociétés modernes, dictait des conditions de paix, après les désastres qui signalèrent en Allemagne la première moitié du dix-septième siècle, et se recueillait ensuite pour protéger les nobles conceptions de la pensée religieuse, appelée à rétablir le règne du vrai et du bien dans le sanctuaire profané.

On ne saurait mieux définir l'état de la théologie protestante à cette époque, qu'en la comparant à ce qu'on est convenu d'appeler depuis quelques années le système de résistance en politique. Les déclarations de foi des réformateurs contenaient évidemment deux parties bien distinctes, l'une constitutive, l'autre organique : la première se résumait dans le principe d'examen individuel, dans la garantie donnée que l'Écriture sainement interprétée demeurerait la seule norme de l'enseignement chrétien; la seconde partie des livres symboliques exposait les dogmes, tels que l'on s'imaginait alors qu'ils étaient en effet renfermés dans la Bible. A cet égard on pouvait se tromper, on pouvait mal interpréter; chaque progrès que faisaient les études des langues orientales, chaque fait nouveau dans les sciences archéologiques, chaque pas fait en avant dans le domaine de la philosophie et de l'histoire du christianisme, étaient de nature à modifier singulièrement l'idée qu'on s'était formée depuis de la justesse des opinions émises par les pères et par les chefs de la réforme. Luther le sentait bien, et il dit plus d'une fois, qu'il n'avait jamais entendu imposer des formules invariables dans les nouvelles confessions. Il fallait ainsi, au lieu de commenter et de défendre les dogmes de la confession d'Augsbourg ou de la confession helvétique, abandonner les vieilles méthodes d'interprétation, porter d'une main hardie le flambeau de la critique dans le dédale des récits contradictoires, que les chroniqueurs

de l'Église avaient entassés dans leur ignorante simplicité au profit du sacerdoce et à la plus grande gloire du pape.

Ce procédé aurait dû être accueilli avec d'autant plus d'empressement, que la philologie renaissante, les services rendus par les études classiques aux premières tentatives de réforme, paraissaient le recommander tout naturellement. Mais comme si l'on avait eu peur des résultats que les âmes timorées présentaient instinctivement à la suite d'une exégèse plus libérale, on préférait jurer par les paroles de Luther, en invoquant, pour donner plus de force à la résistance contre la diffusion des lumières, les relations diplomatiques, la suspicion de la haute Cour impériale, l'anarchie des sectes. Et pourtant on ne saurait nier, que si les Anabaptistes, les Sociniens, les Arminiens, et tant d'autres fractions de la grande famille protestante, dont il n'entre pas dans notre plan de faire l'énumération complète, avaient été respectés dans leur droit commun d'interprétation de l'Évangile, tout le sang répandu en l'honneur de la réforme n'aurait pas coulé.

Deux causes avaient arrêté depuis plusieurs siècles la marche de l'exégèse, le dogme d'une inspiration miraculeuse des auteurs sacrés, joint à la foi en l'infaillibilité de l'Église, et l'ignorance des langues orientales. Les réformateurs, tout en conservant le dogme de l'inspiration des livres saints, venaient de secouer le joug de la prétendue infaillibilité de l'Église, et se livrèrent avec ardeur à l'étude des langues sacrées. Cependant, comme il leur importait avant tout de justifier par des passages de l'Écriture le schisme qu'ils avaient provoqué, leur exégèse ne fut pour le moment qu'un autre mode de dogmatiser. Leur système d'interprétation se traîna péniblement à la remorque de leur système dogmatique, tourmentés qu'ils étaient de montrer l'accord de leurs opinions individuelles, érigées en croyance évangélique, avec le Code des révélations. A leur exemple, les théologiens après eux commencèrent par statuer des thèses qui leur paraissaient plus ou moins en harmonie avec le type officiel de la foi protestante. Puis ils se mirent à en chercher les preuves dans

l'Écriture, et l'on comprend qu'il n'était pas difficile de découvrir quelques versets ou quelques fragmens de versets propres à compléter leur induction; ce qui n'empêcha pas leurs adversaires de prouver une opinion tout opposée par une méthode parfaitement semblable. Un théologien de Bâle, Werenfels, n'avait pas tort d'écrire en tête de sa Bible : « Dans ce livre chacun cherche ses croyances, et nul ne manque de les y trouver ¹. » Ce genre d'argumenter avec des textes bibliques, sans égard au sens grammatical des passages, au caractère de l'auteur, ni aux mœurs de son siècle, fut encore un reste du singulier système exégétique adopté par l'Église romaine. Il suffit de jeter les yeux sur un mandement épiscopal, par exemple, pour reconnaître l'abus qu'on peut faire des passages scripturaires, en les accolant ensemble pêle-mêle, brisés, torturés, sans ordre ni liaison véritables dans une série de sentences. Tel est cependant encore aujourd'hui le secret de la polémique des docteurs catholiques.

Un assez grand nombre d'ouvrages dogmatiques, de commentaires sur la Bible, de traités ascétiques, furent publiés pendant les deux premiers siècles de la réforme. Ce sont des monumens de l'esprit dominant à cette époque; mais à l'exception des ouvrages de Luther, de Mélanchton, de Zwingle et des chefs de la réforme en général, leur portée ne s'étendait guère au-delà du cercle qui les avait vus naître. Tout était à reconstruire dans l'Église nouvelle : dogme, morale, archéologie sacrée, philosophie, histoire, avaient également besoin d'être passés au creuset d'une critique éclairée. Deux ouvrages préparèrent cependant les voies à la régénération des études religieuses, et méritent sous ce rapport une honorable mention. Le premier ayant pour titre : *Les Centuries de Magdebourg*, est une histoire ecclésiastique des treize premiers siècles, exposant chronologiquement et par périodes séculaires, l'origine, le développement et surtout les variations dans le dogme de l'Église catholique. Ce grand tra-

¹ *Hoc in libro quisque sua dogmata quærit, invenit et quisque hoc in libro dogmata sua.*

vail, commencé à Magdebourg en 1553, sous la direction de Matthias Flacius, et terminé en 1574, avait pour but de justifier les protestans contre le reproche d'avoir changé le fondement de la foi.

Flacius et ses collaborateurs démontrèrent, par leurs laborieuses recherches, et par une révision judicieuse des fausses décrétales et d'autres documens non moins douteux, l'usurpation successive du pouvoir papal. Ils soumirent à de sévères investigations les innombrables récits fabuleux, dont la crédulité des moines avait défiguré les faits historiques. Les *Centuries*, écrites en latin, furent partiellement traduites en plusieurs langues et produisirent tant de sensation en Europe, que le célèbre cardinal Baronius jugea nécessaire d'en mitiger l'effet par la publication de ses *Annales de l'Église*, dans lesquelles il s'efforça de réfuter de son mieux les impitoyables révélations des *Centuries* de Magdebourg.¹

Le second ouvrage, qui eut un retentissement moins bruyant peut-être, mais tout aussi salubre dans le monde religieux des Allemands, c'est le *Traité de morale* de Calixte², professeur en théologie à Helmstädt. George Calixte se distinguait autant par son érudition que par sa tolérance. Il avait beaucoup voyagé dans sa jeunesse, et le contact avec des personnes de sectes différentes, n'avait pas peu contribué à l'habituer à cette flexibilité d'esprit, à cette urbanité de langage, qui le placent au premier rang des auteurs de son époque. Affligé des divisions puérides qui se perpétuaient dans l'Église et dans les universités, son plus ardent désir était de réconcilier les partis, de donner une plus noble impulsion à l'enseignement ecclésiastique, de détruire de vieux préjugés, et de pousser la cause du protestantisme à un dénouement profitable à l'humanité. Il professait des opinions très-modérées sur quelques hérésies condam-

¹ Voici le titre complet de cet ouvrage : *Ecclesiastica historia, integram Ecclesiæ Christi ideam secundum singulas centurias perspicuo ordine complectens per aliquot studiosos et pios viros in urbe Magdeburgica. Basil., 1560-1574, in 13 vol. fol.*

² *Epitome theologiæ moralis, pars prima. Helmstad., 1634, 4.º*

nées par les conciles, notamment sur celle d'Eutychès, concernant l'unité de la nature du Christ. Il respectait de même la tradition, en tant qu'elle s'accordait avec l'Écriture, et faisait des concessions aux réformés, dans l'intention de faciliter la fusion des Calvinistes et des Luthériens. Mais le moment n'était pas encore venu de réaliser des tendances aussi généreuses. Calixte fut vivement attaqué par ses collègues, et malgré lui enveloppé dans la fameuse controverse connue sous le nom de disputes sur le syncrétisme.

On accusait le professeur d'Helmstädt de favoriser le mélange des croyances les plus opposées, de faire l'apologie du papisme, de prêcher l'incrédulité, et de regarder indistinctement les musulmans, les juifs et les chrétiens de toutes les communions, comme ses coréligionnaires. Ses meilleures intentions furent méconnues, ses plus sages propositions tournées en ridicule, et il y a apparence que, si au milieu du dix-septième siècle il y avait eu quelque espoir de dresser des bûchers à l'hérésie dans l'Allemagne protestante, l'hétérodoxie de George Calixte eût eu de la peine à échapper au supplice. Le Traité de morale de ce théologien est remarquable en ce sens, que son ouvrage établit pour la première fois la distinction scientifique entre le dogme et la morale, en sorte que celle-ci, dépouillée des enveloppes mystiques sous lesquelles elle avait été jusqu'alors présentée, se disposait à rentrer insensiblement dans la catégorie des sciences philosophiques; tandis que le dogme, réduit à son expression sacramentelle, pouvait être examiné selon sa juste valeur, comme le produit d'une exégèse plus ou moins juste et de notions temporaires, que les générations suivantes avaient le droit d'amender selon leurs meilleures convictions.

Si la manie des disputes exerçait une influence rétrograde sur les études, elle arrêta aussi le développement de la vie religieuse des fidèles. Le ministère pastoral n'était plus comme autrefois un sacerdoce. Luther avait bien laissé subsister avec les deux cérémonies du baptême et de la sainte cène, quelques rites symboliques; mais il ne voulait pas qu'on en fit la subs-

tance du culte. Ce qu'il avait conservé de la liturgie romaine, était à ses yeux une concession nécessaire à des préjugés qu'il fallait détruire avec le temps, et le rituel qu'il avait introduit pouvait ainsi se modifier sans danger pour la doctrine évangélique. La tâche principale du pasteur consistait par conséquent dans l'instruction des catéchumènes et dans la prédication périodique de la parole divine. L'emploi de la langue vulgaire devait s'étendre plus tard à toutes les parties de l'office religieux. A cet effet, Luther avait composé un certain nombre de cantiques allemands, destinés à remplacer les cantiques latins. Le peuple accueillit ce petit recueil, publié dès l'année 1524, avec une vive sympathie; les airs, dont plusieurs étaient de la composition de Luther lui-même, faisaient ses délices; il les colportait de village en village, de province en province; il les chantait en travaillant, dans les réunions domestiques, à l'église, et y puisait, comme dans la Bible, des consolations et des encouragemens. L'âme profondément religieuse de Luther avait deviné juste, en faisant de ses cantiques et de sa Bible allemande le mobile de la réforme. Dans ses prédications, il s'adressait toujours au bon sens, expliquait simplement et sans égard aux préceptes de rhétorique d'Aristote, les morceaux les plus intéressans de l'Écriture. Chacun de ses sermons est un modèle de clarté, de sensibilité chrétienne et de popularité. En continuant à marcher dans cette voie, ses successeurs auraient rendu son œuvre inattaquable. Mais après lui, le culte se ressentit de tous les défauts de ceux qui avaient la mission de le diriger et de le perfectionner. Le chant sacré se traîna langoureusement; les prières furent d'une longueur démesurée, parsemées de locutions allégoriques de l'Ancien Testament, sans verve, sans élévation, et rédigées dans un style obscur. Les cantiques allemands dans les églises de Hanovre ne datent que de 1580; dans le margraviat et dans l'électorat de Brandebourg on chanta comme par le passé les litanies en latin jusqu'en 1652, et en Saxe la liturgie de l'autel, qui précédait la prédication, fut maintenue avec un rigorisme qui ne le cédait en rien au formalisme oriental de la célébration d'une messe catholique.

Au reste, il n'en pouvait pas être autrement tant que la base de l'enseignement religieux universitaire était le dogme et la polémique. Ces deux parties de la théologie cultivées de préférence, faisaient tous les frais des sermonnaires de l'époque. La scolastique leur prêtait la forme, et dans les villages, comme dans les grandes villes, le pasteur officiant faisait régulièrement chaque dimanche son cours de controverse devant un auditoire qui, pour l'ordinaire, n'en comprenait pas un mot. Tantôt c'était la tradition de l'Église romaine qui servait de but à l'humeur belliqueuse de l'orateur; tantôt il s'attaquait aux Sociniens, aux Arminiens et plus souvent même à des hérésiarques condamnés et oubliés depuis dix siècles. Pour faire parade de science, il citait, sur le texte original, des pages entières des pères grecs et latins; puis il les traduisait en mêlant à son commentaire force proverbes latins. S'agissait-il d'expliquer un passage biblique, il le tirait, à l'aide des catégories aristotéliennes, en tant de sens divers, qu'il n'en restait absolument rien pour l'édification des auditeurs. Le petit nombre de prédicateurs qui croyaient de leur devoir de faire entrer la morale dans leurs homélies, prêchaient moins contre le vice, que contre une foule de choses innocentes, consacrées par les mœurs, comme, par exemple, l'usage du tabac, les perruques, certains costumes, etc.¹

Pendant que les armées de Gustave-Adolphe et de Wallenstein ravageaient les contrées de l'Allemagne; que, depuis le Rhin jusqu'à l'Oder, les contributions de guerre et l'entretien de troupes venues de tous les points de l'Europe, absorbaient le revenu public et les ressources des particuliers, les anciennes universités affranchies de la suzeraineté cléricale, et les nouvelles académies fondées dans l'intérêt du protestantisme, languissaient dans une triste obscurité; privées des fonds nécessaires pour assurer une honorable position aux organes de la science, elles étaient forcées de resserrer l'enseignement dans un cadre trop étroit, et de confier les chaires à des sujets trop peu instruits, pour lutter avantageusement avec les institutions de la même

¹ Voyez *Journal von und für Deutschland*; 5.^e année, n.^o 6, p. 33.

espèce, qui jetaient alors tant d'éclat en France, en Angleterre et en Italie. Les auditoires de théologie surtout se recrutèrent uniquement parmi des élèves très-pauvres, sans éducation, sans études préliminaires, et appartenant aux dernières classes de la société. Deux années de séjour académique suffisaient à la plupart pour se présenter aux examens d'admission au ministère pastoral. Ignorant les besoins religieux de la multitude, dénués de connaissances historiques et philosophiques, inhabiles à manier avec succès la langue allemande, que les leçons latines de leurs professeurs avaient achevé de leur rendre étrangère, les jeunes pasteurs entraient en fonctions avec une frayeur mortelle. Appelés à composer et à prononcer tous les dimanches un discours sur les plus hautes questions de la nature humaine, ils cherchaient laborieusement des matériaux propres à remplir tant bien que mal un nombre de pages déterminé, qu'ils apprenaient ensuite par cœur à la sueur de leur front, et que les fidèles étaient accoutumés à prendre pour des sermons. C'étaient des macédoines, dignes des extravagances dont les missionnaires ont fatigué nos oreilles sous la restauration. Pour donner plus d'étendue à leur travail, les prédicateurs avaient l'usage de faire précéder le développement du sujet de trois exordes, dont le premier avait le nom de préambule; le second s'appelait l'exorde spécial, et le troisième l'exorde très-spécial (*exordium specialissimum*). On insistait sur la signification de chaque mot du texte, et on y rattachait tous les passages dans lesquels ce mot se retrouvait. Des analogies triviales, des antithèses ridicules, servaient à prouver les notions les plus simples. Les libraires, spéculant sur l'ignorance du clergé, venaient à son secours par de misérables recueils de sentences, d'historiettes et d'exemples, ou par des dictionnaires qui, sous le nom de Concordances, rassemblaient par ordre alphabétique tous les textes où le mot principal d'un passage bien connu se reproduisait, n'importe avec quelle signification. Pour donner au lecteur une idée du goût corrompu de ces temps si rapprochés du beau siècle de Leibnitz, de Lessing et de Kant, nous transcrivons les titres de quel-

ques-unes de ces curieuses productions : *le Trésor évangélique du cœur*, par Quirsfeld ; *le triple Cordon des Évangiles et des Éptres*, par Kessler ; *Nicodemus quærens et Jesus respondens*, par Sperling ; *le Trésor caché dans le champ spirituel*, par Pietschmann ; *la pâle Terreur et la verdoyante Espérance, remède efficace contre les insomnies*, par Riemer, et enfin *le Christanisme fleuri*, par le même auteur.

Ce ne fut que vers la fin du dix-septième siècle que la vraie science eut derechef des représentans capables de l'enseigner dans les universités, et de la transmettre au loin par la parole populaire et par des ouvrages solides. Le repos qui succéda aux longs orages d'une guerre meurtrière, rendit les Allemands aux paisibles occupations d'une vie régulière. Le bien-être, l'industrie, le commerce, réparèrent peu à peu les désastres qui avaient désolé d'immenses contrées, décimé des populations entières, et renversé tant d'institutions protectrices de la civilisation. Il appartenait à quelques hommes de génie de soustraire complètement la science au contact délétère des méthodes usées du moyen âge, et d'expulser la scolastique des académies protestantes.

D'un autre côté, le principe de la réforme avait besoin d'être défendu avec des armes retrempées ; la religion ne pouvait prospérer qu'en contractant avec la science une alliance indissoluble : car la foi protestante délaissée par la science est un corps, dont l'ame s'est échappée. Voilà ce qu'on sentait généralement depuis la paix de Westphalie, au milieu de cette nation que l'on considère avec raison comme le peuple religieux, le peuple réfléchi par excellence. Frapper sa pensée par quelque hardie conception spéculative, remuer profondément sa vie intime, en faisant un appel à sa sensibilité religieuse, c'était en quelque sorte ressusciter le génie de Luther, c'était ranimer la réforme expirante, c'était dignement préparer l'avènement du dix-huitième siècle, qui devait changer les destinées du monde. Trois hommes se chargèrent de l'inaugurer en Allemagne, Gottfried-Wilhelm Leibnitz, Christian Thomasius et Philipp-Jacob Spener.

RICHARD.

LE TEMPLIER.

(NOUVELLE.)

Dans l'île de Zéelande en Danemarck, par une belle matinée du printemps de l'an 1314, le jeune Rhann traversait à cheval la forêt qui séparait son château de celui de la noble Elsa, sa compagne, son amie d'enfance. Tous deux, à peine âgés de vingt ans, étaient orphelins, et possesseurs d'une grande fortune. Elsa était restée sous la tutelle d'une bonne et honnête gouvernante, qui n'était pas sans une certaine instruction, et qui avait pu lui apprendre à lire (chose fort rare à cette époque). Ainsi l'histoire ancienne, les vieilles légendes, les brillantes fictions des troubadours, étaient les uniques et fidèles compagnes de la solitude d'Elsa, et jusqu'à ce jour la lui avaient rendue presque chère.

Le pauvre Rhann avait eu pour Mentor un vieux et fidèle serviteur, qui l'aimait de toute son ame, mais dont les seuls talens se bornaient à savoir conduire une meute, ou à tenir bon compte de la cave. Aussi Rhann différait autant d'esprit que de caractère de sa belle et jeune amie Elsa; il passait à la chasse la plus grande partie de ses journées, et toutes les portes de son château étaient ornées d'une légion d'oiseaux de proie, qu'il se plaisait à y clouer lui-même, les ailes étendues, comme un trophée de sa gloire. La société qu'il préférait, était celle de ses chiens; il souffrait aussi volontiers son vieux serviteur Rehnvald, car Rehnvald passait des journées entières sans ouvrir la bouche, et soignait scrupuleusement les quatre repas de son maître; Rhann

aimait par-dessus tout la tranquillité, et même à la chasse il attendait le gibier, plutôt que de lui courir après; les jeunes seigneurs des environs se vengeaient par des sobriquets et des plaisanteries, de l'indifférence avec laquelle il avait cessé de les voir; cependant les jeunes veuves ou les mères de famille, l'auraient reçu avec plaisir, car il était noble, riche, et passait généralement pour un bon, et même pour un beau garçon; il était grand, fort..., un peu fort pour son âge. Sa figure était régulière, ses yeux bleus n'étaient pas sans ame, mais ils n'avaient aucun reflet d'esprit ni d'imagination; peut-être cependant y avait-il dans son cœur plus de passion qu'on ne le croyait; il est des figures qui expriment si peu, ou si mal les émotions intérieures!

Elsa, blonde et mélancolique, était au moral et au physique l'opposé de son ami Rhann : elle était belle par l'expression d'une sensibilité angélique, plutôt que par la régularité de ses traits : la bonne Ursule avait été pour elle une seconde mère, elle ne l'avait pas quittée d'un instant; c'est Ursule qui lui donnait des leçons, qui jouait avec elle, et lui racontait des histoires; ces récits charmaient la jeune fille, son imagination vive et poétique lui représentait sous les plus brillantes couleurs les faits héroïques des chevaliers, la gloire des croisades, et le talent des ménestrels...; aussi combien peu elle sympathisait avec le pauvre Rhann! elle le voyait avec plaisir cependant, la conformité de leur situation les avait rapprochés dès leur première enfance. Tous les deux orphelins, tous les deux libres, et voisins l'un de l'autre, on croyait généralement qu'ils pensaient à se marier, et pourtant Elsa n'avait pas le moindre amour pour Rhann, et celui de Rhann pour Elsa était assez problématique, car c'était un homme qui causait peu et ne se laissait guère deviner.

Un des plus grands plaisirs d'Elsa (après celui que lui procurait la lecture) était de travailler à l'aiguille; elle dirigeait une espèce d'atelier où l'on filait et brodait, et pour égayer le travail, elle racontait à ses compagnes ce qu'elle avait lu, ou chantait de vieilles ballades populaires; le dimanche elle allait à la grande église du cloître, à peine éloignée d'une lieue, et

toujours elle y apportait quelque présent, des figures d'anges ou de saints découpées; elle cherchait à imiter la sculpture, et y parvenait assez bien. Son jardin l'occupait aussi beaucoup; on la voyait tous les matins arroser et soigner les fleurs.

Nous avons dit que Rhann traversait le bois qui conduisait au château d'Elsa; de temps en temps il retenait un peu la bride de son cheval, afin de lui faire ralentir le pas, car le pauvre Rhann n'était pas excellent cavalier, et d'ailleurs il aimait à jouir paisiblement du plaisir de se sentir porté au milieu de ces beaux arbres, qui élevaient autour de lui leurs nobles têtes, et qu'il saluait comme des amis de tous les jours : le ciel était si beau, la température si douce, qu'il cherchait à prolonger sa promenade, et se trouvait heureux de cheminer ainsi sans fatigue, grâce aux quatre jambes de sa bonne monture; cependant il finit par atteindre l'avenue au bout de laquelle s'élevait une tour massive du château. Quand il en fut tout près et qu'on l'eut reconnu, le pont-levis s'abaissa devant lui; il le traversa, se trouva dans la cour d'honneur, et sans jeter un regard sur le bâtiment principal abandonné depuis vingt ans, il se dirigea vers la vieille tour, qui était la demeure d'Elsa.

Il la trouva qui lisait auprès de sa gouvernante. Le soleil, plus brillant et plus chaud qu'il ne l'est ordinairement dans cette île brumeuse, dardait ses rayons à travers les vitraux des croisées; celle auprès de laquelle se trouvait Elsa était ouverte, elle dominait le bois et la campagne, et la vue n'était arrêtée que par une haute chaîne de montagnes qui s'étendait à gauche; tandis qu'à droite on découvrait le bleu argenté de la mer, au-dessus de la sombre verdure du bois; un vaisseau s'avancait majestueusement avec ses voiles déployées, et semblait planer dans l'espace, comme le grand aigle des Alpes.

Dès que Rhann fut entré, Elsa courut au-devant de lui d'un air amical, et lui montrant un livre richement relié, « voyez donc, Rhann, lui dit-elle, la jolie emplette que je viens de faire! » — « Auriez-vous encore acheté un livre aussi cher? demanda-t-il sérieusement. » — « Oui, je l'ai payé dix ducats; mais

savez-vous qu'il les vaut bien? » — « Je sais que cela aurait fourni du pain pour un an à toute une pauvre famille. » — « Et le pain spirituel, Rhann, celui-là est pour l'éternité! »

Elle le pria de s'asseoir auprès d'elle, et ouvrit le livre, qui était réellement fort beau, et orné de portraits et de dessins d'un grand mérite pour cette époque, où les arts, surtout en Danemarck, étaient certainement dans leur première enfance. Rhann trouva les dessins fort *amusans*; mais lorsqu'il eut fini de les examiner, Elsa lui demanda s'il désirait l'entendre lire? Peut-être pensa-t-il que c'était payer un peu cher le plaisir qu'il venait d'avoir, et cependant il se prêta d'assez bonne grâce à ce qui était pour lui un grand acte de galanterie. Il écouta.

C'était un recueil de légendes et de vies des saints; Elsa lut d'abord l'histoire de saint Christophe, qui porta sa barque sur les épaules jusqu'à l'autre rive du fleuve. « N'est-ce pas là une belle légende, Rhann? » — « Oui, oui; mais si j'eusse été saint Christophe, il me semble que j'aurais passé le fleuve sur ma barque, au lieu de passer ma barque sur le fleuve: le pauvre diable dut avoir les jambes furieusement mouillées; et quant à la barque, il est tout-à-fait impossible qu'un homme puisse soutenir un pareil poids, s'il n'était lui-même soutenu par la grâce divine. Chacun sait que mes épaules sont aussi fortes que celles de qui que ce soit, mais pour porter un fardeau *sur une rivière*, je vous remercie de tout mon cœur. » — Elsa se mit à rire, et lut encore quelques histoires, quand elle eut fini celle des *Sept dormeurs*, elle s'arrêta pour demander à son ami s'il ne lui ferait pas le plaisir de lire à son tour; mais, en levant les yeux sur lui, elle vit que sa requête serait assez inopportune. Rhann, immobile, silencieux, la tête penchée sur sa poitrine, et appuyée sur ses deux mains, semblait plongé dans la rêverie la plus profonde: une semblable méditation ne lui était pas ordinaire; Elsa, tout étonnée, s'approcha davantage, et reconnut que son auditeur était complètement endormi. — « Oh, en vérité c'est trop fort! s'écria-t-elle! » et quittant la salle aussitôt, elle commanda à un domestique de dire à Rhann, lorsqu'il s'éveillerait, qu'elle était sortie pour aller à l'église.

« Tu as eu tort, ma chère enfant ! lui dit la bonne Ursule, lorsqu'elles furent montées dans l'espèce de char-à-banc, seule et unique voiture que l'on connût alors ; tu as eu tort de partir sans offrir à ton hôte quelques rafraîchissemens, et puis, que pensera-t-il de l'avoir laissé là tout seul ? » — « Mais, ma bonne, reprit Elsa encore toute scandalisée, devais-je attendre qu'il plût à cet incivil dormeur de se rappeler qu'il n'était pas dans son lit ? » — « Chère enfant, pense donc que c'est pour toi qu'il a fait à cheval cette longue course, à l'ardeur du soleil, le pauvre garçon ! et à peine arrivé, ne le forces-tu pas d'écouter l'une sur l'autre une enfilade de légendes ? Il t'aime bien sincèrement, Elsa, rappelle-toi le jour où tu te laissas tomber dans l'étang, il te sauva la vie, et ce jour-là l'eau ne lui fit pas plus de peur qu'à saint Christophe ! maintenant il dort avec tes sept dormeurs ! eh bien, cela n'est-il pas dans l'ordre ? »

« Je sais bien, répondit Elsa un peu confuse, que Rhann a un excellent cœur ; mais n'est-il pas triste de voir l'homme qui, peut-être, deviendra mon époux, n'avoir ni goût ni sentiment pour rien ? » — « Et toi, n'est-tu donc rien... ? Pour toi il a du goût et du sentiment assez ; ne sois donc pas injuste envers le pauvre Rhann ; il est bon, raisonnable, et pense noblement ! » — « Et pourquoi donc alors ne suit-il pas le roi à la guerre ? Pourquoi donc à son âge, n'a-t-il encore essayé ses armes que sur les innocens animaux des forêts ? » — « Elsa, je t'ai souvent raconté que son père n'avait pas eu à se louer de notre roi actuel ; ses longs services furent payés d'ingratitude ; sa mort même ne put désarmer une malveillance dont je ne connais pas les motifs. » — « Et serait-ce une raison, pour ne pas servir son pays ? Il me semble qu'un homme d'honneur, un véritable chevalier, doit se considérer comme au service de sa patrie, et non de son roi ; sans doute il doit respecter le roi comme son chef ; mais ce chef n'est-il pas lui-même le premier serviteur de son pays ? Va, la seule raison qui retient le pauvre Rhann dans son vieux château solitaire, c'est qu'il est et sera toujours sans résolution, sans force d'ame, sans passion. » — « Eh mon dieu, ne t'aime-t-il pas de toute

son ame ? et n'est-ce pas de la passion, cela ? » — « Oh, non du tout, c'est de l'habitude..., et de la paresse. Je suis sa voisine, il me connaît depuis long-temps ; avec d'autres il faudrait se donner la peine de faire connaissance ; voilà tout. » — Elsa souffrait beaucoup quand on blessait son amour-propre et son cœur, mais elle souffrait encore davantage quand elle croyait avoir à se reprocher un manque d'égard ou d'affabilité. Deux jours après, elle fit prier Rhann de venir déjeuner et faire une promenade avec elle ; elle savait que c'était là le plus grand plaisir qu'elle pût lui procurer.

Le lendemain de cette invitation, Rhann se trouvait à l'heure indiquée dans le parloir d'Elsa ; elle venait de jeter sur ses épaules un manteau de velours écarlate, qui retombait sur une robe de soie bleu d'azur : après avoir dit au jeune cavalier quelques paroles bienveillantes, elle le suivit dans la cour, s'élança sur sa jument favorite, et se dirigea avec lui vers le bois.

Il y avait près de deux heures qu'ils parcouraient les plus jolis sentiers ; Rhann, heureux de se trouver dans son élément, faisait remarquer à son amie les chemins, les arbres, les taillis qu'il préférait ou qu'il visitait le plus souvent, lorsqu'ils se trouvèrent en face de la cabane d'un menuisier, chez lequel Elsa s'arrêtait quelquefois dans ses longues promenades. Depuis son enfance elle connaissait et aimait ces braves gens, dont le fils devait épouser une de ses filles de service. « Ne voulez-vous pas descendre un instant, Rhann, nous irions souhaiter le bon jour à nos vieux amis, et prendre un verre d'eau chez eux ? » — Volontiers, répondit Rhann ; ils descendirent aussitôt, et comme ils passaient auprès de l'écurie, ils entendirent le hennissement d'un cheval : Rhann ouvrit la porte, et vit un superbe coursier, auprès duquel était suspendu un harnais et une selle fort riche. Nos vieux amis ont quelque visite, pensa-t-il, et il allait prier Elsa de continuer leur route, quand la femme du menuisier parut devant sa maisonnette, et les supplia d'y entrer, en les assurant qu'il n'y avait personne en ce moment. « Et à qui donc appartient ce superbe animal ? »

« Au chevalier pâle. »

« Et qui est ce chevalier pâle ? »

« Je ne le connais que sous ce nom-là, et ce n'est que sous ce nom qu'il veut être connu; il y a trois jours qu'il vint nous demander une chambre pour lui, et une place à l'écurie pour son cheval; il doit repartir dans quelques jours...: voulez-vous voir son appartement ? » Et en disant ces mots la bonne femme ouvrit une porte, et les fit entrer dans une petite pièce assez propre; la croisée de cette chambre était ouverte, et donnait sur une longue et belle allée du bois, au bout de laquelle on apercevait le clocher de l'église, surmonté de sa croix dorée. Auprès de cette fenêtre était un portrait de grandeur naturelle encore sur le chevalet et qui semblait à peine achevé; il représentait un vieillard d'une figure noble et sévère, mais dont la dignité était tempérée par des yeux d'une extrême douceur: un grand manteau blanc, orné d'une croix rouge, le couvrait tout entier. Elsa le regardait avec intérêt..., presque avec émotion.... « Oui, c'est un singulier portrait, dit leur vieille hôtesse; le chevalier pâle a fait cela de souvenir, ce qui prouve certes la force de son imagination, car ce visage a l'air bien ressemblant! ce doit être un de ses amis, peut-être même est-ce son père! » — « Ainsi donc c'est un peintre, et non un chevalier, dit Rhann. » — « Il est l'un et l'autre, mon maître, et ce doit être un fameux chevalier, s'il manie le glaive aussi bien que le pinceau! Mon Dieu, comment la main qui soutient une arme meurtrière, peut-elle diriger un petit objet si délicat ? »

« Je suis curieux de voir cet habile chevalier, ou plutôt cet habile peintre qui se fait appeler chevalier ! »

« Ce ne sera peut-être pas si facile, car il est misanthrope et n'aime guère à être vu..., et puis il va bientôt nous quitter. »

« Un superbe cheval! répéta Rhann, pour la dixième fois peut-être depuis cinq minutes. Cette bête-là me donnerait plus d'estime pour son maître que toutes les peintures du monde. »

Chacun pour les siens! pensa l'enthousiaste Elsa, pouvant à peine retenir un sourire moqueur. Le langage, les observations

triviales de son compagnon, la blessaient à chaque instant; elle ne lui dit pas un mot pendant la route; aussitôt arrivée, elle prétexta un grand mal de tête, et encore une fois laissa le pauvre Rhann tout seul.

« Quel être insupportable ! dit-elle à sa bonne Ursule, quand celle-ci vint la retrouver dans sa chambre. Sans le vouloir, sans le savoir même, il me blesse toujours avec des mots si lourds, une façon de penser si vulgaire. » — « Et pourquoi te fâcher de si peu de chose ? Ne vois-tu pas qu'il a été jaloux ? » — « Jaloux ! de quoi ? d'une peinture ? » — « Non, mais du peintre. » — « En vérité, un pâle étranger, qui déteste les hommes, et se cache à tous les yeux ! » —

« Mon Dieu, ajouta-t-elle, je suis sans doute bien peu aimable pour Rhann, je me le reproche; mais que faire ? quand on est si différent l'un de l'autre; oh ! ce serait à mourir d'ennui, si jamais nous vivions ensemble. » Et quand Elsa fut couchée, elle se rappela tout ce qu'on lui avait dit du chevalier pâle : Pourquoi n'ai-je pas demandé s'il était encore jeune et beau ? pensa-t-elle.

C'était par une de ces chaudes matinées d'été, l'air était brûlant; les fleurs penchaient tristement leurs têtes; les feuilles, déjà jaunies, tombaient lentement sur la terre desséchée; un silence de mort semblait planer sur la forêt; aucun oiseau ne voltigeait entre les arbres, on n'entendait plus le chant joyeux de l'alouette; rien, que le sourd roulement d'un char, qui conduisait à l'église du cloître la jeune Elsa et sa gouvernante.

« Je te l'avais bien prédit ! s'écria Ursule, nous aurons un terrible orage; regarde ce nuage presque noir qui semble marcher devant nous. » — « Et bien, nous serons à l'église, répondit Elsa; quel refuge meilleur aurions-nous pu trouver ? »

Elles y arrivèrent bientôt; Elsa s'était mise à genoux, et commençait à prier Dieu, lorsqu'elle aperçut auprès d'elle un jeune homme habillé de noir, dont les yeux pleins de larmes étaient fixés sur la statue d'un tombeau; il semblait prier aussi : son visage était régulièrement beau, mais d'une blancheur matte qui

aurait fait peine à voir, si des yeux pleins d'âme et de douceur n'avaient fait oublier ce qu'elle pouvait avoir d'effrayant. Elsa ne douta pas un instant que ce ne fût le chevalier pâle; et après une courte prière, elle dit à Ursule : « Allons-nous-en, ma bonne; là, prie à genoux ce chevalier, cet ennemi des hommes, dont les bonnes gens de la forêt nous ont parlé; il semble bien ému, et si nous restions plus long-temps, il penserait peut-être qu'une indiscrete curiosité nous a fait choisir cette chapelle. »

Elles traversaient l'église pour s'en retourner, quand l'orage éclata avec une force extraordinaire; les masses d'eau tombaient avec bruit sur le toit; le soleil venait à peine de se lever et déjà les nuages l'enveloppaient d'un crêpe noir. Elsa s'avancait dans cette effrayante obscurité, elle s'avancait lentement, car à chaque minute un coup de lumière écrasant la forçait à s'arrêter.

Elle allait rentrer dans l'église, quand un coup de foudre, plus terrible encore que les autres, la jeta sans connaissance sur les dalles de pierre. Chacun crut que le tonnerre était tombé sur elle.

Quand elle revint à la vie, elle était dans les bras du chevalier pâle; il l'avait ranimée avec une essence qu'il portait sur lui; ses traits exprimaient une anxiété qui allait presque jusqu'à l'égarement.

« Ne craignez plus rien, noble dame! dit-il, en la conduisant vers un siège; l'orage est passé. »

« La foudre n'est-elle pas tombée dans l'église? demanda la tremblante Elsa. — « Oui, dans la chapelle où nous étions tous deux, ici même. »

« Grand Dieu! et c'est là que vous étiez à genoux! » — « J'étais bien près encore quand le coup a frappé; je venais de me relever à l'instant.... Pardon, madame...., c'est à vous que je dois la vie. »

« Comment donc?.... Mais n'êtes-vous pas blessé? effrayé? » — « Non, madame, répondit le chevalier avec un amer sourire; le danger m'effraie peu...., au moins.... pour moi. Mais il est

bien heureux que vous ayez quitté la chapelle!» — «Je vous ai vu là, prier et pleurer, et me suis éloignée tout de suite, ne voulant pas troubler votre solitude.» — «Vous m'avez vu pleurer! noble dame; cela ne m'arrive pas souvent.» — «Mais un guerrier ne peut-il pas pleurer devant Dieu?» — «Je ne pleurais pas devant Dieu!.... J'ai été baptisé dans cette église; ce tombeau est celui de mon père. La figure que je contemplais est la sienne; il y a si long-temps que je n'avais revu tout cela! Je pensais aux jours de mon enfance..., et voilà pourquoi j'ai pleuré, sans doute! Je ne veux pas me faire croire plus religieux que je ne suis.» — «La foudre a touché cette statue au cœur, dit Elsa, en s'approchant de la chapelle.» — «Oui, mais à présent son cœur ne saigne plus; il est insensible et froid comme le marbre...; et son âme est heureuse sans doute!» — Elsa regardait le chevalier avec étonnement; après quelques momens de silence, il ajouta : «Je ne vous importunerai pas plus long-temps, madame; le ciel redevient clair et beau, je vais m'éloigner; mais vous me permettrez, je l'espère, d'aller m'informer demain de votre santé.» Elsa ne pouvait guère s'y refuser; mais avant qu'elle ait eu le temps de répondre, le chevalier pâle avait disparu.

Sans trop savoir elle-même pourquoi, Elsa fit prier Rhann de venir le lendemain au château. «Il est presque mon frère, dit-elle à Ursule, je crois qu'il est assez convenable que le bon Rhann soit avec nous....; ce n'est pas que je ne puisse fort bien recevoir le chevalier en ta présence, ma bonne, d'autant plus qu'il ne vient nous faire qu'une visite d'adieu.... Cependant, continua-t-elle après un court silence, il vaut mieux, je crois, qu'il y ait encore un homme avec nous.»

Lorsque Rhann entra chez Elsa, il y trouva le chevalier; et après avoir salué d'assez mauvaise grâce, il se retira dans un coin de la salle, et se mit à jouer avec le grand chien danois, qu'il amenait toujours avec lui. Elsa, un peu embarrassée de son hôte, ouvrit son beau livre de Légendes, pour le lui montrer. Alors le chevalier se trouva tout-à-fait dans sa sphère, il ra-

conta des anecdotes égyptiennes ou arabes; parla du Liban, des cèdres et des palmiers; de Jérusalem et du Saint-Sépulcre; il examina les peintures en artiste, et dit comment les arts fleurissaient alors en Italie. Elsa l'écoutait avec le plus grand intérêt : « Sire chevalier, lui dit-elle, vous devez être certainement un bon juge, vous qui peignez si bien vous-même; et qui ne faites pas seulement de petites images, comme celles de mon livre, mais de grands et beaux portraits en pied, comme il y en a un dans votre chambre. » — « Et d'où savez-vous cela, madame ? » — « Nous sommes allés chez votre hôtesse, répondit-elle, et j'ai vu là ce beau portrait; c'est une intéressante et noble figure ! ne pourrais-je savoir qui elle représente ? » — « Pardon, madame, interrompit le chevalier avec une émotion pénible, je n'aborde pas volontiers ce sujet.... c'est un portrait de souvenir.... Je suis presque toujours seul..., et il faut bien s'occuper à quelque chose.... Avec votre permission, madame, j'aurai le plaisir de vous revoir avant mon départ. » Il salua poliment Elsa, et sortit sans faire attention à Rhann, qui, toujours dans un coin, n'avait pas cessé de jouer avec son chien de la manière la plus bruyante. Elsa, de sa fenêtre ouverte, vit le chevalier pâle s'élancer légèrement sur son cheval aussi blanc que la neige; il la salua encore une fois respectueusement, et avec un de ces regards qui se gravent dans le cœur; puis sortit de la cour au grand galop, mais en se tenant avec beaucoup d'aisance et de grâce.

« Si celui-là n'est pas un vrai fat, s'écria Rhann, je veux bien, moi, n'être pas un noble Danois; et cela se fait appeler chevalier ! » — « Et pourquoi pas, maître Rhann ? » — « Vous n'avez donc pas remarqué avec quel intérêt et quel feu il parlait de ces brimborions de livres et de peintures ? » — « Rhann, vous êtes un grand juge de l'esprit humain ! Il faut en convenir. » — « Et sortir sans me saluer, comme si je n'avais pas été là ! » — « En vérité, vous n'y étiez guère..., au moins d'esprit; de corps, certes, vous y étiez, vous et le chien, et vous avez fait ensemble un tel bruit qu'il n'y avait pas moyen de s'enten-

dre; cependant, tout ce que nous a dit le chevalier, valait bien la peine d'être écouté.» — «Bah! mensonges de voyageurs, rhapsodies de vieilles femmes; le pauvre diable à vu Jérusalem, le Liban et ses arbres, aussi peu qu'il est chevalier.» — «Ce qu'il est, ou ce qu'il n'est pas, ne nous importe guère, repartit Elsa impatientée; ce que je sais, c'est qu'il a beaucoup d'esprit, d'imagination et de connaissances; ce qui est bien plus que d'être un simple chevalier : il est de nobles seigneurs qui seraient bien peu de chose, mon cher Rhann, si on leur ôtait leur chien et leur cheval.» Et là-dessus, elle sortit de la salle.

Le pauvre garçon n'a pas tort, pensa Ursule; je crois que notre Elsa ne l'aime guère; cependant j'espère bien qu'elle l'épousera malgré les visites de ce chevalier fleuri. La petite folle! parce que Rhann ne sait pas lire? qu'il ne comprend ni romances ni peintures? elle croit qu'il ne lui convient pas! mais dans ma jeunesse pas un chevalier ne savait un mot de tout cela; et Rhann est si bon après tout....; il mange de si bonne grâce tout ce qu'on lui présente! à quoi me servirait donc ici tout ce que j'ai appris au couvent, si par malheur Elsa épousait ce spectre de chevalier? J'oublierais entièrement cette science culinaire qui m'a valu tant d'éloges autrefois; tandis que si elle épousait Rhann, le château pourrait briller encore de son ancienne splendeur; ma riche vaisselle reparaitrait au jour; ma belle cave s'ouvrirait de nouveau. Et surtout, je crois qu'elle serait plus heureuse, ma pauvre petite! Mon Dieu, puissé-je ne jamais me repentir de lui avoir appris à lire!

Après cette première visite, Elsa pensait souvent au chevalier; elle y pensait encore au moment où il se fit annoncer chez elle; elle était seule, et se sentit un peu troublée en le saluant; car le chevalier pâle avait un regard indéfinissable, qui attirait par la douceur de ses yeux, en même temps qu'il jetait dans l'âme un sentiment de tristesse et presque d'effroi; son visage portait l'empreinte d'une souffrance continuelle et profonde, et l'on sentait que ce front pâle renfermait des pensées dévorantes; lors-

qu'il fixait Elsa surtout, ses yeux s'attachaient sur elle avec une expression si sombre et si passionnée, qu'il la frappait d'une sorte de fascination douloureuse.... Cependant il s'informa de sa santé avec tant de bienveillance et de politesse, qu'elle se remit un peu de son émotion; elle lui dit qu'elle était retournée la veille à l'église, et qu'elle avait prié pour celui qui, le jour de l'orage, l'avait entourée de soins si empressés. « Vous avez prié pour moi, madame....! oh oui, les anges du Ciel prient pour les pauvres pécheurs, et j'ai bien besoin de prières! mon sort dans ce monde et dans l'autre dépend d'un seul mot que j'attends, mais jusques-là, l'enfer est dans mon cœur! » Elsa reculait effrayée.... « Pardon, jeune fille, dit-il, oh pardon! car j'aimerais mieux mourir que de t'affliger...! toi, le rêve de ma vie entière....! toi qu'un Dieu vengeur me renvoie en ce moment pour rendre ma mort plus affreuse! et il pressait convulsivement ses deux mains sur son front, comme s'il craignait qu'il se brisât; puis, reprenant tout à coup son calme habituel, il s'excusa avec beaucoup de grâce et de dignité : si vous connaissiez mon histoire, vous ne seriez plus étonnée de l'espèce d'égarement dans lequel me jettent mes souvenirs, et que votre présence augmente encore; peut-être n'avez-vous pas oublié que le jour de ce terrible orage je vous ai dit que je vous devais la vie; car aussitôt que vous eûtes quitté la chapelle, je me levai pour vous revoir encore, pour savoir si vous sortiez de l'église; je ne pouvais en croire mes yeux! je me sentais la proie d'un rêve pénible.... et doux cependant. Je retrouvais en vous l'image parfaite d'une femme que mes propres mains ont ensevelie, il y a dix ans, sous un sombre palmier de la Grèce...; et lorsqu'un instant après, je vous revis froide et pâle, renversée sur la pierre; que je vous relevai dans mes bras, comme je relevai jadis celle dont vous m'offrez les traits, je crus au renouvellement d'un drame horrible; tout se confondit dans ma pensée, et un moment je fus comme dans le délire.... Oui, cette ressemblance est inconcevable, reprit-il, en regardant fixement Elsa; et vous venez d'en être témoin, madame, à présent

que je vous connais, que je sais qui vous êtes ; à présent encore, il y a des momens où votre vue égare ma raison. »

« Chevalier ! lui dit Elsa, je suis fâchée que mes traits vous rappellent un souvenir pénible... ; mais parlons d'autre chose... Pensez-vous à repartir bientôt ? » — « Je vous ai dit, madame, que mon sort dépendait d'un mot ; s'il est favorable... ce mot, peut-être irai-je habiter l'Italie ; les contrées du midi sont riches et variées ; leurs montagnes sont plus hautes, plus imposantes que les nôtres ; les hommes y sont vifs, gais et spirituels ; ils ont la taille bien prise, le visage régulier... , et pourtant je préfère notre verte Zéelande ; elle respire un doux repos, on dirait que les passions s'y calment, les haines, les amours, toutes ces agitations brûlantes du midi, viennent mourir sur nos rives brumeuses.... Et puis l'amour vrai, l'amour pur, ne fleurit que sous les nuages de la Scandinavie ; cette tendresse angélique, qui se nourrit d'une larme, qui rend l'homme plus juste et plus religieux.... ; et cependant, même parmi nous, bien peu sont capables d'aimer ! » — « Aimer, dit Elsa en riant, j'ai cru que tout chevalier savait aimer, comme il savait être vaillant. » — « Hélas, l'amour et le courage ne sont toujours unis que dans les chants du troubadour. Du courage ! il y en a partout ; celui qui n'est pas un lâche, est courageux ; mais l'amour, Elsa ! l'amour, comme la poésie, comprend l'esprit, le sentiment et la pensée. » — « La pensée aussi ? » — « Oui, pour ceux qui ne se contentent pas d'une affection vulgaire, et qui veulent une tendresse immuable et dévouée, un amour sympathique, comme celui des anges ! » — « Oui, c'est là de la poésie ! n'est-ce pas ? Et les pauvres femmes qui aiment, doivent-elles aussi posséder le génie poétique ? Alors, tant pis pour moi, je ne pourrai jamais aimer. » — « Ne dites pas cela, madame ! plus que toute autre vous avez de la poésie dans le cœur et dans l'imagination. »

• (La fin au prochain numéro.)



BIOGRAPHIE.

LE DUC AUGUSTE DE LEUCHTENBERG.

Aujourd'hui, l'Europe entière a les yeux fixés sur le jeune époux de Dona Maria, dont l'avènement au trône de Portugal amène dans ce pays un nouvel ordre de choses.

Dans une telle circonstance, il nous a paru intéressant de retracer la biographie du jeune prince; quoique sa vie paisible, et consacrée toute entière à l'étude et aux exercices de jeune homme, n'offre jusqu'à présent rien de bien remarquable.

En 1806, Napoléon, pour consolider son influence sur l'Allemagne, résolut le mariage du prince Eugène, son beau-fils, vice-roi d'Italie, avec Augustine-Amélie, princesse royale de Bavière, fille aînée du feu roi Maximilien. Ce mariage fut conclu le 14 Janvier de l'année suivante.

A Milan, la vice-reine donna le jour à deux filles, et cinq ans après, le 9 Décembre 1811, à un fils, qui reçut le nom d'Auguste.

Trois mois plus tard naquit à Paris le roi de Rome. La maison impériale de France se trouvait alors au plus haut degré de puissance et de bonheur. Mais presque immédiatement après, la campagne de Russie entraîna Napoléon loin du berceau de son premier né, sur les champs de bataille du Nord; et pour la première fois la victoire lui devint infidèle.

En vain le prince Eugène s'efforça-t-il d'arrêter la chute du grand homme, en vain accourut-il avec de nouvelles troupes dans les champs de Lutzen. Cette désastreuse année 1813 vit

l'armée impériale, morcelée en Bohème, en Silésie, replier enfin ses débris le long des bords du Rhin, après la fatale déroute de Leipzig.

Échappé à cette terrible catastrophe, le prince Eugène était revenu en Italie, dissiper par sa présence l'inquiétude de son épouse, et revoir son fils à peine âgé de trois ans.

La puissance de Napoléon se soutenait encore au-delà des Alpes, avec les drapeaux victorieux d'Eugène, quand les rois alliés, convaincus des hautes qualités de ce prince, et de l'importance de son adhésion à leur cause, lui offrirent, par l'entremise de leurs députés, le trône d'Italie. On connaît sa réponse aux plénipotentiaires, qui lui reprochaient de trop négliger ses intérêts, et le pressaient de songer au moins à ceux de sa famille et de son fils :

« Mon fils, dit Eugène, peut se passer d'une couronne, mais jamais de la réputation intacte de son père. »

Bientôt le trône de Napoléon s'écroula plus rapidement qu'on ne s'y était attendu : à cette nouvelle, l'armée franco-italienne du vice-roi se débanda, et Eugène, se retirant du milieu d'une ville et d'une population devenues ennemies, s'en alla avec son épouse, ses enfans, et quelques fidèles serviteurs, chercher dans les États de son beau-père un asyle, qui eût dû être ouvert partout à sa noblesse d'ame et à son courage.

Depuis cette époque, le prince Auguste demeura en Bavière. Son père, après avoir mis à l'abri des spoliations les biens qu'il avait en France, le duché de Navarre, et les terres qu'il possédait en Italie, dans les États de l'Église, vécut dès-lors au sein de sa famille. Il fit en Bavière l'acquisition du domaine d'Eichstädt, prit les titres de duc de Leuchtenberg et de prince d'Eichstädt, et reçut du roi son beau-père le commandement du 6.^e régiment de cavalerie, dont il se gagna l'affection par son caractère bienveillant et équitable.

Lorsque Napoléon revint de l'île d'Elbe, un élan d'enthousiasme excita peut-être le prince Eugène à tenter de nouveau la fortune ; mais il repoussa bientôt l'idée de rentrer en Italie, où son apparition eût, sans doute, suffi pour susciter un grand mouvement ;

et il ne s'occupa plus que de l'administration de ses biens, et de l'éducation de sa famille, qui s'augmenta encore de deux filles, et d'un second fils. Membre du Conseil royal, il ne prit aux affaires politiques de la Bavière qu'une part très-réservée; car il se trouvait assez heureux de la paix qu'il goûtait dans son intérieur de famille, et de cette haute estime publique qui entourait toutes ses actions.

Il donna pour gouverneur au prince Auguste, le comte Méjean, homme d'une instruction profonde, d'un esprit fin, et d'un caractère noble et distingué. Le comte avait été son premier ministre à Milan, et lui était resté constamment fidèle dans toutes ses diverses phases de fortune.

Sous la direction sage et éclairée de son gouverneur, le prince Auguste suivit un cercle d'études bien tracé, jusqu'à sa quatorzième année, où il perdit son père, dont les leçons et les exemples contribuaient puissamment à perfectionner son esprit.

A partir de cette époque, il montra un caractère plus sérieux. A seize ans, il commença à suivre les cours de l'université de Munich, en s'appliquant surtout à l'étude du Droit, et il se distingua entre tous ses condisciples par son assiduité, sa régularité de conduite, et son amour du travail.

Quand ses études furent achevées, il entra dans le 2.^e régiment de cavalerie, et passa successivement par tous les grades militaires. Alors son grand-père Maximilien lui confia le commandement du 6.^e régiment, qui était resté vacant depuis la mort du prince Eugène.

En 1831, il entra en possession de ses biens, et dès-lors il partagea son temps entre le séjour de Munich et un voyage en Italie, où il se proposait de reconnaître ses propriétés, et de visiter Rome et Naples. Quand sa sœur cadette épousa l'empereur du Brésil, il l'accompagna lui-même à Rio-Janeiro, et ce voyage l'enrichit de nouvelles connaissances : il sut s'acquérir l'affection de son beau-frère; et c'est à la cour brésilienne qu'il vit pour la première fois la jeune princesse qu'il devait un jour épouser. Quoiqu'elle n'eût alors que dix ans, et qu'elle ne fût guère en état de manifester un de ces penchans sérieux, qui

décident de toute la vie, elle sut pourtant distinguer le duc Auguste. Il passa cinq mois dans le Brésil, et un an après son retour, une des catastrophes mémorables de notre siècle ramenait Don Pédro en Europe.

Le prince Auguste était alors en Italie; il s'empessa de passer en France, pour saluer encore une fois sa sœur et Dona Maria, avant leur départ pour Lisbonne. Les deux princesses se séparèrent de lui avec regrets, et mirent bientôt à la voile pour se rendre à leur nouvelle destination, tandis que le prince Auguste retournait en Allemagne.

A peine le navire de Dona Maria arrivait-il en Portugal, que le pouvoir de Don Miguel était renversé, et la jeune reine prit possession du trône de ses pères.

Alors Don Pédro mit à exécution un projet qu'il nourrissait depuis quelque temps, pour assurer le bonheur et la tranquillité du règne de sa fille. Ses envoyés se rendirent à Munich, pour offrir la main de Dona Maria au prince Auguste.

Et dans les premiers jours de 1835, le jeune duc de Leuchtenberg, âgé de vingt-quatre ans, accompagna les députés dans la nouvelle patrie qui lui était assignée.

L'avenir de son règne est le secret de la Providence. Heureux celui qui emporte comme lui les regrets de ceux qu'il vient de quitter, et que l'amour accueillera dans la contrée lointaine où il est attendu! heureux si son étoile lui réserve des jours paisibles! Qu'il se souvienne des jours de son enfance et de sa jeunesse; et nous qui le quittons à regret, nous lui dirons, en songeant à cette carrière semée de gloire et de périls qu'il va entreprendre, et à cet être abhorré dont il va reprendre la place, ces paroles que le grand poète de l'antiquité met dans la bouche de Minerve, quand elle quitte l'homme privilégié qu'elle a long-temps éclairé et soutenu : « Tu vois jusqu'où va la puissance des dieux, ne t'enorgueillis pas de ta haute fortune; le même jour peut élever et abaisser le destin de l'homme. Les dieux aiment les cœurs vertueux, mais ils haïssent les méchans. »

(*Gazette d'Augsbourg.*)

MŒURS DES ANCIENS ALLEMANDS.¹

DROIT D'HOSPITALITÉ.

Cette coutume des temps anciens était en grand honneur chez les Allemands. Repousser le voyageur paisible qui se présentait sur le seuil de la porte, était regardé par chacun comme un véritable crime. Dès que l'étranger arrivait, on allait au-devant de lui, et on lui offrait de se reposer, de s'asseoir à la table commune, de dormir sous le toit hospitalier. C'eût été une honte de lui demander d'abord d'où il venait, et où il allait. Aussi long-temps qu'il demeurait dans la maison où on l'avait accueilli, il jouissait de tous les privilèges de l'hospitalité; et personne, sous peine d'un châtement grave, n'eût osé l'offenser, quand même il n'aurait été qu'un fugitif chargé de quelque crime. Le maître de la maison devait le protéger à la vie et à la mort. Il était responsable de toutes les offenses que l'étranger eût subies, comme aussi des fautes qu'il pouvait commettre pendant qu'il l'abritait. Jamais on n'eût osé éconduire le voyageur, si pauvre que l'on fût, seulement on pouvait le mener dans une maison voisine, et lui faire trouver là les choses dont il avait besoin. En le quittant, on lui offrait un gage d'amitié, et il devait en rendre un, s'il le pouvait.

Plus tard, ces idées d'hospitalité s'en allèrent avec d'autres bonnes coutumes, et il fallut les corroborer par une loi. Alors on fut obligé de garder l'étranger au moins pendant trois jours. Sur les grandes routes, personne ne pouvait insulter le voyageur. On payait pour une pareille faute une amende deux fois plus forte que pour une injure faite à un homme du pays.

1 Ce fragment est emprunté à l'*Histoire des Allemands* de M. W. Menzell. La première édition de cet excellent ouvrage a obtenu un plein succès; la deuxième, que l'auteur a travaillée avec un nouveau soin, répondra mieux encore à l'attente du public et obtiendra de nombreux suffrages. Nous ne désespérons pas de voir ce livre traduit en français. Le besoin d'une bonne histoire des Allemands s'est fait depuis long-temps sentir, et celle-ci a de quoi satisfaire à beaucoup d'exigences.

Si un fugitif s'en allait demander asyle à un autre peuple, on eût regardé comme une infamie de le livrer à ceux qui le poursuivaient ; et pareil cas était même chez les Allemands quelque chose d'inoui. Il arriva une fois qu'un Lombard vint se réfugier chez les Gépides. Ses compatriotes le réclamèrent avec d'effroyables menaces, qu'ils étaient bien en état de tenir, car ils étaient les plus forts. Cependant les Gépides, s'étant rassemblés, déclarèrent qu'ils périraient tous plutôt que de commettre une infraction aux lois de l'hospitalité. — Une reine de Norwège s'enfuit un jour en Suède. Les hommes de sa nation la redemandèrent, et le roi de Suède envoya lui-même des soldats pour la prendre ; mais le paysan qui lui avait ouvert sa maison, la défendit courageusement contre les hommes d'armes de son roi, jusqu'à ce qu'il fût parvenu à la mettre en sûreté.

Cette hospitalité, qui s'exerçait ainsi réciproquement de toutes parts, était le plus beau lien social. C'est par là que l'on apprenait à se connaître et à s'aimer ; par là se formaient les mariages ou les longues amitiés ; par là on savait ce qui se passait dans les autres pays ; car les voyageurs s'en allaient de contrée en contrée porter les nouvelles des faits importants, et les récits des grandes actions.

COUTUMES.

C'était un honneur pour les Germains d'avoir beaucoup d'enfans. Les célibataires étaient regardés d'un œil de mépris, et grâce à la force physique des hommes et à leur sobre manière de vivre, les mariages produisaient toujours des enfans robustes et bien constitués. Mais s'il en arrivait un qui se trouvât d'une organisation trop faible ou difforme, on le tuait ; car les Germains préféraient la mort à une existence privée de tous ses moyens de développement. Dès que l'enfant venait au monde, on le plongeait dans l'eau, et son éducation était mâle et sévère. De bonne heure on l'habituaux exercices du corps et au maniement des armes. La chasse était la première école du jeune homme ; et dès qu'il était assez fort, il marchait à la suite de l'armée.

Les pauvres s'occupaient de l'agriculture et de l'éducation des bestiaux. Mais le plus souvent on abandonnait ce travail aux esclaves. Les assemblées populaires, les affaires publiques prenaient une grande partie du temps; l'autre était consacrée à la guerre, et en temps de paix à la chasse. Quand une fois les hommes étaient fatigués, ils s'en allaient jouer, boire, chanter, faire des contes, ou se reposer sur des peaux d'ours. Le jeu, et surtout le jeu de dés, était une de leurs grandes passions. Ils y engageaient souvent leur fortune, parfois même leur liberté. Pour cette jouissance, comme pour celle de boire, ils n'avaient aucune modération. Dès les temps les plus anciens, les Allemands s'étaient faits, entre tous les autres peuples, une réputation d'ivrognes, et l'on disait d'eux qu'ils aimaient mieux quitter la vie que le tonneau. Dans toutes les occasions importantes, dans les fêtes et les assemblées populaires, avant et après le combat, il fallait boire. Une libation en l'honneur des dieux, était toujours regardée comme une chose essentielle, et l'on ne pouvait mieux rendre hommage à la mémoire de ses aïeux, qu'en buvant beaucoup en leur nom. On nouait une amitié, on terminait une affaire en prenant la coupe de vin. Il y avait des sociétés établies dans le but unique de bien boire, et ces sociétés avaient leurs lois, leurs réglemens, et la plupart de leurs coutumes se sont transmises jusqu'à nous.

La haute gestion de la maison appartenait à la mère de famille; elle commandait aux femmes, aux esclaves, aux enfans; elle prenait soin d'entretenir le bon ordre et la propreté autour d'elle, à la cave, au grenier, à table; et elle devait procurer les vêtemens et les provisions nécessaires. Elle servait aussi de médecin, elle préparait le suc des plantes salutaires pour les blessures. Enfin, elle était la sybille de la maison, et elle avait dans les circonstances graves des signes particuliers pour interroger la volonté des dieux.

Tout ce que les Germains faisaient, ils ne le faisaient que pour eux, et sans autre considération que celle du présent; mais ils attachaient une grande importance au choix de leurs armes

et à leur manière de s'habiller. Les héros les plus célèbres se forgeaient eux-mêmes leur armure ; les femmes les plus distinguées se tissaient leurs vêtemens, et il paraît qu'ils en étaient venus dans ces deux genres de travaux à un grand point de perfection. A une époque très-reculée, il y avait déjà des armes splendides, des boucliers, des cottes de maille, des vases à boire et d'autres meubles revêtus de différentes couleurs et richement travaillés. On consacrait le même soin à la construction des navires. La proue était ordinairement façonnée en forme de dragon, et la poupe sculptée et dorée. On vit même des bâtimens couverts de voiles de pourpre. Mais tout ce luxe ne servait qu'à satisfaire une vanité d'un moment ; et des édifices grandioses, des monumens durables, des temples et des palais, il n'y en avait point.

Les anciens Allemands n'estimaient la vie qu'autant qu'ils pouvaient en jouir pleinement et y déployer de l'activité et de l'énergie. Ainsi, ils ne tuaient pas seulement les enfans mal-sains, mais encore les vieillards, et tous les malades qui n'avaient plus aucune espérance de guérir. Ordinairement, quand ils se sentaient affaiblis par l'âge ou par la souffrance, ils se poignardaient, ou se faisaient poignarder par leurs parens. En Norwège, il y avait un rocher d'où les vieillards se précipitaient dans la mer. Si deux époux âgés voulaient se donner la mort, toute la famille se rassemblait autour d'eux, recevait leur héritage, écoutait leurs conseils et leurs dernières remontrances, et puis après, femmes, esclaves, enfans et amis les suivaient, pour les regarder mourir.

LES FEMMES.

Ce que les peuples étrangers ont toujours admiré le plus chez les Allemands, c'est leur fidélité dans le mariage, l'intimité dans leur vie de famille, et le sentiment d'honneur de leurs femmes ; et il est vrai de dire que, pour ces nobles qualités, comme pour leur amour de la liberté, nulle nation ne s'est élevée au-dessus des anciens Allemands.

Jusqu'à leur mariage, les jeunes filles restaient sous la tutelle de leur père. Les filles des riches propriétaires habitaient une maison particulière, que l'on avait la précaution de fermer et souvent de fortifier, afin de prévenir tout enlèvement. Leur éducation était très-sévère; on les regardait comme nubiles fort tard, et elles ne se mariaient guères avant vingt ans. Beaucoup d'entre elles portaient le sentiment de pudeur si loin qu'elles évitaient le regard de l'homme; et quand on en venait à vouloir les marier, elles se sauvaient pour vivre comme des Amazones. Une grande réputation de bravoure et une longue fidélité, étaient les seuls moyens d'obtenir la femme que l'on aimait, et cela donnait à l'amour un certain charme étrange et quelque chose d'aventureux. Les mariages ne devaient se faire que par inclination; la femme n'apportait point de dot avec elle. Les femmes estimaient avant tout le courage; c'était ce qu'elles cherchaient d'abord à trouver dans un homme, et si deux concurrents se présentaient pour obtenir leur main, c'était encore le courage qui décidait. Ils allaient se battre en duel, et la jeune fille appartenait au vainqueur. Alors il la recevait des mains de son père, ou de son tuteur; mais quelquefois elle refusait de se marier, et alors son amant l'enlevait de vive force. C'était un crime pour lequel il n'encourait rien moins que la peine d'esclavage, dans le cas où il venait à être arrêté dans sa fuite. D'autres fois c'était le père, le frère ou le tuteur de la jeune fille, qui refusait son consentement au mariage, et alors l'amant allait le provoquer en duel. De là des inimitiés et des guerres continues. Mais une belle coutume des Germains, c'était d'épouser presque toujours la fille de l'ennemi qu'ils avaient vaincu,

Dans le cas où, pour le mariage, tout le monde était d'accord, les fiançailles se faisaient en présence des deux familles. Le jeune homme donnait aux parens de sa femme future une certaine somme pour payer leur tutelle, et les fiancés échangeaient un anneau et se donnaient un baiser. Alors leur union était aussi indissoluble que celle du mariage. Après les fiançailles, l'époux remettait encore aux parens de la jeune fille une dot,

pour lui assurer de quoi vivre, en cas qu'elle vînt à être veuve. Puis, le mariage se célébrait pompeusement, et on y conviait un grand nombre de personnes. Tout mariage secret était défendu. Les jeunes filles avaient toujours la tête nue, et portaient les cheveux longs; mais dès qu'elles étaient mariées, elles les couvraient d'une coiffe. Cette distinction devait être rigoureusement observée, et elle s'est même maintenue en partie jusqu'à nos jours. Le lendemain des noces, le mari faisait à sa femme un présent, qu'on appelait le présent du matin (*Morgengabe*). C'était là sa propriété, et à sa mort, elle le remettait à ses parens. Les parens du mari ne pouvaient s'y opposer; et, dans le cas où ils eussent voulu le faire, la femme jurait, en posant le doigt sur sa poitrine, que c'était son présent du matin, et les juges décidaient en sa faveur. La femme ne donnait, comme nous l'avons dit, aucune dot à son mari; mais cette coutume se perdit plus tard, et alors on appela la dot qu'elle apportait : argent paternel, bétail paternel. Dans les anciens temps, comme il n'y avait point encore d'argent monnoyé, les présens consistaient en armes, meubles, vêtemens, bestiaux et quelquefois en fonds de terre. Il ne devait point y avoir de mariage entre gens d'une condition différente, à moins de descendre de la position élevée où l'on était pour prendre une position inférieure. Ainsi, l'homme qui épousait une esclave devenait esclave, et les enfans avaient le même sort. Une fois mariée, la femme était soumise à l'autorité du mari, et jugée d'après les droits qu'il possédait; dès qu'elle était veuve, elle rentrait sous la tutelle de ses parens.

Si une fille commettait une faute, elle était jugée par ses parens; si une femme, c'était par les parens de son mari. Une jeune fille accusée de mauvaise conduite, pouvait être mise à mort; il en était de même d'une femme adultère; et quant à leurs séducteurs, ils étaient remis à la disposition de la famille offensée, qui pouvait les vendre, ou les faire mourir.

Cependant les femmes n'étaient pas méprisées, ni privées de toute espèce de liberté. Si leurs parens ou leurs maris les outrageaient injustement, ils perdaient par là-même l'autorité qu'ils

exerçaient sur elles. L'offense qu'on leur faisait, était punie trois fois plus sévèrement que l'offense faite à un homme libre. C'est qu'on les regardait tout à la fois et comme des êtres d'une nature supérieure, alliée à celle des dieux, qu'il fallait aimer et vénérer; et comme des êtres faibles et sans défense, qu'il fallait défendre de toute insulte; et en montrant aux femmes un tel respect, on donnait à la vie de famille un grand et puissant attrait. Les femmes étaient regardées comme libres, en ce sens qu'elles pouvaient porter les armes, courir les aventures, et combattre sur le champ de bataille. Dans l'intérieur de famille, on demandait, et on écoutait leur conseil; et dans les assemblées populaires, on avait souvent recours à leur avis, et plus d'une fois le peuple se rangea tout d'une voix à l'opinion de celles qu'on nommait *voyantes* ou *prophétesses*. Les femmes allemandes étaient si renommées pour leurs prédictions et leur sorcellerie, que plusieurs empereurs romains en firent venir quelques-unes auprès d'eux, et suivirent aveuglément leur conseil.

La fidélité des femmes allait si loin que, d'habitude, elles ne voulaient pas survivre à leur mari, et qu'elles se tuaient auprès de lui. Il y avait même, chez quelques peuples allemands, une loi pour en agir ainsi; chez d'autres, la veuve était libre de faire ce que bon lui semblait. Souvent aussi on voyait des fiancées se tuer sur le corps de leurs amans; car elles pensaient que deux êtres unis par un véritable amour, ne formaient plus qu'un, et qu'ils ne devaient jamais se séparer.

TABLEAUX DE VOYAGE.

LA BOHÈME.

Quand je quittai Dresde, le printemps y était déjà, et colorait d'un doux rayon la terrasse du Brühl, les coteaux de vignes de l'Elbe, et les jardins et les promenades. Dans le sud de la Bohême, je retrouvai l'hiver. Une couche de neige couvrait les

campagnes; et la neige, qui tombait par flocons dans les rues de Prague, nous suivit jusque dans les montagnes.

L'imagination se représente cependant la Bohême autrement qu'elle n'est en réalité. Où sont ces forêts profondes, ces rochers, ces cavernes, retraite des brigands, des vagabonds, des Amazones et des nécromanciens? Où sont les petits-fils des Prokope, des Huss et des Ziska? L'œil ne cherche-t-il pas de tous côtés des châteaux détruits, des chapelles brûlées, des grottes sauvages? Que si pourtant vous voulez bien oublier ces forêts ensorcelées des anciennes légendes; que si vous ne songez plus ni aux Hussites, ni à Wallenstein, ni même à toutes ces bandes de voleurs qui, depuis Schiller jusqu'à Byron, ont dû vivre dans ces montagnes, vous espérez pourtant y trouver des traces de révolutions, ou tout au moins quelques-uns de ces présages qui, en style de journal, donnent toujours à la Bohême, si peu révolutionnaire qu'elle soit, l'apparence de devoir bientôt éclater comme un volcan. Mais malheureusement vous ne trouvez rien qu'une terre paisible et bien cultivée.

La Bohême a eu une histoire; elle n'a pas été partagée, lacérée comme la Pologne; et cependant de son histoire vous ne voyez plus de trace. C'est comme si l'époque moderne s'était rejointe aux temps des Slaves, sans passer par le moyen âge. Vous ne rencontrez plus que bien rarement un reste de ces hauts édifices qui, dans les vieilles provinces germanes, annoncent à chaque pas la force et l'activité du moyen âge. Toutes ces demeures dans la forêt; toutes ces forteresses, que les Slaves se construisaient avec des troncs de chêne, sont tombées sans laisser de traces. Vous ne verrez plus ici aucun de ces monumens qui datent d'un millier d'années; et l'histoire qui revit sur la pierre, commence seulement à cette architecture élégante des jésuites. Aussi loin que le regard peut pénétrer, dans les villes, comme dans les villages, il ne distinguera ni flèches aiguës, ni ogives, ni dômes gothiques, partout les larges forêts de sapin, ces constructions riantes et commodes, qui ne remontent pas au-delà de la guerre de trente ans. Est-ce cette guerre cruelle, ou celle

des Hussites qui a ravagé, brûlé, mis en ruines les monumens anciens ?

Sans doute elles y ont toutes les deux contribué pour beaucoup ; mais partout où l'âge féodal a régné, il a jeté dans ces édifices des racines si profondes qu'elles semblent ne pouvoir s'en aller qu'avec la terre où elles sont plantées. C'est là du moins ce que l'on trouve en France ; et partout où ces fortes constructions ont été élevées, elles vivent encore dans leurs ruines. Mais la Bohême n'a point été empreinte de l'esprit féodal ; la Bohême a résisté à toutes les tentatives faites pour la coloniser et la rendre germane. Jusqu'à la guerre de trente ans, elle a gardé son caractère slave, et comme les autres races de la même origine, comme la Silésie, la Pologne, la Russie, elle a concentré tous ses moyens de constructions dans sa ville capitale. La noblesse, dans ces contrées slaves, se contentait d'avoir des châteaux de bois ; le peuple, des huttes de terre ; et leur capitale était bâtie en pierres de taille et en briques ; et là les flèches des églises, les tours des forteresses s'élançaient vers le ciel. C'était en même temps un honneur pour la contrée, et une bravade pour le pays.

Ainsi Moscou, la ville sainte, s'enrichit de tous les trésors et recueillit tous les souvenirs du peuple russe ; ainsi Varsovie devint une ville brillante, tandis que ses nobles et ses paysans habitaient des cabanes. La culture intellectuelle allemande pénétra plus tôt et plus fortement dans la Silésie. Il y a ici peu de forteresses sur les montagnes, mais beaucoup de petites villes décorées avec luxe, et qui s'abaissent pourtant toutes devant la vénérable ancienneté de Breslau.

Ainsi placée comme elle l'est, au bord d'un fleuve qui ne porte aucun bâtiment jusqu'à la mer, au milieu d'une enceinte profonde de montagnes et de forêts, sans aucun grand moyen de commerce, Prague ne pouvait être que ce que nous la voyons, une citadelle slave, une ville royale magnifique. Si ce pays eût été german, nous trouverions de distance en distance de jolies villes, et partout des châteaux, et partout des forteresses ; mais

point de Prague. Prague est le sceau historique de la Bohême, et on ne peut l'anéantir. Mais qui pourrait donner dans un seul chapitre une description de cette grande cité? Pour trouver la ligne juste où le Slave et le Germain s'unissent, et celle où ils s'éloignent l'un de l'autre, il faudrait de longues études. On pourrait faire rapidement une esquisse assez juste de Paris, de Naples, de Vienne et de Berlin, parce que dans ces villes tout se présente clairement à l'observation du voyageur; mais ici, il serait impossible de s'y prendre de la même manière.

Vienne.

A Paris, pendant les chaudes journées de Juillet, on a renversé les arbres des boulevards. L'arbre de la liberté nous donnera assez d'ombre, disait-on; mais il n'a pas grandi, et il n'y avait point d'ombre l'année dernière au mois de Juin.

A Berlin, on a aussi coupé les arbres qui s'étaient élevés au coin d'une place. Il fera plus clair dans notre ville, disait-on. Mais depuis qu'ils ne sont plus là, nous ne voyons pas qu'il fasse plus clair.

Les Espagnols ont coupé les arbres dans leurs villes et dans leurs champs; c'est là, disaient-ils que les oiseaux nichent, et les oiseaux mangent le grain que nous ensemençons; ainsi enlevons cet asile aux oiseaux, puisqu'ils nous enlèvent notre nourriture. Il n'y a plus d'oiseaux dans le pays, et plus d'arbres pour abriter le voyageur, et l'Espagne est l'Espagne; — une terre où l'on ne verra croître de long-temps aucun arbre, ni l'arbre de la liberté, ni celui de la justice, ni celui de l'art, ni celui de la science.

Les Hollandais sont plus sages, ils savent ce que c'est que la liberté; et la lumière peut descendre chez eux comme bon lui semble, elle est toujours la bien-venue. Mais ils n'abattent pas pour cela leurs vieux arbres. Dans chaque ville, dans chaque village, ces arbres s'élèvent, s'étendent, s'épanouissent devant les maisons. Ils ont vu jouer sous leurs rameaux les grands-pères; ils voient jouer les petits-enfans; ils ont servi de point

de réunion à maintes fiançailles; ils ont protégé les fêtes de la communauté, et les repas de famille le soir pendant l'été.

Il me semble que chaque enfant devrait regarder avec respect les verts rameaux d'un arbre; mais la police ne pense pas comme les enfans.

A Vienne, on n'a du moins pas commis ces tristes mutilations. Dans l'enceinte étroite de l'ancienne ville, vous ne trouvez, il est vrai, point d'arbres; mais à peine êtes-vous dehors des portes que, de tous côtés, voici s'étaler à vos regards de longues lignes de peupliers, de tilleuls, de châtaigniers et de pommiers. Ce ne sont encore que des enfans à côté de cette grande capitale de Vienne; mais de très-beaux enfans. On aurait bien pu cependant arracher ces arbres dans tout ce large espace des glacis, et bâtir là une foule de belles maisons, qui auraient rapporté autant que tous les arbres à fruit de l'Autriche. Dans un État libéral cela serait peut-être arrivé; mais ici on en a jugé autrement, et il me semble qu'on a bien fait.

Il y a bien des chaînes autour des carrés de verdure; mais aucun écriteau ne vous dit : « Il est défendu de passer sur ce gazon, sous peine d'amende et d'emprisonnement. »

Oh ! c'est un joyeux spectacle de voir les jours de fête, dans l'après-midi, les bons bourgeois de Vienne s'en aller là petits et grands, pour s'y reposer ou y faire leur cuisine. Une fois qu'ils ont trouvé une place commode, un peu d'ombre, les voilà qui se mettent à boire, à manger, à chanter, et les enfans sautent et jouent autour d'eux; et aucun sergent de ville n'a le bonheur d'aller les chasser.

Les bonnes d'enfans arrivent là de bonne heure, et tout le petit peuple qu'elles gouvernent passe la journée à courir gaie-ment sur le gazon, et ce gazon reste pourtant vert, et tout cela se voit entre la ville et les faubourgs.

Montez un soir d'été sur les bastions, l'air vous arrive chargé du parfum de ces arbres et de ces fleurs qui croissent dans la vallée. Le ver luisant étincelle sur le gazon; les montagnes lointaines nagent dans cette douce lueur du crépuscule, et se revê-

tent d'un manteau de pourpre ou d'un voile d'azur. La nature est si belle, si riche, si splendide; le souvenir du Nord s'efface dans notre esprit, et notre ame éprouve un bien-être intime, dont elle ne peut se détacher.

Nulle part on ne trouverait plus de rapprochemens avec le caractère d'une soirée italienne que dans ce jardin situé près du palais, et où le peuple vient se réunir. Au milieu des terrasses, formées par les anciens remparts, vous voyez se dérouler un long tapis de verdure. Là, des milliers de flambeaux brillent à travers les salles élégantes, les réseaux de jasmin, les édifices construits en forme de temples grecs. Là, retentit sans cesse l'accord harmonieux de l'orchestre, et tout ce peuple joyeux, insouciant, se presse autour de l'estrade du virtuose favori. Et les uns passent des heures de béatitude à l'entendre et à manger des glaces; tandis que d'autres, préoccupés d'une douce idée de cœur, s'en vont chercher les allées plus mystérieuses.

Tout cela ressemble à une féerie; et si vous montez au-dessus de cette salle riante, où le feuillage des arbres sert de festons et de rideaux, vous voilà transporté tout à coup au milieu du spectacle imposant de la nuit. La foule danse au-dessous de vous, et vous ne l'entendez pas, et le ciel étoilé sur votre tête, et les hauteurs du Kahlenberg en face de vous, et tout autour les faubourgs étincelans de lumière et les façades des palais; et avec un tel tableau, le bruit du chant et la musique; n'est-ce pas là un de ces ravissemens où il semble que les esprits célestes devraient vous apparaître?

P. J. DAVID EN ALLEMAGNE.

Dans cette noble émulation qui se manifeste entre la France et l'Allemagne, pour concourir au progrès des arts et de la littérature, on distingue maintenant à Paris deux hommes qui la soutiennent de toute la force et de toute l'activité de leur génie: ce sont MM. Cousin et David. M. Cousin a le grand mérite d'avoir pénétré dans la philosophie de Hegel, et de l'avoir in-

interprétée d'une manière lucide, malgré toutes les difficultés de langue qu'il a dû rencontrer. Il a eu encore par là le mérite de provoquer cette préface que notre premier penseur Schelling a jointe à la traduction de l'ouvrage de M. Cousin, par Becker; préface, dans laquelle notre premier maître dévoile enfin tout ce qu'il avait au fond de l'ame.

M. Cousin a eu de son gouvernement la mission d'examiner, dans son voyage en Allemagne, le système d'éducation adopté dans nos écoles et nos universités, afin de recueillir de ce travail ce qui serait le plus utile à la France; et le rapport qu'il a rédigé à la suite de ce voyage, a été traduit plusieurs fois. Ses études platoniques ont dû pendant ce temps se reposer. Mais il avait pourtant fait la connaissance de Schleiermacher, au commencement de son séjour forcé à Berlin.

MM. Ampère et Marmier ont entrepris d'éclairer les Français sur le caractère et les progrès de notre littérature.

Maintenant il est reconnu que Louis Tieck tient le premier rang parmi nos écrivains; et que c'est là le véritable Élysée qui a reçu le manteau du prophète, lorsque Gœthe montait au ciel. Voilà ce qui a décidé le célèbre sculpteur de Paris, P. J. David, à faire, au mois d'Octobre, un voyage en Allemagne, pour y voir Tieck, et exécuter son buste en marbre.

Nous nous souvenons tous encore du voyage que le même artiste entreprit, en 1829, pour venir trouver Gœthe à Weimar, Gœthe, le plus grand poète de notre siècle; et nous savons avec quel pur et ardent enthousiasme David lui écrivait, en lui envoyant le buste admirable qu'il venait de faire.

Le buste de Gœthe est placé à Weimar dans la bibliothèque du grand-duc, à côté de celui de Schiller, sculpté par Dannecker. Tous deux sont de grandeur colossale, et celui de Tieck ne pouvait être fait autrement. Mais ce n'était pas là le seul but qui amenait David en Allemagne. Dans cette lettre qu'il écrivait à Gœthe, et qui a été publiée par le chancelier Müller, il disait qu'il s'était dévoué à la sculpture, pour reproduire les traits de tous ceux qui s'étaient rendus célèbres dans la politique, les

arts, la littérature; et dans son voyage en Allemagne, il a trouvé amplement de quoi satisfaire son amour de l'art. Il partit de Francfort et arriva à Berlin, pour la grande exposition de peinture et de sculpture. Et Rauch modela son buste, pendant que lui-même modelait celui de Rauch, ce grand artiste. Il avait déjà fait depuis long-temps, à Paris, celui d'Alexandre de Humboldt. Maintenant il fait ceux de Tieck, de Schinkel, pour lequel il professe une admiration sans bornes; de Wichmann, et d'une quantité d'artistes et de poètes, dont il veut joindre le médaillon à cette grande collection qu'il a déjà formée à Paris.

Il demeura trois semaines à Dresde, et modela le buste de Tieck, en même temps que Vogel, notre habile peintre, profitait de ces séances pour faire le portrait en pied du poète.

Après cela, David obtint encore des séances de M. Lindenau, le ministre; du célèbre médecin Carus; de Böttiger, et des artistes Retsch, Frédéric et Rietschel. Dahl était absent, et quant à Vogel, il avait déjà fait son médaillon à Paris.

De Dresde il est allé à Weimar, pour y revoir ses anciens amis; de là à Nuremberg, pour y faire la connaissance de Rein-del; de là à Munich, pour faire le buste de Klenze et de Schelling; puis à Stuttgart, où il trouvera Dannecker, et il reviendra à Paris par Bruxelles, où il s'arrêtera encore pour voir le professeur Lelewel.

(*Gazette d'Augsbourg.*)

SUR LA MORT DE MON ENFANT.

1.

Je voulais préparer ton bonheur, à travers les combats et les souffrances de ce monde; je voulais te guider avec soin, te conduire vers le ciel en passant par la vie.

Mais toi, tu as trouvé tout seul la route où ton père ne pouvait te mener; l'heure sombre est venue, et tu es parti avec ton innocence devant moi.

A la même heure, un doux chant, pareil au souffle léger qui effleure l'herbe de la prairie, résonna dans l'air paisible.

Et l'aurore parut avec ses joyeux rayons, et ce chant semblait dire : quittez maintenant tout souci ; vous qui m'aimez, suivez-moi.

2.

Je te menais souvent promener tout seul pendant l'hiver, et alors aucun bruit ne se faisait entendre... ; oh ! l'heureux temps que c'était.

A présent, c'est le printemps. Les alouettes chantent au-dessus de ma tête..., et moi je pleure, car elles m'apportent un souvenir de toi.

3.

Le monde poursuit ce qui l'occupe ; les gens vont et viennent, comme si tu n'avais jamais paru, comme s'il n'était rien arrivé.

Oh ! que je voudrais être loin d'ici, dans les bois et les champs ! car alors, si je suis triste, la nature du moins reste fidèle à ma tristesse.

Le rossignol soupire avec sa mélancolie, et des larmes étincellent de toutes parts sur les fleurs.

Et sur toutes les collines, et dans toutes les vallées, et dans le mystère des forêts, il y a comme un secret murmure de souffrance.

Et dans le fond de mon cœur, je sens, ô mon Dieu ! que tu es là ; car tu sais comme mon cœur est déchiré par le regret.

4.

De loin, j'entends sonner les heures. Il est nuit. La lampe jette une lueur sombre. Ton petit lit est fait.

Le vent passe avec de longues plaintes qui remplissent la maison, et nous sommes là assis tout seuls, et nous regardons souvent dehors.

Il me semble que tu frappes doucement à la porte, que tu t'es égaré, et que tu nous arrives seulement un peu las.

Hélas ! pauvres fous que nous sommes ! le chagrin nous trompe ; nous nous perdons dans l'obscurité ; mais toi, il y a long-temps que tu as trouvé ta demeure.

5.

Là où tu reposes si bien endormi, il y a de grandes ombres épaisses, et le bon Dieu te couvre avec des nattes de gazon.

Les vieux saules se penchent sur ta couche; les oiseaux viennent se poser sur les arbustes et chantent encore pour toi.

Et à travers le feuillage des arbres, le souffle du printemps passe mollement comme dans un rêve d'or. Oh! dors bien, mon doux enfant, dors bien.

EICHENDORFF.

On nous écrit de Berlin, 30 Janvier 1835 :

« La place vacante à notre université par la mort du professeur Schleiermacher vient enfin d'être remplie. C'est le professeur Twesten, de Kiel, qui l'occupe. C'est un homme qui s'est acquis une assez grande réputation par ses leçons sur la dogmatique; mais qu'il puisse suppléer à Schleiermacher, c'est ce que bien peu de personnes osent croire. Schleiermacher avait un génie trop vaste et trop puissant. Il avait pénétré dans la profondeur de la science, et son regard touchait, on peut le dire, à toutes les branches des connaissances humaines. Qui oserait indiquer quelqu'un capable de combler entièrement le vide qu'il a laissé par sa mort? Notre université a fait ainsi coup sur coup trois grandes pertes, dont elle se ressentira long-temps: Rudolphi, Hegel, Schleiermacher, trois hommes qui étaient également éminents chacun dans son genre.

« Le 2 Janvier est mort ici, à l'âge de 77 ans, le poète Langbein. C'était un homme de talent et en même temps de cœur. La partie principale de ses œuvres se compose de comédies qui furent écrites vers la fin du siècle précédent. On y trouve beaucoup d'esprit, de gaieté, de traits saillans. Le libraire Scheible de Stuttgart va publier une édition complète de ses œuvres, qui ne formeront pas moins de 30 volumes.

« La nouvelle année s'annonce pour nous sous des auspices littéraires assez favorables. Il y a surtout une grande activité parmi nos poètes. Léopold Scheffer, le spirituel auteur du *Bréviaire*

du *Laique*¹ (*Laien-Brevier*), dont nous attendons la seconde partie avec impatience, vient de publier un roman historique qui a fait sensation. Il a pour titre : *la Comtesse Ulefeld* ou *les vingt-quatre Enfants de roi* (Berlin, chez Veit et Comp.^o). C'est un sujet tiré de l'histoire du Danemarck, et dans lequel l'auteur a su déployer tout son talent de peintre et son esprit d'observation.

« Une autre publication extrêmement remarquable, c'est le petit roman publié par Eichendorff, et intitulé : *le Poète et ses Compagnons*. C'est un admirable reflet de notre littérature romantique. Eichendorff est peu connu hors de l'Allemagne, et il mériterait de l'être. Plusieurs de ses ouvrages, ses nouvelles, ses tragédies, et surtout ses poésies lyriques, le placent au nombre de nos meilleurs poètes.

« Willibald Alexis, le romancier favori du public, l'auteur de *Cabanis*, des *Tableaux de Vienne*, etc., travaille maintenant à un roman qui nous semble destiné à avoir un grand succès, à en juger par quelques extraits que nous en avons vus.

« Notre vieux barde Adalbert de Chamisso travaille à ses mémoires, qui ne laisseront pas que d'être assez curieux ; car il a beaucoup voyagé et beaucoup vu. La première partie paraîtra dans le courant de l'année. On publiera aussi prochainement les œuvres de Louis Robert, jeune homme qui promettait beaucoup et qui est mort malheureusement trop tôt. Les derniers écrits de sa sœur, M.^{me} Rahel de Varnhagen, viennent d'être recueillis et ont paru en trois volumes. Ces trois volumes renferment sa correspondance avec les grands hommes de son époque, tels que Gœthe, Schiller, Humboldt, Schlegel, etc. On y trouve un jugement droit, des opinions profondes, un coup d'œil pénétrant sur la littérature de ce temps, et un grand nombre de passages saillans sur la nouvelle littérature française. M.^{me} Varnhagen lisait beaucoup, et lisait toujours avec une grande attention et un vif intérêt. Gœthe, qui n'était pas prodigue d'éloges, a exprimé en différentes occasions quelle haute estime il faisait de son esprit et de son caractère.

1 Nous rendrons compte de cet ouvrage dans notre prochain numéro.

« M. le professeur Éd. Gans vient de publier, sous le titre de *Mélanges*, deux volumes sur l'histoire, l'économie politique, l'esthétique, etc. Aucun livre ne mérite mieux le nom de mélanges, car on y trouve des articles sur toutes sortes de sujets. A côté de Goethe et Hegel arrive M.^{lle} Sonntag. Après Guizot, Raumer, Henning on voit paraître notre ancienne actrice Sophie Müller. Mais le second volume contient des critiques d'un haut intérêt sur les principaux ouvrages d'histoire et de jurisprudence qui ont paru dans les quinze dernières années en Allemagne, en France, en Angleterre. Différens morceaux d'esthétique terminent ce volume. Nous avons surtout été frappé de celui qui a rapport à Hamlet, et de la justesse d'idée et de la profondeur avec laquelle l'auteur a analysé ce caractère, et en fait tour à tour ressortir les diverses nuances en le comparant aux caractères créés par Eschyle et Sophocle. Nous avons retrouvé aussi avec plaisir dans cet ouvrage de M. Gans les deux discours qu'il publia à Paris en 1825 et 1826, au milieu d'une réunion d'Allemands, à l'occasion de l'anniversaire de Goethe, et un morceau qui sera sans doute remarqué entre tous les autres; c'est une biographie assez courte, mais complète, de notre grand philosophe Hegel. M. Gans a su faire revivre pour nous, en quelques pages, et le style animé et la savante pénétration de son maître.

« Parmi les autres publications littéraires qui méritent d'attirer votre attention, je ne dois pas oublier celle d'un nouveau journal, dont le premier cahier vient de paraître à Leipzig; il a pour titre : *le Zodiaque littéraire*. Th. Mündt, l'un de nos critiques les plus habiles, en est le directeur, et il a pour collaborateurs des hommes qui offrent toutes les garanties de talent, tels que le prince Pückler-Muskau, Varnhagen, Schefer, H. Stieglitz, J. Lehmann, Gæschell, etc. »

On écrit de la Gallicie : « Le mouvement littéraire a repris ici une grande activité. Le comte A. Fredro, le créateur de la comédie polonaise, vient de faire jouer une comédie en quatre

actes, intitulée *la Vengeance*, et qui a obtenu un grand succès. Korzaniouski a donné une tragédie qui était attendue depuis long-temps. Alexandre Kaminski et sa sœur Julia publient une collection de leurs œuvres littéraires, qui se composent en grande partie de contes et légendes. On publie aussi les poésies lyriques de Gorzezinski; un poème épique national, qui a pour titre : *le Château de Kaniow*; un recueil de fables et de satires de Zieliński, et un grand dictionnaire de science en langue polonaise. Le professeur Maciejowski de Varsovie travaille à un ouvrage étendu sur l'ancienne législation de la Bohême, et il paraît en même temps une suite de documens précieux sur l'histoire de la Pologne, prise dans les temps les plus reculés. »

— Un de nos jeunes compatriotes, M. A. Clavareau, qui s'était déjà fait connaître par plusieurs essais littéraires, vient de publier à Maëstricht une traduction en vers français de deux poèmes hollandais, *la Nation hollandaise*, par Helmero, et *les Femmes*, par Spandaw. Nous reviendrons sur ces deux ouvrages.

— Le libraire Reimer de Berlin annonce une édition complète des OEuvres de Schleiermacher, qui se fera sous la direction de plusieurs savans, élèves ou amis du célèbre professeur; ce sont : MM. Brandis, Bonnel, Lachmann, Lücke, H. Ritter, Schweizer, Sydow. Toutes ces œuvres seront divisées en trois parties : théologie, sermons, philosophie. Cette dernière surtout sera d'un grand intérêt. Elle renferme les *Monologues*, l'*Histoire de la philosophie grecque* et celle de la *philosophie moderne*; la *Dialectique* et plusieurs traités dispersés dans les Mémoires de l'académie de Berlin. L'ouvrage entier paraîtra par livraisons successives pendant l'espace de trois ou quatres années.

— Nous lisons dans un journal allemand, qu'il vient de paraître une traduction de l'*Esprit des lois* de Montesquieu en langue turque.

— Le dernier catalogue de librairie de Saint-Pétersbourg témoigne d'une grande activité dans la littérature russe. On y

remarque plusieurs ouvrages importants d'histoire et de statistique, plusieurs recueils de poésies populaires de la Finlande et de l'Ukraine; un nouveau roman de Bulgarine, *Mazeppa*, et une quantité de traductions de livres français; entre autres: les *Poésies lyriques* de V. Hugo; les romans de Michel Raymond, M.^{me} Gay et Paul de Kock. Les journaux russes ne montrent pas moins de penchant pour notre littérature. C'est ainsi que le Journal officiel de l'instruction publique reproduit les leçons de M. Guizot sur l'histoire de la civilisation, et consacre un long article à cet ouvrage; que dans un autre cahier de ce même journal on analyse le livre de M. Bautain sur l'enseignement de la philosophie au dix-neuvième siècle, et que le cabinet de lecture donne la traduction d'un des derniers contes de M. J. Janin.

— Le *Courrier de Wilna* est devenu journal officiel, et paraît maintenant en langue polonaise et en langue russe. Par ordre de l'empereur il a été formé pour la rédaction de ce journal un comité de douze personnes, choisies en grande partie parmi les professeurs de l'université.

— Le manuscrit original du Traité de théologie de Spinoza (*Tractatus theologiæ*) vient d'être retrouvé dans une bibliothèque particulière de Königsberg.

— Sous le titre de l'*Économe national*, M. le professeur Ed. Morstadt de Heidelberg vient de fonder à Mannheim un journal mensuel d'économie politique, qui mérite d'attirer l'attention. Les derniers cahiers qui nous sont parvenus renferment, outre différents morceaux traduits de M. Destutt de Tracy, Say, Ch. Comte, plusieurs articles importants sur des questions d'actualité.



Critique littéraire.

LIVRES ALLEMANDS.

Ueber die Hauptperioden der schönen Kunst : Des principales Époques des beaux-arts, par M. A. WENDT, professeur de philosophie à l'université de Göttingue; un volume in-8.º

Ce qui console le plus en lisant l'histoire, c'est de voir comment l'art survit à tous les désastres, surnage au-dessus de tous les siècles. Non, l'art ne peut pas cesser d'être; l'art est immortel comme l'intelligence qui le crée, comme la pensée dont il est l'organe. C'est le rayon céleste qui éclaire toute l'humanité, c'est le legs impérissable que les nations se transmettent. Les rois s'en vont, les grandes cités s'écroulent, l'art reste. Après un espace de plusieurs siècles, vous vous plaisez à le rechercher encore sur le sol de Thèbes, la ville aux cent portes, et sous la lave qui engloutit Herculaneum. Quelquefois cependant dans un de ces cataclysmes de guerres et de révolutions, comme le monde en a subis, l'art semble abandonner à tout jamais le haut rang qu'il occupait. Le fer et la flamme dégradent ou renversent ses monumens; une nuit épaisse enveloppe l'esprit humain, et nulle lumière ne le traverse. Un instant le monde semble dévoué à la barbarie, et l'on se demande comment il a fait d'abdiquer ainsi son glorieux passé pour se jeter en dehors des belles voies où il marchait, et se remettre au premier sentier de la science. Mais pendant ce temps l'art subsiste en silence, il subsiste dans ses traditions, dans ses monumens et jusque dans ses ruines. Un jour vient où l'humanité se lève comme Lazare et déchire son linceuil. Le monde nouveau sort de ses langes; le monde ancien lui tend la main, et dans ce rapprochement des âges, dans ce pacte des deux mondes, une époque d'art se développe qui emprunte aux temps passés tout ce qu'ils avaient de science, et aux temps modernes tout ce qu'ils ont de sève et de

fécondité. Après cela, qu'importe l'orage passager qui traverse un pays, ou la volonté d'un despote qui l'opprime? L'art, après avoir surmonté de telles crises, irait-il se briser devant un caprice de malveillance, devant un événement d'un jour? Si l'inquisition d'Espagne tend à l'étouffer, il renaît en Italie, il se propage en Allemagne, il se continue en France. Après Perugino, voici Albert Dürer; après Raphaël, le Sueur; après Rembrandt, Murillo. Ainsi pour la musique, pour la poésie, pour la plastique, chaque branche d'art fleurit à son tour, chaque nation vient y cueillir ses fruits, chaque siècle enfante ses grands hommes. C'est une mine inépuisable qui se révèle par toutes sortes de filons, tantôt au Sud, tantôt au Nord, et quand le regard se détourne d'une veine qui semble épuisée, une autre reparaît un peu plus loin.

Chercher à établir cette filiation des œuvres d'art, indiquer quels rapports elles ont entre elles, à quelles influences elles ont été soumises, et comment le caractère d'une époque, le génie particulier d'un peuple s'y sont manifestés, tel est le but du livre de M. Wendt. Son plan est vaste, comme on le voit, difficile et de haute portée, et hâtons-nous de dire qu'il a su en comprendre toute l'étendue, et qu'il l'a rempli, si ce n'est d'une manière absolument complète, au moins avec succès, en philosophe et en poète.

M. Wendt divise l'histoire de l'art en trois époques :

.. Époque antérieure à la Grèce,

Époque grecque,

Époque des peuples germaines ou des temps modernes.

Dans la première, l'esprit de l'homme n'a pas encore conquis sa liberté. Il s'arrête avec surprise devant les phénomènes de la nature, et s'efforce de rendre l'impression qu'ils produisent sur lui. Mais comme son idée est encore flottante et confuse, les œuvres qu'il enfante portent un caractère énigmatique. L'art s'entoure d'images, se revêt de symboles, et dans son impuissance à rendre d'une manière nette et précise les sensations qui le pressent, qui le dominent, il croit ne pouvoir mieux s'exprimer que par des monumens grandioses, il ne comprend pas encore ce qu'il y a de force et de majesté dans le tableau simple et sans fard de la nature, dans l'harmonie des proportions, et il cherche l'effet colossal et monstrueux, ou bien il court après les ornemens extérieurs, après un luxe d'emprunt. De là ces vastes et profondes pagodes de l'Inde, creusées sous terre et

soutenues par d'énormes colonnes ; de là ces statues symboliques avec trois têtes et quatre bras ; de là ces grands et sombres monumens de l'Égypte ; de là ces dieux couverts de colliers , d'anneaux, de bijoux , et ces sanctuaires décorés comme la demeure fastueuse d'un roi d'Orient. Sauf les modifications apportées par la différence de religion , l'art indien se rapproche de l'art égyptien , et quoiqu'il soit assez difficile d'établir des relations que les deux peuples ont eues entre eux , il existe une parenté incontestable dans le résultat de leur culture d'esprit , dans le caractère général de leurs constructions. Seulement les Indiens avaient l'imagination plus fraîche et plus riante. C'était un peuple de fleurs comme on l'a surnommé , et pour preuve , il nous a légué ses drames et ses poésies mythiques. L'Égypte , au contraire , était grave et solennelle. Elle a mis toute sa poésie dans ses hiéroglyphes , et elle est restée silencieuse comme ses tombeaux.

Les Hébreux se rapprochent des Perses par leur monothéisme. Leur idée religieuse s'élève du fini vers l'infini , et leur culte est aussi plus simple que celui des Égyptiens , et déjà plus dégagé de symboles. Mais les Perses , en adorant la lumière , veulent avoir des temples couverts d'or et d'argent , étincelans comme les feux du soleil , et les Hébreux qui s'inclinent devant le Dieu unique , devant le Dieu suprême , devant Jéhovah , ne veulent qu'un temple simple et grandiose , comme l'unité religieuse qu'il représente , majestueux comme le cèdre du Liban. Les premiers ont produit le sphynx aux ailes d'aigle ; et ceux-ci ont placé devant eux les tables de la loi. Enfin , les Perses avec leurs adorations ne nous ont point laissé de monumens poétiques , et les Hébreux nous ont donné le Livre , la Bible.

De là , en passant par les Phéniciens , dont les navigations établissent le premier lien entre l'Asie et l'Europe , nous arrivons à la période grecque. Cette fois l'homme a fait un grand pas. Il ne reste plus abîmé dans la contemplation de la nature , en proie à des idées qui s'entassent confusément dans son esprit. Il se relève , il se pose face à face devant les tableaux extérieurs qui l'environnent , il les perçoit sous leur vrai point de vue , il les saisit dans leurs justes proportions , il les classe selon l'ordre qui leur appartient. Peu à peu son intelligence s'épure , se dégage de toutes ces images bizarres et monstrueuses qui enveloppent l'art en Orient. Il cherche la vérité , et il la trouve ; il veut suivre la nature qui lui sert de modèle , et il y parvient. La nature se reflète dans son intelligence comme dans un clair miroir.

Il la reproduit fidèlement au dehors, et son œuvre est simple, gracieuse, harmonique; l'esprit l'emporte sur la matière, et la forme sur la masse.

Tout cela ne s'opère pas d'un seul coup; tout ce progrès ne se manifestera pas un beau jour par une subite inspiration. Il y a déjà eu une époque de transition entre l'art égyptien et l'art grec, et l'on peut encore diviser celui-ci en trois époques bien distinctes. Dans la première, l'esprit lutte encore avec les masses gigantesques pour en venir à la pureté et à l'élégance de la forme. C'est alors un style grave, sévère, quelque chose de grandiose encore dans les détails et d'imposant dans l'expression. C'est la Pallas que l'on voit à Dresde, c'est l'austère combinaison du caractère dorique. Dans la seconde époque, l'art est plus libre, il s'est affranchi de ses dernières entraves, il marche joyeusement au gré de son inspiration. Alors viennent les belles formes, les suaves contours, les lignes correctes et gracieuses. C'est le règne de Périclès. Phidias produit ses dieux et ses héros; Polyclète se plaît à représenter la figure de la jeune fille et le visage naïf de l'enfant, et Myron quitte cette séduction de l'idéal pour peindre les objets dans toute leur réalité. Mais arrive la troisième époque, et la forme que les grands artistes avaient jusque-là recherchée comme un moyen, non comme un but, la forme devient le dernier point de tendance vers lequel tous les efforts se dirigent. L'esprit disparaît des œuvres d'art, la forme reste. On vise à l'effet, on court après les moyens de le produire; on imite, mais on imite mal. On remplace une figure noble et élevée par une figure colossale, une expression d'amour et de douceur par une expression de sensualité. C'est le règne des successeurs d'Alexandre. C'est un temps de décadence, et cependant on lui doit encore le Laocoon, cette œuvre sublime dont les siècles les plus brillants et les plus féconds se glorifieraient.

L'art romain touche à l'art grec, et l'art étrusque, par le grandiose et la sévérité de ses monumens, ressemble tout à la fois à une transition entre l'Égypte et la Grèce, et à une transition entre Athènes et Rome.

Du reste, on sait ce qui a manqué à ces admirables chefs-d'œuvre antiques : c'est ce qui manquait au paganisme, le sentiment intime. L'homme ne se replie pas sur lui-même, il ne sent pas le besoin de se recueillir tout seul avec ses émotions. Il n'y a point de mystère dans son âme, partant point de rêverie. Tout s'adresse d'abord

à ses sens, fêtes et poésie, amour et religion. Il n'y a rien de personnel dans ses œuvres, rien de subjectif. Ce n'est pas l'idée du cœur qu'il cherche, c'est la forme, c'est le contour, c'est le linéament de la plastique. De là vient cette poésie où tout se peint en relief, cette poésie harmonieuse, lucide, qui nous montre à merveille tout ce qu'elle veut peindre, mais ne laisse rien rêver de plus. De là vient cette constante objectivité qui saisit les choses non pas sous le point de vue individuel, mais sous le point de vue le plus saillant, le plus sensible à tous les regards. De là, enfin, cet art *profilaire*, pour me servir de l'expression de Maroncelli, qui fut sublime, qui fut tout ce qu'il pouvait être avec son élément moral et religieux. Mais il fallait le christianisme pour en montrer le défaut, pour nous faire concevoir un art encore mieux senti, plus touchant et plus complet.

Arrivé aux temps modernes, M. Wendt recherche, ainsi qu'il l'a fait pour les époques antérieures, l'influence que la religion a exercée sur le développement de l'intelligence. Il explique très-bien comment l'art devait se régénérer dans cette religion profonde et mystérieuse de l'Évangile, qui réconcilie l'homme avec Dieu, qui élève sa pensée vers l'Être invisible, qui par cette adoration d'un Être tout-puissant qui ne se révèle point aux regards, détruit l'empire des sens pour donner à l'esprit plus de force et de grandeur. Il démontre encore comment de certaines branches de l'art, telles, par exemple, que la musique, la peinture, la poésie lyrique, devaient avoir chez les peuples chrétiens une tout autre importance que dans le paganisme, par l'idée intime qui en faisait la base, par le caractère de subjectivité qui s'y manifestait. Il retrace avec bonheur les premiers développemens de la civilisation moderne sortant de la barbarie, et les merveilleuses fantaisies de l'époque chevaleresque, qu'il appelle la jeunesse du christianisme. Puis, quand il en vient à la réformation, à ce grand siècle de travail et d'enfantement, qu'on appelle le seizième siècle, sa tâche s'élargit, mais devient plus facile. Il passe de l'abstraction aux faits. Les trésors artistiques et littéraires s'entassent sous sa main, et il ne s'agit plus pour lui que de savoir bien les classer.

La première partie du livre de M. Wendt est essentiellement philosophique, et demande, pour être bien comprise, qu'on y porte une grande attention. L'auteur avait à formuler des idées qui sont déjà loin de nous, qui s'effacent dans la nuit des temps ou se cachent sous le voile du symbole; et pour échapper aux généralités, pour

s'exprimer de la manière la plus nette et la plus concise, il a dû avoir recours à des mots composés dont la langue allemande s'enrichit chaque jour sans difficulté, mais pour lesquels nous n'avons point de synonyme.

Quant à la seconde partie, elle est plus vive, plus claire, plus animée. Ce sont des réflexions avec lesquelles nous sommes familiers, ce sont des faits qui nous touchent de près. C'est un champ de fleurs où nous nous sommes souvent égarés, où nous courons encore avec joie chaque fois qu'une main habile se charge de nous y ramener. Il y aurait peut-être bien quelque chose à reprendre dans le chapitre littéraire. L'auteur l'a, si je ne me trompe, un peu trop abrégé, et dans celui des derniers temps, dans celui surtout qui concerne la France, il se trouve des omissions assez notables. Mais tout ce qui a rapport à l'art proprement dit, à la musique, à la peinture, tout cela est fait avec une grande habileté.

Il serait à souhaiter que ce livre pût être traduit. Ce ne serait pas un travail très-facile, je le sais. Il faudrait une main bien exercée, pour reprendre toutes ces rigoureuses définitions, toutes ces formules souvent si abstraites, et les faire passer avec clarté dans notre langue. Mais ce serait une œuvre d'un grand mérite, une œuvre grave et utile, qui ne pourrait manquer d'être accueillie avec succès.

Saga de Ragnar Lodbrok, un volume in-18, publié par M.

DE HAGEN.

Depuis quelques années l'esprit érudit des Allemands s'est appliqué avec une rare persévérance à rechercher les monumens littéraires anciens et les vieilles poésies nationales. La réaction qui s'opéra parmi eux, au commencement de ce siècle, en faveur du moyen âge, a eu du moins cela de bon, que les critiques et les érudits se mirent à fouiller dans les archives, à secouer la poussière des manuscrits, et en tirèrent des trésors encore ignorés, ou des trésors déjà connus auxquels ils donnèrent un nouveau lustre. A la voix des poètes, les *Nibelungen*, cette admirable épopée si long-temps perdue dans l'oubli, sortirent une seconde fois de leur obscurité. Le vaillant *Siegfrid* reparut avec son front héroïque, jeune et beau comme il l'était quand il alla faire ses prouesses à la cour de Bourgogne, et la blanche *Chriem-*

hild se montra avec sa longue chevelure, et ses vêtements de reine, toute fière d'avoir conquis un tel époux. En même temps on recherchait les traces des *Minnesänger*, on demandait à la Wartbourg un souvenir de ses luttes poétiques, et à Nuremberg les œuvres de son école. Le vieux Wolfram d'Eschenbach et Gottfried de Strasbourg reprirent tout à coup leur ancienne gloire. Le roman du renard, le *Reinecke Fuchs*, revint avec son amusante malice et son enveloppe satirique. Les chants plus doux des trouvères allemands retentirent dans le Cor merveilleux de Brentano, et Gærres écrivit des pages délicieuses sur les anciens livres populaires.

Au milieu de ce mouvement rétroactif qui dure encore, quelques hommes se sont acquis par leurs travaux les plus grands titres à la reconnaissance de tous ceux qui s'occupent d'art et de poésie. Ce sont entre autres MM. Hagen, Boettiger, Büsching et les deux frères Grimm. Nous reviendrons un jour sur leurs savantes publications; aujourd'hui nous ne voulons que rendre compte d'un petit livre que l'on doit encore à l'infatigable érudition de M. Hagen. C'est lui qui, comme on le sait, a publié, en les enrichissant de notes précieuses, les plus belles éditions des principaux poèmes allemands du moyen âge; c'est de lui que l'on attend un recueil complet des œuvres des *Minnesänger*, et c'est lui encore qui, pénétrant à travers le voile épais des siècles, vient de reproduire dans leur forme étrange et leur sauvage crudité ces vieilles Sagas, ces légendes merveilleuses de la Scandinavie. Les Sagas ne sont pas seulement intéressantes par les aventures qu'elles rapportent, par les caractères qui s'y développent, par les idées profondes de poésie qui parfois s'y manifestent. Il ne faudrait pas faire seulement de ces antiques récits un conte bizarre, curieux à lire. Ce sont les seuls documens qui nous restent pour étudier la vie, les mœurs, les lois, la religion de ces anciens hommes du Nord. Par le rapprochement de quelques noms et de quelques usages, nous en venons à découvrir les peuples auxquels ils étaient apparentés; par leurs courses aventureuses nous pouvons deviner quelles étaient leurs notions géographiques, et indiquer peut-être leur migration, et en suivant de siècle en siècle ces récits à travers les modifications qu'ils ont subies, en passant par différens lieux et à différentes époques, on remonte, pour en trouver le berceau, jusqu'à la mythologie et aux fables de l'Orient.

M. J. J. Ampère nous a promis un ouvrage sur la poésie scandi-

nave. Cet ouvrage manque encore à notre littérature, et personne n'est mieux en état de le faire que ce jeune savant, à qui l'Islande et la Norvège ont révélé dans ses longs voyages le secret de leurs vieilles traditions et de leur poésie. Mais en attendant que ce livre ait paru, nous n'avons rien de mieux pour nous éclairer sur ces traditions, assez difficiles à connaître, que les consciencieuses recherches de M. Hagen. Sous le titre de *Nordische Heldenromane* (Romans des héros du Nord), M. Hagen a publié cinq volumes, qui renferment la Saga de Dietrich de Berne, celle de Sigurd, le meurtrier de Fafnir, et dans le dernier volume que nous avons reçu, se trouve la Saga de Ragnar Lodbrok. C'est toujours le même mélange de conceptions bizarres et parfois gigantesques; des figures sombres et rudes, des sentimens qui ne s'expriment qu'avec audace et énergie; point de nuance intermédiaire dans la peinture des caractères; point de gaze sur ces sauvages physionomies; des hommes qui sont tout par la force physique, des passions qui brûlent long-temps en secret, et qui soudain éclatent par le meurtre et l'incendie, et puis avec cela des idées admirables de naïveté, des images pleines de grâce et de douceur, les premiers rayons d'une nouvelle ère apparaissant au milieu de cette époque de grossière ignorance, les premières lueurs de l'Évangile surgissant à l'horizon de ce farouche paganisme, et voilà comme devaient être ces récits qu'une tribu errante de guerriers entendait conter le soir à la lueur rougeâtre de son foyer, au milieu de ses neiges et de ses forêts, tandis que les femmes, portant leurs enfans sur leurs bras, adoucissaient peut-être par un regard, un sourire, le front sérieux et le cœur sanguinaire de ces hommes d'action.

Ragnar est encore un de ces guerriers de la famille des Sigurd, moins puissant, moins célèbre que le héros des Nibelungen, il n'est guère moins remarquable par son courage intrépide et ses aventures. Ragnar est le fils d'un roi de Danemarck. Jeune, beau, vigoureux, plein de valeur, à peine est-il arrivé en âge d'essayer ses armes, qu'il se forme une escorte choisie de soldats et de marins. Il apprend que le roi de Gothland a une fille charmante, qu'il donnera en mariage à celui qui pourra tuer un dragon monstrueux dont le roi a peur. Ragnar s'embarque, aborde dans ce pays, quitte son vaisseau pendant la nuit, arrive le matin auprès du dragon et le tue. Dans la journée même il se fait reconnaître et épouse la belle Thora, la fille du roi.

Puis il retourne dans son royaume, et Thora meurt après lui avoir donné deux enfans. Ragnar est inconsolable. Il jure de ne plus épouser d'autre femme, et pour se distraire de sa douleur, il se remet à courir les aventures, toujours engageant le combat et toujours vainqueur.

Un jour il aborde en Norvège; ses gens s'en vont chercher sur le bord de la mer des provisions, et découvrent dans la cabane d'une pauvre vieille femme une jeune fille d'une beauté ravissante. Ils viennent en parler à Ragnar, qui leur dit : si cette jeune fille est aussi belle que vous voulez me le faire croire, dites-lui de venir près de moi; mais qu'elle vienne habillée et cependant non habillée, qu'elle ait mangé, et que cependant elle soit à jeun; enfin qu'elle ne soit pas seule, et que pourtant personne ne l'accompagne! On reconnaît ici cette invention de traits énigmatiques, chère aux peuples du Nord comme à ceux de l'Orient, et que Shakespeare n'a pas oubliée dans *Macbeth* et dans *Hamlet*. La jeune fille demande une nuit pour réfléchir à la singulière proposition de Ragnar, et le lendemain elle laisse tomber ses cheveux autour d'elle, se revêt d'un filet de pêcheur, mâche seulement quelques plantes, et arrive accompagnée d'un chien. Par là elle avait satisfait aux trois conditions qui lui étaient imposées, et Ragnar, charmé de son esprit non moins que de sa rare beauté, veut en faire sa femme. Elle y consent; mais avant de le suivre, elle retourne dans sa cabane auprès du lit de la vieille femme et du vieillard qui l'habitaient. — Êtes-vous éveillés? leur dit-elle. — Oui. — Eh bien! je viens vous dire que je vais vous quitter. Je sais que vous avez tué Heimire, l'homme qui prenait soin de moi, et personne ne s'est rendu envers moi plus coupable que vous. Cependant je ne veux point vous faire de mal, car j'ai vécu long-temps sous votre toit; mais je vous laisse ma malédiction, que chacun de vos jours devienne de plus en plus mauvais, et que le dernier soit le plus affreux de tous. Et maintenant je pars.

Ragnar épousa Kraka la jeune fille, et il en eut quatre fils : de ces quatre fils, l'aîné, Ivar, n'avait point de jambes, mais il était plein de courage et d'esprit. Dès qu'ils furent grands, ils commencèrent à mener la vie de leur père, c'est-à-dire qu'ils s'en allèrent avec une troupe de soldats courir les royaumes étrangers, livrer des batailles, prendre des forteresses, saccager les pays, et en peu de temps ils devinrent très-redoutables et par là-même très-célèbres. Il y avait alors en Suède un roi ami de Ragnar, qui avait une très-

belle fille. Un jour Ragnar alla le voir, et le roi le reçut avec de grands témoignages d'estime, et sa fille Ingighbiorg l'encharma par la douceur de son regard et la grâce de ses manières, si bien qu'il la demanda en mariage, et promit de revenir bientôt pour l'épouser. En arrivant dans son royaume il trouva la pauvre Kraka qu'il avait si cruellement oubliée, et qui l'attendait. Elle vint se mettre à genoux devant lui, et le prenant dans ses bras : dis-moi, s'écria-t-elle, qu'y a-t-il de nouveau ? — Rien, répondit Ragnar, qui se sentait coupable, et ne voulait pas avouer son secret. Quand ils furent au lit, Kraka l'embrassa encore, et lui demanda : qu'y a-t-il de nouveau ? — Rien, répondit Ragnar. — Eh bien ! moi, je vais te le dire. Tu veux épouser la fille du roi de Suède, et ce ne sont pas tes guerriers qui me l'ont dit, car tu le leur as défendu sous peine de mort ; ce sont les oiseaux de la forêt. Mais ce mariage ne se fera point ; car apprends que je ne suis rien moins que la pauvre orpheline de la Norvège, je suis la fille de Brynhild et de Sigurd, le meurtrier de Fafnir. Je ne m'appelle point Kraka, mais Aslauga, et pour te convaincre de ce que je te rapporte, il me naîtra bientôt un fils, et dans son œil il y aura un signe semblable au dragon que Sigurd a tué.

Peu de temps après l'enfant vient au monde tel que Kraka l'avait dépeint. Le mariage projeté est rompu. Alors le roi de Suède déclare la guerre à Ragnar, et gagne la première bataille ; car il gardait dans son palais une vache d'une grandeur monstrueuse qu'il adorait, et qui par ses horribles mugissemens mettait en fuite tous ses ennemis. Dans cette bataille, les deux fils de Ragnar et de Thora sont tués, et Kraka, en apprenant cette nouvelle, se prit à pleurer ; ses larmes étaient, dit la Saga, rouges comme le sang, dures comme la grêle, et jamais auparavant on ne l'avait vue pleurer. Elle excite ses autres fils à venger la mort de leurs frères, elles les conduit elle-même en Suède, elle les ramène sur le champ de bataille. Alors Ivar se fait faire un arc d'un grand arbre. Il ordonne aux soldats de le porter sur leurs bras, et de le lancer sur le dos de la vache quand elle arrivera en mugissant au-devant d'eux. Les soldats exécutent cet ordre. Ivar tue le monstre. L'armée du roi de Suède se met en déroute, et le roi lui-même tombe mort sur le champ de bataille. Après cette glorieuse expédition, les fils de Ragnar continuent leurs courses aventureuses. Ils passent du Nord au Midi, détruisent plusieurs forteresses, s'emparent de plusieurs contrées, et ils voudraient bien aller dans

cette fameuse ville de Rome dont ils ont souvent entendu parler; mais ils ignorent le chemin. Ils rencontrent un vieillard à qui ils demandent, s'il y a bien loin jusqu'à Rome, et le vieillard leur dit : Vous voyez cette paire de souliers en fer que je porte à mes pieds, et cette autre paire que j'ai sur le dos. Quand je suis parti de Rome, toutes les deux étaient neuves, maintenant elles sont usées. Jugez par là de la longueur du chemin. Les fils de Ragnar n'osent entreprendre une si longue route; car ils avaient avec eux une troupe nombreuse, et ils craignaient de ne pas trouver assez de vivres. Ils tournent donc leurs pas d'un autre côté, toujours bataillant, toujours acquérant une nouvelle gloire. Cependant le bruit de leurs hauts faits arrive aux oreilles de Ragnar, et à ce bruit sa vieille ardeur guerrière se réveille. Il ne veut pas rester oisif tandis que ses fils font tant de prouesses. Il a honte de son repos. Il appelle les combats. Il dit adieu à Kraka, et ces adieux sont tristes. Kraka l'embrasse avec douleur, et lui remettant une chemise de soie, tenez, dit-elle, portez ce vêtement sous votre armure. Il a été tissu par l'amour, il a été consacré aux dieux, et nul glaive ne le pénétrera.

Ragnar s'embarque, arrive en Angleterre. Un grand combat s'engage. Les soldats de Ragnar, écrasés par le nombre de leurs adversaires, tombent l'un après l'autre, lui seul demeure ferme et invulnérable au milieu de ce carnage, et tout homme qui l'approche, est un homme mort. Enfin, épuisé de fatigue, seul contre toute une armée, il cède à cette quantité d'hommes qui l'assaillent de toutes parts, et il est fait prisonnier. On le jette dans une fosse pleine de serpents, et il y reste tout le jour et toute la nuit, sans que les serpents osent approcher de lui. Les soldats chargés de le garder vont raconter cet étrange événement au roi, qui leur commande d'ôter à Ragnar la chemise de soie qu'il porte encore, et à peine l'a-t-on ôtée, que les serpents s'élancent sur lui, et Ragnar chante en s'abandonnant à leurs morsures :

« Dans cinquante-une batailles j'ai combattu avec honneur; plus d'un brave guerrier est mort de ma main, et je ne pensais pas que les vers me tueraient. Ainsi souvent l'homme doit subir ce qu'il n'avait jamais attendu.

« Les marçassins grogneront quand on leur dira ce que le sanglier a souffert. Les serpents m'enlacent et me creusent le cœur avec leur dard. Ils s'attachent à ma poitrine, ils sucent mon sang. Ma fin approche. Je meurs au milieu des vipères. »

Cependant le roi d'Angleterre, qui redoutait les fils de Ragnar, leur envoie des ambassadeurs pour les prévenir dans les termes les plus mesurés de la mort de leur père. Sigurd ceil de dragon et Hvitserk jouaient aux dames, et Biorn se façonnait lui-même un bois de lance quand les ambassadeurs arrivèrent et apprirent à Ivar la nouvelle fatale. En les écoutant, Sigurd et Hvitserk jetèrent par terre le damier, Biorn se laissa tomber sur son bois de lance ; Ivar s'informa des détails, et pendant qu'un des ambassadeurs les racontait, Biorn serra sa lance d'une telle force, qu'il y laissa l'empreinte de sa main. Hvitserk, en pressant une des pièces de son jeu, se fit jaillir le sang des ongles, et Sigurd, qui tenait un couteau à la main, se l'enfonça dans les doigts jusqu'à l'os, sans rien sentir. Aussitôt la guerre est déclarée, les fils de Ragnar partent. La bataille se livre, ils sont vaincus et reviennent en Danemarck. Ivar cependant fait sa paix avec le roi d'Angleterre, et en obtient autant de terre qu'il pourra en enfermer dans une peau de bœuf. Bien entendu qu'il coupe comme Didon cette peau de bœuf par minces lanières, et finit par y enfermer un espace assez large pour pouvoir y bâtir une forteresse. C'est là le commencement de la ville de Londres. Tout en agissant ainsi, il a des vues beaucoup plus étendues, il séduit par de riches présents les seigneurs anglais, gagne l'affection du peuple et celle des soldats, et quand il croit le moment venu, il fait venir ses frères, qui se jettent avec leur armée sur le pays. Le roi est vaincu, et Ivar est proclamé roi d'Angleterre à sa place. Il mourut quelques années après, et fut enterré au-dessus d'une colline. Lorsque Harald, le fils de Sigurd, arriva en Angleterre, il fut tué à l'endroit même où Ivar était enterré, et quand vint Guillaume-le-Bâtard, il fit fouiller dans ce tombeau ; on y trouva les restes encore intacts d'Ivar, et par les ordres de Guillaume on les brûla, et alors il pénétra librement en Angleterre, et remporta la victoire. Quant aux autres fils de Ragnar, ils se marièrent, et laissèrent plusieurs enfans ; mais les guerriers qui les avaient suivis se dispersèrent dans le monde.

Ainsi se termine cette singulière tradition, qui ne peut que perdre beaucoup à cette analyse. Je me suis abstenu de faire tous les rapprochemens et les réflexions qu'elle pourrait susciter ; je n'ai voulu qu'appeler l'attention sur cette poésie du Nord et ces intéressantes publications de M. Hagen, dont cette Saga n'est qu'une des moindres parties.

Die Volkslieder der Deutschen : Chansons populaires allemandes, publiées par le baron F. Ch. d'ERLACH, 1.^{re}, 2.^e et 3.^e livraisons. Mannheim, à la librairie de Henri Wolf.

Dans une de ces admirables préfaces qu'il a placées en tête de plusieurs de ses ouvrages, Gœrres divise ainsi la poésie allemande : Poésie populaire, c'est-à-dire assez saillante par l'idée, assez simple par la forme, pour s'adresser à toutes les intelligences, et avoir de la vogue parmi la foule ; Poésie de maîtres (*Meistergesänge*), c'est-à-dire écrite d'après les principes de l'école, d'après mainte théorie artificielle, plutôt que par le jet de l'inspiration ; poésie bien correcte, bien polie, mais un peu froide, et qui par là-même devait s'adresser à cette classe d'élite qui préfère la grande pureté des vers au sentiment, et les fleurs de rhétorique à l'allure simple et sans façon d'un poète du peuple. Entre ces deux genres de poésies arrivaient encore les chants d'amour (*Minnegesänge*), qui tenaient tantôt de l'un, tantôt de l'autre.

D'après ce principe, Gœrres a lui-même publié un recueil des anciennes poésies allemandes du peuple et de l'école (*Alte deutsche Volks- und Meisterlieder*), et l'auteur de ce nouveau livre que nous annonçons, M. le baron d'Erlach, s'est attaché à rassembler seulement les poésies vraiment populaires, et l'Allemagne en a beaucoup. Ce recueil commence au milieu du quinzième siècle, et doit arriver jusqu'à nos jours. Les morceaux qui le composent étaient cependant déjà connus, mais on ne les trouvait qu'avec peine, disséminés de côté et d'autre, dans les *Volkslieder* de Herder, le *Wunderhorn* de Brentano, le *Muste allemand*, les *Miscellanées* de Dœring, et une foule d'autres livres. Il s'agissait d'aller les reprendre de toutes parts, de les rassembler, de les mettre en ordre. Les trois premières livraisons de son ouvrage se composent de tout ce qui se faisait en poésie au quinzième et au seizième siècle, chansons d'amour, romances, ballades, légendes religieuses, contes chevaleresques, etc. Quelques pièces sont signées de Luther, d'Ulrich de Hutten, de Fischart ; mais la plupart ne portent point de nom d'auteur : ce sont de ces vers échappés un jour, on ne sait comment, à quelque poète perdu dans la foule. Ces vers plaisent au peuple ; il les adopte, il les apprend par cœur, il

les redit à la veillée, il les chante dans ses fêtes, il les transmet à ceux qui lui succèdent à la table et au foyer paternels; et ces vers que l'on n'a pas écrits, dont les grammairiens ne se sont pas occupés, ces vers qui n'ont point reçu la sanction du monde, qui se sont tenus très-humblement cachés sous le toit de la chaumière et le tilleul du village, traversent toutes les révolutions politiques, toutes les phases littéraires, et arrivent au bout de trois siècles aussi frais, aussi attrayans, aussi jeunes qu'ils l'étaient quand on les récita pour la première fois. Voilà ce qui se retrouve encore fréquemment en Écosse, en Allemagne et dans plusieurs provinces de la France, dans la Bretagne, le Languedoc, la Provence, le Béarn, où le peuple conserve sa poésie sous la sauve-garde de son ancien dialecte.

Il y a dans ces poésies populaires que publie M. d'Erlach, des choses ravissantes de grâce, de simplicité et de sentiment. Nous reviendrons encore sur ce recueil, qui rappelle pour l'Allemagne celui que Percy a fait pour l'Angleterre. En attendant, qu'il nous soit permis de citer ici deux pièces, l'une de Luther sur la musique, l'autre, intitulée : *Service d'amour*, et qui est remarquable par le ton de simplicité et la douce et touchante résignation qu'elle respire.

LA MUSIQUE.

« De toutes les joies de la terre, il n'en est point de meilleure que celle que j'apporte avec mes chants et mes accords.

« Là où de joyeux compagnons se réunissent pour chanter, il ne peut point y avoir de mauvaise humeur, ni colère, ni dispute, ni haine, ni envie; avec le chant les souffrances du cœur s'en vont, et l'avarice et les ennuis.

« Et puis chacun peut être sûr, que goûter une telle joie, n'est pas un péché. Bien loin de là, car elle plait à Dieu beaucoup plus que toutes les autres joies du monde. Elle détruit l'œuvre du diable et empêche mainte mauvaise action.

« Le roi David nous l'a prouvé, lui qui, par les doux sons de sa harpe, empêcha souvent Saül de commettre un meurtre.

« Les joies que j'apporte préparent le cœur à la parole divine, et à la vérité, Élisée l'a éprouvé, car il trouva l'esprit avec sa harpe.

« La plus belle saison de l'année est la mienne. Alors tous les oiseaux chantent, et la terre et le ciel sont pleins de doux concerts;

et le rossignol avec ses tendres accords répand la joie de toutes parts, aussi devrait-on sans cesse le remercier.

« Non pas lui cependant, mais le bon Dieu qui l'a créé ainsi pour être le vrai chanteur et le maître des musiciens. Le rossignol le loue jour et nuit sans jamais se lasser, et moi, je le loue aussi dans mes hymnes, et je lui rends grâce éternellement. »

SERVICE D'AMOUR.

« Jadis, aux bords du Rhin vivait un margrave qui avait trois filles. Il en maria deux de bonne heure. La troisième était seule auprès de lui quand il mourut. Elle l'enterra, puis s'en alla crier à la porte de sa sœur : Hélas ! dites-moi, n'auriez-vous pas besoin d'une servante ?

— « Oui ; mais tu nous sembles trop délicate, et tu fréquenterais sans doute les beaux messieurs. — Non, non, je vous le promets, je ne fréquente pas les beaux messieurs. — Elle engagea la jeune fille à son service, et celle-ci y resta sept ans.

« Et au bout de ces sept ans, la jeune fille tomba gravement malade. — Oh ! dis-moi donc, puisque tu es malade, dis-moi donc, petite fille, qui sont tes parens ? — Mon père était margrave sur les bords du Rhin, je suis sa fille cadette.

— « Non, non, cela ne se peut, car tu serais ma jeune sœur.

— « Si vous ne voulez pas me croire, regardez dans ma cassette, vous y verrez ce qui est écrit. — Et quand sa maîtresse eut regardé dans la cassette,

« Les larmes lui ruisselaient le long des joues : apportez-moi du pain blanc, apportez-moi du vin, voici ma jeune sœur. — Non, je ne veux ni vin, ni pain blanc, mais seulement un petit bout de toile pour m'enterrer bientôt.

Dichtergarten : Jardin des Poètes.

Sous ce titre un peu oriental, on vient de publier un très-beau et très-élégant volume de poésies lyriques. C'est un recueil des meilleures odes, ballades, élégies, etc., qui aient paru en Allemagne depuis sa régénération littéraire, à partir de Klopstock jusqu'à Uhland, et ce recueil a sur tous les ouvrages du même genre le mérite d'être fait avec beaucoup de goût et d'esprit.

Novellen-Kranz : Couronne de Nouvelles.

Tieck acquitte fidèlement chaque année son tribut de poète et de novelliste, et le *Novellen-Kranz*, publié par Reimer de Berlin, et l'*Urania* de Brockhaus, sont les deux livres privilégiés, où il vient à chaque mois de Décembre déposer son inépuisable trésor de verve et d'imagination. C'était, l'année dernière, la mort de Camoëns, noble et touchante histoire, racontée avec toute la mélancolie et l'élévation d'une ame de poète, revêtue de toutes les chaudes couleurs du Midi, empreinte de toute la fraîcheur d'une imagination que les années ne peuvent vieillir. C'est maintenant une nouvelle bien comique, bien amusante, parfois grotesque, mais toujours de bon goût et fort spirituelle; un grand tableau où se peignent les plus drôles de figures; un vieil astronome qui rêve d'astrologie; un mécanicien qui se passionne pour l'épouvantail à figure humaine qu'il a lui-même construit et placé dans son jardin; une jeune fille qui se passionne aussi pour cet étrange mannequin, et prend, pour mieux exprimer l'état de son ame, le nom d'Ophélie; une petite ville où se passent toutes sortes d'aventures étranges de petite ville, une société littéraire composée d'un aventurier, d'un pharmacien et d'un pédant d'école; une galerie de tableaux formée des enseignes de boulangers, cabaretiers, coiffeurs, charcutiers, des rues et carrefours, et un prince qui regarde gravement ce nouveau musée côte à côte avec son chambellan et les notables de l'endroit : tout cela, assaisonné de pointes épigrammatiques, d'idées sentimentales, et de ce bon *humour* à la manière de Sterne et de Jean-Paul, forme l'une des plus jolies et des plus piquantes nouvelles de Tieck, et continue à merveille cette série de petits chefs-d'œuvre qu'il nous a déjà donnés.

LIVRES FRANÇAIS.

Nous ne prétendons point faire ici une analyse détaillée de tous les livres qui affluent chaque semaine dans nos cabinets de lecture. D'un côté, nous nous exposerions à manquer à la rigoureuse spécialité que nous nous sommes imposée; de l'autre, nous ne viendrions que bien après les recueils périodiques et les journaux quotidiens qui tous rendent compte de ces livres. Cette partie de notre Revue s'adresse plus à l'Allemagne qu'à la France. Notre but est celui d'indiquer som-

mairement nos principaux ouvrages, et de lui faire un tableau succinct et rapide de notre littérature de chaque mois. Ainsi nous laisserons de côté beaucoup de livres aux belles marges, célébrés aujourd'hui et oubliés demain; beaucoup d'œuvres dont les plus intrépides abonnés des cabinets de lecture connaissent seuls l'existence, pour ne signaler, et toujours d'une manière très-concise, que des œuvres vraiment remarquables, des œuvres de science et d'étude, ou des œuvres littéraires, soutenues et vivifiées par le talent.

En tête de toutes les publications actuelles il faut placer le *Voyage dans l'Amérique méridionale*, par M. d'ORBIGNY. M. d'Orbigny est un de ces hommes que l'amour de la science enflamme et qui bravent tout pour le satisfaire. Parti à vingt-deux ans, avec une mission du Jardin des plantes, il est revenu à trente ans, après avoir visité tout le Chili, le Brésil, le Pérou, la république de Bolivia; la Patagonie; après avoir appris plus de trente langues différentes, et avoir découvert le long de ses courses, je ne sais combien de nouvelles espèces de reptiles, d'oiseaux, de mollusques, plantes, etc. Vous dire par combien d'étranges vicissitudes il a passé pour venir à bout de cette noble et difficile entreprise; vous dire tout ce qu'il a eu à souffrir dans les déserts, à travers les pampas, au milieu des hordes sauvages où il se trouvait jeté, parfois même au sein des guerres civiles; vous dire, enfin, tous les périls, tous les retours de bonne et mauvaise fortune, tous les orages et tous les rayons de soleil de cette longue épopée, c'est ce que je n'essaierai pas de faire. M. d'Orbigny est là, le voici qui a rejoint son Ithaque, heureux de secouer l'eau de mer de ses cheveux, heureux d'avoir pu mettre à l'abri ses trésors de science, hélas! si laborieusement acquis. Le voici qui revient avec son livre où il a raconté tout son voyage, où il a décrit toutes ses observations; un livre magnifique, un livre de huit ans d'études, de recherches, de travaux ardens de jeune homme et de patientes investigations de savant. M. Guizot, que l'on est toujours sûr de trouver en tête de toutes les généreuses entreprises, a lui-même dignement encouragé la publication de cet important ouvrage, et la première livraison vient de paraître. Il ne se peut rien voir de plus beau, quant à l'élégance de la forme, la netteté du texte, et l'art avec lequel les planches qui l'accompagnent sont tirées. L'ouvrage entier se composera de 75 livraisons et 450 planches. C'est sans contredit l'un des ouvrages de luxe les plus remarquables qui aient

peut-être paru en France, et l'exécution typographique et artistique fait le plus grand honneur à la maison Levrault, qui s'en est chargée.

A côté de ce voyageur intrépide qui s'en va tenter si loin ses explorations scientifiques, en voici un autre qui, sans sortir de son cabinet, et par la toute-puissance de sa baguette d'enchantement, nous promène à travers l'Orient, et fait revivre devant nous les merveilles de la poésie arabe et indienne. C'est M. J. JANIN qui vient de publier, sous le titre de *Histoire de la Poésie chez tous les peuples*, trois charmans volumes. L'Orient a dû se réjouir de se voir enfin délivré de toutes les plumes barbares qui depuis tant d'années l'ont décrit d'une façon si grotesque, et de tomber tout d'un coup sur la palette d'un homme qui pouvait comprendre toutes ses belles couleurs, dépeindre toutes ses féeries, et je ne serais pas étonné que quelque vagabonde Peri fût venue murmurer à l'oreille de M. Janin plusieurs des jolies choses qu'il prête généreusement à son voyageur V. Ogier. Que M. Janin continue cette série de voyages demi-imaginaires, demi-réels. Il y aura plus d'une grave personne qui voudra redevenir enfant pour les lire, et plus d'un homme bien instruit qui y trouvera encore quelque nouveau germe d'instruction.

Sous ce titre modeste : *le Perroquet de Walter Scott*, M. Amédée PICROR nous a donné un volume de littérature légère et sérieuse qui a eu beaucoup de succès et qui méritait d'en avoir beaucoup. Il y a dans cet ouvrage un admirable mélange de simplicité et de coquetterie de style, de l'érudition et du laissez-aller d'imagination, mainte page toute fraîche, toute rose, toute riante comme une belle fleur de printemps, et mainte autre page sentant le docteur et la science renforcée d'une lieue. Mais que vous le preniez comme science, comme conte, comme œuvre très-morale et très-sérieuse, ou comme une conception capricieuse et poétique, ce n'en est pas moins un livre excellent que vous lirez avec plaisir d'un bout à l'autre (ce qui est beaucoup dire par le temps qui court), et que vous mettrez dans votre bibliothèque pour y relire encore plus d'un passage sur l'Angleterre ou sur le Midi.

M. A. DE LATOUR, le fidèle et élégant traducteur de Silvio Pellico, l'auteur d'un volume de poésies dont on a estimé à bon droit la grâce et le caractère intime, vient de publier un volume intitulé : *Essai sur l'Étude de l'histoire*, qui ne peut manquer d'obtenir le suffrage des hommes sérieux. Il y a dans sa manière d'envisager la mission de

l'histoire à notre époque, des traits saillans, des idées d'une profonde justesse, qui montrent que l'auteur a su se pénétrer fortement de son sujet avant de le traiter, et le chapitre qu'il a consacré à M. Michelet est une appréciation affectueuse, mais équitable et impartiale, des grands et courageux travaux auxquels le jeune historien a dévoué sa vie. L'histoire de la Sorbonne est claire, précise, riche de faits. L'histoire du Port-Royal est écrite avec le sentiment de religieuse mélancolie qui convenait à un tel sujet, et l'histoire de l'église Saint-Séverin est un beau dithyrambe chrétien.

Il nous reste à parler d'un livre qui intéresse plus particulièrement l'Allemagne. Ce sont les *Notices politiques et littéraires* de M. SAINT-MARC GIRARDIN. Il y a d'excellentes choses dans ce livre. Tous ceux entre les mains desquels il tombera, pour peu qu'ils s'intéressent à l'Allemagne, seront charmés, j'en suis sûr, de la variété d'articles qu'il renferme; car l'Allemagne se montre ici à nous sous plusieurs faces, si ce n'est d'une manière très-complète, au moins d'une manière attrayante. Ainsi voilà un chapitre sur l'état politique de l'Allemagne; un autre sur le poète Kœrner; un autre sur les anciens poèmes épiques des Germains; puis des légendes, puis des souvenirs de voyage. De tels livres sont certainement très-utiles, en ce sens qu'ils répandent de côté et d'autre un grand nombre d'idées, qu'ils éveillent l'attention sur une foule d'objets, et indiquent de nouveaux sujets d'étude dont quelque esprit aventureux ne peut manquer de s'emparer. Et quand ces livres sont écrits avec le talent et le charme de style de M. Saint-Marc Girardin, la vogue qu'ils acquièrent par là leur donne une nouvelle influence. Ainsi nous regardons ces *Notices* comme un ouvrage vraiment recommandable, destiné à effacer plus d'une sotte prévention contre l'Allemagne, et à ramener vers ce beau pays plus d'une pensée ardente de jeune homme.

Après cela, s'il faut dire à ce sujet toute notre pensée, il nous fait peine de voir un homme dans la position de M. Saint-Marc Girardin s'amuser ainsi à recueillir sérieusement tous les petits articles, qu'il s'en est allé semant dans les journaux pour en former ensuite un livre. Ce serait là un travail capable de séduire la jeune imagination d'un écrivain à son début; mais de M. Saint-Marc Girardin on est en droit d'attendre quelque chose de plus sérieux, de plus suivi, de plus complet.

F. P.



Bulletin bibliographique.

BIBLIOGRAPHIE.

Nous continuerons à présenter à nos lecteurs un extrait du Répertoire bibliographique de Leipzig. Nous enregistrons les titres des ouvrages nouveaux les plus remarquables de tout genre, en nous réservant de revenir avec plus de détails sur les plus importants. Le Répertoire a annoncé, du 15 Janvier au 31 Décembre 1834, 3288 publications nouvelles. Parmi ces publications se trouvent, il est vrai, beaucoup de continuations et de nouvelles éditions. Mais cette liste est loin d'être complète, et les livraisons des premiers mois de 1835 rendront encore compte de bon nombre d'ouvrages publiés en 1834. Nous partagerons toutes ces annonces sous les rubriques suivantes : *Théologie, Jurisprudence et Politique, Philosophie, Archéologie et Philologie, Médecine et Physiologie, Sciences physiques et mathématiques, Géographie et Histoire, Langue et Belle littérature allemandes, Langues et littératures étrangères, Pédagogie, Beaux-arts, Technologie et Commerce, Feuilles périodiques.*

Le Répertoire annonce, dans ses livraisons de Décembre, 380 publications, dont nous allons indiquer les plus intéressantes.

THÉOLOGIE.

Joannis Calvini Institutio christianæ religionis, cum brevi annotatione atque indicibus locupletissimis ad edit. Amstelod.; exscribi curavit A. Tholuck. Pars I. Berlin, chez Eichler.

Vorlesungen über Wesen und Geschichte der Reformation, etc. : Leçons sur l'histoire de la réformation en Allemagne et en Suisse, par le D.^r Hagenbach ; T. II. Leipzig, chez Weidmann.

Geschichte der geistlichen Bildungs-Anstalten : Histoire des établissements d'enseignement ecclésiastique, avec une préface intitulée : Huit jours au séminaire de Saint-Eusèbe, par le D.^r A. Theiner ;

Mayence, chez Kupferberg. Il y a quelques années, les deux frères Theiner, par des écrits remarquables, s'étaient placés à la tête des émancipationnistes catholiques de l'Allemagne. Or, dans le livre que nous annonçons, le plus jeune des deux frères raconte comment il a été ramené au giron de l'Église par l'évêque d'Orléans et surtout par le frère Kohlmann, de la Compagnie de Jésus.

Eunomia, ou traité des devoirs selon le christianisme, par J. H. Lehnert, pasteur; Berlin. C'est un livre à recommander pour l'instruction religieuse de la jeunesse.

Gregor's, des Bischofs von Nyssa, Leben: Vie et opinions de Grégoire de Nysse, par le D.^r J. Rupp, *Privat-Docent* à Kœnigsberg; Leipzig, chez Dyk.

Allgemeine Geschichte der christlichen Religion und Kirche: Histoire générale de l'Église et de la religion chrétienne, par le D.^r A. Neander, T. III, renfermant l'histoire de l'Église depuis Grégoire le Grand jusqu'à Charlemagne; Hambourg, chez Perthes.

JURISPRUDENCE ET POLITIQUE.

Institutiones juris romani privati, auct. Warnkœnig, 3.^e édition; Bonn, chez Marcus.

Die Lehre von den Schenkungen nach römischem Rechte: Traité des donations selon le Droit romain, par le D.^r L. de Meyerfeld, *Privat-Docent* à Marbourg, T. I.^{er}; Marbourg, chez Elwert.

Das alte Gesetz der Thüringer: L'ancienne loi des Thuringiens, ou la *Lex Angliorum et Werinorum, h. e. Thuringorum*, dans ses rapports avec la loi salique et la loi ripuaire, par E. Th. Gaupp; Breslau, chez Max.

Anleitung zu der Vorbereitung auf den höhern Staatsdienst: Comment on doit se préparer aux fonctions publiques supérieures, par J. G. Rinne; Leipzig, chez Teubner.

PHILOSOPHIE.

Geschichte der Philosophie: Histoire de la philosophie, par le D.^r H. Ritter, professeur à l'université de Kiel, T. IV; Hambourg, chez Perthes. Ce volume termine l'histoire de la philosophie ancienne.

J. G. Fichte's nachgelassene Werke: Œuvres posthumes de Fichte, publiés par son fils, T. I.^{er}; Bonn, chez Marcus. Nous reviendrons incessamment sur cette publication importante.

Die Lehre vom Menschen : De l'homme, par F. Lessing, chancelier du tribunal de Polnisch-Wartenberg en Silésie, T.^{re} I et II; Leipzig. Ce qui donne quelque intérêt à cet ouvrage, c'est que l'auteur ne tient aucun compte de ce qui a été fait avant lui pour l'anthropologie, et qu'il s'est complètement isolé de tous les systèmes antérieurs.

Die Wissenschaft der Metaphysik im Grundriss : Précis de la science de la métaphysique, par C. Ph. Fischer, Privat-Docent à Tubingue. Ce jeune professeur, qui a publié en 1833 un traité sur la liberté, s'est inspiré de la philosophie de Hegel sans abdiquer son indépendance.

Dymocritos : Démocrite, ou Papiers laissés par un philosophe riant, par l'auteur des Lettres d'un voyageur allemand sur l'Allemagne (J. Weber), T. IV; Stuttgart, chez Brodhag. C'est un ouvrage plus amusant qu'instructif.

Ueber Schwärmerci : De l'exaltation; considérations historico-philosophiques, par J. H. de Wessenberg; Heilbronn, chez Class. Le mot *exaltation* ne rend qu'imparfaitement l'allemand *Schwärmerci*, qui exprime tantôt le plus noble enthousiasme, tantôt toutes les folies de la déraison et du fanatisme, et qui désigne presque tout aussi bien la généreuse exaltation du marquis de Posa dans le Don Carlos, que les fureurs antisociales de Thomas Müntzer. Le noble auteur de ce livre traite surtout des aberrations du sentiment religieux.

ARCHÉOLOGIE ET PHILOGIE.

Suidæ Lexicon græce et latine, ad fidem optimorum librorum exactum post Th. Gaisford recensuit et annotat. crit. instruxit G. Bernhardy; T. I.^{er}, fasc. I.^{er}; Halle, chez Schwetschke, grand in-4.^o

Flores Græcorum tragicorum, ed. et illustr. A. Degener; Leipzig, chez Hartmann (vi et 85 pages, grand in-8.^o).

M. F. Quintiliani institutionis oratoriæ liber X; recogn. et explic. G. A. Herbst; Halle, chez Gebauer (viii et 215 pages, in-8.^o). Il en a paru en même temps un extrait de 92 pages seulement.

C. Plinii sec. naturalis historiæ libri XXXVII; recogn. J. Sillig; vol. IV; Leipzig, chez Teubner. Il reste un volume à publier.

Syntax der lateinischen Sprache : Syntaxe de la langue latine pour les classes supérieures, par W. Weissenborn; Eisenach, chez Bäneke.

Theonis sophistæ progymnasmata . . . adnotationes selectas Joach. Camerarii, J. Schefferi, Chr. Walzii editas, J. H. Lederlini ineditas, Scholia græca et indices addidit C. E. Finkh; Stuttgart, chez Lœflund.

Synesii Cyrenæi Calvitii Ensomium . . . recensuit J. G. Krabinger; Stuttgart, chez Lœflund.

C. Corn. Taciti Opera, ad opt. libr. fidem recognovit et annotatione perpetua instruxit G. A. Ruperti; vol. II. Hanovre, chez Hahn.

MÉDECINE ET PHYSIOLOGIE.

Lehrbuch der speciellen Pathologie und Therapie des Menschen: Manuel de la pathologie et de la thérapeutique spéciales de l'homme, par le D.^r L. Choulant, de Dresde, 2.^e édit.; Leipzig, chez Voss.

Vergleichende Ideal-Pathologie: Pathologie idéale comparée, par le D.^r K. R. Hoffmann; Stuttgart, chez Balz. C'est une singulière idée que celle de M. Hoffmann. Selon lui toutes les maladies du corps humain ne sont qu'autant de retours à une organisation inférieure. Ainsi, par exemple, il voit dans les affections scrofuleuses une ressemblance avec l'organisation des insectes; le scorbut est le sommeil d'hiver de l'homme; dans le catarrhe la tunique pituitaire tend à devenir la peau extérieure, etc. Cela doit être un livre fort amusant et même instructif à sa manière. Il se compose de 687 pages gr. in-8.^o

Systematische Darstellung aller bis jetzt bekannten homœopathischen Arzneien: Description de toutes les médecines homœopathiques connues jusqu'à ce jour, par le D.^r E. F. Rückert, 2.^e édit., T. I.^{er}; Leipzig, chez Schumann.

Kurze Uebersicht der Wirkungen homœopathischer Arzneien: Précis des effets des médecines homœopathiques sur le corps humain, par le même; 2.^e édition, T. I.^{er}

Handbuch der praktischen Pferdekenntniss: Manuel de la connaissance pratique du cheval, etc., par Dieterichs; 2.^e édition.

SCIENCES PHYSIQUES ET MATHÉMATIQUES.

Handbuch der allgemeinen Botanik; Manuel de Botanique générale, par M. Römer, 1.^{re} partie; Munich, chez Fleischmann.

Genera et species Curculionidum, cum synonymia hujus familiæ, auct. C. J. Schœnherr; T. II, 1.^{re} et 2.^e parties; Leipzig, chez Fleischer.

Gründliche Anweisung, Krustenthier, Vielfüße, u. s. w. zu sammeln, etc.: L'art de recueillir, de préparer, de conserver et d'expédier les crustacées, les polypes et les insectes de toutes les classes, par le D.^r C. W. Hahn; Nuremberg, chez Zeh.

Naturgeschichte der drei Reiche: Histoire naturelle des trois règnes,

par G. W. Bischoff, J. R. Blum, etc., 16.^e et 17.^e livraisons; Stuttgart, chez Schweizerbart.

Lehrbuch der analytischen Optik: L'optique analytique par J. C. E. Schmidt, mort professeur à Göttingue, publiée par C. W. B. Goldschmidt; avec 4 planches; Göttingue, chez Dieterich.

Jahresbericht der königlich-schwedischen Akademie der Wissenschaften über die Fortschritte der Botanik im Jahr 1831: Rapport annuel de l'Académie royale de Suède sur les progrès de la botanique en 1831, traduit du suédois de Wickström par Beilschmidt; Breslau, chez Max.

Untersuchung über Keimung, Bau und Wachsthum der Monocotyledonen: Recherches sur la germination, la structure et la croissance des Monocotylédones, par le D.^r G. Duvernoy, de Stuttgart; Stuttgart, chez Brodhag.

Deutschlands Flora: La flore de l'Allemagne, publiée par J. Sturm, 1.^{re} partie; 64.^e et 65.^e livraisons; Nuremberg, chez l'auteur.

Neptunismus und Vulkanismus: Le Neptunisme et le Vulcanisme, ouvrage publié à l'occasion de celui de C. de Leonhard, *Sur les formations des Basaltes*, par Chr. Kapp, professeur à Erlangen; Stuttgart, chez Schweizerbart.

Beitrag zu einer Monographie des bunten Sandsteins, Muschelkalks und Keupers, und die Verbindung dieser Gebilde zu einer Formation: Pour servir à une Monographie sur le Grès bigarré, les Oolithes calcaires et le Keuper, et sur leur combinaison en une seule formation, par Fr. d'Alberti; Stuttgart, chez Cotta.

Der medizinische Blutegel: La sangsue médicale, par K. A. F. Otto, de Rudolstadt; Weimar, chez Voigt.

Herpetologia Mexicana, seu Descriptio amphibiorum Novæ Hispaniæ, quæ itineribus comit. D. Sack, F. Depp et C. G. Schiede in museum zoologicum Berolinense pervenerunt; Pars I, Saurorum species amplectens; edidit D.^r A. F. A. Wiegmann; Berlin, chez Lüderitz; vi et 54 p. grand in-fol. (Prix 12 thalers.)

Hymenopterorum Ichneumonibus affinium monographiæ, genera Europæa et species illustrantes; scripsit C. G. Nees ab Esenbeck; vol. II. Stuttgart, chez Cotta.

Die fossilen Zähne und Knochen, etc.: Les dents et os fossiles dans les environs de Georgengemünd en Bavière, par Herrmann de Meyer; avec 14 lithographies; Francfort sur-le-Mein, chez Sauerländer; in-4.^o

Organisation in der Richtung des kleinsten Raumes: De l'Organisation dans le sens du moindre volume, troisième mémoire lu dans l'académie des sciences à Berlin en 1832, par C. G. Ehrenberg; avec XI tables coloriées, in-folio; Berlin, chez Dümmler; grand in-4.º

Annalen der kaiserl. königl. Sternwarte zu Wien: Annales de l'observatoire de Vienne, par J. J. Littrow et Lambert Mayer, T. XIV; Vienne. LIV et 120 pages in-fol.

Kleine astronomische Ephemeriden: Petites éphémérides astronomiques pour 1835, par Harding et Wieser; 6.º année; Gættingue, chez Vanderhock et Ruprecht.

Die Zeugung der Himmelskörper, deren Wachsthum, Nahrungsweise, Alter und Todesarten: La génération des corps célestes, leur accroissement, leur vieillesse et leurs genres de mort, indiqués d'après les hypothèses des astronomes et des physiciens, par F. Nork; Meissen, chez Gædsche. C'est une mystification, ou peu s'en faut.

Die Wunder des Himmels: Les merveilles du ciel, par J. J. Littrow, directeur de l'observatoire de Vienne; 3 vol.; T. I.º; Stuttgart, chez Hoffmann.

Darstellung der populären Astronomie: Astronomie populaire, par A. Stern; Berlin, chez Reimer.

GÉOGRAPHIE ET HISTOIRE.

Reiseszenen aus Amerika: Scènes de Voyages en Amérique, par le D.ª Adrian, T. I.º; Francfort sur-le-Mein, chez Sauerländer. C'est une compilation spirituelle de plusieurs relations de voyage anglaises.

Der Kanton Zürich: Le canton de Zurich, par Gerold Meyer de Knonau; Saint-Gall, chez Huber.

Geschichte des Mittelalters: Histoire du moyen âge depuis les croisades, par F. Rehm, T. I.º, 1.ª partie, Histoire de l'Orient; Cassel, chez Krieger. C'est le 3.º volume de l'Histoire générale du moyen âge, dont l'auteur a publié le premier volume en 1820.

Geschichte von Oestreich: Histoire d'Autriche, par le comte Jean de Mailath, T. I.º; Hambourg, chez Perthes. Cet ouvrage fait partie de l'Histoire des États de l'Europe, publiée sous la direction de MM. Heeren et Ukert.

Geschichte des alten Griechenlands: Histoire de l'ancienne Grèce, par G. Plass, 3.º vol.; Leipzig, chez Hartmann.

Herzog Georg von Braunschweig: Le duc George de Brunswick et de

Lunebourg, pour servir à l'histoire de la guerre de trente ans, d'après des documens conservés aux archives d'Hanovre, par le comte F. Von der Decken, T.^e II à IV; Hanovre, chez Hahn.

Geschichte der militärischen Ereignisse in Belgien: Histoire des événemens militaires en Belgique, de 1830 à 1832, par le baron Reizenstein II, major au service de Prusse; seconde partie; Berlin, chez Mittler. C'est une histoire du siège d'Anvers. La première partie n'a pas encore paru.

BIOGRAPHIE.

Christian, Gottfried Schütz: Vie du philologue Chr. G. Schütz, avec un choix de sa correspondance avec des écrivains célèbres, par son fils, F. K. J. Schütz, T. I.^{er}; Halle, chez Scharre.

Daniel Müller, etc.: Daniel Muller, enthousiaste religieux du dix-huitième siècle, par E. F. Keller, pasteur; Leipzig, chez Barth. D. Muller est le fondateur d'une secte assez répandue dans le pays de Nassau, à Francfort, etc.

Mittheilungen aus dem Leben des Generals Langermann: Détails sur la vie de l'ex-général polonais Langermann, aujourd'hui au service de la Belgique, par F. Opitz; Gustrow.

Kaspar Hauser, etc.: Gaspard Hauser, sous le rapport physiologique, psychologique et pathologique, par J. M. Zimmermann; Nuremberg, chez Stein. Selon cet écrit, Gaspard Hauser aurait été un habile imposteur.

LANGUE ET BELLE LITTÉRATURE ALLEMANDES.

Gothisch-hochdeutsche Wortlehre: Grammaire gothique-haut-allemande, par Ad. Ziemann; Quedlinbourg, chez Basse.

Vridankes Bescheidenheit: Modestie de Vridank, par W. Grimm; Göttingue, chez Dietrich. cxxx et 438 pages in-8.^o C'est une édition critique du poème didactique du pseudonyme Freidank, un des monumens littéraires les plus remarquables du moyen âge, avec une préface qui est à elle seule un ouvrage important.

Aufsätze aus den Papieren eines Verstorbenen: Morceaux tirés des papiers d'un mort, par le Baron de Hacke; Stuttgart, chez Cotta. Il ne faut pas confondre ce mort avec celui dont le prince Pückler-Muskau s'est fait l'éditeur responsable.

Dramatische Versuche von G. von V.: Essais dramatiques de G.

de V.; Bielefeld, chez Velhagen. Ces Essais promettent un poète dramatique distingué.

Zweiter Band Novellen : Second volume de Nouvelles, du Baron Ch. de Rumohr; Munich, chez Franz.

Der Irrwisch : Le feu follet, Nouvelle par Bohemus (G. Opitz); Stuttgart, chez Weise. C'est une nouvelle application de la fable des Ménéchmes.

Der Virey und die Aristokraten : Le Virey et les Aristocrates, ou Mexico en 1812, par l'auteur du Légitime et des Esquisses de voyages transatlantiques, 3 vol.; Zurich, chez Orell et Fuessli.

PÉDAGOGIE.

Die höhere Bürgerschule : L'École bourgeoise supérieure, par Ch. W. Wiecke, directeur de l'école supérieure de Francfort sur l'Oder; Halle, chez Schwetschke.

Historische Anthologie für Deutschlands Söhne und Töchter : Anthologie historique pour la jeunesse allemande, par le D.^r Schilling; Berlin, chez Amelang; 2 vol. in-8.^o

Ein Märchenkranz : Recueil de contes pour la jeunesse, par Græbner, 2 vol.; Weimar, chez Græbner.

Bunte Reihe : Histoires amusantes et instructives pour les enfans de huit à douze ans, par Amélie Schoppe; Berlin, chez Amelang.

Licht und Schatten : Ombre et Lumière, ou Contes instructifs et amusans pour les enfans de dix à quatorze ans, par le même auteur.

Winterabende : Soirées d'hiver, jeux de société pour l'amusement et l'instruction de l'adolescence, par P. Helmuth; Berlin, chez Amelang.

Sommerabende : Soirées d'été, tableaux de la nature et de la vie humaine pour l'adolescence, par le même.

Handbuch der Geographie : Manuel de Géographie pour les écoles de jeunes filles, par F. Næsselt, 3 vol., 2.^e édition; Königsberg, chez Bornträger.

Die Biblische Geschichte für Taubstumme : Histoire de la Bible pour des enfans sourds-muets, par V. A. Jäger, directeur de l'établissement des sourds-muets et des aveugles à Gmünd; Stuttgart, chez Loeflund.

Kurze Nachricht über die gegenwärtige Einrichtung, etc. : Notice sur l'organisation actuelle de l'établissement d'éducation de Schnepfen-

thal, par Ch. Salzmann, directeur actuel; Schnepfenthal, à la librairie d'éducation.

Lehren der Weisheit und Tugend: Leçons de sagesse et de vertu, présentées dans des fables, contes et poésies, par F. L. Wagner; 16.^e édition; Leipzig, chez Fleischer.

Der kleine Bergmann: Le petit mineur, par Nieritz; Berlin.

Rede- und Denkübungen: Exercices de grammaire et de logique pour les enfans, d'après la méthode de Pestalozzi; Ulm, chez Ebner.

Handbuch der Schuldisciplin für Elementar-Schulen: Manuel de la discipline pour les écoles élémentaires, par Gessert, pasteur et Inspecteur des écoles; Munster, chez Regensburg.

Das goldene Buch für Eltern: Le livre d'or pour les parens sur l'éducation de leurs enfans, par Renner; 2.^e édition; Nuremberg, chez Campe.

Der Kinderfreund: L'ami des enfans, par De Rochow, revu par A. Winter, 10.^e édition, 2 vol.; Paderborn, chez Wesener.

Beschäftigungen für die Jugend: Occupations pour la jeunesse de toutes les conditions, spécialement pour cultiver en eux le goût des arts et de l'industrie, par une société de savans et d'instituteurs, 3.^e et 4.^e livraisons; Stuttgart, chez Balz.

ÉCONOMIE ET TECHNOLOGIE.

Elementarisches Handbuch der industriellen Physik, etc.: Élémens de physique, d'hydraulique et de mécanique industrielles, par le D.^r Gaspard Bernoulli, professeur à Bâle; T. I.^{er}; Stuttgart, chez Cotta.

Geometrie für Gewerbschulen: La Géométrie des écoles industrielles, par F. J. Göebel; Carlsrouhe, chez Groos.

Darstellung der Fabrication des Zuckers: La fabrication du sucre de betterave, par L. A. Krause; Vienne, chez Beck.

NOTA. Nous réservons les *feuilles périodiques* pour un travail spécial.



FÉVRIER 1835.

TOME I,

10

STRASBOURG, DE L'IMPRIMERIE DE F. G. LEVRAULT,
RUE DES JUIFS, N.º 33.

DE L'ÉLÉMENT HISTORIQUE DANS LA SCIENCE
GÉOGRAPHIQUE.

DISSERTATION

LUE PAR CHARLES RITTER A L'ACADÉMIE ROYALE DES SCIENCES DE BERLIN,
1834.¹

Les sciences géographiques s'occupent principalement des espaces sur la surface de la terre; elles ont pour objet la description et les rapports de *vicinalité* des localités, aussi bien dans leur spécialité que dans leurs *phénomènes* telluriques les plus généraux. C'est en cela qu'elles se distinguent des sciences historiques, qui ont à dévoiler, à scruter et à représenter la succession des événements, ou l'enchaînement et le développement des choses dans les individualités et dans l'ensemble. Toutes deux, à la vérité, partent des individualités positives et percevables de la vicinalité contemporaine ou d'un enchaînement successif; mais bientôt, par la géométrie et la chronologie, par des rapports encore commensurables dans le principe, elles passent à l'invisible; là, dans le monde spirituel aussi bien que physique, manque la mesure déterminée et extérieure; mais par contre la mesure intérieure, la loi de la nature, en ressort d'autant mieux. Ainsi toutes deux, parvenues à leurs résultats les plus élevés, sont,

1 *Ueber das historische Element in der geographischen Wissenschaft, etc.; Berlin, 1834.* Nous nous sommes déjà plusieurs fois occupés des immenses travaux de RITTER sur la géographie (voyez ancienne *Revue germanique*, t. IV, et *Nouvelle Revue germanique*, t. VI, p. 201 et 301). Avant de faire connaître par quelques extraits la partie où il traite de l'Asie, nous croyons devoir donner en entier la traduction de cette dissertation, dans laquelle il expose ses grandes vues sur la science géographique. Ce travail, pour être reproduit dans notre langue, offrait plus d'une difficulté à vaincre. Nous n'avons pu prétendre qu'au mérite de la fidélité.

dans l'exposition des rapports et des lois, aussi bien que des développemens, conduites à combiner et à mesurer la pensée. Voilà ce qui oblige aussi ces sciences positives à philosopher.

Quelque pure que l'on imagine la vicinalité contemporaine dans l'existence des choses, elle ne peut, en tant que réalité, exister sans une succession de ces mêmes choses. La science des rapports des espaces occupés par les choses terrestres ne peut pas se passer d'une mesure du temps ou d'un enchaînement chronologique ; la science des rapports des temps remplis par les choses terrestres, ne peut se passer d'un théâtre sur lequel elle doit se développer. L'histoire en exige un pour se déployer ; partout, dans toutes ses formes, qu'un élément géographique soit exprimé ou non, elle doit l'admettre dans ses tableaux. Quelquefois, comme chez Thucydide et Jean Müller, cet élément apparaît d'une manière saillante dès le commencement de leur histoire ; ou bien, comme chez Hérodote, Tacite et autres, il est fondu dans la série de leurs narrations ; enfin, chez d'autres il est omis, et l'histoire n'en retient que le ton et la couleur. Dans une philosophie de l'histoire, telle que la méditaient Bacon et Leibnitz, telle que l'esquissa Herder, telle qu'on a essayé diversement de la continuer, on a dû accorder une place toujours plus importante à cet élément géographique, aux rapports des espaces terrestres.

La science géographique ne peut pas se passer de l'élément historique, si elle doit être une véritable doctrine des rapports des espaces terrestres, et non pas une composition abstraite, non pas un compendium qui fournisse, il est vrai, le cadre et la charpente, pour voir plus loin dans un paysage étendu, mais ne donne point le contenu de l'espace lui-même, dans ses rapports essentiels, dans sa conformité à la loi intérieure et extérieure.

De tout temps le besoin s'est fait sentir de rattacher les sciences géographiques aux sciences historiques. Les géographes, à commencer par Hékataüs, Dikæarch et Strabon, ont transporté dans les domaines de l'histoire leurs plus riches moissons. Les peuples orientaux, tels que les Arabes et même les Chinois, ont travaillé leurs géographies sous une forme toute historique. Les Européens

lui appliquèrent dans le moyen âge le principe de la division, ecclésiastique, et ensuite celui de la division politico-statistique, jusqu'au moment où une école moderne, se débarrassant de ce fardeau étranger, imagina de passer à une prétendue géographie pure, afin de saisir l'essence propre de cette science qui prend toutes les formes de Protée.

Si cette réforme, commencée avec l'Atlas physique de Buache, et l'abrégé de Gatterer, en suivant les divisions naturelles, avait été continuée, il serait résulté de l'exclusion de toute histoire une simple géographie physique ou une prétendue géographie naturelle. Quelque parfaite qu'on eût pu l'imaginer, elle n'eût été qu'une partie de la science géographique, si, considérée dans son entier et d'après la précédente définition, nous la regardons *comme une science de l'espace rempli par les choses terrestres*. Lorsqu'elle se borna à ces faibles essais de compendium, et que, pour être plus pure, elle rejeta toute richesse historique, l'appauvrissement de la science géographique fut d'autant plus frappant, qu'elle ne pénétrait pas assez profondément dans l'essence de la physique générale pour rendre de ce côté à la science ce qu'elle perdait par l'exclusion de l'histoire. Pour procéder encore plus sûrement, ces géographes auraient dû bannir de leur science pure l'élément géométrique et arithmétique ou mathématique. Ces efforts répétés de l'époque n'exercèrent pas peu d'influence sur le système de l'enseignement élémentaire et collégial; ils inondèrent notre littérature de livres d'enseignement et de manuels, mais aucun ne put fournir seulement un compendium géographique satisfaisant. Alors, comme il arrive si souvent, on passa d'un extrême à l'autre. Mécontent de la géographie pure ou naturelle, on en vint à regarder le côté historique comme le plus important de cette science. Quant aux livres destinés à l'enseignement élémentaire ou universitaire, on espéra, par le mélange de l'histoire, leur donner l'assaisonnement convenable et la plus haute importance. Autrefois on regardait comme géographie militaire celle où étaient indiqués les routes, les ponts, les champs de bataille, les forteresses, le nombre des troupes, etc., ou comme

géographie politique et statistique celle où les divers éléments de l'État étaient placés les uns à côté des autres, ou bien représentés par des chiffres; de même on croit maintenant ennoblir la souche de la science géographique, et lui donner sa véritable valeur, en y greffant les différentes branches de l'histoire. Après différents essais de ce genre a paru dernièrement le *Manuel de géographie des temps anciens et modernes pour les écoles primaires* (par Schacht), dans lequel, à chaque description géographique d'un lieu et d'un pays, on ajoute un appendice historique contenant des anecdotes tirées de l'histoire spéciale ou un coup d'œil historique général qui se rapporte à la localité. Par exemple, à l'occasion des Grisons on trouve une courte histoire des Boétiens; quand l'auteur arrive au bord du Rhin, il rapporte un aperçu historique sur la république suisse, les combats des Romains et des Francs dans ce pays, une esquisse de l'histoire de Hollande, etc. Ces additions sont ordinairement dignes d'éloge, instructives et le plus souvent bien travaillées. L'année dernière parut avec prétention une nouvelle géographie pour les classes supérieures des gymnases, c'était le travail d'un savant (Volger), dans lequel chaque paragraphe relatif à des pays, à des peuples, à des villes ou à des montagnes, en contient aussi, dans un court espace, l'histoire et les dénominations, avec une description de leur état dans les temps antiques, le moyen âge, les temps modernes et même les temps les plus récents. C'est ce qu'il appelle géographie comparée, parce qu'elle doit présenter la science de la terre historiquement et comme un tout: les temps antiques et le moyen âge pour l'école, les temps modernes et récents pour la pratique. On ne saurait refuser un certain mérite d'utilité à cet ouvrage, ainsi qu'au précédent; pourtant, sans méconnaître ce que les travaux de ces deux hommes, qui sont nos amis, contiennent de bon, sans vouloir les critiquer non plus que tant d'autres essais semblables, il faut avouer qu'il n'en est résulté aucun progrès scientifique, qu'il n'y a rien eu à gagner pour le véritable enseignement, qui depuis le point de départ jusqu'au dessin le plus parfait de l'ensemble, ne peut dans aucun point se passer de la cohérence scientifique.

C'est un fâcheux pronostic pour une science lorsqu'elle a besoin de tirer d'une autre science ses charmes et son utilité pratique; si elle n'a pas son propre germe de développement, d'autres sciences et la vie même ne la féconderont pas; le mort-né restera inanimé, aucun vernis trompeur ne le rendra vivant. Elle ne pourra servir en aucune manière au développement de l'esprit humain, elle ne méritera aucune place au milieu des sciences de l'école.

La science géographique, par sa nature même, ne pouvait provenir, dans le commencement, que de l'observation isolée des individualités locales de l'espace, rattachées aux apparitions de personnages historiques, individus, peuples ou systèmes d'empires et d'États. Elle ne pouvait que s'accroître par additions successives, jusqu'à ce que par la découverte de l'objet entier de son travail, de tout le globe, dans toutes ses parties, elle parvint à une connaissance propre de son essence, pour s'élever de la description à la loi de ce qui est décrit, pour arriver, non à une simple énumération, mais à une *doctrine des rapports des espaces remplis par les choses terrestres*, pour monter jusqu'à la connexion causale de leurs phénomènes telluriques locaux et généraux (*ut, cum eventis, causæ copulentur*, ainsi que Bacon de Véralam l'a dit depuis long-temps). Dans le champ qu'elle occupe, et qui comprend toutes les formes du globe terrestre, dont les larges surfaces dans les connexions telluriques de la terre, ou dans leurs parties organiques isolées, ressemblent à une mosaïque bigarrée par la variété innombrable de ses productions naturelles, dans ce vaste champ, dis-je, vient encore se confondre toute la suite des temps.

Quel est proprement le problème qu'elle a à résoudre pour les espaces du globe remplis par les choses terrestres? Elle doit rechercher leurs rapports tous ensemble, c'est-à-dire ceux des espaces, ceux du contenu et les relations des deux. Ainsi:

D'abord les rapports arithmétiques ou la détermination des distances et des grandeurs.

Ensuite les rapports géométriques des espaces, ou leurs figures, leurs formes, leurs positions.

Enfin, aussi les contenus matériels de l'espace, non d'après les matières, les formes et les forces des matériaux, non d'après les lois de la nature, car c'est là le but des sciences naturelles, de la physique et de la chimie, mais considérés d'après les rapports, les sphères et les lois de leur distribution sur la terre, ce que ces sciences ne touchent qu'accidentellement, et aussi d'après les phénomènes qui proviennent de leurs combinaisons terrestres entre elles, comme celles des positions, des figures et des formes avec les grandeurs et les distances.

A ces contenus matériels résultant des forces de la nature et des objets des trois règnes, savoir : l'écorce de la terre dans ses connexions telluro-géognostiques, ou revêtement végétal examiné dans son tissu et son étendue, le monde animal dans les zones et les sphères de vie de ses genres divers, se rattache aussi le monde humain avec ses populations et ses individus. Ceux-ci ne sont pas attachés au sol, mais cependant le sol les modifie dans leur développement physique et spirituel. Ainsi les rapports des conditions de ces espaces avec le monde inanimé aussi bien qu'avec l'organisme vivant, avec le développement des hommes, des peuples et même de tout le genre humain, forme nécessairement une partie importante de cette science géographique. Mais si toutes les lois et toutes les combinaisons qui en résultent, ne sont pas fixes, et sont comme soumises à un développement physico-cosmique particulier, d'un autre côté, le genre humain, dans ses individus comme dans ses peuplades, suit, d'après des lois éthiques, son développement propre dans son individualité comme dans sa totalité; mais aussi long-temps qu'il progresse sur la terre, il se trouve placé dans un conflit modificateur avec le développement physique et progressif du lieu qu'il habite, avec la terre comme planète. Ces rapports et ces conditions progressives de la planète et de ses localités avec le genre humain, ces rapports et ces conditions toujours autres dans la suite des temps, passant du physique au corporel et au spirituel, sont aussi la clef du problème de la science géographique.

Son domaine paraît d'abord s'étendre à toutes les sciences

humaines; alors, quand on méconnaît l'essence de son objet, au lieu d'aller en profondeur, on s'étend sur la superficie, et par surabondance on se prive de la production des plus nobles fruits; ce champ qui lui est propre est, conformément à l'observation, assez bien déterminé pour préserver celui qui le cultive de tout égarement nuisible dans les domaines voisins, pour épargner les forces et le temps nécessaires à un travail essentiel, au lieu de jouer avec l'écorce.

Cette observation de l'ensemble est seulement ce qui nous donne la mesure des parties, et nous conduit maintenant à placer quelques remarques spéciales sur ce qui nous paraît être dans la science géographique l'*élément historique*, destiné en général à lui donner son importance la plus vaste et la plus vraie, au lieu de l'en dépouiller comme c'est l'ordinaire.

Là où une recherche approfondie sur cette matière ne serait pas praticable, nous tirerons seulement quelques parties de la masse; elles seront pour les autres des types sur lesquels nous ferons quelques courtes remarques.

Les espaces, les temps, les figures et les formes, les objets qui remplissent les espaces, considérés dans leurs constructions et organisations sur la planète, demeurent toujours les mêmes dans leur valeur, mais non dans leurs relations avec le globe, considéré comme habitation du genre humain. Ainsi dans la succession des siècles leur valeur relative change réellement. L'observation apprend que de siècle en siècle et de dix ans en dix ans, la manière dont l'espace est rempli est toute différente. Si l'homme, pour me servir d'une expression de M. de Humboldt, se crée de nouveaux organes, au moyen d'instrumens plus exacts qui agrandissent la sphère resserrée de ses sens, pénètre sous l'écorce de la terre comme jusqu'au fond de la mer; si l'homme, dis-je, au moyen du baromètre et du thermomètre, des oscillations du pendule, des sondes, des puits artésiens, etc., amène à sa portée la température des profondeurs, les terres et les eaux inconnues, les couches salées, les couches de terres et d'eaux, et tout ce qui s'y rapporte, que résulte-t-il de ces opé-

raisons? sinon que ces espaces remplis de l'écorce planétaire sont avec l'homme dans des rapports tout autres que les précédens rapports de son habitation. Au moyen de ces nouveaux organes, le baromètre, l'hygromètre et autres instrumens de mesurage, par les lunettes, l'astrolabe et autres inventions de l'esprit humain, le cercle de la vue et des sens de l'homme s'est réellement étendu. Le monde extérieur s'est ainsi rapproché de lui, les relations des rapports de l'espace sont devenues autres pour le globe habité par l'homme.

Non-seulement les distances en hauteur et en profondeur, mais aussi les différences des espaces dans toutes les directions, sont transformées par les progrès analogues d'une télégraphie universelle. La découverte des nouveaux organes mentionnés, les progrès scientifiques, les développemens de la civilisation, qui font que les peuples apprennent à s'étendre dans d'autres espaces, comme les plantes et les animaux passent avec avantage dans d'autres zones climatiques, ont amené ce résultat que des extrémités éloignées de la terre, soit vers les glaces du cercle polaire, soit sur les sommets les plus élevés, soit des îles isolées, perdues dans l'Océan et dont le genre humain n'avait aucune connaissance, sont entrées dans le cercle de la communauté des peuples civilisés. Ce qui jadis ne paraissait pas possible, est ainsi arrivé; ce qui était éloigné et inaccessible, se trouve plus rapproché, et tout cela est même entré dans le domaine des relations journalières.

Le contenu des espaces se montre sur la terre sous deux formes : le solide et le fluide, l'immobile et le mobile; aux distances des espaces occupés par les localités solides, il faut ajouter aussi les différences des espaces des formes fluides ou liquides, ou le mouvement remplissant les espaces autour de la terre. Leurs rapports sont de deux espèces : ceux d'espace et ceux de temps dans lesquels ont lieu leurs mouvemens. Ce mouvement remplissant l'espace est ensuite de deux espèces : 1.° purement physique, en vertu des lois de la mécanique, de la physique, de la chimie, telles que la diffusion et le mouvement des impondé-

rables, de la chaleur, de l'électricité, du magnétisme, etc., où les diffusions coïncident peut-être plus ou moins dans les mêmes limites avec les productions d'après l'espace et le temps; 2.^o ou bien, c'est un mouvement qui remplit matériellement l'espace, et qui a autour du globe ses limites déterminées dans l'espace et le temps: tel est le système des vents, le flux et le reflux, les courans de la mer, les métamorphoses de l'atmosphère dans la formation des nuages et des météores de toute espèce; en outre, tout ce que ces phénomènes mettent en mouvement, les particules terrestres ou les corps se mouvant mécaniquement et sans volonté, qu'ils soient vivans ou privés de vie.

Nous avons dit que ces rapports étaient de deux espèces, parce qu'à ces mouvemens purement physiques viennent se joindre ceux qui sont animés et qui appartiennent à la vie terrestre du globe, lorsque l'homme, dominant le mouvement qui remplit l'espace, en fait le véhicule de ses efforts, au moyen, par exemple, de la voile, de l'aréostatique, de la force du cheval, de la rapidité du renne, du dromadaire ou des bâtimens à vapeur, etc. Par là, non-seulement les espaces du monde terrestre et leurs rapports les plus importans peuvent être placés dans une autre position à l'égard du genre humain, mais aussi les temps dans lesquels ces espaces ont été non-seulement découverts et touchés, mais encore atteints d'une manière durable, sont réellement entrés dans le cercle de la vie journalière des peuples du globe.

Ils sont importans et grands, les changemens produits par les volcans, les tremblemens de terre, les déluges et autres révolutions de la nature qui fixent l'attention du moment; mais ils sont plus grands, les changemens qui se sont accumulés peu à peu sur le globe, presque inaperçus, quoique sous les yeux de l'histoire, dans leur connexion avec la nature de la planète considérée comme maison d'éducation du genre humain; ces changemens l'ont faite toute autre qu'elle n'était dans les premiers siècles, ils ont établi des rapports tout autres entre ses espaces remplis. Voilà la grande dot du genre humain, celle qui lui est donnée pour les siècles,

futurs; il doit apprendre peu à peu à se servir de sa demeure, de sa hutte terrestre, comme l'âme à l'égard du corps, comme l'enfant en grandissant et qui devient jeune homme apprend à faire usage de sa force, de ses membres, de ses sens, de ses mouvemens et de ses fonctions, s'élevant jusqu'aux exigences les plus spiritualisées de l'esprit humain. Sa tâche est ici égale à celle du planteur, qui se met peu à peu à connaître avec tous ses avantages le champ qu'il a d'abord travaillé. Déjà, par l'animation du mouvement remplissant l'espace, dans le temps des Phéniciens l'Orient indien fut rapproché de l'Hespérie européenne; par elle, au temps de Colomb, la seconde moitié du globe, depuis long-temps présumée, mais non encore visible et aussi éloignée que la lune, fut unie à la première. Par ce mouvement animé, l'hémisphère sud-occidental de la terre, l'Australie avec ses milliers d'îles éparses, a été depuis un demi-siècle rattaché par tous ses points à l'hémisphère continental et nord-oriental; les rives de la planète qui paraissaient séparées ont été dans toutes les zones rattachées à l'ensemble, ont été élevées jusqu'à l'unité pour le système de la science, pour le monde civilisé, pour la vie vulgaire, pour les relations journalières, exerçant encore une influence remarquable sur l'histoire, la politique et la civilisation générale.

Dans ce changement des rapports physiques de la terre produit par l'élément historique, est la différence essentielle entre la géographie comme science de l'ensemble des rapports de la terre du côté tellurique, et cette partie de l'astronomie qui, s'occupant de l'univers et de notre système solaire, considérant la terre dans le nombre des planètes, la fait entrer dans la sphère de ses observations, soit à cause de ses rapports cosmiques, soit à cause des rapports fixes et absolus d'espace et de temps, mais non pas des rapports relatifs et telluriques. Les distances mobiles des planètes entre elles et leur course toujours égale autour du soleil, n'ont amené, depuis le temps des Sésostris, aucun changement dans la nature de notre système solaire, quoiqu'elles aient déterminé une progression de nos signes; mais

les distances telluriques, fixées en apparence par les formes rigides, ont changé; sous les Ptolémées, depuis la navigation d'Hippolus dans l'océan indien, avec le secours des moussons, l'éloignement de l'Inde aux rives égyptiennes de Bérénice fut diminué de moitié, et combien depuis cette époque les rives de ce monde indien se sont encore rapprochées de tout l'Occident par le mouvement animé des formes fluides.

La géographie, considérée comme science, se distingue aussi de toutes les branches de la physique et des sciences naturelles, dont les objets coïncident souvent avec les siens. Elle se distingue en ce sens, que ces dernières scrutent également les forces de la nature et les organismes d'après leurs lois intimes dans leurs effets et leurs mouvemens; mais ne les considèrent pas dans la sphère tellurique, ni comme véhicule des mouvemens animés, ni dans l'ensemble des phénomènes du globe, ou les changemens et les modifications qui en résultent pour son existence. Le système du monde reste le même dans ses rapports, immuable et absolu. Le système de la nature, quoiqu'il ne présente dans les descriptions des sages Salomon et Aristote qu'une somme minime d'individualités en comparaison de la variété et de l'abondance actuelle, est pourtant, quant à son essence, à ses lois intimes, aux organisations et aux phénomènes, demeuré le même dans tous les temps, bien que les sphères d'extension et de culture des productions de la nature se soient diversement modifiées, aussi bien que le nombre des individus. Mais le système de la terre n'est pas demeuré le même, sinon dans sa vie cosmique et physique, du moins dans sa vie historique.

Le système de la terre est resté un et persistant, il ne devait pas se rajeunir par une nouvelle procréation, ainsi que les organisations vivantes et isolées le font dans les générations nouvelles; comme sphère tellurique limitée à un degré particulier de l'existence une fois acquise, il ne devait pas non plus, par l'agent chimique et la polarisation, semblable dans ses parties à la forme du cristal, atteindre le but terrestre de la perfection dans le premier moment de son existence et de sa configuration; ainsi le

système de la terre ne pouvait pas, comme celles-là, se reformer toujours de nouveau, ni, comme celles-ci, perdre par le détritua et la dissolution la forme une fois donnée. Il conserva, comme les autres planètes de son système solaire, les mêmes rapports cosmiques; mais pendant que les planètes voisines ne souffrent aucun changement individuel relativement appréciable pour nous, notre système terrestre, pendant sa longue durée, était soumis à l'influence de toutes les puissances terrestres, soit mécaniques, physiques ou intellectuelles apercevables pour nous, la progression de ces influences ascendantes ou rétrogrades étant encore compliquée avec la marche de l'histoire humaine.

Ainsi que les espaces et les temps, beaucoup de formes et de figures ont été changées par les soulèvemens, les éruptions, les éboulemens, les tremblemens de terre, les inondations; beaucoup d'espèces de matières l'ont été par le détritua et la pourriture, beaucoup de principes ont été transformés par la chimie; beaucoup de forces sont devenues autres. Les formes les plus escarpées ne sont pas restées toujours inabordables, beaucoup ont été anéanties, transformées, contournées, escaladées, percées (par la puissance de la nature, par la construction des routes et des canaux). L'usage de beaucoup de matières a été reconnu, elles ont été utilisées, métamorphosées; elles ont été diminuées ou accumulées (les décombres, le humus, la tourbe). Beaucoup ne sont plus demeurées cachées comme des produits d'espaces isolés. Beaucoup d'organismes ont disparu entièrement, ont diminué de nombre, ont été repoussés d'un espace dans un autre. Que l'on songe seulement à ces groupes de pétrifications produits des eaux de la mer ou des eaux douces, au déplacement des flores sauvages par les flores cultivées (par exemple en Égypte et en Lombardie), combien de populations ont été déplacées par des peuples barbares ou civilisés dans toute l'Asie intérieure et l'Amérique; que l'on considère la destruction du gibier, des troupeaux, des bêtes à fourrure, des forêts, l'expulsion du colosse des mers polaires et des troupeaux d'éléphans. Ainsi des forces de la nature autrefois sauvages et destructives, ont été domptées ou adoucies, les in-

fluences climatiques ont été dominées par les moyens de culture; le monde des tropiques aussi bien que le cercle polaire, et la moitié opposée à l'ancien monde, le nouveau, ont subi l'influence européenne; ce qui manquait dans un grand nombre de localités est devenu surabondant par l'art et la culture : la civilisation a partout enseigné à braver la nature.

Est-ce donc que presque tous les espaces du globe remplis par les choses terrestres ne devaient pas ainsi, dans leurs rapports relatifs, acquérir une valeur toute différente de celle qu'ils avaient précédemment? est-ce que leur position ne devait pas être entièrement changée?

On ne peut méconnaître que l'influence des puissances naturelles, modifiant le développement des peuples, ne dût toujours céder de plus en plus, en proportion des progrès de ce dernier. Dans le commencement de l'histoire humaine elles exercèrent, comme impulsion de la nature, une influence décisive sur le premier développement de l'humanité à son berceau. Nous rapportons ainsi à un temps qui nous est entièrement inconnu les différences que nous observons encore entre les caractères des différentes races humaines, entre les groupes de peuples physiquement distincts.

Cette influence dût diminuer. L'homme isolé entre dans la période de vie qui lui est assignée en sortant des gènes de l'enfance, qui, plus que la période virile, est soumise aux influences naturelles. L'humanité civilisée, ainsi que l'homme isolé, s'arrache peu à peu aux liens modificateurs de la nature et de son habitation. Ainsi les influences des mêmes rapports naturels et des mêmes dispositions telluriques des espaces remplis, ne demeurent pas égales à elles-mêmes dans tous les siècles.

C'est pour les populations stationnaires seulement que la physique du globe ne se dérange pas, tandis que pour celles qui avancent ou reculent dans la civilisation, elle oscille et se métamorphose continuellement. Quelques exemples tirés de ce qui s'est passé pour des espaces isolés de la terre, l'expliqueront aussi pour des portions du globe. Le premier habitant de

la vallée sablonneuse du Nil était un enfant des déserts, comme son voisin de droite et de gauche, le Libyen, qui est encore aujourd'hui l'Arabe nomade. Mais le peuple cultivé de l'Égypte en fit, par le moyen des canaux, le plus riche grenier de la terre ; il surmonta les obstacles que lui opposaient des déserts de pierre et de sable ; par une sage distribution de la forme fluide au travers de la forme solide pour l'arrosage, il créa au milieu de ces déserts le pays le mieux cultivé, le plus riche en monumens. Par la paresse et l'esprit tyrannique des générations qui plus tard se succédèrent, jusqu'à la domination des Osmanlis, une partie de la vallée, telle que la Thébàide, redevint un désert, ou, comme la riche Maréotide, se changea en un pays marécageux. Ainsi les modifications des surfaces horizontales de beaucoup de contrées progressant toujours, non-seulement leurs espaces à elles furent ainsi transformés, mais aussi les espaces voisins éprouvèrent des changemens notables dans leur situation propre ; elles arrivèrent jusqu'aux relations nationales et commerciales les plus étendues.

Pour certaines formes solides on doit admettre de telles influences de transformation non-seulement sur de petits pays, mais encore pour de vastes territoires. Ainsi, par exemple, dans les premiers siècles après la naissance du Christ, le sud cultivé de l'Europe était séparé par une grande muraille naturelle du nord encore inculte des Celtes et des Germains. Cette muraille était cette haute chaîne des Alpes, impénétrable, impraticable, et qui traverse le milieu de l'Europe de l'Ouest à l'Est. Au sud de cette chaîne étaient les États civilisés de l'ancien monde ; avec son versant septentrional commençait le nord barbare. Ce caractère de muraille élevée par la nature même entre ses propres quartiers, comme entre les domaines des peuples, a disparu dans la moitié du dernier millénaire ; dans le siècle qui vient de s'écouler, la beauté de la nature et les travaux qui l'ont rendu accessible, ont fait de cet obstacle pour l'Europe entière un pays commun qui attire les peuples. Du milieu de cette chaîne, autrefois un désert, s'est développée

historiquement une série de peuples et d'États civilisés, à partir de la Provence jusque dans la Stirie ; les gorges les plus profondes sont peuplées, ainsi que les sommets les plus élevés ; avec les abatis les forêts ont disparu, toutes les vallées et toutes les chaînes sont accessibles, et même pour des fardeaux praticables dans presque tous les sens. Ce qui était entre le Sud et le Nord un obstacle aux temps d'Hannibal et de César, s'est changé en un pays de passage ouvert dans toutes les directions. Il faut l'avouer, comme le cheval sauvage et farouche des steppes du Turkestan a été dompté et est devenu le plus bel animal domestique du monde civilisé, de même ce segment alpin de l'anneau terrestre est entré dans des relations tout autres avec les contrées environnantes. L'influence de cette forme grandiose de la nature perd toujours de plus en plus sa puissance, elle n'enchaîne plus les peuples. Si la nature physique et les dimensions demeurent presque les mêmes, d'un autre côté, par les organes nouvellement créés, par le mouvement animé, par les progrès de la civilisation, l'élément historique enseigne aux peuples à se mouvoir libres et dégagés des conditions de la nature. La force de l'homme et des peuples maîtrise toujours de plus en plus ces conditions.

L'Oural, la chaîne frontière orientale de l'Europe, est sur la voie des progrès de cette espèce, mais seulement à moitié chemin. Après avoir été un obstacle entre deux parties de la terre qui depuis des milliers d'années avaient accompli leurs fonctions, ce n'est qu'à partir du règne de Pierre-le-Grand que cette chaîne de montagnes a commencé à devenir un pays de transition entre l'Europe et l'Asie. Il viendra peut-être un temps où ce pays de passage ne sera plus une séparation de l'ancien monde, comme il l'a été depuis Hérodote entre l'Orient et l'Occident ; oui, cette période paraît pour ce pays plus rapprochée qu'elle ne l'est pour la muraille rarement franchie du sauvage Caucase, quoique celui-ci soit bien plus près du centre du plus antique sol classique de l'histoire du monde. En envisageant de cette manière comment l'élément historique s'immisce dans la nature physique,

et la disposition des formes des montagnes dans toutes les zones de la terre, on voit se développer une suite de rapports qui ne peut être appelée ni physique ni historique, on découvre le riche territoire du domaine tellurique de la science géographique.

Il en est des formes des pays plats, des pentes des vallées, des chaînes de montagnes, comme il en est de celles des déserts de sable, des steppes, des forêts primitives, des pays maritimes, des pays marécageux et autres.

Il en est des portions de territoires et de mers, comme il en est des continents entiers et des océans. Dans le principe les côtes, les mers, les océans n'étaient que des obstacles sur la planète; les formes les plus fluides, seulement celles de l'atmosphère, les franchissaient. Les trésors métalliques des différentes parties de l'écorce terrestre, la végétation, le monde animal, le monde des peuples, tous n'entrèrent que plus tard dans les sphères toutes changées de leur extension; précédemment un petit nombre seulement, et indépendamment de la volonté, fut porté de côte en côte par les vents et l'Océan, tels le sable mouvant, la noix de coco, le bois flotté, les blocs de glace, les holothuries, le tamogéon. Maintenant les mers ne séparent pas, comme jadis, les pays et les parties de la terre; ce sont elles qui lient les peuples et leur donnent un sort commun, elles offrent le moyen d'union le plus sûr et le plus commode depuis que la navigation s'est élevée au plus haut degré de perfection, depuis que le transport le plus rapide et le plus facile par la vivification du mouvement des élémens fluides, qui comprennent le plus grand espace du globe, $\frac{3}{5}$ contre $\frac{2}{5}$, est devenu le lien de tous les peuples civilisés.

Le progrès de la navigation océanique a rendu tout autre qu'elle n'était jadis, la position des parties de la terre, des continents et des îles.

Ainsi le rocher volcanique de Sainte-Hélène, qui a été comme non existant pendant des milliers d'années, est devenu depuis trois siècles la station des navigations lointaines; malgré son éloignement océanien, il est devenu dans le commencement du

dix-neuvième siècle une île voisine de notre partie de la terre, sous la protection des puissances européennes.

Le cap de Bonne-Espérance, que la marine portugaise, la première du quinzième siècle, s'efforça d'atteindre pendant un siècle (depuis Henri-le-Navigateur jusqu'à Barthel, Diaz et Vasco de Gama); le Cap, par la connaissance exacte que nous avons des vents, des courans, des saisons, n'est plus qu'un point de passage pour aller d'une partie du monde à l'autre. Ce trajet de 2000 milles géographiques (directement 1400), entre les 50° et 40° degrés de latitude septentrionale et méridionale, est régulièrement parcouru en 55 à 60 jours; alors le navigateur, monté sur une frégate armée de voiles, franchit en 24 heures un espace de 40 milles allemands. La partie sud de l'Afrique est aujourd'hui éloignée du nord de l'Europe d'un nombre de jours moindre que n'était autrefois le nombre des années.

Pour un voyage en Chine, à partir du canal britannique jusqu'à Canton, on employait, à la fin du dix-huitième siècle, de huit à neuf mois, soit pour aller, soit pour revenir, lorsqu'on était heureux, et quelquefois plus long-temps. Aujourd'hui ce même passage, qui embrasse plus de la moitié du globe, se fait dans la moitié de ce temps, en quatre mois, rarement on en emploie cinq. Ici à Berlin, au milieu des terres, nous avons reçu le 3 Mars 1832 des nouvelles de Canton datées du 16 Octobre 1831; ainsi en quatre mois de temps, et encore s'étaient-elles arrêtées aux Philippines. D'après le relevé des treize dernières années, tous les vaisseaux partis de Londres pour Bombay ont employé un temps moyen de 121 jours; les plus lents y ont mis 142 jours, les plus rapides ont parcouru cette distance en 103 jours.

Il en est maintenant de même pour tous les trajets océaniques, et les rapides voiliers de l'Amérique septentrionale, qui répondent mieux aux besoins de leur situation plus insulaire, mettent un temps moindre d'un tiers à parcourir le même espace océanique que les vaisseaux anglais. Le paquebot de New-York à Liverpool n'emploie pas toujours seize jours entiers à ce trajet de 800 milles géographiques; il parcourt ainsi 50 milles géogra-

phiques en 24 heures. Le trajet jusqu'à Londres se fait en 25 jours. L'océan Atlantique est donc changé en un bras de mer ou en un grand canal.

Les mers intérieures et étroites, les bras de mer, sont, au moyen des bâtimens à vapeur, comme couverts de ponts marins pour le passage le plus rapide en comparaison avec la route de terre; cette voie est praticable dans la Baltique du Nord, au moins une moitié de l'année; dans la Méditerranée du Sud, et le Levant pendant l'année entière. Le *Météore*, premier essai de paquebot à vapeur pour les rapports méditerranéens des stations du Levant avec l'Angleterre, a pris des lettres de Corfou du 3 Mars, de Malte du 7, de Gibraltar du 10, et les a apportées le 24 à Falmouth; cependant il s'était arrêté à Cadix pour prendre des chargemens.

Dans les régions de l'Océan où règne le calme, comme dans les eaux de l'Éthiopie, la navigation à voiles était réduite à l'impuissance; la navigation à la vapeur l'a délivrée de ses chaînes: et c'est dans ces mers redoutables qu'elle est le plus rapide.

Les eaux des continens, les fleuves gigantesques ont perdu de leur longueur primitive; ils sont réduits généralement à la sixième ou septième partie de leur grandeur réelle; la direction de leur cours est devenue double par le mouvement de la vapeur; on les descend et on les remonte également.

Le système du Mississippi, un des plus grands fleuves de la terre, renfermant à peu près 54,000 milles allemands carrés, c'est-à-dire la surface d'un tiers de l'Europe arrosée par le réseau de ses mille bras, traverse cet espace depuis sa source jusqu'à son embouchure dans son canal le plus long; le Missuri, sur un développement de 730 milles allemands; le bras du Mississippi, l'Ohio, l'Illinois et autres de ses affluens, ont aussi une étendue considérable. Sur le réseau de ce système de fleuves il y a maintenant 300 bateaux à vapeur en mouvement. On parcourait péniblement un espace de 100 milles allemands en 60 à 70 jours pour remonter sur l'Ohio depuis Cincinnati jusqu'à Pittsburg; la même distance est maintenant parcourue en neuf jours. A Cin-

cinnati seulement, depuis 1811 jusqu'à 1831, dans l'espace de vingt ans, on a construit 111 bateaux à vapeur pour la navigation sur ce réseau de fleuves; en y comprenant ceux établis sur les fleuves occidentaux (*Western Waters*) des États-Unis, ils s'élèvent au nombre de 348, dont 198 étaient en activité dans l'année 1831. Louisville sur l'Ohio et Saint-Louis, la principale ville de commerce du Kentucky, située au confluent du Missouri et du Mississippi, sont éloignées de 126 milles géographiques: entre ces deux villes il y a toujours six bateaux à vapeur, qui vont et reviennent en dix ou onze jours, et de Saint-Louis où le colossal Mississippi présente, jusqu'à la Nouvelle-Orléans, lieu de son embouchure, un développement de 240 milles géographiques, il y a toujours un nombre égal de bateaux à vapeur, qui vont et reviennent dans 24 et quelquefois 18 jours. Ces lieux et toutes les contrées qui en dépendent, sont dont rapprochés les uns des autres d'une manière remarquable. Tout le système du Mississippi, à partir du golfe du Mexique jusqu'au Michigan et au lac Huron, a de cette manière acquis des dimensions toutes différentes: à partir de la Nouvelle-Orléans, en marchant contre le courant et contre les cataractes de l'Ohio, on atteignait (en 1816) Pittsburgh en trois semaines; vraisemblablement on y parvient maintenant dans un temps plus court.

Les puissances mobiles de la nature sur les continens, jusqu'ici indomptées, sont de cette manière soumises à l'homme dans toutes leurs directions; le déplacement de tous les rapports continentaux vers l'intérieur des pays d'où jaillissent tous les fleuves, a dû en être une conséquence nécessaire, malgré la physique inflexible de l'écorce rigide de la terre.

Si dans d'autres parties de la terre on n'observe pas, comme en Amérique, cette métamorphose dans des proportions aussi colossales, néanmoins, que ce soit en grand ou en petit, elle produit les mêmes effets; il en est résulté aussi des mouvemens inattendus et des relations nouvelles, et lors même que ce seraient d'abord les moins importantes, celles de l'espèce topographique, celles relatives aux cours du marché et aux distances plus courtes,

elles ne sont cependant pas restées sans influence sur la civilisation générale. L'échange des productions les plus fraîches, sans parler du commerce en gros, sera accéléré, si, par exemple, au moyen de la navigation à vapeur sur le Rhin allemand, les forêts d'arbres fruitiers du Palatinat, de Heidelberg et du Rhingau envoient aux marchés de Londres les primeurs en cerises et en raisins, ainsi qu'on l'a fait l'année dernière. Dans l'Inde aussi, le Gange porte déjà ses bateaux à vapeur, depuis Calcutta jusque dans les provinces supérieures de l'Hindostan, jusqu'à Benarès, Agra et Delhi. Antérieurement, cette navigation, à cause des obstacles apportés par les vents et les eaux, exigeait quatre mois, maintenant on n'y emploie que deux à trois semaines avec le paquebot *la Comète*, de la force de 24 chevaux. Le golfe du Bengale est en relations régulières et non interrompues, malgré toutes les saisons, avec le golfe de Martaban, avec Rangoon à l'embouchure de l'Irawaddi, le grand fleuve d'Awa; il l'est même jusqu'à Singapore, à l'époque des moussons qui règnent dans le détroit de Malacca. Le Chinois seulement, qui est partout stationnaire, méprisa la *première chose à feu* (ainsi qu'il la nomme), qu'il vit à Canton pour la première fois; tant qu'il manifesterait cette indifférence (peut-être apparente seulement) à l'égard des progrès des étrangers, les distances horizontales dans l'intérieur de l'empire chinois resteront toujours les mêmes, pendant qu'elles se modifieront dans les domaines voisins, tels que l'Australie et l'Inde. Par ce mouvement animé les relations des peuples changent avec les espaces des territoires et suivent leurs modifications; les colonisations, la marche du commerce et les expéditions militaires le démontrent suffisamment. Nous rappellerons un seul fait comme un exemple remarquable des derniers temps. Au moyen de la navigation à la vapeur, l'ambassade anglaise est restée en sécurité au milieu de peuples déloyaux. Par une navigation rapide sur l'Irawaddi jusqu'à Awa, résidence des Birmans, John Crawford, montant *la Diana* et toujours à l'abri des influences locales, parcourut en vingt jours, depuis Rangoon jusqu'à Awa, une distance de 108 milles géographiques. C'est ainsi que l'on put

hâter le traité de commerce avec l'Inde, par lequel on mit fin à la guerre des Birmans en Octobre 1826.

La partie australe du Sud n'est plus aussi éloignée de l'Europe qu'elle l'était autrefois; quoiqu'elle ne soit pas découverte depuis un siècle, cependant elle entre avec une progression rapide dans la sphère de civilisation de ces parties continentales de la planète historiquement et plus anciennement développées. Aborder aux terres australes, se fait aujourd'hui plus commodément et plus promptement que d'aller dans le milieu de cette partie voisine du monde, dans l'Asie centrale, d'où nous sont venus les premiers germes de civilisation! La marine parcourt maintenant les mêmes espaces dans d'autres temps; tous les lieux de relâche sur les côtes des mers du Nord ou du Sud, sur toutes les côtes de l'ancien et du nouveau continent, dans tous les groupes d'îles, offrent un asyle, ont leurs chantiers, leurs guides et leurs pilotes; ils sont devenus des membres animés de l'océan.

Par la domination intelligente de l'homme et par les progrès des siècles, la nature de la terre, la physique tellurique, relativement à la vie commune des peuples, peut acquérir peu à peu et de tous côtés une forme, une valeur tout autre. Elle l'a déjà même acquise. Le monde occidental est plus près de nous; l'Amérique n'est éloignée de l'Europe que d'un trajet de quatre à six semaines, et il en est de même pour tous les autres pays océaniques. Mais l'Europe, ainsi qu'on l'a démontré ailleurs, est de toutes les parties de la terre celle qui eut toujours les points de contact maritimes et continentaux les plus avantageux avec toutes les autres; ils deviendraient encore plus variés par le percement de l'isthme de Panama, et d'autant plus remarquables sous le rapport des positions cosmiques. Ainsi qu'Alexandre de Humboldt l'a démontré, les côtes orientales de l'Asie seraient alors rapprochées de 1500 milles géographiques (un quart de la circonférence du globe) des rives atlantiques de la civilisation européenne, ou de toute la moitié occidentale de l'Europe avec laquelle elles seraient en rapport direct. Alors se réaliserait ce que cherchait le hardi Colomb, ce en quoi ce trouveur de monde s'est trompé avec

tant de sagacité par son *Aurea chersonesus*, lorsqu'il prit pour l'Inde orientale de Ptolémée, l'Inde occidentale qu'il avait découverte.

Le perfectionnement de l'anneau tellurique du globe n'est pas encore accompli ; que l'on songe seulement (ce qui n'est pas impossible) au percement de l'isthme de Suez, et cet anneau éprouverait dans les temps historiques la plus grande transformation ; plus grande même que dans les temps antéhistoriques, lorsque cette rangée de dunes sablonneuses de Suez ne séparait vraisemblablement pas encore les deux mers opposées, et ainsi ne liait pas entre elles ces deux parties de la terre. Ces considérations sur l'Europe nous montrent comment certaines parties de la planète sont préférablement aux autres douées de certaines facultés de développement pour le tout, c'est-à-dire douées du système terrestre susceptible de développement. Ainsi, il n'y a point sur le globe de retour régulier ni de suspension de phénomènes comme dans une montre, ouvrage de l'homme ; chaque point de la planète ne paraît en aucune manière appelé sous ce rapport à un développement de même nature. Contrairement à ces progrès remarquables des rivages de la terre, le continent de l'ancien monde, quoique progressant en totalité, s'est en quelque façon retourné par parties du côté de l'Est, d'après les rapports des temps et des distances, et d'après ses diverses civilisations. Il a jeté sa culture centrale sur les rives, tourné son intérieur à l'extérieur, et au contraire le centre est devenu un désert. Les contrées de l'Asie intérieure (tous les autres rapports étant les mêmes) étaient, au temps d'Alexandre, du moyen âge, des Kalifes et des croisades, plus exclusivement en relations que maintenant, par la voie de terre, les routes, l'échange des productions, les progrès de la civilisation, les traditions et les commerces de toute espèce ; bien plus, tout cela a lieu aujourd'hui seulement par la voie de la mer, par les côtes asiatiques et les contrées riveraines. Le côté intérieur est fermé de différentes manières.

Malgré leur grand éloignement, les Indes orientales aussi bien

qu'occidentales, et tout l'archipel de la Sonde, plutôt que notre voisine la Grusinie transcaucasienne, pourraient être regardés aujourd'hui comme des parties réellement intégrantes de l'Europe occidentale, Grande-Bretagne, Hollande et France, même comme des membres maritimes du monde européen, avec lequel ils sont en relations non interrompues. Par le mouvement animé des mers qui les séparent, par les nombreuses stations intermédiaires, leurs localités, en apparence si éloignées, sont devenues des points de la planète très-rapprochés. Ils le sont bien plus que des points liés par les formes naturelles, comme les sources et les embouchures de l'Euphrate et du Tigre; plus que le domaine des sources et des embouchures des Gihons, etc.; bien plus que tant de pays intérieurs limitrophes, tels que le Bengale et le Tibet, la Perse, l'Afghanistan et la Sogdiana ou Cachemire, la Syrie et l'*Asia minor*, l'Arménie, la Caucasic et la Bucharie; tels que les territoires occidentaux de la Chine et l'Europe orientale. Depuis des siècles, et malgré leurs frontières immédiates, le Sud-Est de l'Europe et l'Asie occidentale moyenne étaient comme tout-à-fait séparés. Ils étaient divisés par les chaînes à peine pratiquées du Caucase et du Taurus, plus encore par les steppes des Kirgises et des Turkomans voleurs; par la barbarie et la tyrannie enracinées dans les hordes turques; enfin, bien plus encore par la puissante muraille religieuse des Mahométans et surtout des Osmans, élevée contre tous les peuples chrétiens.

La surface de toute l'Asie occidentale seulement, ces contrées autrefois si florissantes, la délicieuse Sogdiana, l'*Asia minor*, si riche en ruines magnifiques, disent assez combien l'élément historique réagit sur la nature du globe. Dans ces considérations cosmiques sur l'état des espaces de notre planète, dans ses rapports d'ensemble, nous ne pouvons pas omettre les puissances répressives, non plus que les puissances progressives, si la science ne néglige pas la solution du problème des *individualités*, des phénomènes particuliers, qui partout ressortent des phénomènes généraux; si elle ne laisse pas de côté le caractéristique sécu-

laire des espaces planétaires qui, dans l'exposition de l'ensemble, ont une valeur égale à celle des biographies ou du caractère des personnages agissant dans l'histoire, conformément au temps. Sans l'étude de ces individualités, il serait impossible d'apercevoir les variétés des phénomènes de l'espace sur le globe; cette manière d'expédier uniformément la géographie des pays, des peuples et des États de la terre, est aussi vide que l'exposition uniforme d'une histoire universelle, aussi vide que cette expression à la mode, égalité des droits de l'homme. Pour ne pas bannir l'élément historique de la science géographique, il suffit de réfléchir que même les rapports physiques des espaces terrestres apparaissent seulement dans leur véritable jour, lorsqu'on les envisage dans leurs réactions sur l'homme et sur la marche de l'histoire; la loi découverte par le naturaliste, par le physicien, donne seulement l'idée, la définition, mais non tout le contenu du fait, du phénomène; parce que la loi est seulement la clef du fait, de ce qui est historique.

D'après la théorie, les lignes droites sont les plus courtes; mais dans la physique de la terre, qui repousse surtout l'application des idées purement mathématiques, ce sont ordinairement les lignes courbes qui se prêtent aux individualités très-diversement distribuées de l'anneau terrestre. La route directe, la distance la plus courte entre Kronstadt sur la Newa, et Peter-et-Paulshafen dans le Kamtschatka, est de 1500 milles géographiques; cependant la voie de terre ne peut présenter quelque avantage sur la voie plus longue de la mer, que pendant le temps où un manteau de neige couvre la Sibérie. Pour tous les autres transports en grand la navigation, même celle autour de l'ancien ou du nouveau monde, est plus courte et plus avantageuse.

Les plus petits groupes d'îles dans l'immense Océan du monde, tels que les îles Sandwich, situées à l'entrecroisement des routes marines des trois parties de la terre, pourraient, par la construction de havres, de flottes et la civilisation, acquérir une influence importante pour le commerce de certaines marchandises, tel que celui des pelleteries pour la Russie, la Chine,

le nord de l'Amérique, et pour les échanges des trois continens, l'Asie orientale, l'Australie et l'Amérique occidentale. Un point de la terre avantageusement situé, que le commerce de l'époque et sa physique locale font entrer dans le développement historique, peut acquérir la plus grande influence sur l'archipel qui en dépend et sur l'Océan; il peut devenir plus important qu'un territoire d'une grande étendue, si le moment est bien saisi, et cela dans une courte série d'années, comme autrefois Alexandrie, Ormuzd, ou Macao et la Havane; comme aujourd'hui le port libre de Singapour. Lors de ce changement total et brusque dans la position des parties de la terre au seizième siècle, comment le Cap, plus tard colonie dépendante et isolée pour le commerce privé des Hollandais, et dans les dix dernières années élevé par les Anglais au rôle d'observatoire politique et commercial du monde dans la partie australe de l'Océan; comment, dis-je, ce promontoire remarquable de l'ancien monde, quoique bien administré pendant cette période, aurait-il pu, à cause de sa localité seulement, devenir influent sur le sort de tout l'hémisphère sud de la terre?

Quel accroissement rapide et remarquable, sans contredit plus avancé que le développement harmonique déjà commencé dans cette grande ceinture de rivages entre le cercle des continens et celui des eaux; quel développement, dis-je, prend le point austral de la planète peut-être le plus favorisé, c'est-à-dire l'île de Van Diemen, l'antipode européen de la Grande-Bretagne! Pourquoi? Parce que ses rapports physiques, d'après la configuration des côtes et des ports, la nature du sol, l'arrosement, le climat, coïncident avec les positions cosmiques les plus avantageuses pour le monde austral à l'égard des autres parties de la terre, à l'égard des mouvemens des mers et des vents, à l'égard des libres colonies européennes dans le même espace de terre. Son développement se fait suivant une progression ascendante et rapide, parce que la moitié sud de la terre, avec une grande richesse d'îles, est plus pauvre que l'hémisphère nord en formes continentales favorables à ce développement; mais cette île, à

cause de sa surface étendue, est un des points les plus distingués parmi les espaces australiens qui offrent pour l'agriculture un sol égal au sol européen; un sol, dont le produit ne pouvait donner du bénéfice que par le perfectionnement de la navigation.

L'ancien monde devait resserrer le théâtre de son histoire sur l'étroit *orbis terrarum* des Romains; le moyen âge l'a étendu jusqu'aux extrémités des membres de l'ancien monde, au Nord, au Sud et à l'Est de son grand continent; et ensuite l'histoire des temps modernes a déployé sur tout le globe le riche tissu des événemens. Non-seulement l'élément historique s'immisce à la physique de la terre de différentes manières et dans différens temps, mais encore selon des progressions différentes.

Dans les siècles et les millénaires de l'antiquité, lorsque les races des peuples étaient partout plus adhérentes à leur patrie et à elles-mêmes, la physique tellurique générale les touchait à peine; mais la physique locale et la nature de la patrie avaient d'autant plus de prise sur l'individualité des peuples et des États. De là ces peuples noblement dotés dans la sphère individuelle étroite qui leur était donnée, mais parfaite et harmonique dans les phénomènes, s'élevèrent à la civilisation avec des formes plus belles et des caractères historiques mieux déterminés que dans les temps modernes. Ils grandirent sans contact avec l'étranger, tout entiers au ciel et au sol de la patrie, qui, dans la plénitude de sa force virginale, faisait couler dans leurs veines et leurs membres le suc de ses dons nourrissans. C'est pourquoi tout ce qui était national et réellement patriotique avait chez eux un grand caractère d'unité (tels furent les Égyptiens, les Perses, les Hébreux, les Hellènes, les Italiens), lorsque aucune manière moderne de transplantation ou colonisation, lorsque aucun commerce ou échange, accompagné d'une réaction sur l'étranger ou de sa part, ne précédait le développement de la civilisation dans la patrie.

L'histoire antique portait sur son propre sol, non comme l'histoire moderne les ornemens des pays étrangers, mais seulement

les fruits de la patrie. De même le palmier seul de la Libye produit les dattes les plus belles et les plus mûres; les cèdres les plus élevés croissent sur le Liban, autour des sources du Jourdain; le platane des Hellènes élève son plus beau feuillage sur les rives de l'Archipel grec, soit du côté européen, soit du côté asiatique, et le pin étend son ombelle sur le sol italien.

Alors le rapprochement des trois parties de la terre dans le monde antique était encore suffisant pour donner par sa variété du relief au sol classique de l'histoire du monde; alors les élémens simples avaient une grande importance. Mais, avec ces liaisons du monde au moyen de l'Océan, les rapports de ce maximum de rapprochement perdirent leur importance prépondérante à l'égard de l'ensemble. Pour juger exactement leurs relations d'espace, d'après les positions respectives des pays et des peuples, on devrait dès-lors faire entrer en considération non-seulement l'Océan, mais l'Océan et ses mouvemens.

Il y a donc pour les temps antiques une physique tellurique autre que pour les temps modernes. Si, pour l'antiquité et le moyen âge, nous dressons un tableau mathématiquement exact de l'*orbis terrarum* avec ses agrandissemens accidentels, d'après les distances d'espaces et les surfaces, nous devrions, pour les temps modernes, outre ce dessin exact des relations d'espace, découvrir encore l'art graphique, pour enregistrer également avec exactitude les relations des temps dans lesquels ces espaces pourront être réellement atteints ou traversés, et entrer réellement dans une correspondance vivante, au moyen des mouvemens ou physiques ou animés. Nous devrions savoir réunir et combiner ces deux données dans une image complète, peut-être au moyen de plusieurs plaques convexes transparentes, que l'on pourrait pousser et faire glisser les unes sur les autres, ou bien par un déplacement particulier des lieux ou par d'autres procédés.

Parmi tous ces espaces, les uns disparaîtront, les autres s'étendront, les hauteurs s'abaisseront, les passages se multiplieront; la figure de l'Europe, au moins pour quelques-unes de ses parties, restera la même; les temps antiques et modernes, et les

relations d'espaces se couvriront. Mais en Asie le monde méridional des côtes se resserrerait beaucoup trop pour envelopper en entier de ses rivages l'Asie intérieure retombée au milieu des obstacles ; presque sur toutes les parties de la planète l'incohérence des deux rapports produira les caricatures des formes positives et inanimées. Nous rappelons maintenant ces déplacements et ces caricatures, parce que ce contraste montre clairement quelles distorsions subissent nos idées sous l'apparence trompeuse de vérités positives ; lorsque, comme jusqu'à présent, nous croyons dans les relations telluriques seulement à la vérité de ce qui est inanimé, et non de ce qui est vivant ; lorsque nous laissons l'élément historique inaperçu à côté de la science géographique ; lorsqu'il en est même banni ou qu'il n'est que par parcelles dans quelque auteur, sans qu'on l'admette jamais comme élément intégral dans le système de cette science.

Combien seraient restées fausses les représentations de notre système solaire, si nous avions voulu observer, comme autrefois, seulement les aphélies et les digressions des planètes, sans tenir compte des aberrations des lois de Kepler, et de la théorie des attractions de Newton, qui cependant sont les conditions des perturbations dans le cours des planètes ou du système harmonique de leurs véritables temps de révolution et de leurs espaces. Comme cette loi d'attraction et ces rapports influent sur le cours des planètes de notre système solaire, de même la marche des temps historiquement remplis, détermine par attraction et répulsion les perturbations des espaces de notre système terrestre et de ses fonctions.

Cette caricature du globe animé par un organisme propre, mais ce côté mathématique seulement, est ce que nous verrions dans les cartes inanimées, si on prétendait qu'elles offrent une image parfaite de la vie, propre à servir à la contemplation ; c'est ce dont on se doute encore peu, ce qui est à peine senti sur les marchés de notre littérature quotidienne.

Tout ce que nous avons dit peut paraître suffisant pour distinguer les *mélanges historiques* (accessoires) d'avec l'*élément*

historique (nécessaire) de la science géographique; élément qui n'est pas oisif, mais qui imprime la forme, et se présente partout comme le principe modificateur des phénomènes.

Il peut être également démontré par là, qu'il y a un système géographique, et que dans son objet, ainsi que dans tout organisme, la partie ne peut être seulement conçue dans un ensemble vivant, sinon chaque observation d'une partie est incomplète, partielle, et contraire à l'esprit scientifique.

Cette observation scientifique de parties de continens, considérées comme parties ou membres d'un ensemble planétaire, qu'elle soit physique, ethnographique, éthico-politique, est l'objet de la géographie spéciale que nous ne possédons pas encore; c'est à ces deux branches de descriptions générales et spéciales que la géographie des États pourrait se rattacher scientifiquement.



Histoire.

GUERRE DE TRENTE ANS.

Nous extrayons ce fragment de l'important ouvrage que M. de Raumer publie en ce moment¹. Nous croyons que, même après tout ce qui a déjà été écrit dans les mémoires du temps et les histoires particulières sur cette déplorable guerre de trente ans, nos lecteurs ne liront pas sans intérêt ce récit douloureux, mais animé, des désastres produits par cette lutte religieuse, la plus longue et la plus horriblement tenace de toutes celles dont l'histoire nous a conservé le souvenir.

Dans cette fatale guerre de trente ans, Gustave-Adolphe fut le seul qui sût, avec une courageuse énergie, maintenir dans son armée l'ordre et la discipline. Et pourtant il eut pendant les deux années de cette guerre bien des folies, bien des extravagances, bien des abus à réprimer; il eut à étouffer bien des murmures sur ce qu'on appelait sa dureté, car il fut contraint souvent d'ordonner les plus sévères châtimens. — Après sa mort, le mal ne fit qu'empirer; les réglemens et les dispositions de quelques généraux suédois, français ou autrichiens, ne purent arrêter longtemps le débordement général. D'abord les soldats se livrèrent à une sorte de sédition, et les frais extraordinaires des levées de troupes durent porter l'irritation dans les campagnes. — Oxenstiern, par exemple, comptait alors l'enrôlement d'un fantassin à douze écus, et celui d'un cavalier à dix-huit. Par la suite on ne put retenir les mécontens que par une paie très-élevée,

¹ *Geschichte Europa's seit dem Ende des fünfzehnten Jahrhunderts*: Histoire d'Europe depuis la fin du quinzième siècle; tome III. Leipzig, chez Brockhaus.

et en vertu d'un nouvel ordre impérial, chaque lieutenant devait recevoir deux écus par jour, et chaque soldat quatre *Groschen* (la valeur de quinze sous). Mais ces belles promesses ne furent pas remplies avec exactitude, et tandis que quelques-uns jouissaient de l'abondance, d'autres, qu'on ne payait pas et qui étaient en proie à la misère, employaient tous les moyens imaginables pour satisfaire à leurs besoins ou à leurs passions. — Loin d'arrêter le mal, la plupart des chefs et des généraux donnèrent souvent le plus mauvais exemple. — L'armée de Wallenstein, entre autres, exerça de telles vexations envers les habitans, que ceux-ci en vinrent à regretter les Suédois, dont ils s'étaient d'abord plaints amèrement. — A Nuremberg ils emmenèrent avec eux une inconcevable quantité de bagages, et Burgus prétend qu'il y avait alors 15,000 femmes dans leur camp. — L'adresse avec laquelle ils extorquaient ou s'approprièrent les trésors du pays, était passée en proverbe, et le reste de l'armée ne s'exerça que trop bien à imiter ce genre de supériorité. — Altringer, par exemple, possédait une quantité d'or et d'argent, des pierres précieuses, et 800,000 couronnes sur les banques de Gênes et de Venise. Tous ceux qui reçurent des portions de terre, ou qui s'en gratifièrent de leur propre autorité, se mirent au-dessus des lois, et s'affranchirent de toute espèce de contribution, dîmes, juridictions, etc. Puis, d'après leur système de dévastation d'ouvrages d'art et de science (que les Français portèrent par la suite à un plus haut degré), ils envoyèrent à Rome la bibliothèque de Heidelberg; et les peintures, les ornemens d'église, les collections de médailles de Munich, Wurzburg, Prague et autres villes conquises, furent expédiés dans leur patrie.

Au milieu de toutes ces richesses on commençait à manquer de vivres; les transports devenant de plus en plus difficiles par l'extravagance et le désordre du service. L'exaltation des esprits, l'insubordination des soldats et l'intempérance des chefs étaient au-dessus de tout ce que l'on peut imaginer; un des généraux autrichiens, Gœtz, était souvent tellement ivre, qu'il lui était impossible de donner le mot d'ordre; et l'envoyé français, Beau-

regard, ayant une fois de pressantes communications à lui faire, ne put obtenir audience pendant quatre jours entiers, parce que le général était *hors d'état* de le recevoir.

Avec toutes ces prodigalités, les provisions que l'on ne parvenait pas à consommer, on les laissait se perdre, on les jetait là, on les brûlait. Ainsi se préparait la famine, qui en quelques années réduisit plusieurs contrées de l'Allemagne à la plus affreuse misère, et devint la source des plus atroces cruautés.

Déjà en 1630 on ne mangeait en Silésie que du pain fait avec des glands, de la graine de chanvre ou des racines; dès-lors plusieurs personnes moururent de faim, et l'on rapporte que la plupart, ne cherchant qu'à soutenir la vie de leurs enfans, se laissèrent expirer de consomption. Le siège d'Augsbourg en 1635, et celui de Brisach en 1639, portèrent le comble à ces calamités. Une souris valait alors un écu, le quart d'un chien en coûtait sept. Des enfans furent liés avec des cordes et tués comme des animaux, et les cadavres de ceux qui expiraient dans les prisons furent déchirés avec les dents et dévorés par leurs camarades.

Pendant les années 1636 et 1637, cette famine fut si terrible en Saxe, dans la Hesse, sur les bords du Rhin et en Alsace, que les dépouilles infectes des voiries ne furent pas dédaignées, les corps des criminels furent arrachés aux potences; les cimetières furent envahis et bouleversés, jusqu'à ce qu'on y eût mis des gardes pour la sûreté des sépultures; là, le cadavre de la sœur assouvait la faim de son frère; ici, la mère fut déterrée et mangée par sa fille; il y eut même des parens qui tuèrent leurs enfans, et qui, tombant ensuite dans un délire frénétique, se donnèrent eux-mêmes la mort. Il se forma des bandes pour faire la chasse aux hommes, comme on la faisait aux bêtes sauvages. Enfin dans les campagnes de Worms l'atrocité fut portée à un tel point, que lorsqu'on s'assemblait autour des chaudières bouillantes (dans lesquelles on n'avait presque rien à mettre), si l'un des assistans s'avançait un peu, on l'y jetait aussitôt; et souvent on trouva de ces chaudières abandonnées, au fond desquelles on voyait

encore des mains, des bras, des jambes d'hommes, restes de ces horribles repas.

Bientôt avec la faim survinrent d'effrayantes épidémies; et le soldat, dont les délits avaient en grande partie amené ces calamités, en souffrit lui-même au point, qu'un écrivain de cette époque disait : « Nos hommes d'armes, sans avoir vu un seul ennemi, sont comme anéantis, et disparaissent sur terre! »

Loin d'être ramenée aux sentimens de modération et de devoir, par la maladie, la faim et tant d'épouvantables épreuves, l'armée ne fit que redoubler son brigandage, et ceux qui entreprirent de défendre les mœurs et la religion, ne parvinrent plus à se faire entendre; tout sentiment du bien paraissait étouffé.

Vers l'année 1629, les Croates surtout furent plus que les autres accusés de vols, d'incendies, et souvent ils maltrahient les hommes jusqu'à la mort. Ces violences décidèrent l'armée autrichienne à renoncer à l'occupation de Nuremberg. On dit qu'après la bataille de Liegnitz, en 1634, les impériaux avaient ravagé le pays et pourchassé les habitans dans toute la campagne. Les femmes, comme des troupeaux de bêtes, furent amenées dans le camp pour danser avec eux, et on leur faisait souffrir ensuite les cruautés les plus inouïes. Les malheureuses étaient rôties au feu ou dans des fours à pain, après avoir eu les yeux arrachés, le nez et les oreilles coupés. Quelques-unes furent enduites de soufre et de résine, et allumées pour éclairer les routes; d'autres eurent la plante des pieds fendue et remplie de sel. Les enfans arrachés du sein de ces victimes étaient coupés en morceaux ou écrasés contre les murailles.

En 1634 les Croates exerçaient de semblables horreurs à Hochstadt, et les témoignages historiques de cette époque ne rendent pas meilleur compte de la conduite des Autrichiens et des Suédois après la bataille de Nordlingue. Des contrées qui depuis long-temps se trouvaient dans l'abondance, furent subitement jetées dans la plus extrême misère. Enfin, un témoin de ces désastres rapporte que « toute pitié, toute compassion s'éteignit en Allemagne, et que ses enfans erraient dans l'exil, tandis que

l'étranger possédait leurs fortunes.» — Ceux qui s'obstinèrent à ne pas abandonner leurs foyers, furent traités de manière à n'y pas résister long-temps, et préférèrent souffrir les tortures de l'indigence, plutôt que d'assister à la ruine de leur patrie. Opprimé d'un côté par les Suédois, les Finlandais, les Lapons, les Irlandais, et de l'autre par les Croates, les Polonais, les Cosaques, les Espagnols, les Vallons, personne ne savait plus distinguer dans cette foule ses amis ou ses ennemis; celui qui était riche passait pour ennemi; celui qui n'avait rien, était puni et martyrisé pour ne rien avoir. Là on ne reconnaissait aucune différence de lieux ou de personnes, et souvent les hommes du pays s'exerçaient eux-mêmes à surpasser leurs maîtres en cruauté. Loin de chercher la paix et le bien général, chacun ne songeait qu'à son bien-être particulier. La soif de l'or était la seule balance dans laquelle on pesait toute chose, et tous ces peuples étrangers, tels que des animaux féroces, s'entretenaient, se volaient, se déchiraient, sans savoir seulement pourquoi.

L'historien de la Suède, Chemnitz, raconte qu'en 1634 les soldats de l'armée de Bernhard ne suivaient plus aucun ordre, aucune discipline, et que leurs chefs et les paysans en avaient une égale peur; qu'enfin ils finirent par s'avilir dans de continuelles débauches de table, qu'ils alimentaient au moyen de leurs vols et de leurs exactions. — A Francfort, au milieu de la plus inconcevable désorganisation, retentirent aussi les gémissemens et les plaintes de la souffrance; plusieurs personnes furent chassées de leurs maisons et de leurs propriétés. Dans les auberges, les boutiques, les ateliers, on était tellement écorché, rançonné, qu'on ne saurait en donner une idée. Mais dans tout cela un grand nombre de familles étaient ruinées, et fort peu de soldats s'enrichissaient. Forstner constate les mêmes faits, et il ajoute, que « les soldats de Bernhard faisaient avaler à de pauvres patients une immense quantité d'eau froide, jusqu'à ce qu'en leur mettant le pied sur l'estomac, cette eau refluat par la bouche : ils appelaient cela la boisson suédoise. »

En 1635 les Croates vinrent piller et brûler jusque sur les

frontières de la France; et partout sur leur passage ils massacrèrent les habitans sans distinction d'âge ni de sexe; plus tard les Français imitèrent cet exemple jusqu'à ce que la nécessité forçât les deux partis à user d'un peu plus de modération. Au mois d'Août 1637 les Hessois firent mention de tous les attentats des Croates et autres gens à la solde de l'Autriche; ils arrachaient la langue à leurs malheureuses victimes, leur enfonçaient des clous dans la tête, leur abattaient les pieds et les mains; ils leur introduisaient par les oreilles, le nez et la bouche du plomb et de la poix bouillante, quelques-uns furent attachés dos à dos, rangés en lignes dans la campagne, et servirent de but aux soldats pour s'exercer au tir; les femmes furent déshonorées et hachées ensuite; de tout petits enfans furent piqués avec du lard, comme on pique un lièvre, et rôtis dans des fours. Enflammés de colère par de telles cruautés, les paysans exercèrent parfois d'atroces représailles, et lorsque ensuite on venait à s'emparer d'eux, les châtimens qu'on leur infligeait étaient horribles.

Pendant les années suivantes, les plaintes se portèrent plus particulièrement sur les Français; nous nous bornerons à citer ce que Engelsus dit de cette campagne. « En l'année 1642, l'armée française, réunie à celle de Weimar sous les ordres de Guebriant, se porta aux plus déplorables violences, brûlant, pillant et massacrant partout; de toutes parts s'élevaient les plus douloureuses lamentations; l'effroi seul régnait dans le pays, aucun secours n'était possible. »

Les Badois furent à peu près traités de la même manière. — « L'armée française, dit encore Engelsus, se conduisit encore plus mal dans le duché de Bade en 1644. Personne ne fut épargné, rien ne fut respecté; officiers et soldats dérobaient et pillaient à l'envi, emportant avec eux tout ce que pouvaient contenir leurs coffres ou leurs sacs; et si quelques habitans paraissaient ne pas vouloir satisfaire à leurs folies ou à leurs désirs, ils leur ôtaient leurs pauvres petits enfans et les jetaient par la fenêtre, sans avoir égard à cette longue et douloureuse oppression, sur laquelle tant de larmes de sang avaient été versées. Des hommes hono-

rables, des pères de famille furent obligés d'abandonner leurs maisons; et leurs femmes, leurs filles, tout ce qu'ils aimaient le plus au monde fut dévoué à l'infamie. Il fallait ou prendre part à tous les délits de la guerre, ou se résoudre à la persécution et à l'indigence; et ici encore il n'y avait point de remède possible, car les officiers, plongés dans l'ivrognerie et toute sorte de vices, ne faisaient absolument rien pour rétablir l'ordre; ils ne pensaient qu'à se faire bien traiter et bien payer, et s'occupaient fort peu de la manière dont l'ennemi pourrait être battu, mais beaucoup de la manière dont ils pourraient rentrer en France: leur conduite fut aussi mauvaise que celle des soldats, peut-être pire; ceux-ci avaient du moins pour excuse les égaremens de leurs chefs. — On rapporte qu'un soldat ayant été condamné à passer deux heures assis sur un âne (chose qui devenait de plus en plus rare), celui qui l'avait dénoncé fut aussitôt poursuivi par de telles menaces, qu'il eût voulu non-seulement laisser les choses aller leur train, mais qu'il eût encore préféré se promener lui-même sur l'âne, plutôt que d'essayer à l'avenir la moindre dénonciation.

« Tout ce que renfermait l'intérieur des maisons était à eux, ou du moins ils faisaient main-basse sur tout absolument, et com-mandaient en maîtres au maître même. Les contrées ennemies leur étaient pour ainsi dire abandonnées, et ils auraient voulu faire des pays alliés autant de contrées ennemies, afin de pouvoir les piller et les ravager tout à leur aise, comme si toutes ces abominations étaient permises avec des ennemis, et que toutes les atrocités commises sous ce prétexte fussent complètement justifiables aux yeux de Dieu.

« Lorsqu'on les menaçait de la colère de leur souverain, ils répondaient avec mépris : On fait la même chose en France ! Ainsi ils excusaient une faute par une autre, et ils semblaient vouloir nous imposer l'obligation de souffrir en Allemagne ce que l'on souffrait en France. Les historiens même qui de tous temps ont été respectés et honorés, et que l'on devrait au moins ménager, puisque ce sont eux qui doivent mettre au jour les bonnes et mauvaises actions : les historiens furent chassés, poursuivis,

enfermés, tués, comme si l'on avait craint que le nom français ne fût par eux livré à la honte, s'ils pouvaient un jour raconter quelle sorte de guerre on faisait peser sur l'Allemagne.

« Au milieu de tant de calamités, beaucoup de personnes tombèrent dans le désespoir, et plusieurs ne voulurent plus croire qu'il y eût un Dieu; car ils se disaient que s'il y en avait un, il ne pourrait manquer de faire éclater ses foudres sur le monde pour l'anéantir. La terreur et l'épouvante étaient telles, que de malheureuses femmes, pour sauver la vie de leur époux, pour conserver un père à leurs enfans, et pour arracher leurs enfans au supplice et leur maison au pillage, finirent par abdiquer ouvertement tout honneur et toute vertu. Et pendant ce temps, les autres, égarées par la douleur, le regret, riaient et laissaient faire, attendant ce que Dieu déciderait de leur sort. »

La preuve que toutes ces choses ne sont point exagérées, c'est que le roi de France donna lui-même des ordres, dans l'un desquels il dit : « Comme je vois que le débandement est presque général dans mon armée, et que dans tout ce qui s'est passé la lâcheté et l'insolence ont été sans bornes, je pense que le meilleur moyen pour retenir les déserteurs, est d'établir dans l'armée des postes de cavaliers. » Et dans un second passage il disait encore : « Ce ne sont pas seulement les soldats qui se conduisent ainsi; mais les chefs, qui devraient les retenir dans le devoir, sont les premiers à donner l'exemple de la désertion! »

Les villes et les campagnes furent réduites à un état dont les plus grands malheurs de nos jours ne peuvent encore nous donner une idée. Des villages qui possédaient auparavant 400 habitans, n'en comptèrent plus quelquefois qu'une vingtaine; des propriétés qui valaient 2000 écus, furent ensuite achetées pour 70 ou 80. Plusieurs curés furent plongés dans une telle misère, qu'ils furent obligés, pour vivre, de faire des souliers à leurs paroissiens, et de jouer de quelque instrument pour les faire danser. Au siège d'Eichstädt, en 1634, les Suédois brûlèrent 7 églises, 1 couvent et 444 maisons. A Augsbourg, la population fut réduite de 80,000 à 18,000 âmes. Dans la Hesse, 17

villes, 47 couvens et 300 villages furent pillés et brûlés par les impériaux, et à peine un quart des habitans purent-ils s'échapper. Les mêmes désastres se retrouvent dans la Poméranie, la Thuringe, la Bohème, la Marche. Dans plusieurs villages les paysans furent obligés de tirer la charrue eux-mêmes, faute de bêtes de somme. Il n'était plus question d'écoles, ni de maisons d'éducation. En 1642 on comptait à Göttingue, au lieu de 1000 familles, environ 500. A Nordheim, 300 maisons restèrent vides, et la ville conserva tout au plus 150 habitans, parmi lesquels on trouvait à peine 40 contribuables. Il y avait eu à Göttingue plus de 320 maisons, et 150 furent pillées, détruites, abandonnées; en hiver on y manquait absolument de bois de chauffage. Dans le Wurtemberg on brûla 8 grandes villes, 45 villages, 158 presbytères ou écoles, 65 églises et 36,086 maisons; 55,721 ménages s'étaient expatriés, et les dommages de la guerre furent estimés à une valeur de 58,743,000 écus. — On trouve qu'en l'année 1646 les Français brûlèrent en Bavière à peu près 100 villages.

Tout ce beau pays désolé, saccagé, dépeuplé, devenu un désert habité par des loups et des bêtes sauvages, que les vices, les impôts et les dettes ruinaient tous les jours davantage, tous ces désastres réjouissaient Maximilien, un des plus grands fauteurs de cette interminable guerre; il disait, qu'ayant combattu pour Dieu, il était bien aise de voir le pays purgé de tant d'hérétiques qui altéraient la pureté de la foi. Il se mortifia, jeûna, se flagella à outrance, pour obtenir du Ciel le complément de ces malheurs et de ces angoisses, que la superstition ne regarde que trop souvent comme une sainte nécessité. Les crânes de Saint-Cosme et de Damien, que l'on apporta de Brême à Munich, lui parurent un ample dédommagement aux plus grandes calamités, et pourtant il oublia indignement tout précepte de morale; mais la fréquentation des églises, les roses bénies et autres amulettes, devaient sans doute racheter ses erreurs. — La danse, les jeux, tous les amusemens furent défendus; la tristesse et le dégoût de la vie s'emparèrent de tous les esprits; et cette misère eut de

telles suites, que Maximilien fit proclamer un ordre qui portait, « que les gens mariés ne devaient *plus* s'abstenir des relations conjugales ! » Et plus loin : dans la crainte que causaient les livres étrangers défendus, on alla jusqu'à faire la réquisition du papier non imprimé qui avait servi à envelopper des marchandises.

On retrouve à peu près les mêmes récits sur les guerres de cette époque dans Philandre de Sittevald : « Les soldats (dit-il) maraudaient et pillaient par bandes ; ils traitaient les bourgeois et les paysans avec la plus atroce cruauté ; partout se répandaient des espions, qui, tels que la plupart des aubergistes, trahissaient les voyageurs et découvraient leurs richesses. Par un horrible renversement d'idées ils appelaient commettre des crimes, faire le bien, et signalaient, au contraire, tout ce qui était bien, comme des choses infernales. »

Le roman de Simplicissimus nous représente bien mieux que tous les documens possibles l'effrayante dissolution qui régnait alors, la hardiesse avec laquelle on s'adonnait au mal, et comment on tournait en dérision tout ce qui était bon et honnête. Les excès que nous avons déjà rapportés peuvent paraître fort légers, comparés aux atrocités que l'auteur lui-même dit ne pouvoir raconter sans horreur et dégoût. Lorsqu'il arrive dans la Suisse paisible et qu'il la compare à l'Allemagne, Simplicissimus s'écrit : « Ce pays, comparé aux autres contrées de l'Allemagne, me semble aussi étranger que si j'étais au Brésil ou à la Chine ; ici je vois des gens heureux, s'occupant, travaillant, des troupeaux nombreux remplissent leurs étables, les basses-cours abondent en volailles de toute espèce ; les routes sont sûres et fréquentées, les auberges sont pleines de gens qui s'amuse et se réjouissent : ici on n'a aucune crainte des ennemis, aucune inquiétude pour ses biens ou son existence, chacun vit tranquille entre sa vigne et son figuier, et, en comparaison de la pauvre Allemagne, chacun y est sûrement heureux et satisfait. »

Les poètes de ce temps-là, Opitz, Flemming, Logau, exhalèrent alors le juste courroux que leur inspiraient les souffrances de leur patrie. Philandre de Sittevald écrivit aussi quelques poésies

sur le même sujet. La situation de l'Allemagne était si misérable, dit Pfanner (un de ceux qui ont écrit sur la paix de Westphalie), que « dans la victoire ou après la défaite elle se trouvait également dans l'affliction ; car quel que fût le vainqueur et le vaincu, elle avait toujours de grands malheurs à déplorer ; les désastres d'une guerre intérieure et ceux d'une guerre extérieure la désolaient en même temps. Il n'y avait en tout cela de profit que pour l'étranger, qui trouvait sa gloire à plonger dans la désolation un noble peuple. »

Selon Lattich, les ennemis prirent la place des hommes du pays, et ceux-ci préférèrent généralement passer en pays étranger, plutôt que d'avoir sous les yeux le spectacle de tant d'infamies. Tout ce qui donne tant de prix à la terre natale, le plaisir de la propriété, de riches troupeaux, des champs fertiles, le bien-être, la famille, tout ce qui embellit le passé et rend le présent si joyeux : tout cela avait disparu, tout cela était anéanti. Même les pauvres, les plus pauvres ne vivaient pas en sûreté : on les employait à trahir les riches, à découvrir et apporter leurs trésors, ou bien on les dévouait à toutes sortes de cruautés. Honneur, religion, vertu, piété, tout ce qui est beau et noble était foulé aux pieds, et l'on s'habitua tellement à la vue et à l'idée du vice, que l'Allemagne elle-même finit par se rendre coupable des attentats les plus indignes envers l'Allemagne. La plupart des Allemands avaient si bien perdu tout sentiment d'ordre et de paix, qu'ils se livraient volontiers au tumulte de la guerre, à la sédition et à la désobéissance. Les ecclésiastiques même, qui doivent consoler, les juges, qui protègent ordinairement, devinrent, comme les autres, durs, impitoyables, intéressés, et oublièrent enfin leur dignité au point de se livrer à toutes les erreurs du moment. Les villes, les églises, les familles, les arts, les sciences, le commerce, furent également dévastés. Ainsi l'on vit s'anéantir tout ce que des siècles avaient élevé et produit.

Forstner écrit à peu près dans les mêmes termes : « Nulle part, dit-il, on ne trouve plus dans l'armée ni ordre, ni discipline, pas plus chez les supérieurs que chez les soldats ; ils ont l'air de

croire que ce n'est que par la licence qu'on peut maintenir une armée et conduire une guerre; aussi n'est-il plus question d'aucun service régulier : tous les pays sont traités par eux comme des pays ennemis; ils ne font pas la moindre distinction entre le profane ou le sacré, et dans un jour ils détruisent avec insolence ce que les nécessités ont créé à force de temps. Toutes nos contrées sont semblables à des cadavres sanglans, ceux qui les habitaient ont presque tous péri dans la misère, la faim et toute sorte de douleur; là où se pressait jadis un peuple joyeux, on ne trouve plus maintenant que le silence et la solitude du désert; au lieu de riches et abondantes moissons, la terre n'offre plus à nos yeux que des herbes sauvages; toutes les routes sont infestées de malfaiteurs, les marchands, les voyageurs n'osent plus se transporter d'un lieu dans un autre : et cette indigence, cette dévastation, cette destruction générale, nous l'avons nous-même attirée sur notre patrie; et ce que Dieu punit le plus sévèrement parmi toutes les hypocrisies religieuses, c'est de feindre de l'honorer, lorsqu'on ne cherche réellement qu'à le tromper et à faire le mal. Aussi le tranchant du glaive s'est-il tourné contre nous, et c'est à cause de nos péchés et de nos vices que les furies, les flammes, les terreurs paniques et toutes les désolations nous poursuivent, et ce qui nous rend encore plus malheureux, c'est que celui qui désire la paix, passe pour indifférent ou rebelle, et il est comme convenu que l'Autrichien ou l'étranger, quiconque enfin possède le pouvoir, doit être notre maître, et que nous devons lui obéir en esclaves."



Littérature.

LE TEMPLIER,

NOUVELLE PAR OEHLENSCHLÄGER.

(Fin.¹)

Le chevalier pâle, qui parle si bien de l'amour, a peut-être trop d'esprit pour aimer, se disait un jour Elsa, qui depuis une semaine entière n'avait pas revu le chevalier; un homme qui possède tous les talens, tous les goûts qui occupent l'imagination, et qui sent avec tant de vivacité tout ce qui est bon et beau, doit trouver en lui-même assez de jouissance, pour n'avoir pas besoin de l'amour d'une femme...! et cependant il est bien triste; il est bien seul! si cette même ardeur qui le fait jouir de la nature et des arts, lui faisait sentir avec plus d'amertume la solitude du cœur? Mon Dieu! je ne sais rien de tout cela, moi, pauvre fille! Mais, sans savoir pourquoi, je le plains...; je le plains...! et cependant il m'effraie...: quand il est là, je tremble, comme si j'avais peur. Et une voix, répondant à sa pensée, lui dit: «Je vous en prie, aimable Elsa! n'ayez pas peur?» C'était le chevalier qui lui baisait respectueusement la main. Absorbée dans ses réflexions, elle ne l'avait pas entendu entrer; elle leva les yeux, rencontra un regard passionné, et réellement, elle eut peur!

Mais presque aussitôt elle entendit dans la cour la voix de Rhann. Le jeune chasseur entra, et le chien qui le suivait, après avoir fait mille pirouettes dans la chambre, vint poser ses deux pattes de devant sur les épaules du chevalier pâle, et se mit à

¹ Voyez le cahier de Janvier, p. 79.

lui flairer la figure, comme il le faisait à son maître; le chevalier prit le pauvre animal par une de ses pattes, le jeta avec force loin de lui, et la patte fut cassée. « J'en suis fâché, monsieur Rhann, dit le chevalier pâle, mais je ne puis souffrir les familiarités de votre chien. »

Elsa rompit aussitôt l'entretien, craignant qu'il n'eût quelque suite désagréable, et proposa au chevalier de lui montrer sa maison. Il accepta, et Rhann les suivit d'un air boudeur.

Après leur avoir fait visiter une longue suite d'appartemens, Elsa ouvrit la porté d'une grande salle, où une quinzaine de jeunes filles travaillaient et chantaient; et autour d'elles une quantité de fleurs, de feuilles, d'oiseaux, de cerfs, de chasseurs et de chiens, étaient brodés en soie ou en laine sur de gros canevas; le chevalier admira les ouvrages; Rhann observa que les oreilles d'un lièvre n'étaient pas naturelles, et que les bois d'un cerf étaient fort mal placés.

« A présent que vous avez vu le château, voulez-vous me suivre à la cave? dit Elsa; la voilà telle que mon père me l'a laissée, dit-elle en y entrant; car nous autres dames, nous ne buvons guère de vin, et je reçois si peu de visites! »

Ils parcouraient dans l'obscurité cette immense cave, et allaient revenir sur leurs pas, lorsqu'on entendit, derrière une porte en fer, un grand bruit, ou plutôt un fort craquement assez semblable à celui d'une roue de moulin.

« Qu'est-ce donc? » demanda le chevalier avec effroi.

Elsa ouvrit la porte, et l'on vit une presse, que deux valets faisaient tourner avec peine; le chevalier pâle jeta sur cette machine un coup d'œil égaré, et tomba par terre sans connaissance.

« Quelle diable d'espèce de chevalier! s'écria Rhann; voyez donc cette figure blafarde, qui fait des peintures, et tombe en syncope devant un pressoir! » Elsa, dans la plus grande inquiétude, rendait au chevalier tous les soins qu'un jour elle en avait reçus; mais bientôt il rouvrit les yeux, et lorsqu'il vit auprès de son visage la jolie tête de la jeune fille, et qu'il se sentit dans ses bras, il s'écria: « Mon Dieu! oh mon Dieu! laisse-

moi mourir ainsi ! » Et puis il porta à ses lèvres, avec un mouvement passionné, la blanche main qui réchauffait les siennes.

« Mourir ! cela pourra t'arriver, si tu le désires tant ! dit Rhann, avec une fureur dont jamais ou ne l'aurait cru capable. Sachez, que cette noble dame est ma fiancée, et que je ne souffrirai pas, de la part d'un étranger, de semblables libertés avec elle. » —

« Votre fiancée ! Est-ce vrai, madame ? demanda le chevalier avec émotion, et laissant retomber la main qu'il tenait encore. » —

« Nullement ! répondit Elsa ; je l'ai toujours reçu avec bienveillance, et je désirerais qu'il se conduisît chez moi avec politesse. » —

« Alors, dit l'étranger, je lui demande raison de sa conduite. Sans doute, c'est une singularité à moi de ne pouvoir supporter la vue et le bruit d'un pressoir ; mais je ne dois compte à personne de cette singularité, et je me sens encore assez de forces pour donner à un jeune insolent une leçon de courtoisie. » — « Je veux bien vous laisser le temps de vous remettre de vos terreurs ; je puis attendre jusqu'à demain, répondit Rhann. » — « Non, non ! s'écria le chevalier ; demain ne viendra peut-être pas pour l'un de nous ; et pourquoi remettre à demain ce que l'on peut faire aujourd'hui ? »

La pauvre Elsa ne put les retenir ; ils s'élancèrent dans la cour, et s'attaquèrent aussitôt ; mais le combat ne fut pas long-temps indécis ; le chevalier ayant désarmé Rhann, le renversa par terre, mit un genou sur sa poitrine, et lui présentant la pointe de son poignard, il lui dit : « Votre vie est en ma puissance, jurez qu'à l'avenir vous serez plus poli, et je me tiendrai pour satisfait ! »

« Je jure, dit Rhann d'une voix étouffée, qu'à l'avenir je ne vous dirai plus un seul mot ! » Le chevalier voulut bien prendre cette parole dans le meilleur sens possible ; il tendit la main au malheureux couché dans la poussière, et lui dit : « Qu'il ne soit plus question de cette petite affaire ; allons rassurer notre aimable hôtesse. » — « Puissiez-vous être heureux, dit Rhann, et si vous l'êtes un jour, peut-être alors viendrai-je voir une fois quel effet le bonheur peut produire sur votre visage ! » Et il s'éloigna, en jetant sur le chevalier pâle un sombre regard.

Cet étranger est bien extraordinaire ! pensait Elsa, quand le chevalier l'eut quittée ; mais chaque jour augmente mon estime pour lui ; et sa singularité même, sa tristesse et le mystère qui l'entoure, me le font paraître plus intéressant.

Le chevalier habitait toujours la forêt, de plus en plus sombre et rêveur ; depuis quelques semaines il venait rarement voir Elsa ; il semblait craindre maintenant le charme d'une société qu'il avait recherchée d'abord. Dans une de ses visites, il lui avait dit son nom et sa famille, et qu'à l'âge de quatorze ans il avait quitté sa patrie ; mais jamais il ne lui échappait un mot sur ce qui lui était arrivé depuis cette époque. Elsa n'osait lui faire une question ; elle avait senti d'abord qu'il lui était pénible d'en parler. Un soir, elle était assise dans son parterre, quand le chevalier pâle vint l'y trouver : « Dieu qu'il fait beau ici, s'écria-t-il en y entrant ; et que j'aime à vous voir si calme et si riante au milieu de ces fleurs ! » — « Chevalier, vous devriez me faire une romance sur cette soirée délicieuse, dit Elsa ; car je sais que vous êtes poète ! » — « C'est-à-dire que j'aime la poésie ; mais pour me croire réellement poète, c'est un ridicule que je n'ai pas, et qui gâte bien des gens d'esprit ; car souvent cette fantaisie égare notre jugement, et met à la place de l'amour du beau, l'amour de soi et une sotte vanité. » — « Je suis sûre, que vous n'avez rien de commun avec ces gens-là, chevalier ! » — « Non, répondit-il avec un triste sourire, parce que pour moi, maintenant, la vanité est une folie impossible. » — « A votre tour, regardez maintenant cette lune si calme et si douce, dit Elsa avec sentiment ; cette vue doit endormir la souffrance. » — « Vous le croyez ! s'écria le chevalier pâle, avec agitation ; dans votre âme innocente et jeune, la nature se réfléchit si doucement ! chaque étoile qui brille là-haut, vous semble un rayon de paix et de bonheur que le Ciel vous envoie.... ! Eh bien ! cette même nature allume un feu rongeur dans le cœur du coupable ; elle jette sur lui des regards diaboliques, et lorsqu'il lève les yeux au ciel avec rage, comme pour lui reprocher d'avoir

permis le mal; au lieu de cette lune si tendre, qui vous sourit, Elsa, lui ne voit qu'une tête de Méduse, avec ses cheveux de serpens, qui semble changer en pierre son cœur désespéré.» — «Dieu du ciel! dit Elsa épouvantée; qu'avez-vous donc...? Qui êtes-vous?» — «Je suis un malheureux, un criminel, peut-être! mais qui conserve encore assez le sentiment du devoir, pour ne pas attacher à son malheur une jeune fille innocente; je viens plus rarement Elsa, car je vous aime avec passion! et peut-être en voyant mon amour, finiriez-vous par m'aimer aussi; et sachez à quel point je suis dévoré par la souffrance....! Cet amour sans espoir sera le plus doux sentiment de mon cœur...; mais je ne vous verrai plus....! Adieu! et merci à vous, qui m'avez appris la douceur des larmes, et qui maintenant pleurez sur mes douleurs..... Si bientôt je suis abandonné du Ciel, je mourrai du moins avec cette consolation: c'est qu'un ange a pleuré sur moi!» Et il allait s'éloigner. «Ah! je vous en prie! ne me laissez pas ainsi, dit Elsa tout émue; pourquoi donc quitter vos amis, lorsque vous êtes malheureux? Une faute pèse sur votre cœur; mais j'en suis sûre, ce ne peut être un crime. Oh! dites-moi que vos yeux ne peuvent tromper...? Votre esprit est si noble! votre pensée si juste! vous aimez tout ce qui est bien et beau! oh! non, celui qui est ainsi, n'est pas au pouvoir de l'enfer.» — «Elsa, vous me rendez force et courage; vous ne me craignez donc pas, Elsa...? Mais elle ne sait pas qui je suis, reprit-il avec amertume...!» — «Qui que vous soyez, répondit Elsa, je sais que je donnerais tout ce que je possède, pour trouver les paroles qui peuvent vous faire du bien; et pour vous consoler un peu!» — «Mon Dieu! tu l'entends! s'écria le chevalier pâle. Mon Dieu, me laisseras-tu maintenant mourir en réprouvé?»

Cette conversation intime fut interrompue par des chants et des cris d'une bruyante gaieté; une vingtaine de paysans, qui semblaient revenir d'une fête, étaient sur le pont du château, et envoyèrent un député pour demander la permission de venir danser dans la cour. Elsa les fit entrer; et, au milieu de ces paysans, elle remarqua quelques marins portant un costume

étranger, et qui semblaient comprendre fort peu le langage du pays. « Ah ! il est heureux que vous soyez ici, dit-elle au chevalier ; vous qui êtes savant, je suis sûre que vous pourrez parler avec ces étrangers ; tandis que ma bonne et moi, pauvres femmes ! nous ne savons que le danois. » On fit avancer l'un de ces marins, qui était le pilote de son navire ; et quand le chevalier lui eut adressé quelques mots dans une langue étrangère, il dit à Elsa d'un air fort troublé : « Ce sont des Français ! » Puis il recommença à causer avec cet homme. A chaque parole, son visage si pâle devenait plus pâle encore ; son front trahissait une affreuse anxiété ; ses lèvres étaient agitées, et ses yeux lançaient un feu sombre, s'attachant avec effroi sur l'étranger, comme s'il eût été le bourreau qui devait le livrer au supplice ! Enfin, il sembla réunir toutes ses forces, pour faire une dernière question, et à peine eut-il entendu la réponse, que ses yeux regardèrent le ciel avec une sainte reconnaissance ; le sang parut se ranimer dans ses veines, et colora son front d'une teinte rosée. Cette pâleur sépulcrale, cette tristesse profonde, qui couvraient son visage, furent tout à coup remplacées par une expression de bonheur, comme après un orage le soleil s'élance quelquefois du milieu d'un nuage sombre et l'efface de ses rayons.

Elsa, sans rien savoir, sans rien comprendre à ce français, suivait avec angoisse sur le visage du chevalier toutes ces impressions diverses ; elle avait senti tout ce qu'il éprouvait, et un soupir d'allègement s'échappa de son cœur, lorsqu'elle le vit serrer avec force la main du pilote, et puis accourir vers elle, les yeux pleins de larmes de joie.

« Elsa ! Elsa ! lui dit-il, en l'entraînant hors de la foule ; oh, maintenant je puis être heureux ! la lourde pierre que les terreurs de ma conscience avaient amassée sur mon cœur, s'en est allée par la puissance d'un seul mot. Tous ces spectres de mon imagination ont disparu, comme les fantômes de la nuit s'effacent aux rayons du jour. Un lien fatal m'enchaînait à la mort, et flétrissait sous mes pas toutes les fleurs de la vie ; ce lien vient d'être brisé. Elsa ! je suis à vous ! »

Un soir Elsa et le chevalier étaient assis sous de beaux arbres dans la cour du château, et ce jour-là encore un groupe de paysans dansaient et s'amusaient à l'autre extrémité de la cour; Elsa, plus gaie depuis quelque temps, aimait à s'entourer de gaieté; et un certain nombre de bouteilles vides et de bouchons, roulant auprès du chevalier, prouvaient qu'il commençait aussi à goûter aux joies de ce monde. « Aki! vous m'avez promis de me raconter votre histoire! lui dit tristement Elsa, qui mourait d'envie de la savoir, mais qui craignait pourtant que ce récit ne ramenât quelque tristesse dans le cœur du chevalier. Voyez, la soirée est si belle, le bruit de la danse et des plaisirs innocens de ces bons villageois arrive jusqu'à nous; ne sommes-nous pas bien disposés à la confiance? Craignez-vous encore vos souvenirs. » — « Auprès de mon Elsa, je suis toujours disposé à la confiance, et sa vue adoucit les souvenirs, » répondit le chevalier pâle. Et il commença le récit suivant:

« Je suis né dans cette contrée, et je visitai souvent dans mon enfance l'église où je vous ai secourue, chère Elsa; j'aimais surtout cette chapelle de sainte Brigitte! j'y pouvais passer des heures entières, les yeux fixés sur les tableaux qui la décorent, et dans une sorte d'extase mélancolique, peu ordinaire à un enfant de douze ans: j'en avais quatorze quand mon père mourut, et c'est moi qui désirai que son tombeau fût placé sous le portrait de la Sainte. Je restai sous la tutelle de maître Sibrandson, ecclésiastique et ancien ami de mon père, et qui déjà depuis quelques années s'était chargé de mon éducation. Cet homme, d'un esprit exalté jusqu'au fanatisme, me vantait sans cesse la sublimité des croisades; et lorsqu'il me racontait tout ce que saint Louis avait entrepris et souffert pour la délivrance des saints lieux, je m'écriais avec ardeur: Oh! que Dieu me fasse la grâce de suivre à la Terre-Sainte un pareil roi! Bientôt je fus avec mon maître à Rome, où le pape le faisait appeler. Notre voyage n'eut rien de remarquable, nous logeâmes dans un couvent, où il me sembla que les moines menaient fort joyeuse vie, et la première fête, à laquelle j'assistai en Italie, fut ce qu'on appelait la fête des ânes. »

« La fête des ânes ! » interrompit Elsa.

« Et ce que vous ne savez pas, belle dame, reprit le chevalier en riant : c'est que vous étiez *vous-même* le premier personnage de la fête. »

« Chevalier Aki ! vous abusez cruellement de notre simplicité ! » dit Elsa, regardant avec une certaine défiance les bouteilles vides, et puis le chevalier.

« Non, madame, il n'y a aucun rapport entre ces bouteilles et ce que j'ai l'honneur de vous dire. Écoutez :

« La plus jolie fille du pays, habillée de rouge et de bleu, et à la manière des femmes juives, parcourt toute la ville, montée sur un âne, et tenant dans ses bras un joli petit enfant ; un homme d'un certain âge, à la barbe argentée, conduit l'âne par la bride.... comme Joseph.... Déjà souvent ce gracieux tableau avait attiré mes regards dans les églises ; et maintenant j'en voyais la représentation fidèle et vivante ; j'en fus ravi au point de ne faire nulle attention à ce qu'il peut y avoir là de ridicule et d'inconvenant quand le cortège arrive jusqu'au pied de l'autel, et qu'on chante devant l'âne les louanges du Seigneur. Je considérais alternativement la mère, l'enfant, le vieillard, et il me semblait voir les trois âges de la vie : enfance, jeunesse, âge mûr, cheminant vers la tombe sous l'aile du temps. Cette femme surtout !... mes yeux ne pouvaient s'en détacher ! C'était réellement la douce et angélique figure de Marie.... la vôtre ! Elsa ; car cette femme était celle dont je vous ai parlé ; celle qui fit sur mon imagination de quinze ans une impression si vive que, pendant les dix années qui suivirent, je n'ai jamais cessé un instant de l'avoir devant les yeux !

« Maître Sibrandson allait retourner en Danemarck, et connaissant mon goût pour les voyages, et surtout mon désir d'aller en Orient, il me confia à un vieux chevalier fort riche qui partait pour la Terre-Sainte.

« Nous allâmes d'abord à Jérusalem ; pendant la route je lisais attentivement dans la Bible, car mon cher Sibrandson, qui aurait fort désiré que je devinsse moine, m'avait appris le latin. J'en-

traï avec une grande émotion dans cette ville sainte, où le Sauveur a vécu, enseigné, souffert ! Mais toutes mes rêveries, toutes mes illusions d'enfant furent péniblement détruites ; là, où j'avais cru voir des saints, je ne vis que des brocanteurs de reliques ; et dans les cérémonies du culte qui, sur le tombeau de Jésus, pourraient être si imposantes et si belles, je ne trouvai que des comédies ridicules, des représentations bien plus inconvenantes que celle que j'avais vues à Rome..., et il n'y avait point de noble et divine Marie !

« Mon vieux chevalier, extrêmement dévot et superstitieux, achetait à prix d'or une immense quantité de reliques..., fausses pour la plupart ; un jour j'eus le malheur d'en faire l'observation d'une manière assez plaisante, et dans un accès de colère inouï il me chassa de sa présence, en me disant de ne jamais reparaitre.

« Me voilà donc dans les rues de Jérusalem, ne possédant rien au monde que l'habit que je portais, et une petite boîte de fer-blanc, dans laquelle étaient mes titres de noblesse.

« Après avoir marché quelque temps dans la ville, sans savoir absolument que devenir, je m'arrêtai dans une grande cour près du temple, et m'assis sur un banc de pierre ; j'y pleurais en silence et avec amertume, pensant à la triste situation d'un pauvre orphelin sans fortune, lorsqu'un moine s'approcha de moi, essaya de me consoler, et, après m'avoir demandé quelques explications, commença à me parler des chevaliers du Temple qui, cinq ans auparavant, habitaient l'enceinte où nous nous trouvions. Il me raconta leur bravoure, leur noblesse d'âme et leur charité évangélique. « Là, me dit-il, vous auriez pu trouver protection, cher enfant ! et quand même vous n'auriez pas été noble, vous auriez toujours pu être frère servant. Maintenant ils habitent l'île de Chypre, bien loin d'ici, et protègent les Chrétiens contre les corsaires turcs. »

« Et il termina son discours, en me proposant de me faire moine : « Venez avec moi, pauvre enfant, disait-il ; chez nous du moins vous aurez un toit et votre pain quotidien ; sans doute il vous faudra gagner ce pain par votre travail ; vous serez d'abord

serviteur; mais nous avons beaucoup de serviteurs, et le travail n'est pas pénible!» Je ne lui répondis rien.... et la cloche du soir le rappela au couvent. La nuit s'avavançait, mon inquiétude était bien vive; tout à coup mon vieux et sévère chevalier se trouve devant moi.

«C'est une leçon que j'ai voulu te donner! me dit-il; je ne laisserai pas au tombeau de Jésus l'orphelin dont je me suis chargé, Dieu m'en préserve! Mais à l'avenir aie plus de respect pour les saintes reliques, et crains le Seigneur.»

«Ce fut la première fois que j'eus occasion d'observer qu'il ne faut pas toujours dire ce que l'on pense; je suivis mon chevalier, et je l'aidai même à emballer sa riche collection de reliques; il y en avait en vérité toute une charge de navire; après cela, nous visitâmes différens lieux, et entre autres la montagne du Liban.»

«Vous êtes allé au Liban! dit Elsa avec enthousiasme; oh, combien je vous envie; vous, qui avez vu toutes ces belles choses, et dont l'imagination vive et brillante se retrace le passé comme s'il était d'hier.»

«Ne m'enviez pas! répondit le chevalier; cette imagination m'a fait plus de mal que de bien!

«Lorsque nous eûmes parcouru cette antique contrée, nous nous embarquâmes pour retourner en Europe; mais à peine étions-nous en pleine mer, que nous fûmes attaqués par les infidèles. La fuite était impossible, car ils étaient plus forts que nous; et l'on apercevait à quelque distance un autre vaisseau qui s'avavançait à pleines voiles, et que nous prîmes pour un second corsaire. Alors nous préférâmes mourir l'épée à la main, que d'être faits esclaves des Turcs; et tous, en armes, rassemblés sur le pont, nous attendions l'événement. Déjà nous étions assaillis d'une nuée de flèches, quand le vaisseau que nous avions distingué dans l'éloignement, s'approcha avec une étonnante rapidité; le brouillard était si épais que l'on pouvait à peine reconnaître son pavillon; mais nous entendîmes un chant harmonieux, un chant sacré, et qui pourtant avait quelque chose d'héroïque,

s'élever vers le ciel comme un chœur de séraphins; et pour compléter l'illusion, un groupe de robes blanches, vaporeuses et flottantes, se montra bientôt à travers la brume. »

« Dieu soit loué ! s'écria mon vieux chevalier, voici les Templiers ! »

« A peine les Turcs eurent-ils reconnu les manteaux blancs, que la pâleur de la crainte couvrit leurs visages ; ils cherchèrent à fuir ; mais les chevaliers étaient déjà à l'abordage. Avec quelle admiration je vis ces héros s'élancer en masse sur le navire ennemi ; leurs casques brillans, leurs épées protectrices dominaient les turbans et les cimenterres ; le sang ruisselait autour d'eux... ; et pourtant dès que les Turcs se furent rendus, ces épées s'arrêtèrent comme d'un commun mouvement, et rentrèrent dans le fourreau ; les chevaliers repassèrent paisiblement sur leur bord, emmenant avec eux leurs prisonniers ; et, s'étant de nouveau réunis sur le pont, ils commencèrent un chant d'actions de grâce, plus sublime encore que celui que nous avions entendu.

« Lorsque tout fut rentré dans l'ordre, le plus âgé de ces chevaliers vint nous visiter ; quand il me vit, moi, enfant de quinze ans, encore tout agité de la vue de ce combat, marchant à pas précipités, agitant mon sabre ; et puis, comme un enfant que j'étais, pleurant à chaudes larmes de n'avoir pu partager la gloire du triomphe ; quand ce chef me vit ainsi, il m'embrassa en riant beaucoup ; et, après avoir adressé quelques questions à mon protecteur, il me demanda si je ne serais pas bien aise de le suivre à l'île de Chypre, et d'être Templier par la suite.

« Ah ! noble seigneur, lui répondis-je, ce serait le plus grand de mes vœux ! »

« Eh bien ! prends congé de ton père adoptif, me dit-il, car nous allons bientôt partir. » La séparation me coûta fort peu ; et le vieux chevalier, tout enchanté de voir ses précieuses reliques échappées aux chances d'un combat naval, donna joyeusement sa permission.

« Alors je passai sur le navire des Templiers, et vers la fin du même jour nous étions à l'île de Chypre.

« Le lendemain je fus présenté au grand-maître de l'ordre,

Jacques de Molay. Mon conducteur ; Aimon de Bourbon, m'avait déjà fait revêtir l'habit des chevaliers. « Eh bien, lui dit le grand-maître, m'amèneras-tu bientôt le page que tu m'as promis, Aimon ? » — « Pas encore, votre grâce ! mais nous avons des chevaliers de presque toutes les nations, et pas un seul Danois ; que diriez-vous, si j'en amenais un ? » — « Je dirais que c'est fort bien, car les hommes du Nord sont de nobles guerriers ! où est-il ? » — « Là, répondit Aimon ; et s'il ne peut encore être chevalier, il a du moins tout ce qu'il faut pour le devenir. » Alors il me fit avancer, et raconta comment il m'avait trouvé. « Ce jeune homme me plaît beaucoup, dit le grand-maître, après avoir écouté ma courte histoire ; il a l'air en effet brave et déterminé. » — « Et voici ses titres de noblesse ! » ajouta Aimon, en présentant ma petite boîte. « Ah ! cela n'est pas à oublier ! répondit Jacques de Molay, avec un sourire de bonté, mais sous lequel perçait une légère ironie. Aimon, Aimon ! conserverons-nous encore long-temps cette folie de noblesse ? Toute race qui ne s'allie à aucune autre, perd de sa force et dégénère ; et ne faut-il pas que tout change avec le temps et les circonstances ? » — « Sans doute, répondit Ansolin de Saint-Georges ; car nous ne sommes plus ce qu'étaient nos pères : le monde a retenti du bruit de leurs exploits ; et nous, relégués dans cette île, que faire ? Protéger de pauvres pèlerins poursuivis par les Turcs. » — « Oh ! quant à cela, interrompit le grand-maître, je ne vois là nul abaissement ; et je crois que, sous ce rapport, nous sommes plus utiles au monde que ne l'étaient nos ancêtres, avec leurs actions éclatantes sans motif et sans but. Notre mission est courageuse et noble ; et, croyez-moi, il y a plus de mérite à remplir ici un devoir obscur, qu'à parcourir le monde, et risquer d'éveiller peut-être l'envie ou la cupidité. » — « Cela se pourrait bien, dit Ponsard de Gisi ; notre ordre est maintenant si riche ! » — « Et s'il allait devenir bien misérable ! dit le grand-maître lentement et avec tristesse. »

« Je n'ai jamais oublié cette première conversation, qui me révéla toute la justesse d'esprit, toute la noblesse d'âme du grand Molay ! Elsa ! vous avez vu son portrait ! »

« Ah c'était lui ! » s'écria-t-elle avec joie.

« Oui, jeune fille, réjouissez-vous d'avoir vu ce noble visage, digne miroir d'un cœur plus noble encore ! D'un cœur qui m'a beaucoup aimé ! » reprit-il avec une douloureuse émotion....—

« Et moi ! moi aussi, je l'ai beaucoup aimé ; il a été mon père, mon ami, le protecteur de mes jeunes années ; tous les jours nous entendions de sa bouche des leçons de sagesse, et même ses conversations de table contenaient plus d'enseignemens vertueux, que les discours des prêtres ou des moines.

« Je fus bientôt installé parmi les jeunes élèves, et là je me trouvai dans mon élément, comme le jeune cygne qui n'a pas encore nagé, et qu'on lance à l'eau tout à coup. Mon désir le plus ardent était de suivre à la guerre ces héros dont j'avais admiré la valeur ; et dont les lois, que j'étudiais, me semblaient plus admirables encore. Les Templiers juraient de consacrer leurs armes, leurs forces et leurs vies à la défense des mystères de la foi et à celle de l'unité de Dieu. Ils promettaient aussi d'être soumis et obéissans au grand-maître de l'ordre, et de combattre les rois et princes infidèles ; à l'approche du combat ils s'armaient de foi au dedans, et de fer au dehors ; leurs armes étaient leur unique parure, ils s'en servaient avec courage ; car toute leur confiance était dans le Dieu des armées ; et, en combattant pour sa cause, ils ne cherchaient que la victoire ou la mort. Leur croyance était celle de toute l'Église chrétienne. Ils faisaient vœu de simplicité, d'obéissance et de dévouement militaire, pour la défense des saints lieux et de la religion.

« L'occasion que j'avais tant désirée se présenta bientôt : un jour nous aperçûmes en mer une galère turque, poursuivant un vaisseau français ; nous volâmes au secours des chrétiens, mais trop tard cette fois ! l'équipage était déjà massacré : alors nous nous jetâmes avec acharnement sur la galère, qui bientôt fut en notre pouvoir. Quand le capitaine vit qu'il n'y avait plus de ressources, il descendit tranquillement dans sa chambre ; nous le suivîmes ; là, était une jeune femme d'une ravissante beauté, presque évanouie de terreur ; elle jeta sur moi un regard sup-

pliant, comme pour demander protection, et je restai muet de surprise. C'était elle ! celle que j'avais vue en Italie ..., elle, la compagne de tous mes rêves ! « Voici ma plus belle capture ! dit le corsaire, en nous la désignant, et nul ne pourra me la ravir. » Aussitôt d'un coup de poignard il l'étendit morte à ses pieds. Par un mouvement plus prompt que l'éclair, j'enfonçai ma dague dans le cœur du meurtrier..., et je tombai sans connaissance.... J'avais seize ans !

« Quand je revins à moi, j'étais dans la chambre de notre vaisseau près du corps de la jeune fille : arrivés à Chypre, je la fis transporter chez moi, et je me mis à faire son portrait ; ensuite je l'ensevelis moi-même dans un lieu solitaire, un grand palmier couvrit sa tombe, et tous les jours pendant six ans il abrita mes rêveries ; j'y trouvais des pensées du ciel, avec le souvenir de la jeune vierge ; son dernier regard planait sur moi comme les ailes bleues d'un ange gardien, et le portrait que j'avais sur mon cœur me paraissait un talisman contre les écueils de ce monde. Bientôt je prononçai mes vœux, et je devins alors un véritable et sévère templier ; je dévouai mon culte à Jésus, à la Vierge protectrice ; mon bras à la défense de l'opprimé ; mon cœur..., tout à Molay, notre bien-aimé grand-maître. « Et le portrait ? » interrompit Elsa. « Je l'ai toujours, toujours sur ma poitrine. » — « Oh montrez-le moi, je vous en prie, chevalier. » — « Elsa, j'ai peur que cette ressemblance ne vous effraie. » — « Oh ! cher Aki ! » — « Eh bien, le voilà. » Elsa ouvrit le médaillon, et ses mains retombèrent aussitôt sur ses genoux ; elle devint pâle, et sa tête se pencha sur une de ses épaules. « Je vous l'avais bien dit, Elsa, la ressemblance est extraordinaire ! » — « Extraordinaire ! » reedit Elsa, d'une voix douce et mélancolique ; ne le trouves-tu pas, Ursule ? » — « Sainte Vierge du ciel ! s'écria la bonne vieille, en élevant les bras au-dessus de sa tête ; la voilà, ma pauvre enfant..., morte... ! étendue par terre, un poignard dans le sein ! » — « Rendez-moi ce portrait, dit sérieusement le chevalier, et remettez-vous, mon Elsa. Elle était morte, perdue pour moi, cette femme ! j'avais juré de vivre sans épouse ; et maintenant je suis libre, et

je la retrouve...; elle est là, devant moi, plus sainte, plus belle encore!» — «Ce n'est pas elle, dit Elsa; elle, la pauvre, dort depuis bien long-temps sous le palmier de la Grèce!» — «Mais nous, nous sommes fort bien en vie, dit Ursule.» — «Continuez votre histoire, chevalier; et ne montrez plus de portrait, cela rend triste.» — «Nous voici arrivés à l'époque la plus sombre de ma vie, dit le chevalier pâle. Les six années que je passai en Chypre, furent tranquilles pour nous; et le grand-maître seul pouvait savoir ce qui s'agitait dans le monde. Mais à la fin de l'an 1307, nous fûmes appelés en France, par le pape et le roi Philippe-le-Bel, sous prétexte d'organiser une nouvelle croisade. Jacques de Molay savait bien que le roi de France le détestait, à cause de l'amitié qui l'avait uni au précédent pape Boniface; mais il oublia toute considération personnelle, et partit avec un cortège de soixante chevaliers, vieillis dans les combats, éprouvés par l'adversité; toujours prêts à verser leur sang et à donner leur vie pour la gloire de l'ordre et la défense de la religion. Notre grand-maître fut bien accueilli par le pape, et reçu comme un roi par Philippe-le-Bel; on nous donna pour demeure le palais du temple, et les premiers jours se passèrent en des fêtes continuelles; mais je n'oublierai de ma vie la belle et sévère figure du roi de France. La première fois que j'eus occasion de le voir, je l'examinai avec attention; sans trop savoir pourquoi, son aspect me frappait d'un sentiment pénible, je croyais voir sur ses traits nobles et réguliers l'expression d'un caractère haineux et perfide, et dans son assurance la preuve d'une grande force de volonté.

«Un soir de grande réception, nous étions tous à la cour auprès de notre bon Molay; le roi l'avait invité à un banquet splendide; il était peut-être encore plus aimable qu'à l'ordinaire, et parlait de sa prochaine croisade comme d'une chose arrêtée; il comptait sur la valeur bien connue de nos chevaliers, et nous associait à la gloire de cette entreprise; mais la plupart d'entre nous remarquèrent dans ses paroles, et surtout dans le son de sa voix, quelque chose de faux et de préoccupé : le grand-maître seul ne vit rien; celui qui porte dans son cœur une telle

loyauté, ne soupçonne pas la trahison; il se retira tranquille et satisfait.

« Nous étions encore plongés dans un profond sommeil, lorsque nous fûmes réveillés par un bruit inaccoutumé. C'était en Octobre 1307 : le grand-maître venait d'être arrêté; il se rendit sans résistance à l'ordre du roi; nous suivîmes tous son exemple. Le jour même Philippe vint habiter notre palais; nous fûmes jetés dans les prisons, et nos chevaliers subirent le même sort dans toutes les parties de la France. Aucune forme légale ne fut employée; nous étions arrêtés sans procédure préalable, et saisis comme des brebis que l'on mène à la boucherie. On publia contre nous les accusations les plus graves; on nous supposa coupables de crimes atroces contre la religion et les mœurs.

« Si une affreuse corruption eût existé dans l'ordre, aurait-on eu besoin d'attendre que tous les chevaliers fussent jetés dans des cachots, pour répandre contre eux cette étrange calomnie? Guillaume de Paris, archevêque de Sens, était notre juge et notre mortel ennemi : la plupart des accusations dirigées contre nous, étaient absurdes et contradictoires : la principale supposait que, lors de la réception des Templiers, on leur faisait une loi d'être impies et dépravés; qu'ils reniaient Jésus-Christ, et crachaient sur la croix..... » — « Oh sainte Marie ! » s'écria Elsa avec effroi, tandis qu'Ursule, qui écoutait avec attention, laissa tomber et rouler par terre le fuseau qu'elle tenait à la main.

« Quel mensonge absurde ! reprit le chevalier pâle; nous, qui avons pris la croix pour symbole de notre mission, et qui portions avec respect ce signe révérend, brodé sur nos manteaux ! » — « Oh dites, dites, vous n'avez jamais renié la croix ? demanda Elsa ; dites-le moi, Aki. » — « Jamais ! ma bien-aimée; ne m'avez-vous pas vu un jour prier devant l'autel du Christ ? »

Et ce souvenir calma l'anxiété de la jeune fille.

« Je ne vous dirai pas, continua le chevalier, ce que nous eûmes à souffrir pendant six ans de captivité; votre cœur serait déchiré, pauvre Elsa, votre imagination trop vivement frappée;

les cris de l'indignation, les plaintes de la douleur, traverseront les siècles, et seront entendus de la postérité.

« Pour obtenir des aveux mensongers, on nous présentait les lettres du roi, qui annonçaient que l'ordre entier était condamné sans retour, et qu'il promettait la vie, la liberté, la fortune aux chevaliers qui déposeraient contre l'ordre. Un grand nombre d'entre nous mourut dans les tortures, ou par suite de ces tortures; mais quelques-uns furent obligés de porter contre eux-mêmes un faux témoignage arraché par la douleur. »

« Qu'avez-vous, Aki? qu'avez-vous? » dit vivement Elsa, qui venait par hasard de lever les yeux sur son fiancé, dont le visage, plus pâle encore qu'à l'ordinaire, était contracté par une horrible expression de souffrance et d'effroi; ses yeux immobiles et glacés semblaient fixés sur d'affreux souvenirs....! Mais se remettant peu à peu, il répondit plus calme : « Ce n'est rien, chère Elsa..., j'ai promis de vous raconter ma vie..., et ce qui me reste à vous dire, est triste et pénible pour moi..., pour vous..., qui m'aimez.... Oh! n'est-ce pas, mon Elsa! que vous m'aimez beaucoup...? Pardon, je n'avais pas besoin de ce regard; ne le savais-je pas que vous m'aimiez beaucoup? » Et puis, reprenant le cours de ses pensées : « Mon Dieu! s'écria-t-il, n'est-il pas étonnant qu'on ait ajouté plus de foi aux mensonges des chevaliers qui cédèrent à l'épreuve des tourmens, ou aux séductions des promesses, qu'à ceux qui moururent avec la palme du martyr, pour la défense de la vérité! » Il s'arrêta un instant; et quand son émotion fut entièrement passée, il continua son récit :

« On me répétait souvent, que je n'avais qu'à ajouter ma signature à celles des chevaliers qui avouaient les crimes imputés à notre ordre, pour obtenir à l'instant même la liberté et de grandes richesses. Pendant six ans je rejetai, avec mépris, de semblables propositions, lorsque je fus atteint l'hiver dernier d'une fièvre violente, qui m'ôta le peu de forces que m'avait laissées une longue captivité et des souffrances de tout genre. Ce fut le moment que choisirent mes persécuteurs pour arracher

de ma faiblesse un infame mensonge. La nuit je fus traîné dans les cachots de l'inquisition : une lourde porte en fer s'ouvrit devant moi ; et là, au milieu des ténèbres, mes yeux s'arrêtèrent sur un objet éclairé de quelques lanternes, et, pour le bruit et la forme, assez semblable à un pressoir. « Oh ! mon Dieu ! dit Elsa avec angoisse...., je comprends tout maintenant. » Je demandai à voir Molay, on me le refusa ; et on me fit lire un écrit, *signé du roi Philippe*, qui assurait au grand-maître la vie et la liberté, si l'on pouvait réunir assez de signatures pour condamner et dissoudre l'ordre. Il n'en fallait plus qu'une ! on me présenta la liste : Non, jamais ! m'écriai-je ; Molay voudrait-il vivre au prix d'une telle lâcheté ? On me fit subir la torture..., et j'écrivis mon nom sur la feuille infernale ! et ce pacte diabolique, plus encore que l'atroce douleur du supplice, imprima sur mon front le signe de Caïn cette pâleur livide que je conserve encore. Je devins libre, mais il fallait quitter la France ; et avant de partir, j'appris que nous étions victimes d'une exécration trahison. L'ordre était dissous, condamné ! et le grand-maître devait mourir. Alors, je traînai dans mon cœur l'enfer du parricide ; je voyageai, sans savoir où j'allais, je me dirigeai vers ma patrie sans savoir pourquoi..., sans le savoir ; et quand je vous rencontrai, Elsa, c'était depuis mon crime la première fois que j'entrais dans une église ; et si jamais j'ai pleuré dans ma vie, ce dût être ce jour-là, quand je revis l'image de mon père ; mon père ! qui mourut sans reproche. Vous avez cru que je priais, non, je ne priais pas ; je n'osais pas prier...., moi, maudit. Mais sur la tombe de mon père, pendant le service divin, devant Dieu et devant les hommes, je prenais avec moi-même un engagement sacré, qui adoucît un peu ma douleur ; et plus tard votre société, Elsa, me rendit espoir et courage ; je crus de nouveau à la clémence du Ciel ! j'osais prier ! »

« Et maintenant ! qu'avez-vous appris, chevalier ; que vous a-t-il dit, le pilote ? »

« Il m'a dit : que Jacques de Molay était libre ! qu'il avait déjà quitté la France, et qu'il vivait tranquille dans une de ses possessions en Orient. »

Rhann, assis près du vieux Reynwald, dans une salle basse de son château, s'était ennuyé tout un long jour, plus encore qu'à l'ordinaire; les bras tantôt croisés, tantôt appuyés sur une immense table fixée au milieu de l'appartement, son unique occupation avait été d'avaler quelques cruches de bière; son seul mouvement, celui d'éloigner la cruche vide, pour approcher la cruche pleine; et le seul bruit qui eût retenti ce jour-là sous la voûte, était le choc léger de deux verres, accompagné de ces trois mots : « Dieu vous conserve ! »

Déjà l'ombre s'étendait autour d'eux, lorsque Rhann se leva brusquement, et se mit à marcher autour de la table, décrivant un cercle aussi régulier que celui d'un cheval de manège. « Au diable soient les projets ! » dit-il. « Pourquoi ? » dit Reynwald, tout étourdi de ce dérangement. « Ils ne réussissent jamais ! » — « Que nous importe. » — « Elsa épouse ce fantôme ! » — « Laisse-la faire. » — « Cela me trouble ! » — « Ah ! mon Dieu ! » — « Je l'aime ! » — « Imagination, folie. » — « Comment se défaire de cette folie ? » — « S'amuser. » — « Tout m'ennuie ! comment retrouver mon calme ? » — « Attendre qu'il revienne. » — « Et en attendant ? » — « Aller à Roskyl. » — « Le roi m'ennuie ! » — « Bah ! » — « N'importe ; j'irai. » — « Bon ! et quand ? » — « Demain. » — « Irai-je avec toi ? » — « Oui. » — « Bon. » Et le lendemain ils étaient sur la route de Roskyl.

Le chevalier pâle, après avoir passé auprès de son Elsa la plus délicieuse soirée, retournait lentement chez lui, pensant au bonheur que lui promettait l'avenir. Lorsqu'il fut près de la maisonnette, il entendit un bruit confus de larmes et de cris; et se rappelant tout à coup que le fils de ses hôtes était fort malade, sans doute il est mort ! se dit-il. Pauvre famille ! mon Dieu, que le sort est changeant..., perfide.... quelquefois ; et que la vie de l'homme est agitée ! Ils étaient si heureux ! quand je souffrais, moi. Et maintenant, que je n'ai plus rien à désirer, ce sont eux qui souffrent !

Le chevalier ouvrit la porte; et, au milieu d'une chambre fort sombre, éclairée seulement par une faible lampe, il vit le jeune malade tenant à la main un tison enflammé, et se débattant avec cette force que donne l'agitation de la fièvre, entre les bras de ses parens et de sa fiancée. « Non, il faut qu'il brûle...! s'écriait-il, qu'il brûle, qu'il brûle; ce tableau de sorcier, n'a-t-il pas appelé chez nous la mort et la désolation? qu'il brûle, car sa bouche ricane comme le lutin des forêts, ses yeux étincellent dans la nuit comme la flamme qui danse sur les tombeaux, et cette robe de fantôme a l'air de s'élancer sur vous; qu'il brûle, qu'il brûle, il le faut; c'est sa destinée! Et le pauvre insensé, se débarrassant tout à coup de tous ceux qui le retenaient, s'élança dans la chambre du chevalier, et mit le feu au portrait du grand-maître. « Oh! bon chevalier! dit le père en pleurant, aidez-nous à le remettre au lit; le malheureux enfant, quel horrible délire! » Dès que le jeune homme fut couché, Aki courut au secours de son portrait, mais il était à peu près consumé; seulement, au milieu des flammes, il vit encore les yeux de son bienfaiteur, qui semblaient, fixés sur lui, lui envoyer un céleste pardon.

Le lendemain, rien n'était changé dans la chambre du chevalier pâle; le soleil, aussi beau que la veille, lançait un de ses rayons jusque dans l'alcove; seulement il brillait sur un corps qu'il ne pouvait réchauffer, c'était le cadavre du jeune homme. Et devant la porte de la maison, un vieillard achevait un cercueil; c'était le pauvre père. Tu ne pèseras pas sur le corps de mon fils, disait-il, car j'ai mis tous mes soins à te rendre léger; demain tu iras avec lui dans le champ des morts, sous la terre chrétienne; mais l'esprit de mon enfant reviendra voltiger autour de la cabane; il viendra protéger le sommeil de sa mère, jusqu'à ce que le Ciel, touché de nos douleurs, nous réunisse à lui.

Le chevalier se promenait avec Elsa dans le jardin du château; le jour même il avait quitté la maison mortuaire, et occupait déjà un appartement chez sa fiancée. Il marchait tenant sous

son bras celui de sa bien-aimée, et disant de ces paroles du cœur, de ces choses qu'on ne peut redire, lorsqu'il vit à quelque distance une jeune personne en deuil. « C'est Esther, dit Elsa, celle qui devait épouser le fils du menuisier. Oh mon Dieu ! qu'il est triste, quand on est soi-même si heureuse ! quand le temps est si beau, les fleurs si parfumées ! qu'il est triste de penser tout à coup qu'il y a des gens qui pleurent ! » Et elle courut vers la jeune fille, qu'elle aimait beaucoup, et pleura avec elle.

« Pauvre Sywald ! dit Esther, quand ses premiers sanglots furent un peu calmés ; pauvre Sywald, c'est après-demain qu'on l'enterre..., et on le mettra dans le cimetière des pauvres ; dans le cimetière où tout le monde passe ; et sa tombe sera peut-être sur le bord du chemin, et l'on marchera dessus en passant. Mon Dieu ! lui, qui était sculpteur ! lui, qui a fait dans sa vie tant de belles pierres sépulcrales, pour des seigneurs et des chevaliers ; il n'en aura pas une pour lui ! Il ne reposera pas avec eux dans la grande église du cloître ! » — « Et pourquoi pas ? dit le chevalier pâle ; je me trouve heureux de pouvoir vous donner cette légère consolation. Les sépultures de la chapelle sainte Brigitte appartiennent à ma famille ; j'en puis disposer maintenant, et je donnerai des ordres pour que demain il y en ait une de préparée. »

« Oh vous êtes bon ! chevalier, Dieu vous protégera ; » et elle fut annoncer cette nouvelle aux pauvres parens de Sywald. « Oh oui ! vous êtes bon, Aki, dit à son tour Elsa, et je sens bien vivement ce que vous venez de faire pour cette jeune fille. Comment pourrais-je vous remercier de cette attention, de cette délicatesse avec laquelle vous comprenez et prévenez mes désirs ? tenez ! lui dit-elle, en lui présentant une rose, l'éclat de cette fleur dure peu ; mais faites-la sécher, et elle durera peut-être plus que nous : Vous la mettrez dans votre livre de souvenirs, Aki, et elle nous rappellera une douce soirée. »

Rhann n'avait plus reparu au château depuis le jour de sa malencontreuse aventure ; Elsa était fâchée qu'il eût si mal pris

cette affaire; elle ne comprenait pas de la part du bon Rhann une rancune aussi obstinée, et souffrait réellement de l'idée que son mariage avec le chevalier pourrait détruire une amitié d'enfance. Enfin, le soir il envoya un messenger pour annoncer qu'il viendrait le lendemain faire à la jeune fiancée ses félicitations. Le temps était triste ce jour-là; depuis le matin une pluie fine et froide tombait lentement sur la terre. « J'espère que Rhann ne viendra pas, dit Elsa, le temps est affreux aujourd'hui; il m'attriste je ne sais pourquoi; voulez-vous que je fasse apporter des lumières, Aki? il fait déjà si sombre ici. » — « Oh non, mon amie; l'obscurité est agréable quelquefois..., elle repose..., elle calme.... » — « Je ne le trouve pas! » dit Elsa. Comme elle achevait ces paroles, on entendit frapper à la porte : c'était Rhann. « Bon soir, cher Rhann, vous êtes bien aimable de venir nous voir, lui dit Elsa avec bonté; je ne vous attendais plus ce soir, car il pleut. » — « Oui, il pleut, » répondit Rhann. « Et vous devez être tout mouillé. » — « Oui, je suis tout mouillé. » — « Voulez-vous venir changer d'habit? » lui demanda le chevalier. « Non, je préfère rester ainsi. » Et il y eut un long silence, que Rhann rompit le premier. « Enfin, est-ce vrai? dit-il, est-ce bien vrai? puis-je vous faire mes félicitations. » — « Je vous remercie, mon cher Rhann. » — « Ainsi donc vous êtes promise au chevalier, Elsa? » — « Oui, mon cher ami. » — « Je vous souhaite bien du bonheur. » Et il y eut encore un silence.

« Vous êtes allé à Roskyl? » lui dit enfin Elsa. « Oui, je suis allé à Roskyl. » — « Avez-vous parlé au roi? » — « Oui, j'ai parlé au roi. » — « Était-il gracieux? » — « Il était fort gracieux. » — « Y avait-il des étrangers à la cour? » — « Oui, il y avait entre autres des envoyés du roi de France. » — « Et que sont-ils venus nous apprendre? » dit vivement le chevalier.

« Ils ont dit : que Jacques de Molay, grand-maître des Templiers, avec cinquante de ses chevaliers, avait été brûlé vif à Paris, le dix-huit Mars de cette année. » — « Dieu du sang! s'écria le chevalier pâle, c'est impossible; les matelots m'ont dit tout le contraire. » — « Mensonge ou erreur, dit froidement

Rhann. Moi, j'ai parlé à l'un des envoyés; et voici qui prouve la vérité de mes paroles, dit-il, en déployant, avec une cruelle bonhomie, un parchemin, qui annonçait officiellement cette nouvelle aux seigneurs du royaume. On m'a dit, continua-t-il, que chacun plaignait le grand-maître, qu'on le croyait généralement innocent, et que ses véritables assassins étaient d'infâmes chevaliers qui avaient signé la ruine de leur ordre et la mort de leur chef. On dit encore que le pape et le roi Philippe ont des reproches à se faire; mais qui peut savoir cela...! les rois sont placés trop haut pour qu'on puisse voir leurs actions!»

« Bonne nuit, Elsa!» dit le chevalier pâle, avec une voix qui semblait sortir de l'enfer; ses dents s'entre-choquaient avec un bruit sinistre, et il appuya sur la main de l'orpheline une main froide comme celle d'un cadavre. Il faisait si sombre, qu'Elsa ne vit plus qu'une ombre noire s'élever devant elle. « Au nom du Ciel, Aki, restez ici! dit-elle avec anxiété. » — « Je ne puis, il faut que je parte; bonne nuit, Elsa!» Et il disparut dans l'obscurité; et l'on entendit le pas de son cheval retentir sur les pavés de la cour.

« Partir! et où peut-il aller? dit Elsa avec inquiétude: il demeure ici maintenant..., la nuit est affreuse! mon Dieu, cette nouvelle a troublé ses esprits. Rhann, où peut-il aller? oh par pitié! dites-le moi. » — « Que sais-je! dit Rhann; bonne nuit, Elsa!» Et il disparut aussi dans l'obscurité, et l'on entendit le pas de son cheval retentir sur les pavés de la cour.

Le pauvre homme de la forêt était assis près du corps de son fils, lorsqu'il entendit un léger bruit derrière sa chaise; il se retourna, et vit le chevalier pâle qui le regardait en silence. « Ah! noble chevalier! lui dit-il; combien vous êtes bon de venir aussi tard nous faire une visite; sans doute vous avez désiré voir encore une fois notre enfant bien-aimé? » — « J'ai désiré de vous voir encore une fois, répondit le chevalier; je vais partir, pour un bien long voyage! et je voudrais auparavant écrire quelques lignes. » — « Partir! dit le paysan tout surpris; et n'est-ce

pas demain que vous deviez épouser la jeune dame du château ? Ce n'est que par égard pour nous qu'elle retarde son mariage de quelques jours..., et vous l'abandonnez en ce moment, chevalier ? » — « Je ne l'abandonne pas, dit Aki d'un air sombre ; notre union n'est que différée ! allez vous reposer, brave homme, vous devez en avoir besoin ; je veillerai près de votre fils. » — « C'est bien de l'honneur pour nous, chevalier ! avec votre permission, je vais essayer de dormir un instant. »

Aki, resté seul, s'assit auprès du mort, et soulevant le linceul qui lui couvrait le visage : « Enfant ! dit-il, te voilà plus pâle encore que je ne le suis ; eh bien ! dis-moi, ce dernier soupir est-il aussi désolant, aussi difficile qu'une fausse terreur veut nous le faire croire ; dis-moi, repose-t-on dans le cercueil ? » — « Ah ! j'ai dormi d'un délicieux sommeil ! dit le mort, en étendant vers le chevalier un de ses bras amaigris ; mais, j'ai bien froid ! pourquoi ne suis-je plus dans mon lit ? » — « Enfant ! dit le chevalier, sans marquer le moindre étonnement ; tu viens de la vallée des morts ! tu reviens me chercher, sans doute, enfant ; je vais te suivre ; et jetant un regard vers un coin de la chambre où étaient les restes du tableau de Molay : Oh mon frère, dit-il, ton ame était pure, comme la couleur de ce manteau ! toi aussi, tu as rougi la croix de ton sang innocent ! toi aussi tu pardonneras, je l'espère ! Oh, prie pour moi la Vierge sainte et le Seigneur Jésus. »

« Dieu du ciel ! s'écria le vieux paysan qui, ne pouvant trouver le sommeil, revenait auprès du corps de son fils : Sywald, mon enfant, c'est donc toi ! tu dormais seulement ; oh mon Dieu ! mon Dieu ! » Et le pauvre homme tombe à genoux près de la bière, pleurant, priant, appelant, ne sachant plus ce qu'il faisait.

La vieille mère accourut alors ; et quand le jeune homme fut transporté dans son lit, le vieillard retourna dans la chambre du chevalier. « Oh bon chevalier, lui dit-il, venez donc partager notre joie ; nous serons tous heureux maintenant ! Vous aussi, chevalier, vous êtes heureux ! vous allez être notre seigneur ; vous aurez pour épouse un ange de bonté ! de beauté ! »

« Vieillard ! dit le chevalier, avec un amer sourire, approche ! je veux te parler. » Le vieillard s'approcha. « Jure sur cette croix, dit le chevalier pâle, en tirant son épée ; jure, que tu garderas le silence ! » Le vieillard effrayé, jura. « Je ne désire que le silence sur ce qui va se passer, dit le chevalier ; tiens ! voilà mon testament sur cette table... , je viens de l'écrire ; et voici ma fortune que je laisse à ton fils ; et il donna au paysan une immense bourse pleine d'or. Maintenant je te demanderai un léger service ! » — « Et lequel, chevalier ? Mon Dieu, qu'avez-vous donc... ? Qu'est-ce que tout cela veut dire ? » — « Donne-moi ce cercueil... ! et tout sera fini. » Le vieillard, immobile d'étonnement, n'avait pas encore répondu, quand le chevalier prit la bière, la mit sur ses épaules et s'élança hors de la chambre.

Elsa n'était pas encore couchée, bien qu'il fût trois heures du matin ; appuyée sur une fenêtre ouverte, elle regardait la campagne, espérant toujours apercevoir le chevalier. Le temps était à l'orage ; la lune semblait, pâle d'effroi, se glisser entre les nuages sombres ; lorsqu'un de ses rayons tomba sur un objet qui fit battre le cœur de l'orpheline : elle crut voir au détour du sentier un cheval blanc, lancé au grand galop ; on ne voyait pas le cavalier, caché sans doute par une caisse fort longue placée en travers du cheval ; on eût dit une croix volant sur le chemin : mais, peut-être n'était-ce qu'une ombre ! un moment après elle ne vit plus rien, n'entendit rien. Une heure encore elle resta appuyée sur la fenêtre..., enfin, vaincue par la fatigue, elle se jeta sur son lit.

A peine un lourd sommeil commençait à fermer ses yeux, lorsqu'elle entendit frapper à la porte de sa chambre trois coups, qui résonnèrent sourdement, comme si l'on frappait avec une pièce de bois : déjà un frisson glacé parcourait son corps, lorsqu'elle vit au rayon de la lune une ombre pâle s'élever devant elle, et déposer à ses pieds un cercueil. « Ne me reconnais-tu pas, Elsa ? lui dit une voix qui n'était déjà plus de ce monde.

Je viens prendre congé de toi...; regarde, voici la rose que tu m'as donnée hier au soir!»

Si jamais un moment de joie
Vient effacer mon souvenir,
Pense au cercueil que Dieu m'envoie
Près de la rose du plaisir.

Si tu viens pleurer ta misère
Près des autels consolateurs,
Jeune fille, pense à ma bière,
Là se terminent les douleurs.

L'oiseau des nuits aux cris funèbres
M'a dit : penses à ton devoir,
Il m'appelle dans les ténèbres,
Adieu, jeune fille ! au revoir. —

A ces mots l'ombre disparut. Elsa, à moitié évanouie, eut à peine la force d'appeler Ursule, qui était couchée dans la chambre voisine : la bonne vieille ne dormait pas ; elle accourut, et tâcha de calmer les esprits de l'orpheline, en lui disant qu'elle avait fait un rêve. « N'importe, dit Elsa, faites atteler le char à l'instant, je veux aller chez le vieux menuisier. » — « Dans la maison mortuaire ! cher enfant ? » — « Oui, dans la maison mortuaire ; je veux absolument y aller. »

Elles partirent, traversèrent le bois, et à une certaine distance de la maisonnette, elles entendirent plusieurs voix qui parlaient très-haut. « Mon Dieu, dit Elsa, donnez-moi la force d'avancer, de demander s'il y est ! » Elles frappèrent à la porte, la vieille mère vint ouvrir. « Le chevalier est-il ici ? » demanda Ursule. « Non, répondit la bonne femme. Mais entrez, entrez ; venez vous réjouir avec nous : mon fils est vivant ! » — « Votre fils est vivant, répéta l'orpheline, sans savoir ce qu'on lui disait..., et le chevalier ? — « Le chevalier ! ah ! oui, il est venu cette nuit, et il a laissé sur la table un chiffon de parchemin. » — « Où est-il ? » demanda vivement Elsa. « Le voici, madame ! »

Elsa lut ce qui suit :

Je laisse aux pauvres menuisiers
L'or qui me désespère,
De Judas ce sont les deniers —
Car j'ai vendu mon père.
Cet or qui fut le prix du sang,
Brûle ma main coupable.
Peut-être aux mains de l'innocent
Sera-t-il profitable.

Et mon cheval ! mon cheval blanc,
Qui sait braver l'orage !
Beau coursier, plus prompt que le vent,
Compagnon du voyage ;
Sans l'accuser de mon malheur,
Au bon Rhann je le donne.
Par sa voix Dieu brisa mon cœur,
Et mon cœur lui pardonne.

« Et pour moi, pas un mot ! dit Elsa désolée ; mon Dieu ! ne vous a-t-il rien dit ? Ne savez-vous quelle route il a prise ? » —
« Non, madame ! c'est mon mari qui lui a parlé ; peut-être mon mari en sait-il davantage ; mais il est déjà sorti. »

Et la pauvre Elsa retournait sans cesse entre ses doigts le petit parchemin qu'avait laissé le chevalier. Enfin, elle finit par y découvrir encore quelques mots, tracés au crayon et d'une manière à peine lisible. Ceux-ci lui étaient adressés :

Et mon Elsa, ma bien-aimée,
Toi qui me fis croire au bonheur ;
Tendre fleur que j'aurai brisée,
Pardonne à l'homme du malheur.

Notre union sur cette terre
N'eût peut-être duré qu'un jour ; —
Ici-bas je t'offre ma bière
Et là-haut l'éternel amour. —

Une tombe ouverte m'appelle,
Le remords vengeur m'y conduit ;
J'ai fait un vœu dans la chapelle,
Il faut l'accomplir cette nuit.

« Il faut vite aller à l'église ! dit Elsa ! c'est là que nous le trouverons. » Et déjà elle était dans le char.

Le soleil lançait à peine ses premiers rayons lorsqu'elles arrivèrent au cloître ; Elsa fit demander le prieur. « Grand Saint-Antoine ! dit celui-ci en s'approchant lentement ; que venez-vous faire à cette heure, jeune dame ? il est à peine jour ! » — « Vite, vite, mon père ! dit Elsa ; il nous faut aller à l'église, le chevalier Aki doit y être. » — « Et comment voulez-vous qu'il y soit entré ? La porte est encore fermée. » Elsa pâlit d'abord... ; puis un souvenir ranima son cœur. « Il a une clef, mon père ! vous-même la lui avez donnée. » — « Ah ! c'est juste ; répondit le père, en se frottant les yeux, et le chevalier est un être assez singulier (ajouta-t-il plus bas) pour venir faire sa prière, seul, au beau milieu de la nuit. »

Lorsqu'ils furent près de l'église, Elsa jeta un cri de joie. « Oh ! mon Dieu ! je te rends grâce, dit-elle ; il est là. Ursule, vois-tu son beau cheval attaché à la porte ; son beau cheval, qui brille au lever du soleil ? »

Ils arrivèrent à la porte ; elle était fermée. Ils entrèrent dans l'église ; il n'y avait personne ; rien, que le silence et cette fraîcheur glaciale d'une grande église au matin. Elsa tremblait de froid et de terreur, en approchant de la chapelle sainte Brigitte ; mais là..., c'était le même silence ; le même ordre..., pas un grain de poussière qui indiquât qu'un homme y eût marché ; rien..., qu'une feuille de rose sur le bord d'une tombe.

« Hier cette tombe était ouverte ! » dit Elsa, d'un air sombre. « C'est vrai ! répondit le prieur ! Cela est fort étonnant, » redit-il plusieurs fois avec gravité. « On va l'ouvrir ! s'écria l'orpheline hors d'elle-même. » — « L'ouvrir... ! *jamais*... ! ce serait un sacrilège. » — « Un sacrilège ! dit Elsa avec désespoir... Dieu du ciel ! Et s'il y était... ? S'il était tombé... ! Si la pierre s'était refermée sur lui... ! » Et elle se jeta dans les bras de sa bonne, avec un râle d'agonie.

« C'était la tombe du jeune homme, dit le prieur d'un ton sévère. Le jeune homme est vivant... ! Dieu, sans doute, a re-

fermé sa tombe. Si jamais vous y faites toucher, Elsa...! je vous maudis!»

Un an s'était passé depuis le jour terrible où le chevalier avait disparu. — Ursule causait avec Rhann auprès d'une table servie : « Où est Elsa ? » disait Rhann. — « Dans le jardin ; elle y est tout le jour ; en vérité, si je ne l'en arrachais, je crois qu'elle y passerait la nuit ; mais n'admirez-vous pas cette pauvre enfant, Rhann ? Voilà comme il faut être dans les grands chagrins ! douce, résignée, comme une sainte vierge ! — Elle n'a pas oublié, sans doute ; car elle est pâle ! plus que ne l'était jadis son fiancé ! et puis elle ne peut, sans tressaillir, entendre le pas d'un cheval mais, du reste, jamais un mot, pas même un soupir qui puisse rappeler le passé Je m'en étonne quelquefois ! » — « C'est aujourd'hui l'anniversaire du jour fatal, dit Rhann : quant à ceci, je pense qu'elle l'a oublié ; car elle est aujourd'hui aussi calme qu'à l'ordinaire. » — Elsa rentra bientôt pour dîner ; elle se mit à table en silence ; après avoir examiné Rhann quelque temps avec une attention inquiète, elle lui dit : « Qu'avez-vous là, Rhann ? Je ne vous connaissais pas cette chaîne ! » — « Ce n'est rien, » répondit-il, en essayant de cacher sous son habit l'objet que désignait Elsa. « C'est une chaîne, » dit Elsa. Et avec promptitude elle y porta la main, et l'attira vivement à elle. « Eh bien, maintenant vous voyez ce que c'est, dit Rhann (tandis qu'Elsa ouvrait un médaillon passé à cette chaîne) ; je ne voulais pas vous le montrer, Elsa, parce que c'est un petit vol que je vous ai fait. » — « D'où vient cela ? où était cela ? » dit Elsa, attachant des yeux égarés sur le portrait. « On l'a trouvé dans la chambre du chevalier, dit Rhann, avec quelques mots, qui disaient qu'il vous était destiné ; mais ce portrait vous ressemblait beaucoup, et je l'ai gardé ; voilà près d'un an que je le porte sur moi. Vous savez bien, Elsa, que vous n'aviez aucune part dans le testament du chevalier ... ! il était bien naturel. ... » — « Rhann, Rhann ! taisez-vous ! s'écria Ursule, en voyant les traits altérés de la pauvre Elsa ; il est bien nécessaire de rappeler toutes ces

choses...! Il était bien nécessaire aussi, d'avoir ce portrait sur vous..., et de manière à ce qu'on le voie encore, et un jour comme celui-ci!» — «Ma foi c'est vrai! répondit Rhann. Mais, qui diable peut penser à tout!»

«Oui, voilà bien mon portrait, dit Elsa d'une voix lente et creuse; celui qu'il aimait tant! lui...; lui...! Il m'attend sous la pierre fermée...! Il s'agite dans un lac de sang! dit-elle avec un cri d'horreur...! Il m'appelle...!» Et elle tomba morte.

Quelques mois après cet événement, un étranger visita l'église du cloître, et vit un jeune sculpteur qui travaillait sur la pierre d'un tombeau; une jeune femme, assise auprès de lui, le regardait attentivement. «Vois-tu, Esther, dit le jeune sculpteur, voici mon ouvrage achevé; vois-tu là notre pauvre dame et le chevalier pâle, qui se donnent la main; tandis que le Saint-Esprit, sous la forme d'une colombe, plane sur eux, et sanctifie leur union.» Le voyageur s'approcha, demanda quelques explications, et la jeune femme lui raconta l'histoire qu'on vient de lire. — Ensuite il dirigea sa promenade vers le château. Le pont était baissé..., il entra dans la cour; tout était calme, silencieux, comme la tombe; les bâtimens étaient abandonnés, ils le sont encore aujourd'hui. — Depuis ce jour pas un homme n'y est entré, et l'on n'a plus entendu le pas d'un cheval retentir sur les pavés de la cour.

Mélanges.

HESSE-CASSEL ET LA PRUSSE.

Du côté de Leipzig, la Saxe s'étendait autrefois à travers de lointaines campagnes, de belles forêts. Elle avait cette vieille ville de Weissenfels, qui tient une si grande place dans ses anciennes traditions; cette ville de Wittemberg, à laquelle se rattachent les plus beaux souvenirs de la réformation. Aujourd'hui elle est resserrée de tous les côtés; ses beaux bois ne lui appartiennent plus; ses belles moissons sont recueillies par des hommes qui ne s'appellent plus Saxons, mais Prussiens. Ses anciennes villes ont dû mettre de côté leur histoire du moyen âge, pour recommencer une nouvelle ère sous l'administration prussienne. Cette réflexion est triste pourtant. La Saxe était un si grand pays, son nom remonte si haut dans les annales allemandes, et son histoire est si vaste! Maintenant ce n'est plus qu'un État morcelé, plus petit que la Bavière, qui se soutient encore par son commerce et son industrie, mais que la Prusse resserre étroitement, et regarde d'un œil jaloux, comme si, après y avoir déjà tant pris, elle n'avait plus qu'un pas à faire pour prendre le reste.

En allant de Leipzig à Cassel on trouve les frontières à trois lieues. La ville de Mersebourg est aujourd'hui prussienne, et son château, illustré par tant de romantiques traditions, son joli château si pittoresque, est devenu le siège du tribunal.

Halle est une vieille ville mal bâtie, aux rues étroites et tortueuses. Il y avait autrefois une enceinte de remparts, qui tombe maintenant en ruines, et forme un triste coup d'œil. C'est une ville de garnison et une ville d'étudiants, deux bonnes raisons pour que les bourgeois n'y jouent qu'un rôle très-mince. L'université

a été combinée avec celle de Wittemberg; elle est très-célèbre pour sa faculté de théologie, et sur 800 étudiants environ qui la fréquentent, plus de 600 suivent les cours de cette faculté, ce qui rejette les autres dans une sorte d'anéantissement. Il y a quelques mois qu'un professeur de jurisprudence, dont le nom est bien connu en Allemagne, fut appelé à Halle, et la première fois qu'il ouvrit son cours, il trouva pour tout auditoire un étudiant. L'université de Halle est sans doute trop près de Leipzig, de Göttingue, de Berlin; ce voisinage nuit aux autres, et lui nuit à elle-même, celui de Berlin surtout, qui par la haute renommée de ses professeurs, par les efforts que le gouvernement fait sans cesse pour la rendre la première de toutes les universités, par les ressources de tout genre que présente une grande ville, attire à la fois jusqu'à 2000 étudiants. Il faut cependant reconnaître que le gouvernement prussien agit avec une grande sagesse dans l'administration de ses universités, et ce n'est pas une petite tâche que de savoir maintenir entre elles la balance, et conserver à la fois la prospérité de Berlin, Breslau, Bonn, Halle, Königsberg.

Eisleben, que l'on trouve après Halle, est la patrie de Luther. A gauche, en descendant, on aperçoit une petite maison simple et rustique, c'est là que demeurait le vieux Luther, qui travaillait dans les mines aux environs de la ville; c'est là qu'est né le grand réformateur. On a conservé la maison, les meubles tels qu'ils étaient; on montre encore avec une sorte de vénération le fauteuil du vieux mineur. Seulement dans la chambre habitée par Luther on a établi une école pour les pauvres. On ne pouvait pas lui donner une plus belle destination.

Nordhausen était autrefois une ville libre et impériale; les traités de 1814 l'ont adjointe à la Prusse. Elle est célèbre pour ses fabriques d'eau-de-vie de grains, qui rapportent annuellement au gouvernement une contribution de 300,000 thaler (plus de 1,100,000 francs), pour une population de 11,000 habitants. Que l'on crie après cela contre nos impôts indirects!

De Heiligenstadt vers Cassel, la route, jusqu'alors aride et monotone, redevient pittoresque et riante. On passe entre des

montagnes, au-dessus desquelles pendent les ruines de quelques vieux châteaux peuplés encore de mainte tradition curieuse à entendre raconter. On descend dans la vallée de Münden, verte, fraîche, poétique vallée; les beaux bois se balancent sur la tête des voyageurs; les limpides ruisseaux murmurent à ses pieds; les prairies se déroulent au loin pleines de fleurs et de fruits, et de chaque côté de jolies maisons élégamment bâties, des enclos où croît une herbe haute et touffue, où les arbres, serrés l'un contre l'autre, entrelacent leurs rameaux, et mêlent leurs fruits. Au milieu s'élève la charmante ville de Münden, rendez-vous d'étudiants, de curieux, de voyageurs de toutes les nations, qui arrivent là à pied, en voiture, ou seuls ou en famille, pour explorer les magnifiques paysages, les ruines et les châteaux des environs. Les Allemands ont nommé ce pays la vallée de Tempé, et Goethe lui-même, dans une de ses poésies, a confirmé ce nom.

Cassel, capitale de la principauté de ce nom, est renommée pour la beauté de ses édifices, et il est juste de dire qu'elle n'est point au-dessous de sa réputation. Elle est bâtie sur les rives de la Fulda, et divisée en deux parties bien distinctes; l'ancienne ville aux maisons à pignon, grisâtres ou grossièrement badiageonnées, les rues serrées, tortueuses, les restes de sculpture pendant aux murailles des maisons, la ville du moyen âge assez semblable à Ulm, Augsburg, Nuremberg. Là sont retranchés les marchands en détail, les corporations de métiers, la petite bourgeoisie. C'est un coup d'œil pittoresque, mais peu riant; l'aspect de la mal-propreté et de la misère y choque trop souvent les yeux, et les abattoirs et les boucheries n'y répandent rien moins qu'une bonne odeur. Puis voici que la ville s'étend, s'élargit, monte sur la colline, et se dresse là-haut fière et superbe, assez semblable à ces anciens monstres mythologiques qui portaient une belle tête de femme et une queue de poisson. Là s'élèvent les grandes rues, larges, aérées et nettement alignées, les hôtels des princes et des ministres, les magasins à la mode, les auberges de distinction. Là est la grande place de Frédéric, où s'élève la statue de l'ancien grand-duc, un monument colossal

en marbre, qui forme de loin un assez bon effet, mais qui nous choque de près par tous ces défauts que nous retrouvons dans la sculpture du dix-huitième siècle. La tête se dresse avec noblesse et fierté, quoique surchargée d'une lourde perruque; mais le corps est comme écrasé sous le poids de sa cuirasse romaine et d'un énorme manteau, et l'on dirait, à voir la tête se tourner vers le ciel, qu'une pensée généreuse l'anime et l'élève au-dessus de la foule, mais qu'elle est impatiente de ne pouvoir entraîner après elle ces jambes si massives et ce corps si pesant auquel elle est attachée.

Près de là apparaît le musée, élégamment bâti, mais régulièrement fermé chaque jour : il faut le voir comme une curiosité de foire, la bourse à la main. Il s'y trouve quelques beaux morceaux de l'école italienne, mais pour la plupart des copies, peu de grands maîtres, peu de véritables originaux. A côté est le palais du prince régnant, auprès duquel l'humble demeure du roi de Prusse jouerait un triste rôle. Les princes de Cassel ont toujours été très en peine de savoir comment se loger pompeusement. Ils ont leur château dans la ville, leur château dans la vallée à la porte de la ville, jolie et riante habitation, qui a toute l'apparence d'une de ces grandes maisons seigneuriales et de ces beaux parcs anglais. Ils ont encore un autre château dans le Wilhelmsthal et un autre sur la Wilhelmshöhe, que l'on va voir avec empressement comme une des merveilles du pays, tant il est riche, bien construit, orné avec luxe et surtout admirablement situé. A peu de distance de la place on aperçoit encore les fondemens d'un château qui n'a pas été achevé, mais qui, à en juger par la largeur du terrain qu'il occupe et la dimension des murailles, devait être un édifice gigantesque, plus digne de la grandeur d'un conquérant romain que de la médiocrité d'un petit prince allemand. L'argent a sans doute manqué pour terminer cette immense entreprise.

Du reste, avec ces belles rues, ces palais, ces hauts édifices, Cassel est une ville très-peu animée. A part l'école militaire et le gymnase, il n'y existe aucun grand établissement d'instruction ;

on n'y trouve qu'un très-mince commerce, presque point d'industrie, et l'on peut parcourir les trois quarts des rues avant d'apercevoir l'enseigne d'un libraire.

J'ai traversé la Hesse dans toute sa longueur, et je puis attester n'avoir vu de ma vie un pays qui porte un tel caractère de misère et de désolation; des routes mal entretenues, des maisons à peine bâties avec de la terre et quelques branchages, à peine recouvertes d'un peu de chaume; des villes entières sales, infectes, où l'on retrouve ce qui ne se voit plus que rarement dans les plus pauvres villages, les hommes et les animaux habiter ensemble la même chambre, coucher pêle-mêle sur le même sol, et sur la porte de ces maisons apparaissent de temps à autre des figures pâles et malades, que l'on dirait épuisées par la fatigue, la pauvreté, le mauvais air. Je n'exagère pas. J'ai vu en France quelques-uns de nos cantons les plus malheureux; j'ai vu les parties les plus incultes, les plus tristes de la Bohême : mais tout cela serait beau à côté de ce pays de Hesse-Cassel, où la grâce de la nature disparaît devant les hideuses mesures qui s'élèvent de distance en distance, et l'aspect rebutant de ceux qui les habitent.

On traverse ainsi la Hesse-Cassel, la petite principauté de Waldeck, l'ancien royaume de Westphalie. De toutes parts même souffrance, même misère, même délabrement. Puis tout à coup le tableau change. Les champs se montrent mieux cultivés, les maisons mieux bâties et plus riantes. On entre dans une autre nature, on respire un autre air, on se plaît à voir un autre peuple. Au moins voici des hommes avec une physionomie mâle et joyeuse, des plaines qui ne restent plus incultes, des villages où règne l'industrie. Nous sommes en Prusse. Voici la jolie ville d'Arnsberg, avec son ancien château pendant au-dessus de la vallée, ses rues si belles, si régulières, ses maisons riantes, et plus loin des champs couverts de moissons, de coteaux où s'exerce avec fruit l'activité de l'homme; une route pittoresque et agréable à parcourir, et plus loin encore Elberfeld, cette ville devenue si grande par son commerce; Elberfeld dont la popu-

lation a doublé en quelques années, dont les produits industriels n'ont maintenant plus aucune concurrence à redouter en Allemagne; cette jolie ville d'Elberfeld, je voudrais que vous la vissiez comme elle est jeune, riche et élégante, comme elle se présente bien au milieu de cette large plaine qui l'entoure, avec ces deux rivières qui l'arrosent, ces coteaux lointains, ces délicieux paysages qui la couronnent, et ces maisons bâties à l'anglaise, et ces rues où l'on trouve tant de vie et de mouvement. Là se fabriquent, comme à Lyon, les fins tissus de soie et de coton, qui se répandent ensuite dans les foires de Francfort, de Leipzig, d'Odessa. Les modèles n'y sont peut-être pas aussi élégants que chez nous, et le travail n'en est pas aussi délicat; mais c'est un genre d'étoffes plus durables et moins chères que les nôtres. Le commerce a pris en peu de temps dans cette ville un très-grand développement. On y compte plus d'une maison qui paie chaque semaine de 60 à 80,000 francs à ses employés. Les ateliers répandus dans la campagne maintiennent la main-d'œuvre à un plus bas prix, et le gouvernement soutient de tout son pouvoir cette importante branche d'industrie.

Ceux qui ne connaissent encore la Prusse que par ouï-dire, peuvent avoir contre elle beaucoup de préjugés; mais c'est pourtant, il faut le dire, un pays admirable pour son administration. Sans avoir de charte écrite comme la nôtre, le peuple prussien possède les libertés qui le touchent de plus près, les libertés municipales, beaucoup plus larges et plus complètes que chez nous. Le roi exerce son autorité avec une douceur et une intégrité rares. Il est non-seulement le roi de ses sujets, il est encore, on pourrait le dire, le protecteur de leurs intérêts, l'intendant de leurs biens, et il les ménage avec une conscience scrupuleuse. Le sort des fonctionnaires est à l'abri de tous les caprices des ministres. Si un employé a commis quelque faute grave, on ne peut le priver de sa place sans lui faire subir un jugement; s'il plaît au roi de le renvoyer sans jugement, il lui maintient son traitement. L'administration y est si sage, qu'elle n'admet en fait de gouvernement aucun système exclusif, aucune forme absolue.

On a conservé aux anciennes cités bon nombre de leurs privilèges, on a maintenu dans les provinces rhénanes les lois et le mode de juridiction que Napoléon y avait établis.

A l'abri de ce gouvernement actif, intègre, paternel, qui s'exerce surtout par la volonté du roi, les arts et l'industrie prospèrent, le commerce se développe, les universités fleurissent. Aucune autre partie de l'Allemagne ne présenterait une réunion de savans si nombreuse et si distinguée; dans aucune autre partie de l'Allemagne, si l'on en excepte la Saxe, il ne paraît en proportion autant de livres de science et de bons livres. La Prusse est à la tête de l'Allemagne pour le mouvement intellectuel, comme elle l'est pour la force compacte et matérielle, et si ce mouvement ne se manifeste pas par des pamphlets politiques et des diatribes de journaux, croit-on que ce soit un grand mal? Il s'exprime assez hautement dans des ouvrages de jurisprudence, d'histoire, de philosophie, dans quelques poésies de choix, dans les fréquentes publications qui apparaissent chez les libraires de Berlin.

Le peuple prussien est heureux, et ce seul mot répond à beaucoup d'arguments. Les autres peuples qui l'entourent envient son bonheur. Les petits États qui gémissent sous le poids de leur nullité, les petites villes qui ont à payer de si lourds impôts pour entretenir le luxe de leurs princes, regardent la Prusse qui est si riche et si puissante, et désirent lui appartenir. Combien de fois n'ai-je pas entendu exprimer ce vœu par les sujets de quelques pauvres principautés où je passais, par le bourgeois et l'ouvrier, par le négociant et le paysan. La Prusse gagne ainsi dans l'esprit des peuples par la sagesse de son administration. Elle fait ses conquêtes par la paix; mieux qu'on ne les a faites par la guerre. Les armes dont elle se sert, c'est le repos et la prospérité dont elle jouit, et le bien-être matériel qu'elle donne à ceux qui lui appartiennent; c'est là sa propagande.

En même temps il faut observer que par sa position géographique elle touche à toutes les petites peuplades d'Allemagne; elle va du Nord au Midi, elle entre tour à tour dans la Saxe, dans la Hesse, dans la Thuringe, dans le pays de Weimar, de

Meinungen, de Gotha, de Hanovre, de Nassau. Elle est en relations journalières avec ces divers États, et les accoutume au nom prussien. Par son traité de douane, traité dont l'on n'a peut-être pas encore assez compris l'immense portée, elle amène un commencement d'unité germanique qui repose toute entière sur elle. Elle habitue l'Allemagne à ses lois, à sa marche gouvernementale, à sa monnaie. Le progrès s'opère ainsi degrés par degrés en silence, l'amour de la Prusse s'infiltré dans toutes les classes. Vienne maintenant une secousse, et tous ces peuples, déjà subjugués par ce long ascendant, n'auront plus qu'un pas à faire pour renverser leurs limites, effacer les armoiries de leurs petits princes, et se réunir tous ensemble sous ce grand réseau de la monarchie prussienne. La conquête morale est achevée, la conquête matérielle peut l'être bientôt.

STATISTIQUE CRIMINELLE DU GRAND-DUCHÉ DE BADE.

Nous avons sous les yeux le Rapport fait le 6 Août 1833 à S. A. R. le grand-duc de Bade, sur l'administration de la justice criminelle dans ce pays pendant l'année 1832, ainsi que les tableaux statistiques qui y sont annexés. L'importance de ce document nous engage à en donner un extrait assez étendu, et nous regrettons d'être obligés de nous borner à un extrait.

La première partie de ce compte rendu est relative aux procès jugés par les cours; la seconde, à ceux jugés par les bailliages; la troisième contient diverses données statistiques.

I. En 1832, 1111 affaires ont été jugées par les quatre cours (*Hofgerichte*). Dans ces procès il y a eu 1680 personnes impliquées, dont 642 ont été acquittées, et 1038 condamnées; ce qui fait sur 100 accusés 62 condamnations et 38 acquittements. Parmi les 642 acquittés, 454 (70 sur 100) ont été seulement renvoyés de l'instance.

La population du grand-duché (recensement de 1830) est de 1,200,488 habitants. Le rapport moyen des accusés à la population est donc de 1 sur 715, celui des condamnés de 1 sur 1157. Ce rapport varie de la manière suivante pour les divers ressorts:

PROVINCES	UN ACCUSÉ SUR	UN CONDAMNÉ SUR
Du Lac (<i>Hofgericht</i> séant à Meersbourg) . . .	642 habit.	1099 habit.
Du Haut-Rhin (<i>Hofgericht</i> à Fribourg) . . .	899 —	1369 —
Du Moyen-Rhin (<i>Hofgericht</i> à Rastatt) . . .	794 —	1235 —
Du Bas-Rhin (<i>Hofgericht</i> à Mannheim) . . .	544 —	935 —

Le tableau suivant donne l'état des divers genres de crimes commis en 1832 et l'état comparatif pour 1831.

1.^{re} DIVISION.¹

NUMÉROS D'ORDRE.		1832. NOMBRE			1831. NOMBRE		
		des causes.	des accusés	des con- damnés	des causes.	des accusés	des con- damnés
1	Haute trahison	2	2	2	=	=	=
2	Lèse-majesté	2	2	2	=	=	=
3	Tumulte et révolte	1	1	1	4	49	27
4	Résistance à la force publique . . .	22	40	24	19	22	16
5	Meurtre	3	9	7	1	1	1
6	Infanticide	5	6	5	5	5	4
7	Empoisonnement	3	3	1	1	1	1
8	Homicide	21	40	27	24	36	23
9	Avortement	2	4	2	6	9	=
10	Exposition d'enfant	1	1	=	2	2	1
11	Duel au pistolet	1	7	7	=	=	=
	Duel au sabre	=	=	=	2	10	10
12	Blessures	210	348	234	231	436	269
	Mutilation de soi-même	=	=	=	7	7	4
13	Menaces d'assassinat	1	1	1	3	4	1
14	Incendie	16	37	9	3	4	1
15	Brigandage	10	18	13	14	26	11
16	Complot de brigandage	1	9	6	=	=	=
17	Vol avec effraction	28	59	34	15	28	12
18	Vol avec escalade	40	66	37	32	55	33
	Effraction de prison	=	=	=	7	7	1
19	Viol	14	14	6	15	15	6
20	Crime contre nature	8	8	4	5	5	=
21	Inceste	6	11	10	3	5	2
22	Prostitution	3	3	2	=	=	=
23	Adultère	3	3	3	8	9	8
24	Braconnage	21	31	16	24	55	27
25	Delits de la presse	9	4	4	=	=	=
26	Injures	16	40	35	=	=	=
	TOTAUX . . .	449	767	492	427	792	456

1 Cette classification des crimes et délits, quoiqu'elle ne réponde pas à la division usitée chez nous en crimes contre les personnes et crimes contre les propriétés, a cependant été établie dans un but semblable.

2 Les crimes ou délits qui ne se sont pas présentés en 1832, ont été intercalés sans numéros d'ordre.

2.^e DIVISION.

NOMBRES D'ORDRE.		1832. NOMBRE			1831. NOMBRE		
		des causes.	des accusés	des con- damnés	des causes.	des accusés	des con- damnés
27	Fausse monnaie	5	13	7	8	39	19
28	Faux.	17	20	15	26	41	19
29	Fraude et escroquerie.	49	57	30	48	69	36
	Recherche de trésors	=		=	5	12	5
30	Vol sans les circonstances aggravantes.	478	656	376	424	549	288
31	Prévarication et concussion	3	3	1	=	=	=
	Corruption.	=	=	=	2	4	3
32	Usurpation de bornes	1	2	=	2	3	1
33	Parjure et violation de serment.	18	23	11	11	11	3
34	Délits contre la religion	2	2	1	=	=	=
35	Offenses envers les parens ou l'autorité.	19	25	22	32	42	24
36	Infidélité de comptable	13	14	16	16	16	5
	Abus d'autorité.	=	=	=	2	2	2
37	Autres délits de fonct. ^{res} et employés.	7	10	1	5	14	1
38	Réfraction	6	6	6	12	13	9
39	Domages causés par vengeance.	1	1	1	2	2	2
40	Vagabondage et mendicité habituelle.	19	20	17	23	25	22
41	Calomnie	3	18	9	3	6	3
42	Concubinage et débauche	4	4	4	9	9	5
43	Grossesse ou accouchement celés.	1	1	1	5	6	3
44	Délits forestiers	7	29	29	5	7	6
45	Bannissement rompu	7	7	7	7	7	7
46	Domages causés par l'imprudence des voituriers	1	1	=	=	=	=
47	Poison fourni par imprudence	1	1	=	=	=	=
	TOTAUX.	662	913	546	647	877	463
	Report de la 1. ^{re} division.	449	767	492	427	792	456
		1111	1680	1038	1074	1669	919

Pour les deux divisions il y a donc, sur 1831, une augmentation de 80 condamnés.

Cette augmentation porte principalement sur les vols, tant avec que sans circonstances aggravantes, et sur les incendies. D'un autre côté il y a une diminution notable sur le nombre des blessures, des tumultes et révoltes.

Sur les 1038 individus condamnés en 1832, 346 l'ont été à des peines criminelles, et 692 à des peines correctionnelles.

Sur les 12 individus condamnés à mort, 5 l'ont été pour meurtres. Un seul condamné à mort, qui avait tué sa femme,

a été exécuté. La peine des autres a été commuée en celle des travaux forcés.

Plusieurs tableaux très-détaillés sont destinés à faire voir l'influence du sexe, de l'âge, de la religion, de la profession, de la fortune, de l'éducation, de l'état de marié ou de non marié, d'étranger ou d'indigène, etc., sur les crimes et délits.

Sur 100 accusés, il y a 16 femmes; sur 100 condamnés, il y en a 15.

Le tableau suivant indique la proportion dans laquelle chaque culte entre dans la population générale du grand-duché et dans le nombre des accusés et des condamnés.

	SUR 100 ACCUSÉS	SUR 100 CONDAMNÉS	POPULATION.
Communion évangélique	30,2	32,0	383,153
Religion catholique	68,0	66,4	797,262
Culte israélite	1,3	1,1	19,176
Individus dont la religion n'a pu être constatée	0,5	0,5	887

Sur les 1680 accusés,

1019 étaient non mariés ou veufs (60,6 sur 100);

1004 n'avaient point de profession (59,8 sur 100);

1112 étaient dépourvus de toute fortune (66 sur 100).

192 accusés sont portés, au contraire, dans la catégorie des personnes aisées. 84 ont été acquittées, 21 condamnées à des peines criminelles, 87 à des peines correctionnelles.

35 accusés appartenait à la classe des personnes qui ont reçu une éducation soignée; 12 d'entre elles jouissaient en même temps d'une fortune aisée. 9 ont été acquittées, 23 condamnées à des peines criminelles, et 3 à des peines correctionnelles.

Un tableau qui nous paraît très-important, mais duquel il n'est pas possible de tirer encore des résultats positifs, parce que c'est pour la première fois qu'un tableau de ce genre a été dressé, indique pour chaque localité :

- 1.° L'étendue en milles carrés, la densité de la population par chaque mille carré, et l'élévation au-dessus du niveau de la mer des points habités de chaque bailliage;

2.^o Le nombre des crimes de chaque espèce qui y ont été commis ;

3.^o Le nombre des accusés suivant leur âge, et le rapport des accusés en général, et des accusés de chaque âge par mille carré.

Plusieurs autres tableaux donnent la statistique exacte des détenus dans les maisons de force (*Zuchthaus*) de Mannheim, Fribourg et Bruchsal, et dans la maison de travail (*Arbeitshaus*) de Bruchsal, quant à leur nombre, leur condition, leur instruction, leur âge, leur sexe, leur religion, etc.

La haute cour (*Oberhofgericht*) séant à Mannheim a prononcé dans dix-sept cas très-graves; dans huit de ces cas elle a prononcé la peine de mort contre douze individus; dans les autres, les travaux forcés à perpétuité.

Les pourvois (*Rekurs*) des condamnés ont porté cinquante-huit causes devant la haute cour. Onze arrêts des cours ont été modifiés par elle; elle a confirmé les autres.

La haute cour a aussi modifié deux arrêts qui lui avaient été transmis pour être soumis à son contrôle (*zur Prüfung abgegeben*).

II. Les bailliages (*Ämter*) ont jugé 2203 individus, dont 489 ont été acquittés (22 sur 100) et 1714 condamnés (78 sur 100). En 1831 il n'y avait eu que 896 accusés et 734 condamnés. L'augmentation provient principalement de ce que la loi du 28 Décembre 1831 a attribué aux bailliages la connaissance des injures tant réelles que verbales : or, les bailliages ont prononcé sur 744 individus accusés d'injures. En déduisant ce chiffre, il reste néanmoins une augmentation de 152 accusés sur 1831.

III. Les crimes commis en 1832 dont les auteurs sont restés inconnus, sont au nombre de 1496, parmi lesquels il y a 148 vols par escalade ou par effraction, 9 cas de brigandage sur les grandes routes et 4 homicides.

Il y a eu en 1832, 78 suicides, 11 tentatives de suicide, et 150 morts violentes par cas fortuits.

Le nombre des faillites s'est élevé en 1829 à 1447, en 1830 à 1359, en 1831 à 924, en 1832 à 741.

Le territoire du grand-duché renferme une étendue de 275 $\frac{1}{4}$ milles carrés, sur lesquels il y en a 43 $\frac{5}{6}$ en routes, fleuves, lacs et bâtimens. Restent 231 $\frac{1}{6}$ milles carrés ou 3,532,746 jours¹ de terres, qui se répartissent ainsi qu'il suit entre les diverses cultures :

Jardins attenans aux	Jachères	113,459
maisons 14,236	Châtaigneraies	790
Horticultures 23,271	Bois.	1,296,071
Terres labourables . . 1,363,167	Carrières, sablières et	
Prairies 406,613	terre glaise	102
Vignobles. 68,064	Terres incultes	21,214
Pâturages 225,759		

Le *capital* des diverses contributions directes levées dans le grand-duché en 1832, a été :

	florins.
Pour l'impôt foncier (<i>Grund- und Gefällsteuer</i>), de	465,128,970
Pour l'impôt sur les maisons (<i>Häusersteuer</i>), de	152,269,125
Pour les patentes (<i>Gewerbssteuer</i>), de	143,551,425
Total. . .	760,949,520

La valeur des maisons et bâtimens assurés contre l'incendie s'est élevée :

En 1829 à	168,552,000 florins.
En 1830 à	172,523,950 —
En 1831 à	176,372,900 —

¹ Vingt-cinq jours (*Morgen*), nouvelle mesure badoise, font neuf hectares français; un jour équivalant à trente-six ares.

SUPERSTITIONS POPULAIRES.¹

FRÉDÉRIC BARBEROUSSE.

Beaucoup de traditions circulent encore sur cet empereur. On dit qu'il n'est pas mort, qu'il doit vivre jusqu'à la fin du monde, et qu'il n'y aura pas un véritable empereur après lui. Jusqu'à ce que son jour arrive, il reste caché dans la montagne de Kyfhausen; en sortant de cette retraite, il suspendra son bouclier à un arbre desséché; soudain l'arbre reverdira et des temps meilleurs reparaitront. Quelquefois il parle aux gens qui par hasard descendent dans l'intérieur de la montagne, quelquefois aussi il se montre au dehors. Ordinairement il est assis sur un banc auprès d'une table en pierre ronde, la tête appuyée dans ses mains, il dort. Sa barbe est devenue très-grande. Les uns disent qu'elle a pénétré à travers la table de pierre; d'autres, qu'elle s'est repliée sur les bords de cette table. Il faut qu'elle en fasse trois fois le tour pour qu'il recouvre sa liberté, et maintenant elle ne le fait encore qu'une fois et demie.

En 1669, un paysan qui conduisait du blé à Nordhausen, fut entraîné par un petit homme dans cette montagne. On lui fit verser par terre son blé, et on lui remplit ses sacs d'or et d'argent; et là il aperçut l'empereur, mais qui était entièrement immobile.

1 Nous ne croirions pas remplir la tâche que nous nous sommes imposée, de représenter l'Allemagne autant que possible sous toutes ses faces, si nous négligions de parler de ces superstitions qui remontent quelquefois si haut et qui entrent si avant dans l'esprit du peuple. C'est là parfois que se manifeste essentiellement le caractère d'une nation, et les superstitions de l'Allemagne sont intéressantes à étudier par l'idée grave et religieuse qu'elles expriment, par le coloris poétique qui les revêt, et les documens qu'elles fourniraient pour reconstituer cette vaste histoire de la mythologie du moyen âge. En nous livrant à ces recherches sur les superstitions populaires, nous tâcherons de varier notre cadre, et d'y faire entrer tour à tour chacun des principaux personnages dont elles ont conservé le nom, et nous aurons recours pour cela aux savans travaux des frères Grimm et de Busching, aux recueils d'anciennes poésies de Gœrres, Brentano, Herder, etc.

Un berger fut aussi conduit un jour par un nain dans le même lieu; l'empereur lui demanda : Les corbeaux volent-ils encore au-dessus de la montagne ? Et sur la réponse affirmative du berger : Eh bien ! s'écria-t-il, il faut que je m'endorme encore pour cent ans.

CHARLEMAGNE.

On dit qu'il repose dans le *Wunderberg*, au milieu d'un cercle de princes et de grands seigneurs. Il a la couronne d'or sur la tête, le sceptre à la main, tel enfin qu'il était autrefois dans le monde. Sa barbe est grise et longue, et lui recouvre toute la poitrine. Les jours de grande fête, il la partage en deux, une moitié flotte à droite, l'autre à gauche, et toutes deux sont entourées d'un collier de perles. L'empereur a la physionomie fixe et expressive. Il se montre plein de bienveillance pour tous ceux qui sont là avec lui, et qui passent leur temps à se promener dans la prairie. Pourquoi est-il dans cette montagne, et que doit-il y faire ? personne ne le sait. C'est un des secrets de Dieu.

LE NAIN.

Un jour un nain qui se trouvait en voyage par la pluie et le vent, arriva dans le petit village de Ballingen, et s'en alla de maison en maison frapper à toutes les portes; mais personne ne voulut avoir pitié de lui, et dans beaucoup d'endroits on le renvoya en lui faisant de méchantes plaisanteries. A l'extrémité du village demeurait un vieux berger très-pauvre avec sa femme; le nain, après avoir été chassé partout, s'en vint en tremblant frapper à la porte de leur petite cabane. Le berger se hâta de lui ouvrir, et lui offrit tout ce qu'il y avait dans leur pauvre demeure. La vieille femme apporta du pain, du lait, du fromage. Le nain se mit à manger, et leur dit : Je ne suis pas habitué à me nourrir de choses aussi communes; cependant je vous remercie. Et maintenant que je me suis reposé, il faut que je parte. — Oh ! comment, s'écria la vieille femme, la nuit, par ce mauvais temps ! vous ne le pourriez pas. Restez ici. Nous vous donnerons un lit. — Le nain secoua la tête en souriant. J'ai de

l'ouvrage là-bas, dit-il, je ne puis pas m'arrêter plus long-temps. Demain vous aurez de mes nouvelles. — Il partit. Le lendemain matin on vit éclater un orage terrible, la grêle, la pluie, la foudre. Un torrent impétueux s'élança contre le village, entraînant avec lui des rocs énormes et des troncs d'arbres. Bientôt maisons, hommes, animaux, tout fut écrasé et englouti. Les vagues s'approchaient déjà de la cabane du berger, et lui et sa femme, debout devant leur porte, les regardaient venir en tremblant. Tout à coup ils aperçurent au milieu du torrent une grande masse de rocher, et le nain était là debout qui semblait la diriger et ramer de telle sorte, qu'il détourna le flot destructeur de la cabane de ses hôtes. Puis soudain il s'enfla, grandit, devint comme un géant et s'évanouit dans l'air, tandis que le berger et sa femme à genoux priaient, et rendaient grâces à Dieu de les avoir sauvés.

L'HOMME D'EAU (*WASSERMANN*) ET LE PAYSAN.

L'homme d'eau ressemble à un autre homme, si ce n'est que quand il ouvre la bouche, on voit ses dents vertes. Il porte aussi un chapeau vert. Il se montre aux jeunes filles quand elles viennent près de la rivière, et leur jette des rubans.

Il y en avait un une fois qui vivait en bonnes relations avec un paysan du voisinage. Il allait le voir quelquefois, et un jour il l'amena chez lui. Il le fit descendre dans l'eau, et lui montra un palais magnifique et des salons ornés avec le plus grand luxe. Ensuite il le conduisit dans une petite chambre, où le paysan aperçut une quantité de vases dont l'ouverture était tournée contre terre. — Qu'est-ce donc que cela ? demanda le paysan. — Ce sont, répondit l'homme d'eau, les âmes de ceux qui se sont noyés, et je les garde là avec soin pour qu'elles ne s'échappent pas. — Le paysan ne dit rien, et rentra tranquillement chez lui. Cependant le sort de ces âmes l'inquiétait, et il résolut de les délivrer. Il choisit un jour où il savait que l'homme d'eau serait sorti. Il descendit dans le lac au même endroit, et fut assez heureux pour retrouver le palais, le salon et la petite chambre. Là il retourna tous les vases, et les âmes emprisonnées s'envolèrent l'une après l'autre.

LE KOBOLD.

Dans certaines contrées de l'Allemagne chaque famille de paysan a son *Kobold* qui se livre à toutes sortes de travaux dans la maison, tels que de porter de l'eau à la cuisine, d'aller chercher de la bière, d'étriller les chevaux, de nettoyer l'étable. Partout où il se trouve, le bétail se porte bien et la maison prospère. Aujourd'hui encore on dit d'une domestique qui travaille adroitement et avec rapidité : elle a le *Kobold*.

Quand le *Kobold* veut entrer dans une maison, il commence par faire une épreuve. La nuit il vient répandre de la sciure de bois à travers la maison, et il jette des saletés dans les vases de lait. Si le maître de la maison a soin que cette sciure de bois ne soit pas dispersée, et qu'on boive le lait tel qu'il est, le *Kobold* demeure dans la maison aussi long-temps qu'une des personnes qui l'occupent est en vie.

Si une servante a pris un *Kobold* pour l'aider, il faut qu'elle ait soin de lui mettre chaque jour, à la même heure et dans un endroit déterminé, un plat bien apprêté, et après cela, elle peut perdre le temps tout à son aise, se coucher de bonne heure, se lever tard. Elle est toujours sûre de trouver son ouvrage fait. Mais a-t-elle oublié une fois le *Kobold*, la voilà non-seulement obligée de se remettre toute seule à l'œuvre, mais il lui arrive encore une foule d'accidens. Elle se brûle les doigts, elle casse les assiettes, elle renverse les mets, elle se fait à toute heure gronder par ses maîtres, et pendant ce temps vous entendez rire à l'écart ce malin *Kobold*.

On croit que les *Kobold* ont la forme humaine, la figure de petits enfans, et qu'ils portent une petite robe de diverses couleurs. A cela l'on ajoute que quelques-uns d'entre eux ont une lame d'acier dans le dos, que d'autres sont affreux à voir. Cela dépend du genre de mort qu'ils ont subie; car on les regarde comme les âmes des enfans qui ont été tués.

LES TROIS TELL.

Dans une des montagnes sauvages de la Suisse, auprès du lac de Waldstæten, il y a une grotte où les habitans croient que reposent les trois sauveurs de la Suisse, qu'ils appellent les trois Tell. Ils portent encore leurs anciens vêtemens, et reviendront une seconde fois au secours de leur pays quand il en sera temps.

L'entrée de leur grotte est très-difficile à trouver. Un jeune berger racontait à un voyageur, qu'un jour son père, en cherchant à travers les rochers une chèvre qu'il avait perdue, était descendu par hasard dans cette grotte, et avait vu là dormir les trois hommes qu'il savait être les trois Tell. L'un d'eux, se levant tout à coup pendant qu'il le regardait, lui demanda : à quelle époque en êtes-vous dans le monde ? Et le berger tout effrayé lui répondit, sans savoir ce qu'il disait : il est midi. — Eh bien ! s'écria Tell, il n'est pas encore temps que nous repaissions, et il s'endormit. Plus tard, lorsque la Suisse se trouva engagée dans des guerres assez périlleuses, le vieux berger voulut aller réveiller les trois Tell ; mais il ne put jamais retrouver la grotte.

PRUSSE. On remarque depuis quelques années en Allemagne une nouvelle ardeur pour tout ce qui tient à la culture des arts et aux encouragemens à lui donner. De toutes parts il se forme des réunions artistiques qui achètent des gravures et des tableaux, organisent des musées, et secondent de tous leurs moyens les efforts des jeunes artistes. Bientôt chaque ville un peu importante aura une réunion de ce genre. Il s'en est établi une en Prusse sur une base plus large, elle embrasse toutes les villes du royaume, et elle doit chaque année avoir une exposition dans un des chefs-lieux de province et y tenir ses séances. L'année dernière le rendez-vous général était à Berlin. L'exposition y a été brillante et la réunion nombreuse.

BERLIN. Théodore Mundt, l'un de nos écrivains les plus distingués, doit publier prochainement un nouvel ouvrage : *les Entretiens de la Madone avec un Saint*. Mundt s'est fait connaître surtout par des nouvelles et des critiques littéraires. L'un de ses ouvrages les plus importants est celui qui a pour titre : *Embarras modernes de la vie*. Il se moque impitoyablement de toutes les opinions politiques. Dans l'espace d'un an, son héros est tour à tour républicain, royaliste, libéral constitutionnel, puis absolutiste et enfin juste-milieu, après quoi, n'ayant rien de mieux à faire, il se marie et devient maître d'école.

— M. Varnhagen d'Ense, qui a publié dernièrement la vie du général de Seydlitz, s'occupe maintenant à recueillir les œuvres de Neumann, mort, il y a quelque temps, à Berlin. Elles formeront trois volumes, et il s'y trouvera, dit-on, des choses fort remarquables.

— On va publier aussi les œuvres d'un grand poète, malheureusement peu connu : c'est L. Achim d'Arnim.

— Le sixième volume de la *Correspondance de Gœthe avec Zelter* vient de paraître. En même temps on annonce une nouvelle correspondance de *Gœthe avec un enfant*. Cet enfant est M.^{lle} Bethina Brentano, depuis M.^{me} d'Arnim, et qui avait dix-sept ans à l'époque où ces lettres furent écrites. Elle éprouvait pour Gœthe une passion toute poétique, dont cette correspondance porte l'empreinte.

— Il y a peu de choses à dire de notre théâtre. Les poètes dramatiques allemands les plus remarquables, tels que IMMERMANN, GRABBE, n'écrivent pas pour la scène, et si les autres poètes, comme UECHTRITZ, ZEDLITZ, GRILLPARZER, SCHENK, AUFFENBERG, produisent quelque bon ouvrage, notre théâtre n'en profite pas. Ainsi il ne nous reste que Raupach. C'est là toujours notre providence. Nos acteurs tendent les mains vers Raupach, et Raupach tire de sa corne d'abondance tantôt un drame, tantôt une comédie. Cette fois c'est une tragi-comédie qu'il nous a donnée. Elle a pour titre : *le Cardinal et le Jésuite*. Encore l'histoire du cardinal de Richelieu, des intrigues de

Marie de Médicis, et de la faiblesse involontaire de Louis XIII. Cette pièce a cependant été très-bien accueillie du public, et elle peut être rangée au nombre des meilleures de Raupach.

Quant au vaudeville, il est tombé dans la décadence la plus complète. A l'exception de quelques rares et médiocres vaudevilles de Topfer et Bauernfeld, nous n'avons plus, en ce genre, rien d'allemand, et nous nous remettons patiemment à traduire, à arranger les pièces françaises, telles qu'elles nous arrivent des Variétés ou du Gymnase, sans nous inquiéter seulement si elles sont bonnes ou mauvaises.

DRESDE. La mort de notre bibliothécaire Ébert n'a pas seulement affligé les habitants de cette ville qui le connaissaient, c'est un véritable malheur, on peut le dire, pour toute la littérature. Nous espérons encore que quelques-uns des hommes qui ont suivi la même carrière que lui, et qui ont pu le voir fréquemment, viendront nous raconter cette vie si active et si pleine, ce zèle si ardent pour tout ce qui tenait aux intérêts de la science. Sa mort a été d'autant plus frappante, qu'il était encore jeune et plein de force, et l'accident auquel il a succombé, ne provient que de la scrupuleuse exactitude qu'il mettait à remplir ses devoirs. Selon son habitude, il avait monté lui-même au-dessus d'une des échelles de la bibliothèque, et redescendait avec une masse de livres, lorsque tout à coup il s'aperçoit que l'échelle est trop faible et qu'elle va se briser. Il juge plus prudent de sauter en bas; mais il fait une fausse chute et l'échelle tombe encore sur lui. On le transporta aussitôt chez lui, et malgré les soins les plus empressés, il est mort le troisième jour après cet accident.

Notre bibliothèque n'avait encore point de manuscrit sur papyrus. L'ancien consul général d'Égypte, Drovetti, vient de lui en donner un en langue grecque.

HALLE. La Société musicale de la Saxe et de la Thuringe vient d'ouvrir une souscription pour élever un monument à Hændel.

MUNICH. M. Klenze, architecte, que le roi avait envoyé en Grèce, est de retour. On attend de lui des détails importants sur son voyage. Son but était de trouver une place convenable pour y jeter les fondemens de la nouvelle Athènes, et on lui avait confié aussi le plan du nouveau château et du musée national. Mais il paraît que jusqu'à présent la disposition du terrain lui a présenté de grands obstacles.

— Le 9 Novembre dernier est mort à Munich le célèbre graveur Fleischmann. Il n'avait encore que 44 ans.

STUTTGART. Les habitans de cette ville, pour reconnaître le patriotisme d'Uhland, un de leurs députés, viennent de lui offrir une magnifique coupe en argent, dont les dessins ont été faits par le peintre Schnitzer.

— Il a paru à Vienne un livre ayant pour titre : *le Psautier de la reine Marguerite*, première épouse de Louis I.^{er}, roi de Pologne et de Hongrie. C'est le plus ancien monument qui existe de la littérature polonaise. Le manuscrit original de cet ouvrage se trouve dans la bibliothèque du couvent de Saint-Florent à Linz, et le comte Borkouski, qui l'a publié, y a joint un appendice bibliographique, et un dictionnaire pour expliquer les mots surannés qu'il renferme. Un autre savant, l'ecclésiastique Kulezyki, recherche à Vienne tous les documens qui ont rapport à l'histoire de la Pologne, et doit les publier sous le titre de *Bibliotheca polonica Vindobonensis*.

— Il y a en Gallicie 15 imprimeries, 10 librairies, 3 lithographies et 346 églises.

On mande de Cracovie : Notre université vient de recevoir une nouvelle organisation. Il nous est alloué pour son entretien et pour l'entretien de nos autres établissemens d'éducation 300,000 francs par ans.

Le professeur Bisznienski vient de publier un ouvrage de philosophie, intitulé : *Méthode pour expliquer la nature*. Il a

paru en outre un bon ouvrage sur l'histoire des Juifs en Europe, et un poème descriptif sur les environs de Cracovie, qui obtient beaucoup de succès.

Cracovie est de toutes les villes de la Pologne celle qui se distingue le plus par ses journaux : elle a quatre journaux littéraires, un journal pharmaceutique et une revue scientifique.

— On a retrouvé en Allemagne le manuscrit original de la première pièce que Gœthe composa sur Iphigénie. Cette pièce est complète, mais en prose. C'est pendant son séjour en Italie que Gœthe prit la résolution de soumettre son premier travail à une nouvelle forme. On s'attend à voir paraître bientôt cette ébauche du poète, qui sera d'un grand intérêt pour tous ceux qui aiment à suivre les hommes de génie dans la conception, le développement et les progrès de leur œuvre.

— M. Hoffmann de Fallersleben, très-connu déjà, non-seulement par ses poésies, mais par plusieurs travaux d'érudition, vient de trouver à Prague, dans la bibliothèque du prince de Furstenberg, un poème allemand du onzième siècle. Ce poème renferme deux cents vers, et il est intitulé : *Jardin de la mer* (*Meergarten*). M. Hoffmann s'est empressé de le publier, en y joignant une traduction. On conçoit tout ce que cette découverte a d'important.

— Le D.^r Justinus Kerner, qui s'est rendu célèbre en Allemagne par ses ouvrages sur le magnétisme, vient de publier un livre où il cherche à démontrer qu'il y a encore beaucoup de personnes possédées du diable, et M. Eschenmayer, professeur de philosophie à Tubingue, y a joint un appendice, dans lequel il veut prouver philosophiquement l'existence du diable et la réalité de tout ce que Justinus Kerner avance.

INSTRUCTION PUBLIQUE EN RUSSIE.

Le Journal allemand de Riga et Dorpat, journal qui tente avec beaucoup de succès d'établir entre la Russie et l'Allemagne les communications littéraires que nous voudrions fonder entre l'Allemagne et la France, publie, dans un de ses derniers numéros, une statistique curieuse des établissemens d'instruction publique en Russie. Nous en donnons ici le résumé :

L'université de Saint-Pétersbourg compte 51 professeurs et 206 élèves; celle de Moscou 113 professeurs et 541 élèves; celle de Dorpat 67 professeurs et 539 élèves; celle de Charkow 52 professeurs et 339 élèves; celle de Kasan 83 professeurs et 209 élèves; celle de Saint-Wladimir 35 professeurs.

Il y a, en outre, comme grands établissemens d'instruction, l'institut central; le lycée Richelieu; le lycée Demidoff, et celui du prince Besborodko; et dans toute l'étendue de l'empire, 1469 écoles.

Le nombre des élèves qui se trouvent dans ces écoles, dans les lycées et les universités, se monte en tout à 70,586.

Il faut supposer, d'après cela, que l'éducation publique a été traitée en Russie avec une grande défaveur, et que le penchant général de la nation s'est tourné vers l'éducation privée.

La bibliothèque publique de Saint-Pétersbourg renferme, y compris les manuscrits, mais non compris les livres apportés de Varsovie, 287,652 volumes; celle de l'académie des sciences, 89,104 volumes; celle de l'académie russe, 3588 volumes; celle du musée de Rumianzow, 32,202 volumes; celle de l'université de Saint-Pétersbourg, 21,356 volumes; celle de l'université de Moscou, 46,039 volumes; celle de l'université de Dorpat, 57,828 volumes; celle de l'université de Charkow, 26,129 volumes; celle de l'université de Kasan, 26,734 volumes; celle du lycée Richelieu, 4243 volumes.

Il faut compter encore la bibliothèque de l'institut de la noblesse à Moscou, qui renferme 2910 volumes; et celle du lycée Besborodko, qui en renferme 5404 volumes.

POPULATION DE SAINT-PÉTERSBOURG.

En 1735, sous Pierre-le-Grand, cette population s'élevait à
75,000 habitants,

- En 1745 à 105,000	—
- 1750 à 138,000	—
- 1765 à 162,000	—
- 1775 à 185,000	—
- 1785 à 195,000	—
- 1795 à 295,000	—
- 1805 à 295,000	—
- 1820 à 422,000	—
- 1825 à 433,000	—
- 1833 à 449,000	—

Critique littéraire.

LIVRES ALLEMANDS.

Geschichte Europa's seit dem Ende des fünfzehnten Jahrhunderts : Histoire d'Europe depuis la fin du quinzième siècle, par M. F. DE RAUMER ; tomes III et IV. Leipzig, chez Brockhaus.

L'infatigable historien des Hohenstaufen poursuit avec un zèle au-dessus de tout éloge la grande tâche qu'il s'est imposée. Les tomes troisième et quatrième de son Histoire d'Europe ont à peine paru, que déjà l'on annonce le cinquième; et notez que ce ne sont pas des volumes comme on en fait chez nous avec de longues marges et la moitié de papier blanc, mais des volumes épais, serrés, compactes, remplis scrupuleusement depuis la première jusqu'à la dernière page. Tout ce que M. de Raumer a dû faire de recherches, tout ce qu'il a dû amasser de matériaux pour écrire cet ouvrage, est une chose prodigieuse. Aussi ne s'est-il point borné à compiler les livres et manuscrits qu'il trouvait à Berlin; il a tour à tour visité les principales bibliothèques d'Allemagne. Il est venu s'installer long-temps à celles de Paris; il a exploré les trésors littéraires de nos provinces, et il a été disputer aux rigoureuses ordonnances du Vatican la permission de fouiller dans des archives dont la censure pontificale voudrait dérober la connaissance à tous ceux qui ne lui présentent pas les garanties d'une orthodoxie parfaitement reconnue.

Ainsi nous aurons une histoire d'Europe, générale, complète, depuis l'époque où cette histoire présente le plus haut intérêt, où le monde civilisé a subi une nouvelle transformation par la découverte de l'imprimerie, par Christophe Colomb, par Luther. Jusqu'ici nous n'avions eu que des histoires partielles de provinces, de principautés, de royaumes, qu'il eût été difficile de rejoindre, et dont on

n'aurait jamais formé un ensemble satisfaisant. Mais ce large tableau de l'Europe, pendant trois siècles de mouvement comme ceux qui viennent de se passer, n'y a-t-il pas là de quoi remuer fortement la pensée d'un écrivain et lui faire surmonter avec courage toutes les difficultés qu'il rencontre ?

M. de Raumer a suivi pour ces deux derniers volumes le plan auquel il s'était attaché dans les deux précédens, c'est-à-dire, qu'il coupe son histoire par grandes masses : d'abord le midi, puis le nord, puis chaque nation prise l'une après l'autre, et son histoire marquée par de hauts jalons, s'arrêtant et recommençant aux événemens qui font époque, en sorte que tout se déroule de la manière la plus nette, la plus claire.

Quant à la méthode de M. de Raumer, elle est essentiellement simple, narrative, comme celles des historiens français des dix-septième et dix-huitième siècles, comme celle de quelques célèbres historiens allemands, entre autres de Jean de Müller. Ni l'école pittoresque, ni l'école fataliste, ni l'école philosophique ne le préoccupent. Ce qu'il cherche avant tout, c'est la date, c'est le fait ; mais il les cherche avec une grande ténacité et une admirable bonne foi : il ne veut pas s'en rapporter à un seul témoignage ; il ne veut pas écrire d'après une opinion reçue, sans l'avoir scrupuleusement vérifiée. Puis, une fois l'authenticité du personnage ou de l'événement bien établie, il raconte. Il raconte avec candeur ce qu'il a étudié, ce qu'il a appris, en s'appuyant toujours sur les textes, en citant toutes ses autorités, et nous avouerons que, si nos sympathies nous font pencher vers un système historique plus entraînant, plus vivace, comme celui de M. Thierry, ou de M. Michelet, par exemple, il y a dans la méthode de M. de Raumer un caractère si vrai, si franc, si loyal, qu'on ne peut se refuser à lui accorder une grande estime.

Le troisième volume de cet important ouvrage commence avec l'histoire d'Espagne sous Philippe II et de la révolte des Pays-Bas. C'est une partie traitée avec beaucoup de soin et qu'on ne lira pas sans le plus vif intérêt. C'est ici surtout que l'on aime à retrouver l'historien avec son amour des détails et sa scrupuleuse fidélité à nous dépeindre tous les personnages. Là le farouche catholique, Philippe II, son fils Don Carlos ; le duc d'Albe ; le Cardinal de Grandvelle ; Egmont, Horn, le prince d'Orange, nous apparaissent, non pas comme de simples esquisses, mais comme des portraits vivans, ache-

rés, auxquels il ne manque rien ni du trait caractéristique, ni du tic familier. Là les exécutions sanglantes ordonnées par l'inquisition, les mesures cruelles et arbitraires du duc d'Albe, les troubles de Bruxelles, les massacres d'Anvers, se révèlent à nous dans toute leur atrocité. En même temps, comme cette histoire est par elle-même assez dramatique, assez animée, la simplicité du récit arrive là fort heureusement pour lui donner plus de relief. C'est ainsi que rien ne nous a paru plus touchant que la manière toute candide et sans prétention avec laquelle est racontée la mort d'Egmont et celle du comte de Horn. Goethe a fait sur Egmont une fort belle tragédie; mais en idéalisant son personnage, en lui ôtant le caractère vrai que l'histoire lui attribue, pour le revêtir de qualités imaginaires, il nous semble qu'il n'a point atteint son but, et que la poésie est restée cette fois au-dessous de l'histoire.

Après cette longue lutte des Pays-Bas vient une autre partie plus étendue encore et non moins intéressante, c'est l'histoire de l'Allemagne depuis l'abdication de Charles-Quint jusqu'à la paix de Westphalie. Là viennent toutes ces dissensions religieuses qui éclatèrent après la réformation, et qui tourmentèrent si long-temps l'Allemagne. Là viennent Wallenstein et Gustave-Adolphe, et le récit de cette déplorable guerre de trente ans¹; et tout cela est plein de vie et de mouvement, et raconté avec la chaleur et la juste indignation d'un honnête homme.

Le quatrième volume renferme l'histoire de France, depuis la mort de Henri IV jusqu'à celle de Mazarin, et l'histoire d'Angleterre, depuis la mort d'Élisabeth jusqu'à l'ouverture du long parlement.

Il y a là beaucoup de détails curieux, et pour la plupart peu connus ou complètement ignorés, sur les hommes d'État de cette époque, sur le siège de La Rochelle, surtout sur Richelieu, dont l'auteur a fait une étude particulière.

Quant à la partie de l'histoire d'Angleterre qui entre dans ce volume, elle est digne de suivre celle du volume précédent, où l'auteur a si bien retracé le règne d'Élisabeth. C'est le plus bel éloge que nous en puissions faire.

¹ Voyez à la page 176 un fragment de ce récit.

1812, par M. RELLSTAB; quatre volumes in-12. Leipzig, chez Brockhaus.

Mil huit cent douze. Tel est le titre d'un roman historique qui a eu du succès en Allemagne, et qui devrait être particulièrement intéressant pour nous; car il retrace l'histoire du nord de l'Europe à une époque où l'histoire se faisait par la volonté de Napoléon et le sabre de nos soldats. Sur ce grand fond de tableau se détache un récit d'amour, qui commence en Italie et vient se terminer en Allemagne. Puis à cela se joint une complication d'intrigues : des amans, qui se trahissent; des frères et des sœurs qui se retrouvent après avoir été séparés dès leur enfance, et qui se reconnaissent au moyen d'un anneau; des testamens mystérieux; bref tout le bagage obligé de beaucoup de romans. Mais il y a aussi dans cet ouvrage des scènes charmantes, pleines de grâce et de naturel, des situations touchantes, des portraits de femme délicieux, tels que celui de Marie, qui est une jeune fille tonte-allemande, douce, naïve, timide, mais toujours soutenue dans le malheur par son amour ou par la religion, et des caractères d'hommes admirables par leur noblesse, leur énergie et leur dévouement.

Le plus grand reproche que je ferais à l'auteur de ce livre, c'est d'avoir pu penser à broder un roman sur cette page sanglante où est écrite notre campagne de Russie. Si intéressans que soient les personnages qu'il met en scène, si dangereuse même que soit leur fuite à travers les périls qui les environnent, nous ne pouvons leur prêter qu'une demi-attention; car derrière eux nous voyons surgir cette malheureuse armée que décime chaque jour la faim, le froid, ou le fer des Cosaques. Ici l'histoire est trop douloureuse et trop grande, l'imagination du poète ne peut rien y ajouter. Et comment pourrions-nous nous arrêter à une conversation d'amour, à ces battemens de cœur, qui se passent dans une voiture entre une jeune fille et son compagnon de voyage, tandis qu'à deux pas de là vous pouvez voir les flammes qui dévorent Moscou, le champ de bataille inondé de sang, couvert de morts, le bivouac de la nuit, qui ressemble le lendemain matin à un champ de bataille, les vieux soldats de l'empereur qui tombent sur la neige et ne se relèvent plus?

Non, jamais un Français n'aurait eu l'incroyable idée de rejeter

au dernier plan de son tableau ces scènes si grandioses et si terribles, pour mettre en avant deux ou trois jeunes gens amoureux.

Heureusement que nous avons sur 1812 un livre comme il nous le fallait, un livre d'histoire, écrit avec cette chaleur, cet entraînement d'un soldat qui a vu lui-même toutes les phases de cette héroïque et fatale campagne; un livre devant lequel pâliront à jamais tous les romans que l'on oserait écrire sur un pareil sujet : c'est l'Histoire de la campagne de Russie par M. de Ségur.

Musen-Almanach : Almanach des Muses.

Ce recueil intéressant, auquel concourent les poètes les plus célèbres de l'Allemagne, a pris une nouvelle importance depuis qu'il a été placé sous la direction de MM. G. Schwab (le traducteur des Méditations de Lamartine) et Chamisso. Celui de cette année surtout est remarquable par la variété et le bon choix des pièces qu'il renferme. On y trouve de jolies inspirations de voyage par M. Menzel, une ode très-belle d'Uhland sur le pont de la Bidassoa, plusieurs morceaux pleins de grâce de Ch. Meyer, Ferrand, Gaudy, F. Ruckert, A. Grün (l'auteur des Promenades d'un Poète viennois); G. Pfizer, Chamisso; une anecdote charmante sur Kant, racontée par G. Schwab, et quelques élégies sur la mort d'un enfant par Eichendorff, élégies que l'Allemagne peut mettre à côté de tout ce qu'elle a jamais produit en poésie de plus tendre et de plus naïf.

POÉSIE.

Nous ne voulons pas parler de la poésie lyrique allemande en passant : c'est un sujet assez sérieux pour que nous y revenions quelque jour en détail, et nous espérons le faire bientôt. Aujourd'hui nous indiquerons seulement quelques-uns des derniers volumes de poésies que nous avons reçus, et ce sera comme un nouvel échelon pour nous conduire à l'étude plus complète de ce genre de littérature, pour lequel les Allemands ont une affection toute particulière et qu'ils cultivent avec le plus grand succès.

Poésies de M. FALLERSLEBEN. Leipzig, chez Brockhaus.

Deux beaux volumes, très-amusans à lire. L'auteur a voulu s'affranchir de cette sentimentalité que l'on reproche à ses compatriotes. Sa

¹ Voyez page 110.

muse est gaie, frivole, éventée et capricieuse; elle chante le vin et l'amour, la vie de soldat et les fleurs; elle se jette au milieu du peuple et nous en redit les tristesses et les joies; elle s'aventure le long des grandes routes avec le lansquenet hardi, ou elle se met dans le léger bagage d'un des jongleurs errans du moyen âge. Cette muse porte des grelots et une robe à paillettes d'or; elle a le vers sautillant et léger, et le refrain, qui excite à chanter ou à boire. Quelquefois elle a bien l'air de vouloir paraître un peu mélancolique; mais elle fait une gambade, et adieu la souffrance; un de ses yeux pleure encore que l'autre rit déjà. Il y a dans ces deux volumes je ne sais quelle douce couleur d'été et quelle teinte du midi. Tout cela est gai, animé, brillant, parfois un peu faible peut-être à prendre dans les détails, très-bien nuancé et très-complet à ne voir que dans l'ensemble. Plus d'un lecteur y regrettera pourtant, j'ose le croire, cette absence de vie intime, reposée, religieuse, que les Allemands comprennent si bien et qu'ils ont su exprimer sous tant de formes et avec tant de rythmes différens.

Poésies de M. E. FERRAND. Berlin, chez Stuhr.

Voici des vers plus rêveurs et plus tendres. Le poète appartient à cette jeune école qui se plonge à regret dans les réalités de la vie, et dont la lyre vibre douloureusement aux premières larmes qui en humectent les cordes. Il se souvient de l'image idéale qui lui apparut dans son enfance; il la rappelle et la poursuit avec angoisse dans le calme du soir, dans la fraîcheur du matin, dans le nuage qui passe et dans le rayon du soleil. Mais la belle image ne reparaît plus; le poète reste seul et regarde une à une tomber ses illusions, comme les fleurs de l'arbre que le vent secoue. Alors viennent les stances plaintives, les regrets mélodieux et les élégies; puis des souvenirs d'enfance, racontés avec beaucoup de grâce; des tableaux de voyage vifs et animés, et de vieilles légendes dites de ce ton simple et naïf qu'elles réclament. Ce volume de M. Ferrand sera lu par tous ceux qui aiment encore cette poésie du cœur, un peu vague et mélancolique, qui a son époque de règne dans la vie, comme plus tard l'étude et la réflexion; il sera lu surtout par les êtres qui dans ce monde sont peut-être les seuls capables d'aimer encore et de comprendre la poésie : les jeunes gens et les femmes.

Laien-Brevier : le Bréviaire du Laïque, par L. SCHEFFER.
Berlin, chez Veit et Comp.^e

C'est bien, comme le poète l'a nommé, le Bréviaire du laïque, et il aurait pu l'appeler sans trop de présomption : le Bréviaire de l'homme. C'est un livre de nobles pensées, de réflexions philosophiques, d'idées religieuses, formant chacune un petit tableau pour chaque jour de l'année; un livre de haute moralité et de douce poésie. On devrait emporter ce livre avec soi en voyage, dans la retraite, le mettre sur sa table de travail ou au beau milieu de sa bibliothèque, et le reprendre chaque fois que dans un moment de tristesse, de découragement, de misanthropie, on aurait besoin de se réconcilier avec soi-même ou avec les autres. Une pure et consolante philosophie s'y manifeste à chaque page; un esprit de générosité et de désintéressement l'anime d'un bout à l'autre, et la charité évangélique, prise dans tout ce qu'elle a de plus attrayant, de plus radieux, en est le but. L'auteur rattache sans cesse l'homme à l'humanité, la partie au tout, et le tout à Dieu. Ne pas travailler en vue de soi, mais en vue de cette grande famille dont on est l'un des membres, voilà son précepte; prendre son cœur pour guide, et Dieu pour maître et pour rémunérateur, voilà sa religion. Il ne veut pas que l'on se laisse abattre par les souffrances qui nous surviennent; il croit que toutes ces souffrances portent en elles de bons germes. Il n'y a de véritable malheur, dit-il, que l'injustice commise envers les autres; il n'y a de véritable malheur que pour l'âme égoïste qui ne croit plus, qui n'aime plus. Pour lui, l'amour (mais l'amour porté à sa plus grande extension, comme besoin, comme faculté d'aimer, comme puissance de sympathie) est le vrai bien dans la vie, le charme de chaque jour et la consolation pour chaque tristesse. Il bénit tous ceux qui aiment, et il dirait volontiers comme S.^{te} Thérèse: le malheureux qui n'aime pas!

Nous n'avons encore que la première partie de ce livre intéressant. Elle va jour par jour depuis le 1.^{er} Janvier jusqu'au 1.^{er} Juillet.

L'éditeur nous promet la seconde bientôt. Nous ne pouvons mieux justifier les éloges que nous venons de donner à ce nouvel ouvrage de M. Scheffer, qu'en en traduisant quelques passages, et nous regrettons seulement de ne pouvoir faire nos citations aussi longues que nous le voudrions.

« Mes yeux voient clairement ce que le malheur est dans ce monde et ce qu'il doit être. C'est le labyrinthe obscur où Dieu, dans sa bonté, conduit chaque homme et y éprouve sa vie, pour que le méchant apprenne à y voir ses vices et tâche de s'en dépouiller, pour que le juste connaisse la bonté de son amo et en jouisse. Aussi remarquez que le méchant sort quelquefois meilleur de l'infortune, et que l'homme vertueux y puisse plus de douceur et de sérénité. »

— « Chaque fois qu'un projet te préoccupe, regarde d'abord vers ce ciel bleu, et dis-toi ensuite : oui, j'agirai, mais viens à mon aide, bénis mon entreprise, toi qui régnes là-haut ! Et si tu ne peux pas parler ainsi, arrête-toi ; ne t'abandonne pas à une fausse présomption, à une sotte vanité ; car songes-y bien, ce que tu as fait reste dans le souvenir. Les bonnes actions retentissent au ciel comme le son d'une cloche, et le ciel devient comme un miroir où tu peux te contempler dans ton bonheur. »

— « Égoïste, tu ne veux songer qu'à ce qui t'appartient, à ta maison, à ta femme, à tes enfans ! L'homme ne possède rien qui ne soit soumis à une main invisible, et tu vis parmi les hommes, et tu habites la terre. Mais à celui à qui appartient cette terre, appartiennent tes enfans, et celui qui est le maître des hommes est aussi le tien. Ainsi, occupe-toi donc des hommes et de la patrie ; va te mêler avec chaleur à ce qui se fait autour de toi ; va prendre part aux biens lointains que de nobles cœurs préparent même pour toi. Fais que rien ne se perde, car tu en souffrirais ; qu'il n'y ait point d'essclave, car tu le serais, et point d'homme méchant, car il te nuirait. Que tout le monde pense ainsi, et les méchans seront sans force, et l'humanité marchera dans son sentiment de justice et de liberté. Les dons de Dieu te profiteront à toi et à tes petits enfans ; car ce que l'esprit acquiert est acquis à jamais. »

— « Attendre est un bonheur : dans l'attente repose l'image complète et sous toutes ses faces de ce que l'on désire. L'image même apparaît en dehors des autres objets qui pourraient l'entourer ; c'est le coquillage sans la mer ; c'est la goutte d'eau sans le nuage d'où elle est tombée. Ce que tu attends, tu le possèdes déjà, et plus beau, et plus durable que lorsque tu l'auras. Voilà ce qui charme le présent, ce qui rend la jeunesse si belle et si riche ! »

— « Le plus grand bonheur pour l'humanité, c'est que chacun

travaille pour le bien de tous, et que chacun reçoive la part qui lui revient dans l'ensemble. Combien cela coûte peu à chacun en particulier, et combien cet accord universel lui est pourtant avantageux ! L'humanité protège chacun de ses membres, et il faut si peu pour en venir à cette union, à ce bonheur, à cette liberté de tous les hommes. Le Christ a voulu opérer les plus grandes choses par les plus petits moyens, mais par le sentiment le plus élevé et le plus céleste : l'amour. »

— « Un homme n'est pas la millième partie de l'humanité. La race humaine c'est l'homme. En lui repose tout amour, tout art, toute science. Chacun lui apporte ce qu'il a, le lui laisse et meurt; et chacun vient ensuite lui prendre ce dont il a besoin, en sorte que chaque homme, envisagé à part, vit comme l'ensemble, et partage avec lui la lumière, la jouissance, la vérité. Ainsi subsiste l'humanité dans tous ses membres et par tous ses membres. C'est comme un grand concert où musiciens et amateurs assistent avec une égale joie, jusqu'à ce qu'un artiste s'arrête, éteigne sa lumière, et s'en retourne doucement chez lui. »

— « L'âme du poète ressemble au coquillage malade, qui apparaît encore à l'extérieur brillant d'or et de pourpre, mais qui éprouve au dedans de lui-même un feu brûlant, jusqu'à ce que, cédant à la force de ce germe dont la croissance le dévore depuis long-temps, il dépérit et meurt. Alors le soleil entr'ouvre ses écailles, et sur les bords de la mer apparaît le germe fatal qui le fit mourir; les pêcheurs le recueillent, et c'est une perle. »

Deutsche Lieder : Chansons allemandes, par Ch. DE HOLTEL.

Ce petit volume est l'œuvre d'un poète qui s'était fait connaître par des compositions d'un caractère plus sérieux, par des pièces de théâtre, qui ont obtenu parfois en Allemagne un grand succès. Ces chants allemands viennent tous du cœur; ils ont été jetés là au hasard, l'un après l'autre, comme le cœur les concevait. Le poète recueille avec joie ses souvenirs, et il les chante. Il chante ses jours passés, ses rêves et ses espérances, ses amours et ses amitiés. Il chante les célébrités de son pays, Goethe, Tieck, Raumer, Uhland, Ruckert, et il y a dans tout cela des pages empreintes d'une rare simplicité et d'une suave mélancolie. Nous ne citons que la pièce

suivante à Béranger; car nous croyons que nos lecteurs partageront le plaisir que nous avons éprouvé à voir cet hommage rendu si loin à notre poète national.

— « Salut à toi, chanteur que le laurier couronne, permets-moi de te le redire dans ma langue étrangère : salut à toi ! »

« Je me suis souvent enivré à tes vers pleins de force et de douleur. J'ai souvent écouté en contemplant d'un œil avide ton image, comme si elle devait chanter. Je me suis réjoui de ta joie, j'ai pleuré de tes douleurs, et maintenant je te remercie.

« Salut à toi, etc.

« Je te remercie; car souvent les heures sombres qui me venaient se sont enfuies à ton aspect, comme l'oiseau de nuit devant les rayons de l'aurore; et moi je demeurais au milieu de la clarté du soleil, heureux de me sentir entouré de tes gaies et consolantes chansons.

« Salut à toi, etc.

« Plus d'une fois, cependant, je me suis demandé avec tristesse, si la muse seule faisait vibrer les cordes de ta lyre, si quelque lourd chagrin n'oppressait pas ton âme, si la souffrance ne venait pas lutter avec toi dans ton sommeil.

« Salut à toi, etc.

« De même qu'au fond des mers la perle se détache avec effort du coquillage malade, de même les vers couvés dans l'âme du poète, et nourris de ses larmes, sortent enfin pour étonner le monde.

« Salut à toi, etc.

« Ce que tu as fait porte le sceau de la durée. Ta patrie est ton temple, ton prêtre est le temps. C'est l'histoire qui t'instruit, l'amour qui t'anime, et tu as gagné ton automne dans le printemps de la poésie.

« Salut à toi! salut à toi, chanteur que le laurier couronne! Permets-moi de te le redire dans ma langue étrangère, salut à toi! »

LIVRES FRANÇAIS.

Des vaudevilles et des romans, voilà notre moisson habituelle de chaque mois. Les vaudevilles pleuvent sur nos théâtres, et s'en vont aussi vite qu'ils sont venus. Les romans tombent comme des feuilles d'automne dans nos cabinets de lectures. On les remet aux mains du fidèle abonné, qui les rapporte le lendemain, paie ses quatre sous, et se plaint d'avoir eu le cauchemar. Et le public de redemander du nouveau, et les pauvres auteurs de se remettre tout haletans à l'œuvre et de produire des vaudevilles qui durent huit jours, et des romans qu'on ne lit pas deux fois. Au milieu de cet abîme de publicité, on verra pourtant surnager quelques œuvres de choix qui ont le privilège de faire exception à la règle commune, telles que le *Père Goriot* de M. de Balzac, et le *Comte de Toulouse* de M. Soulié. Nous signalerions encore *Marie ou l'Esclavage aux États-Unis*, par MM. de Beaumont et Tocqueville, ouvrage remarquable surtout par les notes qui y sont jointes.

On nous annonce, du reste, plusieurs publications qui devront nous dédommager de cette surabondance de contes et romans. Ainsi M. Michelet nous donnera prochainement les *Mémoires de Luther*, ouvrage écrit tout entier d'après les œuvres, les discussions, les livres et la correspondance de Luther lui-même. Nous ne voulons rien préjuger encore de cette importante publication; mais ce sera, nous le croyons, une œuvre imposante, instructive, majestueuse, digne en tout de l'homme dont elle porte le nom, et du jeune et savant historien qui s'est chargé de la construire.

M. Sainte-Beuve, dont nous admirons tous le goût exquis en matière littéraire, et la manière de travailler si artistique et si consciencieuse, s'occupe en ce moment d'un livre qui est attendu par tous ceux qui en savent déjà quelque chose avec la plus grande impatience.

Une entreprise qui sera, nous l'espérons, bientôt mise à exécution, et qui ne peut manquer d'avoir un grand retentissement et d'obtenir un immense succès, c'est la collection annoncée sous le titre de *Théâtre européen*. Cette collection des principaux chefs-d'œuvre des théâtres étrangers sera beaucoup plus vaste et plus complète que celle publiée il y quelques années chez Ladvocat. Placée sous la direction de M. Amédée Pichot, dont tout le monde connaît le talent littéraire

et l'érudition ; elle s'enrichira des anciennes pièces du théâtre anglais, qui sont encore presque complètement ignorées ; des premières pièces des théâtres espagnol et italien ; et des pièces toutes modernes des principaux écrivains actuels de l'Allemagne, de l'Angleterre, etc. Cet ouvrage, tel qu'il est conçu, formera l'histoire complète de l'art dramatique, chez toutes les nations, dans tous ses développemens, à partir de la première ébauche jusqu'au chef-d'œuvre. Ce sera pour la largeur du plan, pour le nombre des matériaux, le seul ouvrage de ce genre qui existe.

Le véritable événement littéraire du mois, c'est la représentation au théâtre français du drame de *Chatterton*. L'auteur, M. A. de Vigny, est un poète d'un talent pur et élevé, qui a toujours pris soin de se tenir à l'écart du torrent littéraire, et de ne produire ses œuvres au jour que quand il les avait long-temps mûries en silence. Son roman de *Cinq Mars*, son *Lloa*, sa traduction d'*Othello*, son *Stella*, accusent un travail très-conscientieux et une élaboration d'idées pleines d'art, de patience, de bon goût. Le drame de *Chatterton* est de la même facture, c'est une œuvre qui abonde en idées tendres et gracieuses, une œuvre ciselée d'une main légère et délicate. Il y a là plus de sentiment que de profondeur, plus de lyrisme que de drame proprement dit, et c'est même le reproche que les critiques lui ont adressé, mais telle qu'elle est pourtant, cette pièce émeut, entraîne ; le public en a compris le charme et l'exquise poésie, et c'est pour nous d'un bon augure de le voir quitter les théâtres où l'on s'obstine encore à lui jouer le mélodrame du désespoir, pour venir s'attendrir à la douce figure de Ketty-Bell, et pleurer sur la mort prématurée du jeune poète.

F. PL.

Réflexions sur l'étude des langues asiatiques, adressées à sir James Mackintosh, par A. W. DE SCHLEGEL. Paris, chez Maze, libraire, rue de Seine, n.° 31.

Cet ouvrage important de M. Schlegel, que nous n'avions fait que mentionner dans l'un des anciens numéros de notre *Revue*, a pour objet l'examen critique d'un *prospectus* publié par le comité de traductions de la Société asiatique de Londres ; société qui a formé, comme on le sait, en 1828, un fonds destiné à payer les frais d'im-

pression des traductions que le comité aurait approuvées, et les honoraires des traducteurs.

M. Schlegel, tout en rendant justice aux intentions des savans anglais, relève les vices du plan qu'ils ont adopté, et trace lui-même la marche qu'il aurait voulu leur voir suivre. Il se demande d'abord dans quelles langues pourront être écrites les traductions. Le silence du *prospectus* à cet égard lui fait craindre que le comité ne veuille encourager seulement les traductions en langue anglaise. Dans ce doute, il réclame en faveur de l'allemand, du français et du latin, dont il fait habilement ressortir les avantages.

Passant ensuite aux langues orientales énumérées dans le *prospectus*, il en trouve la liste incomplète, et reproche au comité de n'avoir pas traité les diverses littératures de l'Asie selon leur importance relative. Ainsi le *prospectus* accorde trop aux Arabes et aux Persans; il n'insiste pas assez sur l'Inde et sur la Chine.

« Il serait superflu, dit M. Schlegel, de parler ici au long du mérite de la littérature indienne; de caractériser la beauté et la structure admirable du sanscrit, son aptitude aux emplois les plus nobles que l'homme puisse faire du don divin de la parole; la perfection de l'écriture, par où il se distingue si avantageusement des langues dites sémitiques; les livres sacrés et canoniques des Brahmanes; la pureté primitive de leurs doctrines, corrompue postérieurement par la superstition et la supercherie; leur antique législation civile et religieuse; dont les bases, inébranlables depuis un nombre inconnu de siècles, ont résisté au laps du temps et au choc des invasions étrangères; les systèmes de métaphysique, dont les spéculations sont si anciennement indigènes dans l'Inde que la langue même en est profondément empreinte; la mythologie, ce labyrinthe de fictions merveilleuses, mélange bizarre, toujours curieux, quelquefois sublime, d'idées cosmogoniques, d'allégories et de traditions héroïques; la poésie, où brille une sensibilité délicate, une grande élasticité morale, un essor constant de l'imagination vers les régions idéales; la poésie dont on peut suivre le développement à travers tous les styles, depuis la simplicité patriarcale jusqu'aux raffinemens les plus artificiels, dans le genre épique, dramatique, lyrique, épigrammatique et sentencieux; l'invention ingénieuse des apologues et des contes amusans; enfin, les progrès faits dans les sciences exactes, dans l'arithmétique, l'algèbre et l'astronomie. Plusieurs branches du savoir

indien sont encore entièrement inconnues, par exemple les traités sur la médecine et les arts mécaniques.

« Dans cette littérature si riche et si variée, il y a pourtant une grande lacune : c'est l'histoire. Quelle que soit la cause de cette omission, il n'existe pas d'annales régalières d'une date fort ancienne, ni des récits exacts et circonstanciés des événemens politiques. Le souvenir des faits, quand ils ne sont pas tombés dans l'oubli, semble s'être transformé en mythologie. La seule exception que l'on connaisse jusqu'ici, c'est ce livre que les habitans de Cachemire présentèrent à l'empereur Achar, et dont on a retrouvé quelques manuscrits. Il est réservé à la sagacité et à la critique historique des savans européens, de combler ce vide, et de refaire, autant que cela est encore possible, l'histoire de l'Inde, en combinant les témoignages des anciens, les annales des Bouddhistes, les monumens et inscriptions, et les notices éparses dans les livres sanscrits d'un autre genre. »

De là, M. Schlegel, passant à d'autres considérations, pose en principe, qu'avant d'essayer une traduction, il faut préalablement remplir deux conditions essentielles : connaître à fond la langue originale, et posséder un texte correct de l'auteur qu'on veut traduire.

Pour faire sentir la difficulté de la première condition, M. Schlegel nous présente une revue raisonnée des grammaires et des dictionnaires sanscrits. C'est une dissertation pleine d'intérêt, d'érudition et de sagacité.

L'auteur en vient ensuite à l'examen des manuscrits, il insiste sur la nécessité d'épurer le texte avant d'en entreprendre la traduction, et sur les difficultés de ce travail (pages 48—67). « On pourrait, ajoute-t-il, faire une histoire assez plaisante des traductions, en recueillant les bêtises les plus frappantes qui ont été faites dans ce genre. Les traductions entreprises par des hommes très-mal préparés pour ce travail, formeraient un chapitre de cette histoire. » Cette remarque lui donne occasion de jeter un coup d'œil rapide sur les traductions et les extraits des ouvrages orientaux (pages 67—85). Il montre l'importance morale de la vieille littérature des peuples asiatiques, et il s'arrête en particulier sur les travaux importants que nous offre la littérature indienne (pages 85—95). Il recommande l'étude des inscriptions comme la plus propre à perfectionner la paléographie.

Après avoir traité toutes les questions relatives à l'art de traduire,

M. Schlegel examine avec sévérité l'état où se trouve aujourd'hui en Angleterre l'étude du sanscrit : « J'ai avancé ailleurs, dit-il, que la connaissance de l'Inde ancienne et moderne, répandue en Europe, a reçu des accroissemens plus considérables dans ces cinquante dernières années, que pendant les vingt-un siècles qui s'étaient écoulés depuis Alexandre-le-Grand. C'est à vos compatriotes que nous les devons. Néanmoins, combien reste-t-il à faire! Quel vaste champ s'ouvre à l'industrie intellectuelle de l'Europe! La moisson est ample : ne manquera-t-on pas de moissonneurs? »

« L'étude du sanscrit a été importée en Europe par les Anglais; sur le continent elle fut retardée par le système continental de Buonaparte, qui gênait toutes les communications, même purement littéraires. En France et en Allemagne le succès ultérieur de cette étude me paraît assuré, puisque j'y vois rivaliser de zèle plusieurs savans d'un mérite distingué. En est-il de même en Angleterre? » Le philologue allemand, dont la critique est à la fois si hardie et si judicieuse, reproche aux indianistes anglais leur manie de vouloir à tout propos trouver des idées neuves. C'est avec une imagination toute poétique qu'il combat leurs nombreuses erreurs. « Pour me servir d'une fiction d'Homère, ce palais enchanté de l'antiquité a deux portes, l'une de corne et l'autre d'ivoire. La première a peu d'apparence; les avenues en sont désertes; elle ne s'ouvre que rarement, de sorte que les batrans crient sur leurs gonds rouillés. C'est par là que sortent les vues profondes, les véritables découvertes, résultats d'une investigation savante et judicieuse. La porte d'ivoire, d'un éclat éblouissant et ornée de sculptures bizarres, est assiégée par le public, empressé d'accueillir les rêves creux, les fausses théories, les hypothèses arbitraires qui en sortent en foule. Ces fantômes légers et aériens, qu'un souffle du vent pourrait dissiper, s'avancent d'un pas assuré, et se vantent souvent d'une illustre origine. »

Nous regrettons de ne pouvoir citer textuellement la plaisante classification des indianistes anglais en quatre catégories : *les croyans, les négatifs, les bouddhomanes et les peintres en noir.*

L'auteur termine en indiquant à la *Société asiatique* les différens travaux qu'elle devrait encourager. Il appelle son attention sur la lexicographie, la bibliographie, la paléographie, la géographie ancienne et moderne, les monumens d'architecture et l'histoire naturelle.

La *Lettre à M. Wilson* n'est point susceptible d'une analyse détaillée. A propos d'un mémoire où l'auteur anglais attaque avec violence et M. Schlegel et tous les indianistes du continent, le critique allemand prend corps à corps son adversaire, lui prouve qu'il n'est point nécessaire qu'un professeur de langue sanscrite en ait acquis la connaissance dans l'Inde, et que lui, M. Wilson, ancien secrétaire de la Société asiatique à Calcutta, a laissé échapper dans ses traductions des fautes graves et nombreuses. Avec toute l'autorité de son expérience, il indique au professeur anglais la méthode d'enseignement qu'il convient de suivre, et les livres qu'il faut choisir. «A une exception près, lui dit-il, les seules éditions qu'on puisse employer avec avantage dans l'enseignement, ont été fournies par les indianistes du continent.»



Bulletin bibliographique.

BIBLIOGRAPHIE.

THÉOLOGIE.

Commentar über die Schriften des Evangelisten Johannes : Commentaire sur les écrits de l'Évangéliste Jean, par le D.^r F. Lücke; 2.^e édit., tome II, VIII et 736 pages in-8.^o Bonn, chez Weber, 1834.

Das neue Testament : Le Nouveau Testament en grec et en allemand avec un commentaire critique et exégétique, par H. A. W. Meyer, pasteur; t. II, 2.^e partie. Göttingue, chez Vandenhœck et Ruprecht, 1834. Le caractère dominant de ce commentaire est philologique.

Titi Flavii Clementis Alexandrini Opera omnia; recognovit Reinh. Klotz; vol. IV. Leipzig, chez Schwickert, 1834. C'est le dernier volume de cette excellente édition des œuvres de Clément d'Alexandrie. Les trois premiers volumes ont paru en 1831 et 1832. Cette édition fait partie de la *Bibliotheca sacra Patrum Ecclesiæ Græcorum*.

Origenis Opera omnia, etc.; edid. Car. et Car. Vincent. De la Rue; denuo recensuit, emendavit, castigavit C. H. Ed. Lommatzsch; tomes III et IV. Berlin, chez Haude et Spener, 1834.

Joh. Chrysostomi de Sacerdotio libri VI, ex recensione Bengelii, cum ejusdem prolegomenis, etc.; edidit suasque notas adjecit Ænoth. Ed. Leo. Leipzig, chez Schumann, 1834.

Historiæ ecclesiasticæ Epitome; scholis academicis scripsit D.^r J. Chr. G. Augusti, theol. Bonnensis. Leipzig, chez Dyk, 1834.

Die Religions-Wanderungen des Herrn Thomas Moore : Les courses religieuses de Th. Moore, romantique irlandais, examinées par quelques-uns de ses compatriotes; ouvrage traduit de l'anglais et accompagné de notes, par le D.^r J. Chr. Ed. Augusti. Cologne, chez Bachem,

¹ Ce bulletin est principalement tiré du Répertoire bibliographique de Leipzig. Dans ses numéros de Janvier ce recueil annonce 274 articles nouveaux. Nous en indiquons les plus remarquables. Voir notre livraison de Janvier, p. 136.

1835. C'est une réfutation collective de l'écrit polémique dirigé contre le protestantisme par le célèbre Thomas Moore, sous le titre : *Travels of an irish Gentleman in search of a religion*.

Christliche Gedichte : Poésies religieuses d'Albert Knapp ; 3.^e volume. Bâle, chez Neukirch, 1834. L'auteur est un des poètes religieux les plus distingués de notre temps.

JURISPRUDENCE ET POLITIQUE.

Deutsche Staats- und Rechtsgeschichte : Histoire politique et du Droit de l'Allemagne, par Ch. Fr. Eichhorn ; 4.^e edit., tome I.^{er}, xxiii et 838 pages in-8.^o Göttingue, chez Vandenhœck et Ruprecht, 1834. C'est un des ouvrages les plus remarquables de l'érudition allemande.

Die Entwendung : Le vol, d'après les sources du Droit commun, par le D.^r Chr. Fr. Dollmann. Kempten, chez Dannheimer, 1834. Cet ouvrage a été couronné par la Faculté de Droit de Munich.

Systematisches Lehrbuch der Polizei- Wissenschaft, etc. : Manuel systématique de la science de la police, d'après les lois prussiennes, publié par Ph. Zeller ; tomes XII, XIII, XIV et XV. Quedlinburg, chez Basse, 1834.

Repertorium der königlich preussischen Landes-Gesetze : Répertoire des lois prussiennes, par O. W. L. Richter ; tomes IV et V. Leipzig, chez Baumgärtner, 1834.

Beiträge zur Theorie des Armenwesens : Sur la théorie de la bienfaisance publique. Hambourg, chez Hoffmann et comp., 1834. Cet ouvrage a été écrit à l'occasion de celui de Charles Godefroi : *Theorie der Armuth*.

PHILOSOPHIE.

J. G. Fichte's nachgelassene Werke : Œuvres posthumes de Fichte, publiées par son fils ; tome II. Bonn, chez Marcus, 1834.

Die theoretisch-praktisch begründete und erläuterte Lehre vom Schönen : Théorie du beau, expliquée et fondée, par Hermann de Keyserling. Leipzig, chez Hartmann, 1835. Cet ouvrage n'avancera guère la science qu'il prétend fonder.

ARCHÉOLOGIE ET PHILOGOLOGIE.

Platonis Opera omnia; recensuit et commentariis instruxit Gd. Stallbaum ; vol. I, sect. II, continens *Phædonem* ; vol. V, sect. I, continens *Lachetem, Charmidem, Alcibiadem utrumque*. Gotha, chez Henning,

1834. Ces publications font partie de la Bibliothèque grecque qui paraît à Gotha sous les auspices de Jacobs et Rost.

Diversa virorum doctorum de re tragica Romanorum judicia, sub examen revocata a G. Regel. Göttingue, chez Vandenhœck et Ruprecht, 1834; vi et 74 pages in-4.^o Cette dissertation a été couronnée par la Faculté de Philosophie de Göttingue.

Homeri Ilias; recensuit et brevi annotatione instruxit F. Spitzner; vol. I, sect. III, continens lib. XIII — XVIII. Gotha, chez Henning, 1834. C'est encore une partie de la Bibliothèque grecque de Gotha.

Lexicon Sophocleum, etc.; composuit F. Ellendt; vol. I, fasc. 2 et 3; viii et 321 — 1006 pag. gr. in-8.^o Königsberg, chez Bornträger, 1835.

Hebräische Anthologie: Anthologie hébraïque, avec commentaire et lexique, par H. G. Hölemann. Leipzig, chez Barth, 1834. xxvi et 179 pages gr. in-8.^o

Hebräische Grammatik: Grammaire hébraïque de Gesenius; 11.^o édition. Halle, chez Renger, 1834.

MÉDECINE ET PHYSIOLOGIE.

Commentatio medica de remediis nonnullis quorum effectus in sano corpore humano symptomatibus quibusdam morborum similes sunt; auct. G. Harnisch. Göttingue, chez Dietrich, 1834; 108 pages in-4.^o Cette dissertation, couronnée par la Faculté de Göttingue, fait concevoir de hautes espérances de son auteur. La matière qu'il a traitée touche de fort près au fondement même de l'homœopathie.

Die Krankheits-Familie Pyra: Les exanthèmes de la tunique pituitaire, décrits par le D.^r Eisenmann; tome II. Erlangen, chez Palm et Enke, 1834.

Anweisung zum heilsamen Wasser-Gebrauch, etc.: Instruction sur l'usage salutaire de l'eau pour les hommes et les animaux dans les maladies les plus ordinaires, par les trois fondateurs de la Société hydropathique, Certei, Kolb et Kirchmayer. Nuremberg, chez Campe, 1834. Selon ces hydropathes, l'eau fraîche, avec l'air frais et un régime sévère, est le remède universel. Ils ne trouvent pas le docteur Sangrado si ridicule.

Geschichte der Gesetzgebung über das Apothekerwesen, etc.: Histoire de la législation en Allemagne relative à la Pharmacie, par le D.^r Ch. Sundheim. Giessen, chez Ricker, 1835.

Lehrbuch der operativen Chirurgie : Manuel de la chirurgie opérative, par le D.^r Leop. Grossheim ; tome III. Berlin, chez Enslin, 1835.

Apollonii Citienensis, Stephani, Palladii aliorumque scholia in Hippocraten et Galenum, e cod. manuscr. Vindob. Monac., etc. ; primum græce edidit F. Reinh. Dietz ; vol. II. Königsberg, chez Bornträger, 1834.

Von den Krankheiten des Menschen : Des maladies de l'homme, par le D.^r Ch. G. Neumann ; tome IV. Berlin, chez Herbig, 1834. Les trois premiers volumes ont paru 1829, 1832 et 1833.

Annalen der klinischen Anstalten, etc. Annales de clinique de l'Université de Breslau pour l'accouchement et les maladies des femmes et des enfans, publiées par J. V. Betschler, directeur ; tome II. Breslau, chez Gosohorsky, 1834. Le premier volume a paru en 1832.

De naturæ auxilio Dystocias e situ infantis vitioso ortas absolvente ; commentatio quam defendet J. G. Betschler ; in-4.º Breslau, chez Gosohorsky, 1834.

Ueber Kaiserschnitt und Perforation : Sur l'opération césarienne et la perforation, sous le rapport médico-légal, par le D.^r Janouli de Macédoine. Heidelberg, chez Winter, 1834.

SCIENCES MATHÉMATIQUES.

Der Mensch und die Sterne : L'homme et les étoiles, fragmens pour servir à l'histoire de l'ame du monde, par le D.^r W. Pfaff, professeur à Erlangen. Nuremberg, chez Campe, 1834. La plus grande partie de cet ouvrage a déjà paru dans le *Morgenblatt*.

Lehrbuch der theoretischen Mechanik : Manuel de la mécanique théorique, par le Baron de Forstner ; tome II. Berlin, chez Reimer. La critique a beaucoup blâmé la prolixité et l'obscurité de cet ouvrage.

GÉOGRAPHIE ET HISTOIRE.

Missionär Guzlaßs ausführlicher Bericht, etc. : Relation d'un séjour de trois années du Missionnaire Guzlaß dans le Siam et de son voyage sur les côtes de la Chine jusqu'à la Tartarie Mantchoue, traduite d'après l'original anglais imprimé à Canton, avec une biographie de Gutzlaß. Elberfeld, chez Hassel, 1834. Ce missionnaire est né en 1803, à Pyritz, en Poméranie.

Georgii Pachymeris de Michaële et Andronico Palæologis libri XIII ; recognovit Immanuel Bekkerus ; vol. I. Bonn, chez Weber, 1835.

Sammlung historischer Schriften : Collection de documens histo-

riques manuscrits, publiés par le Baron de Freyberg; tome IV, 1.^{re} livraison. Stuttgart, Cotta, 1854. Les trois premiers volumes ont paru de 1825 à 1832.

Versuch einer pragmatischen Geschichte von Mecklenburg: Essai d'une histoire du Mecklenbourg, par Ch. F. de Lutzow; tome III, 1.^{re} partie. Berlin, chez Reimer, 1835.

Leben und Denkwürdigkeiten, etc. : Vie et Mémoires du Comte de Schulenburg, feldmaréchal au service de la république de Venise, d'après des sources originales; 2 vol. Leipzig, chez Weidmann, 1834.

D.^r Ludw. Wachler's vermischte Schriften: Œuvres mêlées de L. Wachler, tome I.^{er} Leipzig, chez Barth, 1835. Ce volume renferme des notices biographiques sur Schoppius, J. J. Rousseau, Bernardin de Saint-Pierre, Jean de Muller, Paul-Louis Courier, etc.

PÉDAGOGIE.

Kleine Sprachlehre: Petite Grammaire allemande pour les écoles primaires, par Dessmann; 6.^e édit. Halle, chez Reinecke, 1834.

M. Chr. Pescheck's Rechenschüler: Le petit calculateur, revu par Heynatz; 22.^e édit. Zittau, chez Schöps, 1835.

Anleitung zum Kopfrechnen: Le calcul mental, avec un grand nombre d'exemples, par Beichel, 9.^e édit. Vienne, chez Doll, 1834.

Lehrbuch der Naturgeschichte: Manuel de l'histoire naturelle pour les écoles par le D.^r G. H. de Schubert; 8.^e édit. Erlangen, chez Heyder, 1834.

LANGUE ET BELLE LITTÉRATURE ALLEMANDES.

Der Nibelungen Lied: Le poème des Nibelungen, librement traduit par Rebenstock. Potsdam, chez Reigel, 1835. Traduire avec liberté, c'est ordinairement traduire avec peu de fidélité : tel est aussi le reproche qu'on peut faire à cette version.

Gesammelte Gedichte von Fr. Rückert: Poésies de Fréd. Rückert. Erlangen, chez Heyden, 1834. Rückert est un des plus grands poètes de l'Allemagne actuelle.

Gedichte von Nic. Lenau: Poésies de Nic. Lenau; 2.^e édit. Stuttgart, chez Cotta, 1834.

Die Dichtungen von Justus Kerner: Les poésies de Just. Kerner; nouvelle édition. Stuttgart, chez Cotta, 1834. Ce poète est l'éditeur de la *Visionnaire* de Prevost.

Alfred: Alfred, épopée romantique en huit chants, par M.^{me} Adelaïde Stolterfoth. Wiesbaden, chez Ritter, 1834. Ce poème, jugé par trop sentimental, est écrit en *ottave rime*.

Bretislaw und Jutta: Bretislaw et Jutta, poème dramatique, par Ch. E. Ebert. Prague, chez Enders, 1835. La critique ne reproche à ce poème qu'une catastrophe trop précipitée et quelques négligences de style. La fable est bien choisie et riche en situations pleines d'intérêt.

Gœthe's Faust: Le Faust de Gœthe, par Deycks; Coblenz, chez Bädeker, 1834. Encore un commentateur enthousiaste, qui voit dans le drame de Gœthe plus que le poète n'y a vu lui-même.

Dichter und ihre Gesellen: Les poètes et leurs compagnons, nouvelle, par le Baron d'Eichendorff. Berlin, chez Dunker et Humblot, 1834. Trois poètes courent le monde en compagnie d'une troupe de comédiens: l'un meurt de repentir, l'autre finit par se faire prêtre, le troisième par se marier.

Tutti frutti: Toutes sortes de fruits, tirés des papiers du Mort; tomes III à V. Stuttgart, chez Hallberger, 1834. Nous reviendrons incessamment sur cette suite des *Tutti frutti*.

Frauengröße, oder der Blödsinnige: Grandeur des femmes, ou l'idiot, par Bohemus (G. Opitz); 2 vol. Stuttgart, chez Weise, 1835. Le roman joue en Bohême, dans la guerre de trente ans.

Kynalopekomachia: La cyna ~~lopes~~, ou le combat des chiens et du renard, par le Baron de ~~Beck~~, chez Rhoden, 1835. Faible imitation du roman du Renard.

Gedichte von Gust. Pfitzer: Poésies de Gustave Pfitzer, nouveau recueil. Stuttgart, chez Neff, 1835. Pfitzer est le poète du libéralisme allemand.

Polykrates: Polycrate, tragédie en cinq actes, par Guill. Schnitter. Leipzig, chez Fort, 1835. C'est l'histoire du tyran Polycrate, qui s'effraie de sa fortune.

Die Erbsünde: Le péché héréditaire, nouvelle, par Emerentius Scævola; tome I.^{er}, Les testateurs; tome II, Les héritiers. Berlin, Vereins-Buchhandlung, 1834.

Der König: Le Roi, roman, par Gross-Hoffinger, 2 vol. Stuttgart, chez Brodhag, 1835. Ce roman est plein de meurtres, d'obscénités et de blasphèmes. Il vient d'être saisi.

Novellen: Nouvelles du Baron de Sternberg; tome IV, 2.^e partie.

Stuttgart, chez Cotta, 1834. Cette partie renferme cinq nouvelles, dont quelques-unes ont déjà paru dans le *Morgenblatt*; la bataille de Leipzig, une histoire de revenans, Copernic, etc.

BEAUX-ARTS.

Leben und Werke des dänischen Bildhauers, etc. : Vie et Œuvres du sculpteur danois Bertel Thorwaldsen, par Thiele, 2.^e vol., 116 p. in-fol., avec 80 planches. Leipzig, chez Brockhaus, 1834.

Dramaturgische Berichte, etc. Rapports dramaturgiques, par Fr. L. Schmidt, directeur du théâtre de Hambourg. Hambourg, chez Nestler et Melle, 1834.

Sammlung architektonischer Entwürfe, etc. : Collection de projets d'architecture, par Schinkel; livr. 21.^e et 22.^e Berlin, chez Dunker et Humblot, 1834.

Sammlung praktischer Zimmerwerks-Risse : Collection de plans de charpentiers, par Hörnig; livr. 21.^e et 22.^e, in-4.^e, avec 12 lithogr. in-fol. Dresde, chez Arnold, 1834.

Decorationen innerer Räume : Décorations d'intérieur, dessinées par Romberg; livr. 3.^e et 4.^e avec 13 lithogr. Leipzig, chez Fleischer, 1854.

Die Kupferstecherkunst und der Stahlstich : L'art du graveur et la gravure sur acier, par Henrici. Leipzig, chez Hinrichs, 1834.

Ueber die Natur der Musik : La nature de la musique, par W. Opelt. Plauen, 1834.



MARS 1835.

TOME I.

18

STRASBOURG, DE L'IMPRIMERIE DE F. G. LEVRAULT,
RUE DES JUIFS, N.º 33.

**DU MOUVEMENT DES IDÉES RELIGIEUSES
EN ALLEMAGNE.**

(Second article.¹)

(Depuis les temps de Leibnitz jusqu'au milieu du dix-huitième siècle.)

VERS la fin du dix-septième siècle, les États de l'Allemagne se trouvèrent constitués sur des bases nouvelles. Le saint Empire n'existait plus que de nom. Son union avec le pouvoir spirituel, qui avait été le lien le plus puissant des nombreuses principautés dont il se compose, était rompu. L'œuvre de Luther venait de déplacer les anciens rapports des principales nations de l'Europe. En Allemagne elle avait laissé des traces plus profondes que partout ailleurs; le ferment qu'elle jeta dans les esprits, tout en provoquant d'abord de déplorables aberrations, de longs déchirements intestins, des sectes redoutables par la hardiesse de leurs exigences et par la violence de leurs moyens d'action, ne tarda pas à exercer dans des temps plus calmes les effets les plus favorables sur la marche de la civilisation. S'emparant sans discernement du principe de la réforme, des hommes exaltés, tels que Thomas Münzer, Schwenkfeld, Valentin Weigel, avaient exagéré ou travesti la pensée de Luther. L'ardeur de la liberté, fomentée par l'affranchissement des Églises de la discipline papale, poussa quelques-uns de ces hommes jusqu'à des tentatives de renversement de tout ordre social. Les creuses rêveries du règne millénaire, qui dans les premiers siècles du christianisme avaient été la cause

¹ Voyez le cahier de Janvier, p. 58.

de désordres continuels et de théories dangereuses, se reproduisirent avec plus d'audace que jamais dans les théosophiques élucubrations de Jacob Bœhme, cordonnier à Gœrlitz, et dans les turbulentes prédications de ses disciples. Comme les inspirés des Cévennes en France et les quakers en Angleterre, on vit, durant la guerre de trente ans, des illuminés de tout âge, de tout sexe, de toute condition, parcourir les provinces de l'Empire, annonçant les prédictions les plus sinistres, appelant sur les autorités civiles et ecclésiastiques les châtimens de l'Éternel, excitant les peuples à la révolte, prêchant tour à tour la polygamie, la communauté des biens, et n'admettant d'autre règle de conduite que la lumière intérieure que Dieu communique à ses élus. C'est ainsi que Nicolas Drabitz, pasteur morave, se livra pendant près de cinquante années à cette espèce de ministère prophétique, menaçant la maison d'Autriche et tous les papistes qui lui resteraient fidèles de la vengeance divine. A chaque événement il signala l'arrivée de l'ange exterminateur. La première fois il le reconnut dans la personne du prince Rakotzki de la Transylvanie, plus tard dans le roi de Suède, et dans une autre circonstance il chargea le Grand-Turc, puis, enfin, le roi de France, de l'exécution de ses lugubres oracles. Comme la plupart des fanatiques de cette époque, Drabitz termina sa carrière sur l'échafaud.

Les sectes qui surgirent à la suite de la réforme, furent la conséquence naturelle des limites dans lesquelles les théologiens avaient essayé de circonscrire les convictions du parti évangélique. Quand on songe à la sécheresse des formules dogmatiques, longuement discutées dans les conférences des réformateurs, et rédigées avec une extrême circonspection sous la forme de confessions de foi, on ne peut s'empêcher de les considérer plutôt comme des lettres de divorce avec l'Église romaine, que comme des déclarations de la foi religieuse invariable du protestantisme. C'étaient des programmes, où il n'y avait rien de positif que le principe de la liberté absolue de régler les croyances individuelles sur le sens incontesté des saintes écritures. Mais une fois ce principe admis, il devint impossible d'échapper aux inconvéniens de com-

mentaires absurdes, de controverses oiseuses et de vaines disputes de mots. Le seul moyen de régulariser ce mouvement désordonné des intelligences dégagées subitement du frein de l'autorité épiscopale, eût été de créer des écoles, et de donner à l'enseignement universitaire une direction pratique. Mais nous avons vu que l'Allemagne, entraînée dans des troubles civils et dans des guerres continues, pour des intérêts touchant de plus près à l'existence sociale qu'à des questions de philosophie ou de religion, n'avait ni le temps, ni les organes, ni les ressources nécessaires pour se livrer au développement régulier et successif de la tendance intellectuelle de la réforme. A côté d'un ministère pastoral peu habile à poursuivre les conquêtes de Luther dans le domaine de la science, jaloux de conserver intacte une position que des dangers de plus d'une espèce pouvaient chaque jour compromettre, il devait s'établir forcément des communautés dissidentes composées des élémens les plus hétérogènes, mais puisant une force irrésistible dans la garantie du libre examen. Si l'on eût été assez sage pour laisser un libre cours à toutes les opinions, même les plus extravagantes, dont plusieurs trouvent d'ailleurs leur excuse dans l'effet que produisent dans tous les temps des conjonctures historiques extraordinaires sur des têtes ardentes ou faibles, on se serait borné à réprimer sévèrement les véritables attentats contre la tranquillité publique, et on n'aurait jamais assimilé l'hérésie au crime, la folie à la dépravation.

Au fond de ces sectes il y avait souvent un amour sincère de la vérité, une philanthropie méritoire, un instinct de civilisation que le dix-huitième siècle s'est fait gloire de constater. Qui ne rend justice aujourd'hui à la communauté des Sociniens, si cruellement persécutée dans presque tous les États de l'Europe! On aurait beau le nier, il n'en resterait pas moins démontré que les doctrines des Servet, des Gentili, des Ochini, des Fauste Socin, trouvèrent dans le dernier siècle de vives sympathies en Allemagne, qu'elles eurent une large part dans le développement des sciences dogmatiques et morales, que les précautions qu'on prit dans les universités pour écarter les professeurs suspectés d'abonder

dans le sens des unitaires italiens et polonais, n'aboutirent qu'à peupler les chaires de partisans plus ou moins prononcés du dogme socinien. Il en est de même de quelques théories plus particulièrement adoptées par les frères moraves. Si l'exagération de beaucoup de leurs adhérens porta quelquefois le trouble dans les institutions civiles et religieuses, si leur chimérique attente d'un retour visible de Jésus-Christ sur la terre, leurs burlesques interprétations de l'Apocalypse, leur manière de vivre si opposée aux mœurs de leurs concitoyens, leur suscitèrent des désagréments, qu'avec plus de réserve ils auraient peut-être évités dans plusieurs occasions, on peut dire d'un autre côté que ces descendants des anciennes congrégations hussites ranimèrent dans bien des cœurs le sentiment religieux, singulièrement affaibli par les interminables querelles des docteurs prétendus orthodoxes, et plus encore par les froides et incorrectes prédications qu'on entendait dans les temples nationaux. L'un des chefs les plus remarquables des églises moraves, fut Jean-Amos Comenius, d'abord pasteur ou évêque à Fulnek, et plus tard, après la destruction de cette ville par les troupes espagnoles en 1618, recteur du collège de Lissa en Pologne. Malgré sa piété mystique, nourrie par de fréquentes visions, et une idée fixe qui lui fit attendre la prochaine arrivée du règne millénaire pour l'année 1672, Amos Comenius fut un savant distingué. Dans ses nombreux écrits il subordonne ses espérances d'un meilleur avenir de l'humanité à une réforme radicale de l'instruction populaire. Dans le plus mystique de ses livres¹ il peint sous les plus brillantes couleurs la régénération des sociétés par l'éducation. « Quand un jour, dit-il, nous aurons partout des écoles bien dirigées, et que ma méthode appliquée à l'enseignement des langues sera généralement suivie, toutes les sciences se confondront dans un même but et concourront au renouvellement du monde. » Il y avait, certes, quelque chose de prophétique dans ces rêves philanthropiques de Comenius, et s'il revenait au milieu de nous, il nous

¹ *Lux in tenebris, hoc est, prophetiæ donum, quo Deus Ecclesiam evangelicam dignatus est.* 1657.

prouverait sans réplique par ses écrits publiés au dix-septième siècle, qu'il n'est pas de méthode pédagogique, si prônée qu'elle soit de nos jours, qu'il n'ait indiquée d'avance. Il rappellerait à nos grammairiens et philologues son grand *Traité sur l'étude des langues*, dont le succès fut si prodigieux, qu'en moins de vingt-six ans il fut traduit en douze langues européennes, sans compter les traductions arabe, turque, persanne et mongole¹. Il nous montrerait dans la transformation qu'il fit subir à son ouvrage, en lui donnant plus d'étendue et un autre titre², le prototype de nos innombrables *musées pittoresques* et *magasins encyclopédiques*, dont l'Allemagne, l'Angleterre et la France font maintenant un puissant mobile de civilisation et un objet de lucratives spéculations littéraires. Amos Comenius est sans nul doute le créateur de la pédagogie moderne. Sa méthode consistait à rendre l'étude facile et agréable par l'intuition sensible, à provoquer dans l'ame de l'enfant une féconde association des idées au moyen du rapprochement d'images analogues, enfin à combiner les formes arides de la syntaxe et de la nomenclature avec l'explication des objets de la nature et de l'histoire, auxquels se rapportent les noms et les mots. On le voit aisément, les améliorations que longtemps après les philosophes et les pédagogues du dix-huitième siècle s'efforcèrent d'introduire dans la science de l'éducation, se fondent généralement sur le principe d'Amos Comenius. Plusieurs gouvernemens, entre autres ceux d'Angleterre, de Suède et de Hambourg, voulurent lui confier l'honorable mission de réorganiser l'instruction publique dans leurs États; mais les événemens qui se suivirent avec une inconcevable rapidité dans ces temps orageux, l'empêchèrent de réaliser entièrement les vœux des hommes d'État dont il avait attiré l'attention, et qui désiraient l'associer à leurs projets de reconstitution des écoles. Par une bizarre coïncidence Comenius mourut dans l'année même qu'il avait assignée à la fin du monde.

Peu à peu les théologiens qui voyaient avec douleur l'Église

¹ *Janua linguarum reserata*. 1631.

² *Orbis sensualium pictus* 1658.

orthodoxe dégénérer en un formalisme pire que celui de l'Église du moyen âge, approfondirent avec intérêt les causes de la décadence des saines doctrines protestantes, et se convainquirent que le mysticisme des sectes persécutées renfermait plus d'un germe, qui, transplanté sur le sol de la science, ranimerait la vie religieuse des fidèles et paralyserait l'action destructive des controverses scolastiques. Au demeurant, tous les mystiques n'étaient pas des rêveurs ni des rebelles. Beaucoup d'entre eux, parmi lesquels nous citerons Arnd et Christian Sriver, avaient fait preuve d'un attachement sincère à l'Église établie, bien qu'il leur parût indispensable de donner à la foi luthérienne une direction plus libérale et plus en harmonie avec les besoins du sentiment religieux.

Les opinions mystiques trouvaient en outre dans les poétiques descriptions du paradis et des joies réservées aux élus un charme qui contrastait trop ouvertement avec les triviales exhortations des pasteurs de l'école dominante, pour que les imaginations mobiles, les cœurs froissés, les consciences timorées, ne s'empressassent point d'augmenter le nombre des enfans de prédilection du Sauveur. On avait enfin remarqué que les théologiens enclins au mysticisme, lorsqu'ils avaient fait des études solides, n'étaient rien moins qu'intolérans; que bien au contraire leurs manières étaient plus douces, leurs mœurs plus sévères, leurs convictions plus expansives, et le langage dont ils se servaient dans leurs conférences plus intelligible, plus correct et surtout plus insinuant que les diatribes des pasteurs conformistes.

Telles furent les considérations qui amenèrent Philippe-Jacob Spener, natif de Ribeauvillé en Alsace, à intéresser le peuple en faveur d'une réforme complète de l'enseignement religieux. Cet homme remarquable dans l'histoire de la théologie moderne, exerçait depuis quelques années les fonctions de pasteur à Strasbourg, quand, à peine âgé de trente-un ans, il fut appelé en 1666 à occuper la première dignité ecclésiastique du clergé protestant de Francfort-sur-Mein. Les sermons qu'il prononça dans cette ville produisirent une impression difficile à décrire. Son

style simple et naïf, ses exhortations paternelles, ses chaleureux tableaux des avantages de la piété, sa voix persuasive, la gravité de son maintien, tout en lui annonça le précurseur d'une phase nouvelle dans le mouvement des théories chrétiennes. Les fidèles se pressèrent dans son temple, et le visitèrent dans sa maison pour recevoir ses conseils. Spener, voyant l'influence qu'il pourrait exercer sur la multitude en établissant avec elle des rapports plus intimes, institua dans sa demeure des conférences particulières. Dans ces réunions amicales il expliqua des passages de la Bible, analysa les phénomènes psychologiques les plus importants de la conscience religieuse, et communiqua ses vues à l'égard des améliorations, qu'il regardait comme le seul moyen de relever le culte public. Pendant plusieurs années il se livra avec un zèle infatigable à la tâche pénible qu'il s'était volontairement imposée; mais la jalousie de ses collègues ne tarda pas à tempérer la joie que lui causèrent ses succès et sa popularité. On l'accusa de fomenter le séparatisme, d'exciter le désordre dans d'autres paroisses, où les jeunes pasteurs suivaient son exemple; on inventa le sobriquet de *piétistes* pour désigner ses disciples¹. Les attaques devinrent si violentes, elles se mêlèrent à des insinuations tellement odieuses, que Spener crut devoir à son honneur de se justifier devant le public. Il exposa ses opinions dans plusieurs écrits, qui forcèrent ses ennemis à user de plus de réserve, et augmentèrent sa gloire aux yeux de ses adhérens. Dans une préface qu'il rédigea pour un recueil des sermons d'Arnd, et qu'il fit réimprimer plus tard comme pièce détachée², il déplore amèrement la décadence du christianisme dans tous les rangs de la société, en fixant ses regards sur des temps meilleurs, dont il serait au pouvoir des fidèles de hâter le terme. Il insiste particulièrement sur la nécessité d'une éducation plus variée, plus libérale, plus religieuse des jeunes ministres, et déclare que dans

1 Spener appela lui-même ses assemblées *Collegia pietatis*; de cette époque date le nom de piétisme, sous lequel on comprend aujourd'hui la plupart des sectes mystiques protestantes.

2 *Pia desideria* ou propositions tendantes à ranimer la vertu et la foi dans l'Église évangélique.

le véritable christianisme il n'y a pas de sacerdoce exclusif, puisque tout croyant y est une espèce de pontife, un organe destiné à révéler les mystérieux conseils de la Providence.

En 1686 Spener fut nommé premier prédicateur de la cour de Dresde. Cette charge confère à celui qui en est investi, la haute direction des affaires ecclésiastiques dans la Saxe électorale, et Spener, en l'acceptant, crut étendre à la fois sa sphère d'activité, et obtenir des résultats plus rapides de ses projets de réforme. Les écoles de la capitale, la faculté de théologie de Leipzig et un certain nombre de collèges se trouvaient ainsi placés sous sa surveillance. Quelques conseillers intimes de l'électeur siégeaient avec lui dans le consistoire supérieur, et la facilité de conférer avec le souverain lui-même sur les changemens qui lui paraîtraient utiles dans le cercle de ses attributions, aplanissait, selon lui, tous les obstacles.

Malheureusement pour lui, les habitudes d'une cour frivole et luxurieuse ne s'accordèrent pas trop avec ses principes. On le trouva déplacé dans les brillantes réunions de la capitale; sa franchise, la cordialité de son abord, la simplicité de son costume, l'austérité de ses jugemens sur les plaisirs mondains, lui suscitèrent des inimitiés, qui finirent par lui aliéner la confiance de l'électeur Jean-George III. Les professeurs de l'université de Leipzig se plaignant à leur tour de la protection que Spener accordait aux jeunes docteurs piétistes, celui-ci n'hésita plus à quitter une sphère si étrangère à ses goûts, et se rendit aux vœux de l'église de Saint-Nicolas à Berlin, qui lui offrit en 1691 la place de pasteur en chef de cette paroisse, avec le titre de conseiller ecclésiastique.

L'arrivée de Spener à Berlin devint le signal d'une lutte acharnée entre le piétisme, que ses partisans développèrent outre mesure, et l'orthodoxie luthérienne. Pendant une vingtaine d'années les académies allemandes ressemblèrent à des champs de bataille, où les opinions pour ou contre le progrès du protestantisme, les réunions religieuses particulières, la dévotion sentimentale, la régénération spirituelle, la tolérance des jeux et des modes étaient débattues avec une âpreté qui dégénéra presque toujours en per-

sécution contre la minorité. Le parti dominant n'eut de repos qu'après avoir fait destituer les fonctionnaires attachés au système du parti opposé. Les piétistes furent chassés de Leipzig, où le professeur Bénédict Carpzov s'était donné la peine d'extraire des écrits de Spener deux cent soixante-quatre hérésies, qu'il dénonça à l'attention du sénat académique. A Giessen, à Hambourg, à Halle on vit se succéder les scènes les plus scandaleuses, et les gouvernemens se trouvèrent enfin dans la triste nécessité d'intervenir dans ces déplorables querelles, en cédant aux obsessions des orthodoxes, et en promulguant de sévères édits de religion, qui défendirent les conventicules de piétistes et l'enseignement officiel de leur opinion. Les rois de Suède et de Danemarck prirent des mesures analogues dans leurs États.

L'action de Spener sur son siècle fut immense. Le protestantisme, en s'appuyant sur les méthodes scolastiques, venait de renoncer à sa poésie, à sa liberté, aux avantages de ses conquêtes sociales. Le mysticisme, qu'il faut se garder de juger uniquement sur ses formules, devint alors un puissant mobile de réorganisation. Dans des temps où les lumières sont peu répandues, où la réflexion de la multitude sommeille, l'enthousiasme d'un homme de cœur et de génie peut entraîner les masses et exciter des sentimens analogues à ceux qui le préoccupent. Le mysticisme est l'élément poétique de la religion, une espèce d'inspiration qui concentre dans un vague pressentiment des aperçus rapides sur un meilleur avenir que l'humanité poursuit toujours instinctivement. Avec le progrès des connaissances générales, cet instinct religieux, cette prévision mystique de la marche providentielle des choses s'affaiblit, et l'homme fonde ses espérances sur les lois plus clairement reconnues de sa nature et de l'univers. Sans s'en apercevoir, les mystagogues instruits travaillent à la destruction de leur ouvrage; car en cherchant à envelopper dans leur mouvement les générations naissantes, ils doivent recourir à des moyens qui tôt ou tard finissent par rendre leurs adeptes à leur propre spontanéité; l'éducation, la philanthropie, les établissemens industriels, les généreuses pensées politiques, la littérature, les

mœurs, en un mot, tous les intérêts qui travaillent et façonnent la société se plient un instant à leurs doctrines, et préparent peu à peu l'avènement de ce que les uns appellent le règne de Dieu sur la terre; les autres, l'émancipation des intelligences ou le triomphe de la justice et de la liberté.

La religion ne saurait en effet exister sans un certain alliage de mysticité; mais qu'on y prenne garde. Il ne s'agit pas de réchauffer dans une époque d'indifférence religieuse apparente les dogmes, les cérémonies, les traditions d'une secte qui a fait son temps. Les catholiques qui aujourd'hui voudraient ranimer la foi, en reproduisant les nébuleuses contemplations de Hugues de S. Victor ou de Thomas à Kempis, ne s'égèreraient pas moins que les protestans retournant aux visions dogmatiques de Spener et du comte de Zinzendorf. Les esprits dans la vie pratique tendent à s'individualiser, à remplir la mission que leur imposent la raison et leur mode d'existence particulier. Il en est de même pour la religion. Le moment arrive où le mysticisme ne peut plus se formuler collectivement; subordonné aux principes rationnels du christianisme, il ne peut désormais, sous peine de devenir extravagant ou opposé aux conditions sociales, que revêtir les vérités incontestables de l'Évangile de formes propres à l'imagination individuelle.

Spener fut le dernier théologien qui soit parvenu à imposer un système tout fait à une partie de ses contemporains : après lui ce système se modifia, se fractionna, se pervertit; mais ce qui recommande Spener à notre reconnaissance, c'est l'impulsion qu'il avait su donner aux études sérieuses, l'exemple de sa tolérance inépuisable, et la création de l'université de Halle, à laquelle il concourut avec Thomasius et son ami Franke, le fondateur des vastes établissemens d'instruction classique et élémentaire, connus sous le nom de la maison des orphelins de Halle.¹

¹ Le nom de Spener se lie encore indirectement à une entreprise qui a pour beaucoup contribué à réveiller en Allemagne l'attachement aux idées chrétiennes; car dans ses fréquens rapports avec les personnes les plus influentes de Halle il avait appris à connaître le baron de Canstein, qui, touché des efforts de Spener pour l'avancement d'une piété fervente parmi le peuple, conçut et exécuta,

C'est une chose remarquable que l'alliance formée à cette époque entre les philosophes et les théologiens piétistes, dont assurément ils étaient loin de goûter les théories religieuses. Toutefois cette alliance ne dura pas plus long-temps que les persécutions contre les piétistes. L'un des plus beaux traits de la vie de Thomasius est la chaleureuse défense qu'il composa pour Franke, quand celui-ci, accusé d'hérésie par le sénat académique de Leipzig, ne trouva point de jurisconsulte qui voulût porter la parole en sa faveur. Les efforts de Thomasius n'eurent pas de succès, et Franke fut obligé de quitter l'université. Mais quelques années plus tard, le grand légiste, persécuté à son tour, se retrouva le collègue de son client à l'université nouvellement inaugurée de Halle.

Christian Thomasius fut un rude adversaire de l'intolérance, de la vanité spirituelle et de la superstition qui régnaient encore au commencement du dix-huitième siècle dans les institutions de l'Allemagne protestante. Nous l'appellerions volontiers le Bayle des Allemands, si à son génie caustique, à ses lumineuses déductions et à ses profonds développemens historiques, il avait joint le même degré de scepticisme que le philosophe français. Dans tous les cas, c'est avec Thomasius que commence le grand mouvement scientifique dans les universités allemandes. Son seul et unique but consistait à populariser la science; les travaux des érudits n'avaient de valeur à ses yeux qu'autant qu'ils pouvaient contribuer à l'avancement de la liberté, du bien-être général et de la moralité du peuple. Sa vie entière est une série de combats livrés pour la cause de l'humanité opprimée, du droit de la raison et du bon sens. Professeur à Leipzig, il encourut d'abord l'animadversion des théologiens par ses leçons sur le système du

quelques années après la mort de son ami, l'idée de la première société biblique. Depuis 1712 jusqu'en 1792, l'établissement fondé par Canstein publia plus de quinze cent mille exemplaires du Code sacré intégral, et six cent soixante mille exemplaires du nouveau Testament. On les distribua *gratis* aux pauvres, tandis qu'on les vendit à un prix très-modique aux personnes qui étaient en état de les acheter. Il y a aussi la *Spener'sche Zeitung*, qui passe pour un journal semi-officiel, et qui compte encore plus de dix mille abonnés, ce qui est énorme pour l'Allemagne.

droit naturel de Puffendorf; avant lui on avait donné le nom de droit de la nature à je ne sais quelle utopie de législation divine, révélée aux premiers parens dans le paradis et abrogée depuis leur chute. Les théologiens appelaient cela la jurisprudence céleste ou le droit de l'état primitif de l'homme. Quelle ne fut point leur stupéfaction, quand ils apprirent que dans les cours de Thomasius il était question de l'origine des sociétés, des rapports du pouvoir temporel avec le culte, de l'institution naturelle du mariage, de l'admissibilité de la polygamie dans certains cas : un sentiment d'horreur les saisit lorsqu'il fut constaté que le professeur partageait les opinions de Puffendorf sur la souveraineté du peuple, sur la liberté des consciences, et qu'il regardait la différence entre le luthéranisme et le calvinisme comme insignifiante. Un jurisconsulte s'expliquant ainsi à son aise sur des objets qui jusqu'alors n'avaient été abordés que dans les auditoires de théologie, et toujours dans un sens uniforme et orthodoxe, voilà ce qui excita au plus haut degré le scandale parmi les collègues de l'audacieux novateur. Encore s'il avait parlé en langue latine, comme c'était l'usage, mais Thomasius s'était affranchi de cette coutume barbare : il enseignait en allemand devant un public nombreux et avec un succès extraordinaire. Bientôt la haine et le bigotisme du sénat lui susciterent tant d'ennemis, qu'il se vit obligé de chercher ailleurs une tribune plus hospitalière et une résidence moins dangereuse. A peine arrivé à Halle, il reprit avec une entière liberté ses leçons de droit et de philosophie, et publia successivement un grand nombre de traités du plus haut intérêt. Tour à tour il prouva dans ses dissertations académiques que l'hérésie n'est jamais un crime, que les souverains n'ont pas le droit d'inquiéter les dissidens; il déversa à pleines mains le ridicule sur le dogme des possessions diaboliques, stigmatisa les partisans des procès de sorcellerie, combattit l'application de la torture dans les causes criminelles, et s'associa à toutes les entreprises philanthropiques. Enfin, Thomasius fit paraître en Allemagne le premier journal littéraire.

Il n'en fallut pas davantage pour faire comprendre aux théo-

logiens sensés que les intérêts de la réforme étaient sur le point d'échapper à leur direction, et qu'à moins de faire cause commune avec les philosophes et les littérateurs, le public éclairé les regarderait bientôt comme un rouage inutile dans le mécanisme social. La nation allemande commençait à se détourner avec dégoût des misérables querelles de parti; et des questions plus graves sur l'essence même de la religion, discutées avec une hardiesse inaccoutumée en Angleterre, en Hollande et en France, provoquèrent également la curiosité des gens du monde et des écrivains en Allemagne. La philosophie de Descartes et de Spinoza, en identifiant l'âme avec la pensée, devait rigoureusement aboutir au panthéisme idéaliste, et fournir les prémisses d'un système incompatible avec les doctrines symboliques des sectes chrétiennes. Une théorie diamétralement opposée au principe de Spinoza fut dès-lors établie par l'école des matérialistes, dont Hobbes était le chef. Frondant ouvertement les traditions de l'État et de l'Église, les disciples de Hobbes proclamèrent que l'homme, loin d'être une émanation divine ou une créature douée de spontanéité, n'a pas de mission individuelle à accomplir dans le monde, et qu'il n'est autre chose qu'un instrument destiné à réaliser les vues du pouvoir politique. La religion révélée reçut ainsi une atteinte également dangereuse de la philosophie matérialiste et des doctrines de l'idéalisme. Dans les deux camps, le christianisme, confondu avec les formes sous lesquelles il était présenté par les théologiens rigides des différentes confessions, était considéré comme l'ennemi commun, qu'il importait de blesser à mort. Pour le vulgaire, la religion naturelle devait remplacer les dogmes révélés, et tendre la main à une morale philosophique amie de la civilisation. Les Anglais Cherbourg, Tindal, Collins, Woolston, Hume, battirent en brèche les argumens sur lesquels on avait fondé la foi aux miracles, aux prophéties, à la possibilité d'une manifestation surnaturelle de Dieu; Morgan, Chubb, Bolingbroke, s'attachèrent à dévoiler les contradictions intérieures qu'ils avaient remarquées dans l'histoire des saints livres. Les écrits de cette propagande déiste furent dévorés en Allemagne. On les rencontrait

dans toutes les bibliothèques, sur le bureau de l'homme d'État comme sur les rayons des cabinets de lecture. Des traductions de Bayle, et plus tard de Voltaire, de Lamettrie, tous plus spirituels et plus populaires que les déistes anglais, vinrent achever la ruine de l'orthodoxie luthérienne. Ce fut un sauve qui peut général parmi le clergé protestant. Force fut à ceux de ses docteurs qui avaient de la science et du talent, de laisser tomber ce qui n'était plus soutenable, et de se vouer à l'avenir à la défense des doctrines qui seules survivront à tous les reviremens de la littérature, à toutes les révolutions des États. Ce parti semblait d'autant plus sage, que le protestantisme allemand n'avait à compromettre ni sièges épiscopaux, ni prébendes, ni bénéfices ecclésiastiques, et que les novateurs, en s'accommodant aux exigences du siècle avec mesure et décence, ne pouvaient manquer de se créer une sphère d'action tout à la fois honorable et lucrative.

Gottfried-Wilhelm Leibnitz fraya le premier cette route aux théologiens de son temps. A l'exemple de Grotius et de Locke, il appela la philosophie à son aide, pour consolider quelques principes généraux sur lesquels repose le christianisme véritable. Penseur subtil, dialecticien spécieux, homme du monde, Leibnitz eut en matière de foi positive des vues très-larges, et fit même à ses adversaires des concessions que l'on a souvent taxées d'indifférence et de faiblesse. Pendant les négociations de Bossuet avec le prélat luthérien Molanus, qui avaient pour but d'amener une réunion des différens cultes chrétiens, Leibnitz, engagé dans cette tentative de médiation, se montra favorable à plus d'une proposition qui aurait anéanti toutes les conséquences de la réforme. Beaucoup de protestans que les jésuites parvinrent à reconduire dans le giron de l'Église romaine, puisèrent les motifs apparens de leur abjuration dans les opinions complaisantes de Leibnitz; son seul tort était parfois d'oublier que tout ce qu'il écrivait sans intention, faisait aussi bien autorité dans le monde savant que ses ouvrages les plus profonds. Cela s'explique d'ailleurs par la gigantesque réputation qu'il s'était acquise dans presque toutes les branches du savoir humain. Les mathématiques, la jurisprudence,

la philosophie, la législation, les sciences religieuses et morales lui étaient toutes également familières. La sensation que produisit la publication de son *Essai de Théodicée* fut prodigieuse¹. Dans ce livre, écrit en français, il résume à peu près toute la doctrine chrétienne, mise en harmonie avec les résultats d'une saine spéculation. Partant de l'idée que nous vivons dans le meilleur des mondes, l'auteur démontre l'existence du mal physique et l'imperfection de la créature finie comme une nécessité qui, en définitive, est une source de bonheur pour les êtres intelligens, puisque, le mal moral étant leur propre ouvrage, Dieu n'aurait pas pu le rendre impossible sans détruire la liberté. Pour ce qui est des maux physiques, Leibnitz les envisage dans le sens du christianisme comme des moyens d'éducation pour l'intelligence humaine. L'*Essai de Théodicée* toucha la véritable corde sensible du public religieux de l'Allemagne. Une grande clarté de pensée, un style noble et serré, une méthode nette et précise, et, ce que les Allemands recherchent avant tout, un esprit de système conséquent : voilà les caractères saillans de la *Théodicée*. Elle réconcilia les esprits réfléchissans avec la foi, non avec la foi traditionnelle des siècles précédens, mais avec le génie du christianisme, et en même temps elle éclaira d'une douce lumière les espérances et les pressentimens mystérieux des âmes naturellement disposées à croire. Pendant cinquante années, c'est-à-dire jusqu'au moment où Kant érigea son trône au milieu de l'anarchie des systèmes philosophiques, Leibnitz demeura le guide et l'oracle des théologiens raisonnables.

Après sa mort on vit se constituer en Allemagne trois écoles religieuses bien distinctes. L'ancienne école orthodoxe, qui continua d'augmenter, de controverser, de batailler, comme par le passé, pour les formules sacramentelles, se donnait beaucoup de peine pour maintenir sous la protection des autorités la prétendue pureté de la foi luthérienne. Stationnaire et immobile comme du temps de la guerre de trente ans, elle sut garder encore pendant

¹ *Essai de Théodicée sur la bonté de Dieu, la liberté de l'homme et l'origine du mal*; deux volumes. Amsterdam, 1710.

une série d'années une attitude imposante vis-à-vis de l'école mystique. Cette dernière fut même obligée de se retirer de la lutte, et de se réorganiser dans une secte séparée des communions protestantes légales. Mais rien ne put empêcher l'invasion définitive du parti des philosophes et des philologues dans les principales positions universitaires et pastorales. Ce parti, sachant apprécier les avantages que les sympathies du public pour les doctrines venues d'Angleterre et de France, lui donnaient sur les traditions routinières de l'école orthodoxe, poursuivit l'œuvre commencée par Leibnitz, perfectionna les méthodes scientifiques, emprunta de nouveaux élémens aux littératures étrangères, cultiva la langue nationale, et, se recrutant sur tous les points de l'Allemagne, s'empara peu à peu d'une sorte de dictature littéraire, semblable à celle qu'ont exercée les encyclopédistes français sur nos pères.

Un homme d'un rare mérite, Christian Wolf, ardent admirateur et disciple de Leibnitz, poussa les esprits dans cette voie nouvelle. Avec les théories de son maître sur les monades ou les substances simples, qui expliqueraient la création de l'univers intelligent et sensible; avec les prémisses d'une harmonie préétablie, l'axiome d'une raison suffisante dans tous les phénomènes, et le principe des causes finales, Wolf construisit un système que l'emploi d'une dialectique démonstrative et resserrée dans les formes de la déduction mathématique, fit prévaloir à l'université de Halle, où il occupait la chaire de philosophie. Les zoïles de la faculté de théologie le décièrent comme un athée; les prédicateurs le signalèrent comme un corrupteur de la jeunesse, et un instant il sembla que les scandales de l'âge précédent allaient revivre, quand, après un discours que Wolf avait prononcé sur la morale des Chinois, le roi Frédéric-Guillaume I.^{er}, circonvenu par les ennemis du professeur, lui fit intimer l'ordre de quitter la ville de Halle en vingt-quatre heures et les États de Prusse en deux jours. Il appartint au grand Frédéric de réparer cette insulte; après dix-sept années d'exil, Wolf fut rappelé et réinstallé en triomphe dans ses fonctions académiques. A cette occasion,

son plus virulent adversaire, le professeur Joachim Lange, fut chargé, par une inspiration malicieuse du roi, de porter la parole et de le complimenter sur son joyeux retour. On ne saurait nier que les doctrines de Wolf minèrent profondément l'édifice des croyances convenues; sa métaphysique, publiée sous le titre modeste de *Pensées raisonnables sur Dieu, le monde et l'âme humaine*, devait singulièrement rectifier le jugement des jeunes élèves sur les leçons des autres professeurs; et quand les sectateurs de la philosophie wolfienne appliquèrent naïvement la démonstration géométrique à l'enseignement de la théologie, et que dans les églises on entendit des sermons destinés à rendre évidens, par le simple raisonnement, les dogmes de la Trinité, de l'imputation du péché d'Adam, de la résurrection du corps, les zélés croyans se récrièrent contre ce qu'ils appelaient le guet-apens des philosophes, et les amis du progrès se réjouirent intérieurement du saillant contraste qui éclatait ainsi entre la foi des traditions et les résultats avérés de la raison.

Déjà les événemens politiques étaient de nature à rétablir la fusion du principe religieux de la réforme avec son principe social. Les hommes d'État et les publicistes portèrent leur attention sur des faits qui, pris isolément, n'avaient peut-être pas l'importance qu'ils acquéraient par leur coïncidence dans une époque restreinte. Si, d'une part, on avait lieu de s'inquiéter des conséquences que pouvaient entraîner pour la cause protestante les persécutions de l'Église évangélique en Hongrie, l'avènement de princes catholiques au gouvernement du Palatinat électoral, la conversion à la foi romaine de Frédéric-Auguste de Saxe, les massacres de Thorn, la proscription de trente mille religionnaires de l'archevêché de Salzbourg, les menées incessantes du jésuitisme, et un nombre considérable d'abjurations dans les classes les plus élevées de la société; on avait, d'autre part, de puissans motifs pour se rassurer, en voyant surgir de tout côté des hommes noblement dévoués au triomphe de la liberté des consciences, et à l'avancement de bonnes doctrines religieuses et morales. Les fureurs de l'intolérance rencontrèrent de nombreux contradicteurs, et au besoin des résistances désespé-

rées. La séparation des calvinistes et des luthériens parut de plus en plus absurde au milieu d'une population dont l'ordre de S. Ignace était attentif à épier les plus légères occasions de troubles et de division pour en faire son profit. On s'occupa sérieusement des moyens de concentrer en un seul faisceau les forces dispersées des deux communions, et bien que la correspondance de quelques théologiens de Tubingue avec les pasteurs de l'Église de Genève n'eût point le résultat qu'on s'était proposé, d'inaugurer le second jubilé de la réformation par une solennelle réunion des deux cultes, les débats sur cette importante question excitèrent assez l'attention générale, pour que l'on eût l'espoir d'aplanir dans un avenir prochain les difficultés encore existantes. En Prusse, Frédéric-Guillaume I.^{er} s'intéressa vivement au projet de réunion. Les droits de naturalité que le gouvernement avait accordés aux huguenots réfugiés, et les lumières que leur instruction disséminait dans tous les rangs, le bien-être que leur industrie répandait sur le pays, formèrent un lien d'autant plus étroit entre les sectateurs de croyances diversement nuancées, qu'il était davantage confondu avec les intérêts de la vie matérielle. En même temps le roi fonda à Berlin, à Charlottenbourg, à Königsberg des églises consacrées à l'exercice simultané des luthériens et des réformés. Dans les établissemens royaux de charité et d'éducation, des pasteurs appartenant aux deux confessions dirigeaient conjointement l'instruction religieuse. La divergence du dogme est si subtile, que le peuple ne la connaissait presque plus au dix-huitième siècle. Pour lui, le calvinisme consistait dans la fraction du pain, et le luthéranisme dans l'usage de l'hostie, lorsqu'il communiait. A part cela, il ne distinguait les ecclésiastiques dissidens que par une insignifiante modification de costume. Les prédicateurs luthériens portaient des chapeaux à trois cornes, et les calvinistes de grands chapeaux de Basile. On raconte que dans un temple simultané de Berlin il était d'usage que le prédicateur sortant de la sacristie pour monter en chaire, suspendît son chapeau dans le chœur près de la porte d'entrée. Le chapeau triangulaire fixé au crochet symbolique, promettait un sermon luthérien, le chapeau long,

par contre, désignait le tour du pasteur réformé. Avec le temps les calvinistes adoptèrent la coiffure du clergé luthérien, et quand le public ne remarqua plus pendant plusieurs dimanches que le chapeau à trois cornes, la partie réformée de la paroisse en fut si alarmée, qu'elle porta ses plaintes au consistoire supérieur, de ce que l'ordre alternatif des prédications était violé, et les consciences égarées par l'intrusion du luthéranisme exclusif. On avait quelque peine à faire comprendre à ces bonnes gens que le chapeau à trois cornes serait à l'avenir aussi orthodoxe que l'avait été autrefois le chapeau aux deux bords retroussés.

L'école mystique, évincée des universités, se réorganisa dans la communauté des *Herrnhuter*, fondée en 1722 par le comte de Zinzendorf dans une contrée inculte de la haute Lusace, où il avait ses domaines seigneuriaux. Le premier noyau de la secte se forma par quelques familles moraves, persécutées dans leur patrie pour cause de religion. Le mysticisme de cette communauté, à laquelle le comte et un de ses amis le baron de Watteville parvinrent à donner une constitution locale essentiellement théocratique, consiste à se soumettre en toutes choses à la direction du Sauveur, qui révèle sa volonté aux frères par le sort et par des passages bibliques, que les directeurs font afficher chaque matin dans la salle des offices religieux comme une devise régulatrice des pensées et des résolutions de la société. Le sort décide de toutes les questions douteuses. Le choix d'une profession, un changement de domicile, un mariage, jusqu'aux moindres détails de la vie, sont déterminés par ce moyen mystique, auquel on recourt après de ferventes prières adressées au Sauveur. Les dogmes de la rédemption, de la divinité de Jésus-Christ, de la communication de grâces miraculeuses par le Saint-Esprit, se reproduisent dans leurs livres de prières et dans leurs recueils de cantiques sous les images les plus pittoresques et quelquefois les plus libres. La communauté centrale est divisée en quatre classes, composant les personnes mariées, les célibataires des deux sexes, qui vivent dans des maisons séparées, et les enfans élevés dans des établissemens spéciaux. Elle reconnaît l'autorité des confes-

sions de foi protestantes; mais elle reçoit indistinctement les luthériens et les calvinistes lorsqu'ils s'accordent avec elle sur le principe d'un rapport intime, sensible et continu du vrai croyant avec le Sauveur. La ville de Herrnhut, dont le nom signifie *Garde du Seigneur*, doit son origine aux nombreux colons qui, trouvant dans le sein de la congrégation un centre actif d'industrie, une vie douce et tranquille, et une paternelle protection, vinrent s'y réfugier pendant les rigueurs qui pesaient alors sur les protestans de Moravie, de Silésie et de Bohême. Le comte de Zinzendorf se regarda comme un instrument choisi du Seigneur pour faire triompher la cause de l'Évangile. Il embrassa par dévouement l'état ecclésiastique, administra pendant plusieurs années les affaires de la communauté de Herrnhut; puis il se rendit dans l'Amérique du Nord, où il exerça le ministère pastoral. A son retour il reprit la direction de la société des frères, voyagea tantôt en Allemagne, tantôt en Angleterre, et travailla avec une ardeur infatigable à l'extension de sa secte. L'activité de Zinzendorf, malgré l'excentricité de son mysticisme, constate un progrès dans les opinions religieuses de l'Allemagne; car, quoique son entreprise et ses écrits fussent attaqués par les théologiens de toute nuance, et qu'il eût à subir toute sorte de contrariétés de la part des gouvernemens, il réussit pourtant à assurer l'existence de sa nouvelle cité de Dieu. Il seconda de tout son pouvoir les missions évangéliques du nouveau monde, soulagea le sort des esclaves chrétiens dans les Barbaresques, et donna dans toutes les occasions l'exemple du plus pur désintéressement. Les résultats qu'il obtint sont un monument de la tolérance plus éclairée de son siècle, et préparèrent à coup sûr le rapprochement définitif des protestans des deux confessions. Pour ce qui est du fond de ses croyances, on les retrouve actuellement avec de faibles modifications dans les congrégations piétistes à Paris, à Berlin, à Londres et dans les principales villes de l'Europe, où elles présentent un phénomène curieux dans le mouvement des idées générales du jour.

L'enseignement lumineux de la philosophie de Leibnitz, Tho-

masius, Wolf, et la direction plus réfléchie que Spener et Franke donnèrent au sentiment de l'infini, en le contenant dans les bornes d'une saine psychologie et du christianisme actif, ouvrirent aux esprits une sphère d'études variées et de conceptions spéculatives incommensurable. A peine Franke eut-il vaincu les premiers obstacles pour ses pieuses fondations, qu'il sut les affilier à l'université comme le complément des hautes études, auxquelles on pouvait dès-lors se préparer à Halle, depuis les classes élémentaires jusqu'aux cours de rhétorique. Il y ajouta, de concert avec Jean-Henri Michaëlis, professeur d'hébreu et d'arabe, un séminaire orientaliste, qui imposait à ses élèves la tâche de comparer chaque année tout le texte original de l'ancien Testament avec la version des Septante, et de lire trois fois par an le nouveau Testament grec. Une belle édition de la Bible hébraïque par Michaëlis fut le premier fruit des travaux de la société. Les savans orientalistes, Salomon Negri et Rali Dadichi, professèrent pendant quelque temps dans ce séminaire, et réveillèrent le goût des divers idiomes sémitiques. Ailleurs les gouvernemens créèrent des gymnases, dont le principal but était de répandre la connaissance des littératures classiques et des langues modernes. Dans le pays de Brunswick s'établit en 1735 la première école normale d'instituteurs primaires. A la même époque une nouvelle université, celle de Göttingue, fut ajoutée aux établissemens scientifiques de l'Allemagne. Les journaux littéraires, les annales académiques, sous forme de comptes rendus des publications savantes, se multiplièrent à l'envi. L'histoire ecclésiastique, cultivée sous un point de vue large et impartial par le chancelier de Göttingue, Jean-Lorenz Mosheim, expliqua nettement l'origine de ces dogmes ténébreux, de cette organisation vicieuse de l'Eglise, de ces interminables discussions qui avaient si long-temps arrêté le cours naturel de la civilisation promise par l'Evangile. L'exégèse, guidée par des données exactes sur les mœurs et les langues de l'Orient, jeta, par l'organe de Sigismund-Jacques Baumgarten et de son jeune collègue Jean-Salomon Semler à Halle, une grande clarté sur les passages mal interprétés et surtout mal appliqués

des saints livres. Jean-David Michaelis publia son grand ouvrage sur le droit mosaïque, et les sciences législatives, le droit social doivent à ses consciencieuses investigations des résultats du plus haut intérêt. L'histoire du canon fut soumise à une révision critique. Les noms du célèbre philologue Jean-Albert Fabricius, l'éditeur des Apocryphes du nouveau Testament et des livres pseudépigraphes de l'ancien Testament; de Wettstein, qui réunit toutes les variantes des textes du nouveau Testament, et les rapprocha de citations analogues puisées dans les auteurs profanes grecs et juifs; d'Ernesti à Leipzig, tout à la fois exégète, philologue, dialecticien; tous ces noms sont encore aujourd'hui de puissantes autorités dans les écoles des sciences religieuses en Allemagne. On se mit à débayer dans tous les sens le terrain obstrué des ruines du moyen âge; la critique avait commencé son œuvre de destruction, mais son but était aussi de réédifier. Les temps n'étaient pas éloignés où la prédication devait subir son tour de réforme. Une seule chose manquait encore pour former des orateurs distingués, une langue populaire, précise, harmonieuse et flexible. Des sermons comme ceux d'Ernesti, qui avait l'habitude de les composer d'abord en latin et de les traduire ensuite en allemand, n'avaient guère de succès à espérer. Mais la génération qui devait achever au profit du peuple les laborieuses conceptions de cet âge, grandissait déjà inaperçue. Lessing vient de paraître sur la scène, et le grand Frédéric règne en Prusse.

(La suite au prochain numéro.)



LE MOYEN AGE,

PAR HERDER.¹

C'en était fait de l'empire de Rome. Plus l'édifice avait été grand et haut placé, plus profonde fut la chute et plus vaste la ruine : la moitié du monde n'était plus qu'un débris. Les peuples et les provinces s'étaient ralliés autour de l'arbre majestueux; et lorsque les gardiens sacrés crièrent : *qu'il soit abattu!* il se fit un grand vide. Le fil des événemens du monde se trouva comme interrompu. Il ne fallait rien moins qu'un nouveau monde pour réparer un si grand désastre. Ce nouveau monde, c'était le Nord.

Qu'on imagine sur l'état primitif de ces peuples telles origines, tels systèmes qu'on voudra : la plus simple hypothèse semble aussi la plus vraie. A l'état de repos, c'étaient en quelque sorte des patriarches tels qu'il peut y en avoir dans les régions septentrionales. Sous ce rude climat, la vie pastorale à la manière de l'Orient n'était pas possible; des besoins plus pressans pesaient davantage sur l'esprit de l'homme que là où la nature semble tout produire pour lui et presque sans son concours. Mais comme ces besoins plus pressans et cet air plus rude endurcissaient les hommes

¹ Dix ans avant les *Idées*, Herder publia une première ébauche de ses vues philosophiques sur l'histoire, sous ce titre : *Encore une Philosophie de l'histoire pour l'éducation de l'humanité* (*Auch eine Philosophie der Geschichte zur Bildung der Menschheit*; 1774). On peut voir sur cette ébauche pleine de verve, mais où l'on ne trouve pas encore la marche calme, régulière, majestueuse du grand ouvrage qu'elle préparait, l'éloquente étude sur le caractère et les écrits de Herder par le traducteur des *Idées*, M. Edgar Quinet. C'est à ce petit écrit que nous avons emprunté le morceau qu'on va lire. Indépendamment de l'intérêt qui s'attache au sujet, il nous a paru remarquable de voir un philosophe du dix-huitième siècle vengeant le moyen âge des dénigremens de la philosophie de son temps, et un théologien protestant se faisant de la puissance de l'Église au moyen âge une plus haute et plus digne idée qu'aujourd'hui le clergé catholique lui-même.

mieux que n'avaient pu le faire les serres chaudes et aromatiques de l'Orient et du Midi; si leur état resta naturellement plus grossier, leurs petites associations plus isolées et plus sauvages, les liens sociaux durent conserver aussi toute leur force, la vie humaine toute son énergie et sa virtualité. Ainsi put naître cette Germanie que Tacite a décrite. Et lorsque cet océan de peuplades fut soulevé dans toutes ses vagues; que le flot pressa le flot, et chaque tribu une autre tribu; que les barrières et les digues autour de Rome se trouvèrent rompues — elle-même leur avait montré les brèches, et les avait attirés pour travailler à les reconstruire — lorsqu'à la fin tout s'écroula : quel débordement du nord sur le midi s'ensuivit ! et après bien des bouleversements et bien des horreurs, quel nouveau monde sortit de ce choc du Midi et Nord !

Si l'on regarde la situation du monde romain (c'était alors tout l'univers civilisé) dans les derniers siècles de son existence, on sera saisi d'étonnement et d'admiration pour cette voie de la Providence, étrange, mais réparatrice de l'humanité. Tout était épuisé, énérvé, tombé en dissolution : le pays était dépeuplé; les hommes qui l'habitaient encore étaient abîmés dans la mollesse, les vices et tous les désordres joints à un farouche orgueil militaire. Les belles lois romaines, l'élégante littérature classique, que pouvaient-elles pour ranimer des forces évanouies, pour réparer des fibres que le principe de vie avait abandonnées, pour faire mouvoir des ressorts détendus ? Ainsi tout était mort ! c'était un corps épuisé, un cadavre étendu dans son sang ! Mais un nouvel homme était né dans le Nord. Sous un ciel rigoureux, dans le désert et la solitude, quand personne n'eût osé s'y attendre, tout un printemps venait d'éclore; toute une végétation forte et nourrie, qui, transplantée sous un plus beau climat, dans des régions plus méridionales, allait renouveler sa nature et produire une riche moisson pour les destinées du monde. Goths, Vandales et Bourguignons, Angles, Huns, Hérules, Francs et Bulgares, Slaves et Lombards, arrivèrent, s'établirent dans ces provinces tristement incultes; et tout le monde moderne, depuis l'Atlantique

jusqu'à la mer Noire, depuis la mer du Nord jusqu'à la Méditerranée, c'est leur ouvrage, leur race, leur établissement.

Ce qu'ils apportaient sur la scène de la civilisation du monde, ce n'était pas uniquement de la vigueur, de la sève, des forces humaines enfin ; mais quelles institutions et quelles lois ! Ils méprisaient, il est vrai, les lettres et les arts ; ils méprisaient la mollesse et le goût des voluptés qui avaient ravagé le genre humain. Mais si, au lieu des arts, ils s'en tenaient à la nature ; s'ils remplaçaient les lettres par le droit bon sens des hommes du Nord ; si en place de mœurs raffinées ils en avaient de fortes et de bonnes, quoique grossières, tout cela, venant ensuite à se mêler et à fermenter ensemble, n'était-ce pas un grand événement ? Leurs lois respirent un mâle courage, le sentiment de l'honneur, la confiance en un esprit simple et droit, la probité et la crainte des dieux. Leur organisation féodale mina le luxe et le tumulte des villes populeuses, peupla les campagnes, occupa mille bras à la culture de la terre, et fit des hommes sains de corps et par suite satisfaits de leur existence. L'idéal qu'ils conçurent plus tard au-delà de leurs premiers besoins, tendait à la chasteté et à l'honneur, ennoblissait la meilleure partie des affections humaines, et quoique roman, ce fut un roman sublime, une fleur nouvelle, éclosée de l'âme humaine.

Qu'on veuille bien, par exemple, considérer combien, dans ces siècles de fermentation, l'humanité trouva de moyens d'exercice et de récréation par ce démembrement en petites sociétés, séparées et subordonnées en mille degrés, où chaque membre était sans cesse en contact et en froissement avec quelque autre, et par là-même fut retenu en haleine et en vie. Temps de fermentation, en effet ; mais c'est elle qui a si long-temps rendu impossible le despotisme, ce vrai gouffre de l'humanité, où tout est ramené, dit-on, à l'ordre et à l'obéissance, c'est-à-dire, en réalité, réduit à la mort, à une monotone et uniforme destruction. Qu'est-ce qui vaut mieux, qu'est-ce qui est plus salutaire pour l'humanité, de combiner les rouages d'une grande machine inanimée et inintelligente, ou de réveiller des forces, d'exciter des facultés

vivantes? Fallut-il, pour atteindre ce résultat fécond, passer par ce qu'on est convenu d'appeler des constitutions imparfaites, des désordres, un point d'honneur barbare, un esprit querelleur, que sais-je encore, si tout cela va au but, mieux vaut mille fois que la mort et la pourriture sous l'apparence de la vie.

Au reste, la Providence avait jugé bon de préparer et de mêler à cette fermentation de suc méridio-septentrionaux un nouveau levain, la religion chrétienne. Je n'ai pas besoin, sans doute, dans notre siècle très-chrétien, de demander pardon d'en parler comme d'un ressort dans l'histoire du monde : je ne la considère que comme un levain, un ferment, pour le bien ou pour le mal, si l'on veut bien encore le permettre; car ce point, mal compris des deux parts, mérite bien, ce semble, quelque explication.

La religion du monde antique, apportée d'Orient, par l'Égypte, dans la Grèce et l'Italie, était devenue à tous égards une chose évaporée, impuissante, le véritable *caput mortuum* de ce qu'elle avait été et de ce qu'elle devait être. Qu'on songe seulement à la mythologie des temps postérieurs de la Grèce, et à ce hochet de religion politique que s'étaient donné les Romains. Et cependant il n'y avait à peu près aucun autre principe de vertu au monde. L'antique héroïsme romain, le dévouement à la patrie, était déchu de sa sublimité dans le bourbier de la débauche et d'une inhumanité guerrière. L'institution de la jeunesse et l'amour de la liberté chez les Grecs, qu'étaient-ils devenus? qu'était devenu le vieil esprit égyptien depuis que Grecs et Romains étaient allés nichier dans son sanctuaire? Et nulle part de remède! La philosophie ne pouvait rien. Elle était dégénérée en sophismes, en dialectique mensongère, en un ramas d'opinions sans certitude et sans efficacité, mannequin recouvert de vieux lambeaux, sans action aucune sur le cœur de l'homme, à plus forte raison sans action pour renouveler un siècle décrépît, pour améliorer un monde corrompu! Or, la réédification devait être faite par des peuples qui, dans leur situation, avaient encore besoin de religion, ne pouvaient être conduits que par elle, mêlaient à toutes choses un esprit superstitieux. Ces peuples, sur leur nouveau

théâtre, ne trouvèrent rien qu'ils ne méprisassent ou qui ne leur fût inintelligible; car il en était de la mythologie et de la philosophie romaines comme des monumens des arts, des statues et des groupes allégoriques. Quant à leur propre religion, reste des traditions d'Orient modifiées par l'esprit du Nord, elle était insuffisante: il leur fallait un principe religieux plus jeune et plus vivace. Eh bien! peu avant, la Providence l'avait fait naître en un lieu d'où l'on était loin d'espérer quelque remède pour le vaste Occident, entre les collines arides de la Judée. Peu avant la ruine de ce petit peuple ignoré, dans la dernière et la plus misérable époque de son existence, voici que, d'une manière qui restera toujours miraculeuse, ce principe était né, s'était conservé; il se fraya à travers cavernes et précipices une route étrange et lointaine jusque sur un théâtre qui avait tant besoin de lui, et où il a opéré de si grandes choses. Assurément, c'est un phénomène singulier dans l'histoire de l'univers.

Il y eut alors un grand et curieux spectacle. Sous Julien, les deux religions les plus célèbres, l'antique paganisme et le jeune christianisme, combattirent pour l'empire du monde. La religion, Julien le sentait bien, chacun le sentait; la religion, dans toute la profondeur du mot, était indispensable à ce siècle déchu. Il sentait également que la mythologie grecque et les cérémonies politiques des Romains étaient insuffisantes pour les besoins du siècle. Il s'attacha donc partout où il put; prit la religion la plus antique et la plus puissante à lui connue, la religion de l'Orient, en réveilla toutes les puissances magiques, les enchantemens et les apparitions, au point d'en faire une théurgie; puis appela de son mieux à son aide la philosophie, le pythagorisme, le platonisme, pour donner à son œuvre le vernis d'une raison subtile: tout cela fut mis en grande pompe sur un char triomphal que traînaient deux monstres indomptés, la puissance et le fanatisme, et que guidait la politique la plus habile. Vains efforts! elle succomba, l'antique religion, cadavre inanimé qu'on avait couvert une dernière fois d'habits de fête au lieu de son linceuil: il lui avait fallu d'autres temps pour faire des miracles. La religion chrétienne toute nue, toute nouvelle, l'emporta! —

On voit que, jusqu'ici, c'est pour ainsi dire un étranger, un indifférent qui parle. Fût-on musulman, on pourrait dire, aussi bien que moi, tout ce que j'ai dit. Je continue de même. —

Cette religion, si miraculeusement née et propagée, devait être évidemment dans la pensée de son fondateur (ce qui ne veut pas dire qu'elle l'ait été en effet dans l'application que chaque siècle en a faite); elle devait être la propre religion de l'humanité, inspiration d'amour et lien de toutes les nations en une association de frères : telle est sa tendance d'un bout à l'autre. Il est tout aussi certain (encore une fois, il ne s'agit pas de ce que ses adhérens en ont pu faire), qu'elle est la première qui ait enseigné des vérités si pures et des devoirs si doux, sans aucune enveloppe d'ésotérisme ou de superstition, sans fard et sans contrainte; elle est la première qui ait voulu si complètement, comme but unique, et sans restriction ni exception aucune, rendre meilleur le cœur de l'homme. Toutes les religions antérieures, dans leurs plus beaux momens et chez les peuples les plus généreux, avaient été étroites et locales, pleines d'images et de déguisemens, de cérémonies et d'usages nationaux : les devoirs les plus essentiels n'y étaient que rattachés, surajoutés comme choses secondaires. En un mot, elles n'étaient les religions que d'un peuple, d'un climat, d'un législateur, d'une époque. Évidemment le christianisme était, au contraire de tout cela, la philosophie morale la plus noble, la théorie la plus élevée des vérités et des devoirs, indépendante de toutes les législations et des petites constitutions locales; enfin, si l'on veut, le déisme du plus pur amour de l'humanité. Il était donc assurément la religion universelle.

D'autres, et ses ennemis eux-mêmes, se sont chargés de prouver qu'une telle religion n'a pu naître et se propager à aucune autre époque, ni plus tard, ni plus tôt. Ils nous expliquent comment il a fallu que l'espèce humaine fût préparée pendant des siècles pour le déisme; qu'elle fût élevée peu à peu au-dessus de l'enfance, de la barbarie, de la superstition et de la sensualité; qu'elle développât ses facultés spirituelles à travers mille degrés,

mille routes, mille formes nationales, l'Orient et l'Égypte, la Grèce et Rome, avant qu'on pût songer seulement à lui communiquer les premiers rudimens de l'idéal de la religion, de la morale et de l'union des peuples! Puis, comme moyen, ne fallait-il pas que l'esprit conquérant des Romains précédât pour frayer partout la voie, établir une réunion politique des peuples, inouïe jusque-là, et donner cours à des idées de tolérance et de Droit des gens, qui n'avaient jamais encore été admises dans cette extension. Ainsi l'horizon fut étendu, éclairci; et lorsque dix nations nouvelles vinrent fondre sur cet horizon lumineux et y apporter leur réceptivité toute fraîche pour cette religion même dont ils avaient tant besoin, et qu'ils assimilèrent à tout leur être : comme elle sembla alors admirablement préparée! comme tout a été prévu pour elle, combiné de loin et profondément pour la recevoir! La fermentation fut longue et violente: que n'en sortira-t-il pas?

Une philosophie moqueuse observe ironiquement : que ce levain, qu'on appelle la religion chrétienne, n'a existé nulle part dans sa pureté; qu'il s'est mêlé partout à une pâte hétérogène, aux conceptions les plus diverses et souvent les plus abominables. On voit que cet ingénieux reproche incrimine ce qu'il y a de plus évidemment conforme à la nature des choses. Puisque cette religion était un principe purement spirituel, un déisme de charité et d'ardente philanthropie, supérieur à toute loi civile particulière; puisque, philosophie céleste, elle ne pouvait que par son élévation et sa pureté incorporelle embrasser la terre entière, ne fallait-il pas de toute nécessité que ce principe subtil, pour devenir applicable, se mêlât à des élémens terrestres qui lui servissent comme de véhicule? Et ces élémens n'étaient-ils pas naturellement la tournure d'esprit de chaque peuple, ses mœurs et ses lois, ses affections et ses facultés, froides ou bouillantes, bonnes ou mauvaises, barbares ou civilisées, chaque élément, en un mot, suivant ce qu'il était? Seulement la religion chrétienne devait tout pénétrer. Ceux, en effet, qui se figurent la conduite de la Providence sur le monde et l'humanité autrement qu'au moyen

des ressorts naturels et humains, me semblent plus capables de rêves et d'utopies poétiques que de notions philosophiques et solides. Suivant toutes les analogies de la nature, la divinité a-t-elle jamais opéré autrement que par la nature, et faut-il dire qu'il n'y a point de Dieu, ou, au contraire, Dieu n'est-il pas Dieu par cela même que son action, partout répandue, régulière et invisible, se fait sentir par toutes ses créations ? Sur un théâtre humain, laissez jouer toutes les passions humaines ; que dans chaque siècle elles portent le caractère de son âge, et de même pour chaque pays, pour chaque nation. La religion a une foi qu'elle doit réaliser par les hommes et pour les hommes ; ferment ou trésor, chacun la porte dans son propre vase, la mêle à sa propre substance ; et plus cet esprit est subtil, plus il court risque de s'échapper, plus il faut, pour l'usage, qu'il s'y mêle d'alliage. L'opinion contraire n'a aucun sens pour l'intelligence humaine.

Ainsi, pour parler naturellement et humainement, l'alliage qui se mêla en effet à la religion chrétienne fut le mieux approprié qu'on eût pu imaginer. Dans ces temps de détresse toujours croissante, elle prit en main le sort des pauvres : mérite bien propre à lui gagner les cœurs, et que Julien même n'a pu lui contester. Dans la confusion et les bouleversements qui suivirent, elle fut encore l'unique consolation et l'unique recours contre la désolation générale (ce que, au reste, je n'entends pas dire dans le même sens que les prêtres l'affirment communément). Mais depuis que les barbares furent eux-mêmes chrétiens, elle devint peu à peu l'ordre positif et la garantie du monde. Lorsqu'elle eut apprivoisé les lions dévorans et soumis les vainqueurs à son joug, il y eut un champ commode qu'elle put remuer profondément, qu'elle put travailler au loin et pour long-temps par sa culture. C'étaient de petites institutions qu'elle englobait en tout sens ; des ordres séparés par une si grande distance, entre lesquels elle formait en quelque sorte un ordre universel intermédiaire ; de vastes lacunes, enfin, dans un régime purement féodal et militaire, dont elle comblait le vide par la culture des sciences, l'exercice de la jurisprudence et l'influence sur l'opinion. Partout indispensable,

elle était l'ame, pour ainsi dire, de ces âges dont le corps n'était qu'ardeur guerrière et que labeur servile. Et en effet, une autre ame que la dévotion eût-elle pu relier ces membres, vivifier ce corps? Si donc la forme corporelle de ces temps était résolue dans les arrêts du destin, n'est-ce pas folie d'en chercher le principe de vie en dehors de l'esprit même du temps? Il n'y avait, ce me semble, aucun autre moyen de progrès possible.

Qui ne sait qu'à chaque siècle ce qu'on appelle le christianisme prit exactement la forme, et suivit l'analogie de la constitution dans laquelle il était contenu ou qui lui était coexistante? Ce même esprit gothique pénétra donc sur le parvis et jusque dans le sanctuaire de l'Eglise, imprima sa forme aux ornemens et aux cérémonies, aux dogmes et aux cathédrales; aiguïsa en épée la crosse des évêques, parce que tout le monde portait l'épée; créa des bénéfices ecclésiastiques, des vassaux et des serfs de l'Eglise, parce qu'il n'y avait partout que vassaux et que serfs. Qu'on veuille bien se rappeler, de siècle en siècle, ces prodigieuses institutions des grandes dignités ecclésiastiques, des couvens et des ordres religieux, et plus tard les croisades et la domination universelle réalisée. Immense édifice gothique! Il est surchargé, pesant, sombre, sans goût; mais qu'il est grandiose, riche, profondément conçu, puissant! Je parle d'un fait historique, merveille de l'esprit humain, et sans aucun doute instrument de la Providence.

Si, par sa fermentation et son frottement, le corps gothique, en général, a réveillé des puissances cachées de l'humanité, assurément l'esprit qui lui donnait l'unité et la vie, y aura contribué pour sa part. Si cet organisme a servi à répandre en Europe un mélange de hautes idées et de tendances profondes, qui ne s'étaient encore produites nulle part ainsi associées et dans une extension pareille, elles ont dû le pénétrer de leur souffle. Sans pouvoir m'étendre ici sur les diverses phases qu'a traversées le moyen âge, cet esprit gothique, cette chevalerie du Nord, dans le sens le plus étendu du mot, fut un grand phénomène de bien des siècles, de bien des pays, de bien des situations diverses.

C'est toujours, en quelque sorte, une compréhension de toutes les tendances diverses cultivées précédemment par des peuples ou des siècles particuliers; on peut même très-bien les décomposer et les ramener à leurs élémens constitutifs. Mais le principe actif qui les unissait et en faisait un organisme vivant, une créature divine, n'était plus le même. Esprit d'hérédité et sainte vénération des femmes, amour indélébile de la liberté et pouvoir despotique, religion et passions guerrières, habitudes d'ordre et de solennité minutieuse, et goût merveilleux des aventures, tout cela s'allia, se confondit. Il y eut des idées et des sentimens venus de l'Orient ou du Nord, de Rome ou de chez les Sarrazins. Nous savons à quelles époques, en quels lieux, dans quelles proportions cela s'est mêlé et modifié réciproquement. L'esprit de l'époque sut pénétrer et concilier les propriétés les plus disparates, la bravoure et la dévotion monacale, l'esprit d'aventure et la galanterie, l'oppression et la générosité. Il en résulta un tout qui, placé aux temps moyens, entre les Romains et nous, ne nous apparaît que comme un fantôme, comme un roman fantastique, mais qui, à son heure, fut la réalité, la vérité.

On a comparé cet esprit de l'honneur chevaleresque du Nord aux temps héroïques de la Grèce¹, et l'on y a trouvé sans doute des points de ressemblance. Mais au fond il sera toujours, dans le développement des siècles, un phénomène unique qui n'a point de pareil hors de soi. Parce qu'il se trouve entre les Romains et nous (*quanti viri!*), nous surtout, on l'a odieusement bafoué; d'autres, à l'esprit quelque peu aventureux, l'ont exalté par-dessus toutes choses. Il me semble que ce n'était ni plus ni moins qu'une situation particulière de l'humanité, qu'on ne saurait comparer à aucune des situations précédentes, mais qui avait, comme elles, ses avantages et ses désavantages propres. Basée sur elles à son point de départ, elle se trouvait dans un état de variation continuelle et de progression vers un idéal sublime.

Les côtés ténébreux de ces temps se lisent à toutes les pages de tous les livres. Il n'est pas de bel esprit classique qui, pre-

¹ Hurd, *Lettre. on chivalry.*

nant la civilisation de notre siècle pour le *nec plus ultra* de l'humanité, ne se soit donné la jouissance de lancer anathèmes et injures sur des siècles entiers, sur leur barbarie, leur misérable Droit public, leur superstition et leur stupidité, leur grossièreté et leur absurdité. Écoles, châteaux, églises, couvens, salles de conseil, corps de métiers, cabanes ou maisons, tout est dénigré, pour glorifier les lumières de ce siècle-ci, c'est-à-dire sa légèreté et son dévergondage, l'ardeur de ses idées et la froideur de son action, sa force et sa liberté apparentes, et son épuisement réel dans l'agonie de l'incroyance, du despotisme et de la sensualité. Lisez les livres de nos Voltaire et de nos Hume, de Robertson et d'Iselin : vous y verrez un si riant tableau de la diffusion des lumières et de l'amélioration du monde par le déisme et le despotisme des ames, autrement dit, par la philosophie et la paix, qu'un cœur idolâtre de son temps s'épanouit d'aise à cette lecture.

Il y a là du vrai et du faux : du vrai, si, à l'exemple des enfans, vous rapprochez couleurs et couleurs, désireux de trouver une petite image bien brillante, bien éclatante. Notre siècle, hélas ! est si lumineux ! Mais c'est faux, si vous voulez bien prendre la peine d'apprécier ces temps d'autrefois dans leur essence et dans leurs fins, d'après les jouissances et les mœurs des hommes d'alors, et surtout comme un moyen dans la succession des âges. Dans ces événemens et ces sociétés qui semblent empreints de violence, il y avait souvent quelque chose de mâle, d'attachant, de noble, de sublime, que nous ne sentons plus et que nous ne pouvons plus guère sentir avec nos mœurs, grâce à Dieu, si raffinées, avec nos corporations dissoutes et nos nations asservies, avec notre sagesse innée et notre cosmopolitisme délayé et étendu jusqu'aux extrémités du globe. Vous vous moquez du servage et des grossières résidences d'une noblesse campagnarde, et de tous ces petits territoires isolés et hiérarchisés ; rien ne vous semble plus désirable et plus heureux pour le genre humain que l'abolition de ces anciens liens, que de voir l'Europe, et par elle le monde, devenus libres. Mais comment libres ? En vérité, vous n'y songez pas. Voyez, au contraire, quels résultats ont été

obtenus par ce vieil ordre de choses ; résultats dont la sagesse humaine aurait dû, sans lui, désespérer ; voyez l'Europe peuplée et cultivée, les familles et les tribus, les maîtres et les esclaves, les rois et les sujets puissamment et intimement rapprochés. Ces grossiers châteaux dans les campagnes empêchaient l'accroissement de la corruption dans les villes ; l'absence d'un commerce étendu et des raffinemens du luxe préservaient de la débauche et favorisaient les sentimens simples et humains, la chasteté et la fécondité des mariages, le travail et la vie domestique. Les corporations grossières et les droits des seigneurs enfantèrent l'orgueil des chevaliers et des artisans, mais aussi la confiance en soi, la fermeté dans sa sphère, l'énergie à son foyer. C'est par là qu'on put échapper à la plus terrible plaie de l'humanité, à cet asservissement politique et moral, où tout semble se plonger comme à plaisir depuis qu'on a dissous les petits territoires féodaux indépendans. C'est par là que purent naître un peu plus tard tant de républiques guerrières et de communes défendues par leurs habitans. Encore une fois, il fallait avant tout réveiller, nourrir et développer par la lutte, des forces sur les tristes restes desquelles nous vivons encore. Si le Ciel n'avait envoyé d'abord ces siècles barbares, et ne les eût fait durer si long-temps à travers tant de chocs et d'agitation, pauvre Europe policée, qui dévorer ou relègues tes enfans, que serais-tu avec toute ta sagesse ? un désert !

Comment se peut-il qu'on semble ne pas comprendre que les lumières ne nourrissent point l'homme ; que le repos, la mollesse et une prétendue liberté de la pensée ne sauraient jamais être la félicité et la destination universelles ? Mais le sentiment, le mouvement, l'action, dussent-ils paraître dans la suite avoir été sans but (il n'est rien, dans l'histoire de l'humanité, qui ait un but éternel), dussent-ils s'être produits par secousses et par révolutions, sous des formes qui ne furent pas toujours exemptes de fanatisme, de violence et même d'atrocité : n'est-ce pas un puissant levier entre les mains du temps ? n'est-ce pas un grand résultat ? Le cœur était nourri, et non la tête ; tout était lié par

les penchans et les affections, et non par des spéculations étiolées. Aussi que voyons-nous : la dévotion et l'honneur, l'amour chevaleresque et la vigueur bourgeoise, les institutions et les lois, la religion enfin.

Personne n'est plus éloigné que moi de vouloir faire l'apologie des éternelles migrations de peuples, des ravages, des guerres privées des vassaux, des innombrables congrégations de moines, des pèlerinages, des croisades. Je ne voudrais que les expliquer, montrer que partout en eux souffle un esprit de vie. C'était une fermentation féconde des énergies humaines ; c'était une guérison de l'espèce par un exercice violent ; ou, s'il m'est permis d'employer cette figure, le destin remontait (à grand bruit, il est vrai, et sans que les poids pussent rester suspendus bien tranquilles) l'immense horloge écoulée : on entendait crier les rouages et battre le balancier.

De ce point de vue ces temps prennent un tout autre aspect. Combien ne faut-il pas leur pardonner, lorsque nous les voyons eux-mêmes lutter sans cesse et sans relâche contre leurs imperfections et tendre vers le progrès, en vérité, plus qu'aucune autre époque. Que de reproches complètement faux ou du moins exagérés on leur adresse, lorsqu'on leur impute des abus imaginaires, ou qui étaient alors et moins criants et plus inévitables, compensés d'ailleurs par des avantages contraires, ou destinés évidemment à produire un grand bien à venir, auquel on ne songeait même pas encore. Peut-on lire l'histoire de cet âge, sans s'écrier souvent : sentimens puissans, vertus de l'honneur et de la liberté, de l'amour et de la bravoure, de la courtoisie et de la foi jurée, qu'êtes-vous devenus ? vos profondeurs sont un bourbier, votre roc n'est plus qu'un sable mouvant à paillettes d'argent, où rien ne saurait prendre racine. Ah ! mille fois, rendez-nous votre foi et votre superstition, vos ténèbres et votre ignorance, votre agitation et la rudesse de vos mœurs, et nous délivrez de nos lumières et de notre incrédulité, de notre froideur énervée et de nos raffinemens, de notre atonie philosophique et de nos misères humaines ! — Quoi qu'il en soit, les montagnes

et les vallées se touchent, et il est bien entendu qu'une voûte sombre et solide ne pouvait être autre chose qu'une voûte sombre et solide, gothique, en un mot.

Oui, c'était un pas de géant dans les destinées de l'humanité! Quand on admettrait qu'il faut que des maux précèdent pour que l'amélioration et l'ordre viennent après, ce serait toujours un grand progrès. Pour que la lumière pût venir, il fallait de si grandes ombres; il fallait que le nœud fût serré si fort pour que le dénouement pût s'ensuivre. Ne fallait-il pas que le vin fermentât pour produire cette liqueur si pure, si claire et divine? Ce jugement, ce me semble, résulterait directement de la philosophie favorite du siècle; car vous pourriez alors démontrer à l'aise qu'il fallait que toutes les faces raboteuses fussent taillées et polies avec effort, pour qu'il en pût résulter cette jolie boule bien lisse, bien unie, que forme la société actuelle; qu'il fallait qu'il y eût dans l'Église telles horreurs, telles hérésies, telles absurdités, tels blasphèmes, et que pendant des siècles on travaillât avec grand effort et à grands cris à l'améliorer, avant que votre réformation ou votre lumineux déisme pût surgir. Il fallait que la mauvaise politique parcourût tout le cercle de ses misères et de ses atrocités, avant que notre politique, dans sa sublimité, pût apparaître comme l'aurore du sein de la nuit et des brouillards. C'est donc toujours un beau spectacle, c'est la marche régulière et progressive de la nature, et puis c'est toi, incomparable philosophe, juché partout sans faute, pour nous donner tes doctes commentaires.

Mais non : je ne saurais croire que rien dans l'immense royaume de Dieu soit uniquement un moyen; tout est moyen et fin à la fois, et cet âge non moins que le reste. La fleur de l'époque, c'était la chevalerie, produit de tout le développement du passé, mais sous une forme plus pure née dans le Nord. Un mélange des idées d'honneur, d'amour, de fidélité, d'adoration, de valeur, de chasteté, tel fut l'idéal de ces temps moyens, idéal qu'on n'avait point soupçonné encore, et qui, comparé au monde antique, où la vigueur de tout caractère national particulier s'était

perdue, nous apparaît comme un beau dédommagement et un immense progrès. De l'Orient jusqu'à Rome, ce n'avait jamais été qu'un tronc : désormais le tronc va pousser ses branches et ses rameaux, dont aucun n'aura plus à lui seul la force du tronc, mais qui s'étaleront au loin, en l'air, en haut, au large. Si les temps étaient barbares, les sciences cultivées sous forme scolastique n'étaient-elles pas au fond plus subtiles et plus hautes ? Si les sentiments étaient rudes ou ascétiques en la forme, n'étaient-ils pas au fond plus délicats et plus élevés. De cette double source coulaient les mœurs qui en reproduisaient l'image. La religion, quelque chétive qu'en fût l'apparence, avait pris un caractère de grandeur inconnue de tous les siècles antérieurs, si bien que ce qu'il y a de plus pur dans l'islamisme, et dont nos déistes lui font tant honneur, est emprunté à la religion chrétienne. Les plus pitoyables subtilités monastiques, les plus romanesques imaginations prouvent seulement qu'on ne manquait ni de finesse, ni d'aptitude pour les inventer et les comprendre, et qu'on commençait en effet à respirer librement dans un élément si délié. La papauté aurait été impossible dans la Grèce ou dans Rome antique, non pas seulement par les causes qu'on allègue communément, mais par cette raison toute simple qu'il n'y avait encore ni l'idée, ni la place d'un système si compliqué ; et pour ce qui est du sacerdoce égyptien, il faudra convenir tout au moins qu'il était une institution bien plus grossière et plus informe. Quant aux institutions politiques, quoi qu'on puisse dire de leur aspect gothique, il n'avait jamais rien existé de pareil à cette idée d'ordre hiérarchique depuis la base jusqu'au faite, à ces tentatives sans cesse variées de tout lier sans rien asservir. Le hasard, ou pour mieux dire le jeu de forces libres et grossières s'épuisa à créer de petites représentations du grand type, telles qu'une tête politique les inventerait à peine : apparence de chaos, où tout tend, sans savoir comment, à une création plus haute dont on ne se rend pas compte. Enfin, les œuvres de l'esprit et du génie, à cette époque, sont empreintes du même caractère, et imbuës des émanations combinées de tous les temps : il y a trop de beautés,

de finesses, d'élégances, de combinaisons, pour qu'elles soient toujours parfaitement régulières et belles, témoin l'architecture gothique. Que si le même esprit s'étendait jusqu'aux moindres détails de la vie et des mœurs, avons-nous tort de reconnaître dans ces siècles comme la couronne d'un même tronc? Ce ne devait, ce ne pouvait plus être, comme dans l'antiquité, le tronc compacte, mais c'en était la touffe de rameaux et de feuillage. Cette multiplicité, cet air de confusion, cette surabondance de tiges et de branches, constitue sa nature. Nous y voyons éclore les fleurs de la chevalerie, et lorsque l'orage aura fait tomber les feuilles, nous y verrons mûrir de plus beaux fruits.

Voyez toutes ces nations fraternelles! mais de monarchie universelle, point; car chaque branche est encore en quelque sorte un tout, et elle pousse à son tour ses rameaux, et toutes croissent et s'étendent l'une à côté de l'autre, s'enlaçant, s'entremêlant, chacune suivant sa nature et sa sève particulière. Il y a multiplicité de royaumes, coexistence de plusieurs communautés de frères, toutes de race germanique, toutes organisées sur le même idéal de gouvernement, toutes unies par la foi en une même religion, luttant chacune en elle-même avec ses membres, mues et poussées d'une manière puissante, quoique invisible, par un souffle sacré, l'autorité papale. Comme il fut ébranlé, cet arbre magnifique! comme, dans les croisades et les guerres de religion, il répandit partout ses branches et ses fleurs et ses rejetons! Si les Romains, en subjuguant la terre, avaient servi à donner aux peuples, par une voie qui n'était certes pas irréprochable, une sorte de Droit des gens et de reconnaissance à titre de Romains, la papauté, avec ses violences et son oppression, fut, dans la main de la Providence, l'instrument d'une union bien plus grande, d'une reconnaissance générale à titre de chrétiens, de frères, de membres de la famille humaine. Avec ses dissonnances et ses accords perçans, l'hymne s'élevait ainsi à une harmonie plus sublime. Des idées, des affections, des situations plus choisies, plus épurées, plus fermentées, si l'on peut ainsi dire, obtenaient cours dans le monde, et l'antique souche de l'arbre de l'humanité poussait mille branches nouvelles.

Commerce, Statistique.

VILLES HANSÉATIQUES. — I. HAMBOURG.

Hambourg, Lubeck et Brême, ces trois vieilles sœurs hanséatiques, devenues aujourd'hui les entrepôts du commerce de l'Europe septentrionale, sont encore pour nous quelque chose de plus; pour nous elles sont comme une page d'histoire. Leur constitution, leur organisation intérieure, leurs mœurs, leurs habitudes d'aujourd'hui, nous représentent, à travers les transformations successives et multipliées de l'Europe moderne, les restes de cette grande fédération de la Hanse, et nous rappellent involontairement l'époque la plus intéressante peut-être de l'histoire du moyen âge.

Il faut que les souvenirs de la vie d'un peuple, que l'histoire, en un mot, soit quelque chose de bien puissant, nous dirions presque de bien respectable, pour que les auteurs et rédacteurs du congrès de Vienne aient laissé subsister en Allemagne l'*anomalie des formes républicaines* : nous disons les formes, car aujourd'hui, moins que jamais, nous ne prenons la démocratie et la république au sérieux dans les villes hanséatiques du dix-neuvième siècle. Toutefois cette singularité gouvernementale serait déjà un motif assez puissant pour tenter, ou du moins pour justifier cette rapide esquisse, si leur position géographique et l'étendue de leurs relations commerciales, qui viennent de s'augmenter et de se régulariser encore avec notre pays, n'appelaient l'attention sur elles d'une manière toute spéciale. Hambourg surtout, la grande et populeuse ville de Hambourg, a depuis quelques années pris un immense développement. Dans la période des vingt années

que nous venons de parcourir, Hambourg et Marseille sont, sans contredit, les deux villes d'Europe qui se sont le plus augmentées, le plus enrichies; elles ont remplacé dans l'échelle commerciale la cité autrefois si florissante d'Amsterdam, et, dès maintenant, ne connaissent plus de rivales que Londres et Liverpool¹. Tous les États, l'Angleterre surtout, puis la Hollande, ont avec Hambourg des relations qui ne feront que s'accroître. La France, restée si long-temps en retard, vient d'y envoyer quelques-uns de ses bateaux à vapeur, et aujourd'hui l'épreuve est terminée, le plus éclatant succès l'a couronnée. La beauté des vaisseaux français, la commodité de leurs emménagemens, le parfait équilibre de leur tangage, la rapidité de leur marche, leur ont fait facilement pardonner leur tardive arrivée dans les eaux de l'Elbe. Cinquante-deux heures suffisent pour vous transporter du Hâvre au nord de l'Allemagne. Paris et Hambourg se touchent, et déjà l'on se jette avec avidité dans cette nouvelle voie ouverte aux plaisirs, à l'instruction, aux voyages, aux relations de toute espèce.

Hambourg, ci-devant chef-lieu du département des Bouches de l'Elbe et ancienne *bonne ville* de l'empire français, est sans contredit la cité la plus commerçante de l'Allemagne. En pourrait-il être autrement d'une ville assise sur le bras septentrional de l'Elbe, au point de son confluent avec l'Alster, à 36 lieues de la mer du Nord, à 18 de la Baltique, quand des relations journalières lui sont ouvertes avec l'Angleterre, la France, la Hol-

¹ Nous empruntons à un discours prononcé, le 21 Juillet 1833 à la société de statistique de Marseille, par son vice-président, M. Fallot de Brognard, les données comparatives suivantes sur le commerce de Marseille. Le tonnage des navires entrés s'élevait en 1825 à 415,288 tonneaux; Il parvint en 1831 à 472,246 —
Différence en plus 56,958 —

On ne parle pas du tonnage des bâtimens partis de Marseille, parce qu'il balance annuellement, à très-peu de chose près, celui des arrivages. Les recettes des droits de douane, en y comprenant l'impôt sur le sel, qui n'étaient en 1814 que de 4,171,000 fr. s'élevaient en 1832 à 28,946,000 fr.
et présentaient donc un excédant de 24,775,000 fr.

Pour les exportations et les importations, nous nous contenterons, de peur d'être trop long, de renvoyer aux pages 16 et 17 du discours déjà cité.

lande et la Belgique par la mer du Nord; avec la Russie par la Baltique; avec Copenhague et les îles danoises par Altona et Kiel; avec le Hanovre et Brême par Harbourg; avec le reste de l'Allemagne par l'Elbe qui vient la baigner, et lui apporte de la Bohême, de la Saxe et de la Prusse des fers, des toiles, des cotons et des laines? A ces avantages se mêlent aussi quelques compensations; car si elle est la plus riche ville de l'Allemagne, elle n'en est pas la plus belle. Avec ses 176 rues, presque toutes étroites et tortueuses, ses 84 ponts et ses 27 impasses (*Twieten*), elle ne présente aux yeux de l'étranger qu'un dédale où il peut à peine se retrouver. Cela lui serait encore plus difficile, si 21 places ou marchés ne lui offraient de temps en temps quelques points de reconnaissance. Aussi, en sortant du labyrinthe de ses rues, est-il heureux de se trouver sur les boulevards et les promenades qui ont remplacé avec avantage d'inutiles fortifications. Un ancien ingénieur prussien, nommé Schwartz, et un certain Altmann, jardinier renommé que l'on fit venir de Brême, ont beaucoup contribué à les embellir. Il est toutefois à regretter qu'elles ne soient animées que les jours de fête, à l'exception d'une seule, le *Jungfernstieg*, où vous voyez un mouvement continu. Ce *Jungfernstieg* est une superbe terrasse plantée d'arbres, qui enchâsse le bassin formé par l'Alster, et se trouve précisément dans le quartier du théâtre, dans celui qui est le plus fréquenté par les étrangers. Cette promenade, indépendamment de la beauté de sa situation, offre un des panoramas les plus intéressants; c'est une scène mobile où vous voyez passer toutes les nations, où vous entendez parler toutes les langues. L'été on s'y promène, on y cause, on y fume jusqu'à minuit, et quelquefois plus avant encore dans la nuit. De tous les Allemands, ce sont décidément les Hambourgeois qui se couchent le plus tard.

Sous le rapport topographique, la ville et le territoire de Hambourg présentent une de ces singulières combinaisons, qui, du reste, ne sont pas rares dans la géographie allemande. Les 7½ milles carrés qui forment l'État de Hambourg, sont situés en partie autour de la ville, en partie à 30 lieues, à l'embou-

chure de l'Elbe. Le royaume de Hanovre le coupe et l'entoure au sud et à l'ouest, car le village hambourgeois de Moorbourg est totalement enclavé par le territoire hanovrien; et comme si ce n'était pas encore assez, on a voulu que le bailliage et la petite ville de Bergedorf appartenissent par moitié à Hambourg et à Lubeck.

Le bailliage de Ritzebüttel, à la pointe nord-ouest de l'Allemagne, entre l'embouchure de l'Elbe et celle du Weser, appartient encore au territoire de Hambourg. Cette possession, quoique fort peu considérable en elle-même, et qui ne comptait, en 1826, que 6280 habitans, ne laisse pas que d'avoir pour Hambourg une très-grande importance, à cause de *Cuxhafen*, l'un des meilleurs ports de l'Allemagne septentrionale, et qui, au rapport de Woltmann et d'Abendroth, peut contenir 90 grands vaisseaux. L'établissement de quarantaine, les dépenses nécessaires à l'entretien des ouvrages du port et à la sûreté des navigateurs absorbent annuellement près de 80,000 fr., et le bailliage est loin de les rapporter. Au nombre de ces ouvrages sont compris deux phares destinés à éclairer, l'un le banc de sable de l'île de Neuwerk, l'autre celui de Schaarnhoern : on se convaincra facilement de leur urgence et de leur utilité, si nous disons que du 11 Novembre 1814 au 26 Décembre 1824, 90 vaisseaux s'y sont perdus.

Le climat est à Hambourg très-variable, il n'est pas rare d'y voir le soleil et la pluie s'y succéder plusieurs fois dans la même journée. On y compte, terme moyen pour une demi-année, 103 jours couverts et 80 jours clairs; telle est du moins la donnée fournie par Crome. Malgré cette température quelque peu nébuleuse, on ne peut dire cependant que le climat soit mal-sain; bien que la ville soit non-seulement entourée d'eau, mais encore sillonnée en tous sens par une multitude de canaux qu'on appelle en langage du pays *Fleethen*. Les maladies les plus ordinaires y sont les affections de poitrine, les rhumatismes et la phthisie.

Il est facile de concevoir qu'un État qui réunit tant de sources de bien-être matériel, doive avoir une population considérable.

En indiquer le chiffre exact, serait fort difficile, car les données sont extrêmement variables. Les magistrats de Hambourg n'ont pas paru comprendre jusqu'à ce jour que la publicité est une condition indispensable de tout gouvernement démocratique. On n'a pas encore publié de recensement que l'on puisse appeler officiel. En 1826 la ville avait, d'après Rœding, 117,729 habitants, divisés en 103,429 luthériens, 4000 réformés, 3000 catholiques et 6800 israélites. Si l'on ajoute à ce chiffre celui de la population de son territoire, évaluée à 35,631 ames, on aura un total de 153,360 individus, ce qui, pour une superficie de $7\frac{1}{2}$ milles carrés, donne pour chacun d'eux 21,000 habitants. Ce résultat, peu surprenant dans le voisinage d'une grande ville telle que Hambourg, est cependant assez remarquable, si l'on songe que l'accroissement de la population n'y suit pas les règles générales. Les naissances y sont annuellement de 1:34, tandis que dans les autres États elles sont habituellement de 1:26. En 1825 il y mourut 3487 personnes, dont 1898 du sexe masculin et 1589 du sexe féminin; il y naquit 1695 garçons et 1515 filles. Il y eut donc des naissances sur les morts une différence en moins de 277 individus. Le D.^r Schmidt, dans son ouvrage intitulé : *Hamburg in medizinischer und naturhistorischer Hinsicht*, évalue pour l'année 1830—1831 la population de la ville seule à 106,000 ames.

Les Hambourgeois n'ont rien qui, au physique, les distingue spécialement de leurs voisins. La plupart cependant ont de vilaines dents et peu de couleur. On ne sait si c'est à la variabilité du climat ou à la vie sédentaire qu'il faut attribuer la pâleur de leurs visages. De grands pieds et des os en saillie ne sont pas rares, surtout parmi les femmes. Ces formes un peu robustes contrastent singulièrement avec celles de la plupart des servantes et des femmes de chambre, qui viennent du Hanovre et surtout du côté de Lunebourg. Elles se font ordinairement remarquer par la finesse de leur taille, la fraîcheur et la régularité de leur figure.

Tout le monde à Hambourg, à quelques exceptions près, est commerçant; mais l'habitude des affaires, l'assiduité au comptoir

ne donne pas à ses habitans cet esprit étroit, égoïste, avare, ou, comme disent les Allemands, ce *Philisterthum*, que l'on ne trouve que trop souvent dans les villes exclusivement adonnées au négoce. Les Hambourgeois sont bienveillans, hospitaliers et pour la plupart instruits. Hambourg a des ressources intellectuelles, Francfort et les autres villes de commerce n'en ont pas. Pourquoi cette différence? C'est que le commerce y est resserré, mesquin, et qu'à Hambourg il est cosmopolite, par conséquent plus large, plus exempt de préjugés.

Parler de Hambourg sans donner un aperçu de son commerce, de ses relations, du mouvement de son port, serait méconnaître sa spécialité, et oublier précisément une des parties les plus importantes de notre travail. Ce que nous avons dit de sa position topographique a fait facilement comprendre qu'elle était également propre au commerce de commission, d'entrepôt et d'exportation. Celui qui a lieu par la voie de terre, quoique assez considérable, ne peut cependant se comparer à celui qui se fait par mer; car la ville de Hambourg possède, à elle seule, au moins 200 vaisseaux.

Crome nous donne dans sa Statistique le mouvement du port en 1824. D'après lui, 1832 navires étrangers entrèrent à Hambourg; 1836 en sortirent pour les destinations suivantes :

NAVIRES VENANT DE		Y ALLANT.
Indes orientales	4	4
Indes occidentales	72	79
Amérique du Nord	41	39
Bésil.	150	130
Iles Canaries	5	7
Espagne.	8	7
Portugal	21	22
France	89	92
Italie	75	72
Grande-Bretagne	645	757
Archangel.	2	5
Mer Baltique	95	83
Scandinavie.	70	29
Danemarck	59	48
Hollande et Frise	388	377
Brême, Oldenbourg, le Weser	108	105
Total.	1832	1856

Une autre statistique, plus étendue, nous donne le nombre des navires qui, pendant douze ans, de 1815 à 1826, entrèrent dans le port de Hambourg. Son chiffre pour 1824 n'est pas tout-à-fait en rapport avec celui que nous venons de mentionner. On se trouve dans la nécessité de citer plusieurs sources toutes les fois que l'on manque de renseignemens officiels.

*Nombre et destination des navires entrés à Hambourg, de
1815 à 1826.*

PREMIER TABLEAU.

ANNÉES.	JUTLAND, DANEMARK.	FRANCE.	GREENLAND.	GRANDE- BRETAGNE.	HOLLANDE, PAYS-BAS.	ESPAGNE, MER MEDITERRANÉE.	PORTUGAL.	autres et non notés.
1815	2	70	4	649	169	53	31	104
1816	101	84	7	702	272	79	77	62
1817	28	73	13	589	293	94	92	54
1818	25	102	13	652	309	119	70	47
1819	6	99	11	660	290	96	31	69
1820	42	134	10	704	333	95	60	52
1821	31	92	3	562	367	106	38	66
1822	37	65	3	540	429	82	49	52
1823	34	98	3	530	393	79	35	47
1824	59	89	2	645	496	83	21	70
1825	46	92	2	757	480	90	22	59
1826	51	97	1	812	478	92	23	78
Totaux. . .	460	995	72	7802*	4309	968	549	760
Moyenne par année.	38	83	6	650	359	de 81 à 82	de 45 à 46	de 64 à 65

* Dans ce nombre sont également compris ceux qui sont arrivés sur lest.

DEUXIÈME TABLEAU.

ANNÉES.	AMÉRIQUE DU NORD.	AMÉRIQUE DU SUD.	CANARIAS.	INDES ORIENTALES.	INDES OCCIDENTALES.	MER BALTIQUE, RUSSIE.	Partis pour la pêche du hareng.
1815	32	22	"	"	12	163	"
1816	40	9	"	3	37	138	4
1817	37	14	9	6	30	261	6
1818	44	71	10	6	27	259	6
1819	46	52	6	6	48	165	8
1820	34	54	11	5	41	125	7
1821	47	120	8	6	25	93	7
1822	37	72	2	5	52	91	6
1823	56	63	4	9	77	99	4
1824	41	130	5	4	72	97	5
1825	39	125	7	4	79	88	3
1826	30	81	1	9	70	71	4
Totaux. . .	483	813	63	63	680	1650	60
Moyenne par année.	40	68	de 5 à 6	de 5 à 6	de 56 à 57	de 137 à 138	5

Nous n'avons point compté dans cette revue un vaisseau qui, en 1817, arriva de Magadore, ni les 27 voyages à Londres, ni les 31 traversées à Amsterdam par les bateaux à vapeur.

Si cette statistique est exacte, elle nous présente pour les douze années, de 1815 à 1826, un total de 19,725 vaisseaux, soit une moyenne annuelle de 1644.

On a pu s'étonner de voir 280 vaisseaux occupés en une seule année par le commerce du Brésil. Si les relations sont aussi étendues avec ce pays, on le doit au traité de commerce et de navigation qui fut conclu, il y a quelques années, entre l'empire brésilien et les villes hanséatiques; depuis ce moment ces dernières, et surtout Hambourg, s'y sont presque exclusivement emparées de tout le commerce. Ce traité, dû à l'habileté du syndic K. Sieveking, leur a été si avantageux, que plusieurs autres États de l'Allemagne, et notamment la Prusse, ont voulu se faire associer aux avantages qui avaient été stipulés en faveur des villes de la Hanse. Un semblable traité, qui existe depuis 1823 avec les États-Unis de l'Amérique du Nord, et un autre, conclu avec

l'Angleterre le 29 Septembre 1825, n'ont pas peu contribué au développement de ses relations commerciales.

Il est fort difficile de donner le chiffre exact des denrées qui entrent annuellement à Hambourg, ou même leur valeur approximative, aussi nous contenterons-nous d'indiquer les données les plus saillantes. En 1820, la France seule y expédia 45,460 *oxhoft* (ou 7,728,200 bouteilles) de vins de Bordeaux, 1050 tonneaux d'autres vins, plus 12,150 pièces et 8167 *gebinden* (ou 16,334 pintes) de vins et eaux-de-vie. A cela il faut encore joindre 26,551 caisses et 21 colis, contenant des vins de Champagne, de Bourgogne et des vins liquoreux. Évaluer à 12 millions de francs la valeur de ces exportations, ce n'est pas, nous le pensons, rester au-dessous de la réalité. La même année Hambourg reçut 45,000,000 kil. de sucre brut, 16,000 balles de coton, 4341 caisses d'indigo. Ce n'est pas seulement l'Allemagne septentrionale, c'est encore tout le nord de l'Europe qui vient s'approvisionner à Hambourg de vins français, de denrées coloniales et d'articles de droguerie. Le commerce de commission, de transit, y verse des sommes incalculables; d'un autre côté, l'importation des produits coloniaux va toujours en augmentant. En 1820, il entra 23 millions de livres de café; quatre ans après, ce chiffre s'élevait à 34,000,000.

C'est aussi principalement par Hambourg que s'exportent les produits de l'Allemagne. De la Silésie, de la Lusace, de la Westphalie, on tire les toiles que l'on envoie en Amérique. Aux républiques du Sud l'on porte des fers, de la quincaillerie, et plusieurs articles de luxe qui se font à Hambourg même; à l'Angleterre, des laines, des peaux, des chiffons, du beurre, des os pour engraisser les terres, des graines oléagineuses, des céréales, etc. Ce grand mouvement commercial est encore alimenté par les fabriques situées sur son territoire. Ses deux grandes industries sont la fabrication des tabacs et le raffinage. En 1806 on comptait 428 raffineries; en 1821, 321. Le nombre n'en est plus que d'environ 200, depuis que la Russie a prohibé les sucres hambourgeois. La fabrication des tabacs peut rivaliser avec

celle de Brême, et emploie annuellement 50 millions de kilogrammes en feuilles. Le tabac de la maison Justus a, parmi les fumeurs, une réputation européenne.

Il se fume à Hambourg, année commune, environ 60 millions de cigares, qui, si l'on en croit les marchands, viennent tous de la Havane, au moyen d'une petite spéculation que nous allons indiquer. Elle consiste à envoyer à Cuxhaven des caisses de cigares ou de tabacs, qui y attendent l'entrée d'un vaisseau arrivant de la Havane, ou qui y a touché. Le capitaine prévenu embarque les caisses, et les apporte à Hambourg, où les tabacs qu'elles renferment se vendent comme venant en ligne droite de Cuba. Le bénéfice qui résulte de cette fraude, se partage entre le capitaine et le marchand. — Il serait trop long d'énumérer les fabriques qui peuvent encore exister à Hambourg ou hors de ses murs, nous ne mentionnerons qu'une fabrique de cotons imprimés à Wandsbeck, et des distilleries d'eau-de-vie de pommes de terre répandues sur différens points de son territoire.

Il est temps maintenant de considérer Hambourg dans ses rapports avec les autres États de l'Allemagne, et de présenter en même temps le tableau de sa constitution, de son administration, de ses ressources, en un mot, de son organisation intérieure.

Sous le rapport politique international, Hambourg forme un État souverain, indépendant, et comme tel membre de la confédération germanique, devant laquelle il est représenté par un de ses syndics. Il a une voix dans l'assemblée plénière (*in pleno*) et dans le petit conseil une voix collective (*Curiat-Stimme*) avec les trois autres villes libres. Son contingent fédéral a été fixé en 1818 à 1298 hommes, qui se répartissent en un bataillon d'infanterie, un escadron de uhlans et une batterie d'artillerie, qui appartiennent au 10.^e corps d'armée. Une décision de la diète a récemment supprimé la batterie d'artillerie, qui passera au duché d'Oldenbourg. Hambourg sera tenu d'avoir un escadron de uhlans de plus. La somme annuelle à verser à la caisse de la confédération, pour subvenir aux frais de chancellerie, est de 129 florins 5 kreuzers ou 278 francs.

Avant d'entrer dans quelques détails sur la constitution hambourgeoise, nous ferons la remarque que nul ne peut parvenir à aucune charge publique, s'il n'appartient à l'une des trois religions reconnues par l'État, s'il n'est catholique, luthérien ou réformé. A Hambourg, il faut de plus être *grand-bourgeois* (*Grossbürger*). Les conditions nécessaires pour faire partie de cette classe privilégiée, qui peut entrer au sénat et revêtir les fonctions les plus importantes, sont : de posséder un certain patrimoine ou d'être gradué, c'est-à-dire docteur ou licencié en droit, majeur, de faire partie de la garde civique, d'être habillé et armé, et surtout d'acquitter un droit fort considérable et beaucoup plus élevé que celui qu'on paie pour le simple droit de bourgeoisie. Ce droit est un des revenus de l'État, et lui rapporte d'autant plus que l'état qu'il confère n'est pas héréditaire. On ne naît pas bourgeois de Hambourg, on le devient. Les grand-bourgeois ont le privilège d'avoir un folio à la banque, où ils sont chaque jour crédités et débités de ce qu'ils y apportent ou y prennent. Ils peuvent devenir membres du sénat, et leurs marchandises passent à la douane de l'Elbe sur leur déclaration. Ils peuvent aussi avoir de grandes balances dans leurs maisons. Les israélites peuvent, comme les autres bourgeois, avoir leur folio à la banque ; mais là s'arrête la tolérance à leur égard : certaines rues leur sont assignées pour demeure ; ils ne peuvent jamais acquérir le droit de bourgeoisie et partant posséder des immeubles dans la ville. Bien qu'ils n'aient aucun droit politique, ils sont, comme les autres habitants, contraints au service de la garde civique.

Il est difficile, surtout en France, de se figurer qu'au dix-neuvième siècle, après tant de luttes, tant de combats livrés en faveur de la liberté politique et religieuse, on voie peser encore une pareille proscription sur ceux qui professent la religion judaïque. Il faut que la haine soit bien aveugle, ou le sens de l'égalité politique bien peu développé chez les Allemands, pour qu'ils ne puissent pas encore comprendre que ceux qui ont les mêmes charges, doivent aussi posséder les mêmes droits. Par l'effet d'un contraste singulier, le peuple *républicain* de Hambourg,

et en général celui de toutes les anciennes villes libres ou impériales, qui se sont élevées et enrichies à l'ombre de la liberté du moyen âge et des franchises municipales, est peut-être celui chez lequel les préjugés ont poussé les plus profondes racines. Ce sont presque toujours ces villes qui sont les plus intolérantes : un fait assez récent, puisqu'il ne remonte qu'au mois de Septembre 1830, donnera la mesure des sentimens des Hambourgeois envers les israélites. On convint de chasser un soir les juifs de tous les cafés, des maisons publiques et des promenades. Ce qui fut dit fut fait. Au coup de neuf heures, les conjurés commencèrent à mettre leur projet à exécution ; tout juif non baptisé dut incontinent vider la place, les autres ne purent rester qu'en justifiant de leur extrait de baptême. On doit bien penser que les juifs ne se laissèrent pas chasser sans résistance ; cependant à la fin les chrétiens furent vainqueurs. S'il est déplorable d'avoir à raconter de pareilles scènes, il l'est encore plus d'avoir à ajouter que l'administration, qui aurait pu empêcher le désordre, resta tranquille spectatrice : elle sembla même de connivence, et quand tout fut terminé, *elle ne put que gémir*. L'intolérance religieuse était bien plus grande avant 1814 ; alors seulement les catholiques et les réformés purent parvenir aux fonctions publiques, qui étaient auparavant le privilège exclusif des luthériens. Il a donc fallu que la révolution française, après avoir jeté dans le monde les grandes idées de tolérance religieuse, de liberté et d'égalité politiques, vint pour ainsi dire les établir par les armes, pour qu'il en restât quelque chose après le passage des cosaques de Tettenborn.

Le pouvoir législatif appartient également au sénat et à la bourgeoisie *conjunctim et inseparabili nexu*¹. Il n'y a de loi que ce qui se fait par le concours de ces deux pouvoirs ; l'initiative appartient au sénat. Il faut dire à la louange de ce corps, qu'il n'a jamais abusé de son droit pour présenter des propositions de loi rétrogrades ou peu en harmonie avec les besoins de la

¹ *Das unwiderrufliche Fundamental-Gesetz über die Regierungsform, oder Hauptrecess der Stadt Hamburg vom 15ten October 1712.*

population. Tout au contraire, il s'est constamment montré bien plus avancé que la bourgeoisie, qui, chose étonnante, a presque toujours rejeté les lois proposées par le sénat toutes les fois qu'elles contenaient quelques dispositions libérales.

Le sénat se compose de 4 bourguemestres, dont 3 doivent être gradués et 1 appartenir à la classe des négocians. Ils président, chacun à leur tour, pendant un temps limité; avec eux sont 24 sénateurs, dont 11 gradués et 13 marchands; 4 syndics, qui sont pour Hambourg ce que sont pour les autres pays les secrétaires d'état, appartiennent encore au sénat, mais n'y ont que voix consultative: ils sont ce qu'on appelle *de senatu* et non *in senatu*. Sont également *de senatu* 4 secrétaires, dont le plus âgé, qui remplit les fonctions de greffier en chef, porte le nom de protonotaire; aux deux suivans est confiée la direction du livre des hypothèques, et le plus jeune est archiviste de la ville.¹

Les bourguemestres ne peuvent être pris que parmi les sénateurs²; le sénat nomme lui-même ses membres. A la mort d'un bourguemestre, le sénat le remplace, en élevant à cette dignité l'un de ses membres. Celui sur lequel sont tombées les voix, doit accepter, ou quitter pour toujours la ville et le territoire de Hambourg, en abandonnant le dixième de sa fortune. Un sénateur ne peut se démettre de sa charge que du consentement de tous ses collègues et pour les motifs les plus graves.

La bourgeoisie, considérée comme pouvoir législatif, se compose de tous ceux qui ont le droit de paraître à ses assemblées, c'est-à-dire de ceux qui possèdent un immeuble d'une valeur de 6000 francs dans la ville, ou d'une valeur double au dehors: dans ce dernier cas ils devaient autrefois avoir leur domicile à Hambourg; mais en 1830 cette disposition a subi une légère modification. Les habitans du faubourg Saint-George, situé *extra*

1 C'est aujourd'hui le D.^r J. M. Lappenberg, bien connu dans le monde savant par son travail sur Sartorius et par plusieurs autres écrits importants. Il vient de publier récemment une histoire des Anglo-Saxons.

2 Les quatre bourguemestres aujourd'hui en fonctions, sont MM. Bartels, Abendroth, Schröttering et Benecke. Ce dernier vient de succéder à feu M. Sillem.

ruros, ont demandé et obtenu d'être considérés comme citoyens actifs et de pouvoir prendre part aux assemblées.

La bourgeoisie se compose encore : 1.° du collège des *Anciens* (*Ober-Alten*); 2.° de celui des *Soixante* (*Sechsziger*); 3.° de celui des *Cent-quatre-vingts* (*Ein hundert und achtziger*); 4.° de 30 citoyens adjoints à ces derniers; 5.° des officiers de la garde urbaine qui ont prêté le serment civique; 6.° des membres de la trésorerie (*Cämmerei*); 7.° des officiers de l'armée jusqu'au grade de capitaine inclusivement; 8.° des anciens de la bourse (*Börsen-Alten*), et enfin 9.° de la députation de la trésorerie et de ses adjoints.

De ces électeurs, ceux qui sont compris sous les trois premières rubriques sont tenus de se trouver à la fois aux assemblées; ils forment pour ainsi dire une assemblée à part, un degré législatif, qu'il faut considérer alors comme la représentation intégrale du peuple, et non comme une commission (*Ausschuss*). Pour qu'une assemblée soit en nombre, et que ses délibérations soient valables, il faut qu'elle compte au moins 200 électeurs; dans des cas urgens, ces collèges peuvent être convoqués par le sénat ou les anciens, et dans tous les cas, au moins régulièrement une fois par trimestre.

Examinons maintenant comment se forment et se recrutent les collèges de la bourgeoisie.

Ils se composent 1.° de 15 *anciens*, 3 de chacune des 5 paroisses. Un juriste est choisi par eux comme secrétaire et conseil: cette place est à vie. Ce collège, que le recès de 1612 nomme *l'œil de l'État*, est l'organe principal de la représentation populaire. Il doit veiller avant tout à l'observation des lois et au maintien de la constitution: ce sont à Hambourg les tribuns du peuple.

2.° Vient ensuite le collège des *soixante*, composé des 15 anciens et de 45 mandataires ou diacres, pris 9 dans chacune des 5 paroisses. Il a à peu près le même but que le collège précédent.

3.° A ces 60 électeurs se réunissent 120 bourgeois ou sous-diacres, 24 de chaque arrondissement; ils forment le collège des 180. Depuis 1720 on y a ajouté 30 citoyens qui portent le nom

d'*adjoints*. Ce collège peut être considéré comme l'expression de la bourgeoisie. Les anciens nomment leurs membres et les diacres ; les soixante choisissent les sous-diacres et les adjoints. Celui qui est élu doit accepter, sinon, il perdrait son droit de citoyen et ne pourrait plus habiter la ville. Dans les assemblées du peuple et du sénat la bourgeoisie se divise en 5 collèges, 1 par paroisse : une proposition adoptée par ces 5 assemblées et par le sénat a force de loi.

Bien que le peuple soit souverain à Hambourg, ou du moins qu'il doive partager également avec le sénat l'exercice de la souveraineté, celui-ci s'est exclusivement réservé plusieurs des droits qui y sont attachés, notamment celui d'envoyer et de recevoir des ambassadeurs et de concéder des privilèges. La justice émane de lui ; à lui est confié l'emploi du sceau de l'État et la garde des archives ; il s'est encore réservé le droit de grâce et celui de donner des dispenses de mariage.

Les finances de l'État sont au contraire administrées et contrôlées par une commission de 10 bourgeois, pris 2 dans chaque paroisse. Tous les ans, ces 10 commissaires présentent leurs comptes au sénat et à 2 bourgeois choisis pour les recevoir : ces comptes ne sont pas publiés.

Nous ne parlerons pas de la manière dont se rend la justice à Hambourg : les tribunaux y sont organisés à peu près comme dans les autres parties de l'Allemagne ; on y plaide par écrit. Nous ne ferons seulement qu'une observation relative au tribunal inférieur (*Niedergericht*) : il est composé d'un président et de 6 juges ; le président et deux des juges doivent être gradués, ils sont à vie ; les quatre autres sont pris parmi les marchands et élus pour deux ans. Ce tribunal prononce en première instance dans les affaires criminelles, et dans les causes civiles quand il ne s'agit pas d'une valeur de plus de 400 marcs banco ou 800 fr. Nous ne devons faire une exception qu'en faveur du tribunal de commerce, le seul de ce genre qui existe en Allemagne, le seul où les séances soient publiques. Pendant l'occupation, Napoléon avait établi dans le département des Bouches de l'Elbe toutes

les formes de l'administration française. Après le départ de nos troupes, les Hambourgeois furent tellement frappés des avantages de notre procédure commerciale, qu'ils résolurent de l'introduire parmi eux. Un tribunal de commerce y fut donc organisé, et à quelques modifications près d'après le modèle des tribunaux français : il se compose d'un président, d'un vice-président, nommés à vie et gradués, et de 9 juges choisis parmi les commerçans et seulement pour deux ans. Il serait fort intéressant de voir publier une statistique des affaires dont se serait occupé ce tribunal pendant le cours d'une année; on y trouverait certainement qu'il a prononcé sur un nombre immense de faillites. Elles ne sont pas du reste à Hambourg, comme sur beaucoup d'autres places, un signe de la décadence du commerce, c'est tout simplement la faute des lois, qui sont, sous ce rapport, d'une faiblesse inouïe. Un négociant arrive à Hambourg, y acquiert le droit de bourgeoisie, et fait faillite; il faut au moins quinze jours pour la nomination des syndics; pendant ce temps il peut s'en aller à son aise, car la déclaration d'insolvabilité le met à l'abri de la contrainte par corps¹. Chose étonnante! malgré cette prodigieuse quantité de faillites, il y a peu de places de commerce où il règne autant de confiance. La plupart du temps on envoie chez les banquiers les traites acquittées avec son adresse; aussitôt on vous apporte la somme stipulée, et l'on n'a pas d'exemple que l'on ait jamais songé à se prévaloir de votre signature pour refuser de vous payer.

Outre ce tribunal de commerce, nous ferons encore remarquer quelques autres points de ressemblance avec la législation française. Deux sénateurs, nommés *Weddeherrs*, décident de l'opportunité des mariages, et ce n'est qu'après leur décision que le pasteur ou le prêtre peut unir les époux. C'est une espèce de mariage civil, qui doit précéder le mariage religieux; de même,

¹ La législation française n'est pas non plus, sous ce rapport, à l'abri de tout reproche, et donne à ceux qui veulent faire faillite de déplorables facilités. De 1830 à 1831, le tribunal de commerce de Bordeaux a prononcé l'ouverture de 1875 faillites. Sur ce nombre, au moins un tiers étaient des banqueroutes.

de tous les héritages qui passent à des collatéraux, l'État prélève un droit de mutation de 10 p. 100.

Hambourg s'administre au moyen d'une trentaine de commissions gratuites, composées de sénateurs et de bourgeois ; les sénateurs, les syndics et les secrétaires sont, avec les divers employés, à peu près les seuls fonctionnaires soldés. Les premiers magistrats de la cité sont rétribués dans les proportions suivantes :

fr.	fr.
Premier bourguemestre. . . 26,000	Les 5 derniers gradués . . 14,000
Les 3 autres 22,000	1. ^{er} et 2. ^e sénateur non
Le 1. ^{er} syndic 22,000	gradués. 12,000
Les 3 autres 15,000	Le 3. ^e et le 4. ^e <i>idem</i> . . . 11,000
Le 1. ^{er} et le 2. ^e sénateur	Le 5. ^e et le 6. ^e <i>idem</i> . . . 10,000
gradués 17,000	Les 7 derniers <i>idem</i> . . . 8,000
Le 3. ^e et le 4. ^e <i>idem</i> . . . 16,000	L'archiviste. 10,000
Le 5. ^e et le 6. ^e <i>idem</i> . . . 15,000	

Le sénateur chargé de la police, reçoit une allocation supplémentaire, qui porte son traitement à 19,000 francs ; on peut donc évaluer les traitemens collectifs des membres du sénat à 475,000 francs. Au nombre des dépenses les plus importantes il faut encore compter l'entretien du port et celui des ouvrages nécessaires à la sûreté de la navigation, qui absorbent environ 350,000 francs par an.

Les ressources de la ville, qui montent à plus de 3 millions de francs, doivent donc amplement suffire à couvrir les dépenses publiques. La douane est un des principaux revenus ; toutes les marchandises qui entrent paient $1\frac{1}{2}$ pour cent de leur valeur ; celles qui sortent sont soumises à un droit d'exportation de $\frac{1}{8}$ pour cent. A ces recettes il faut ajouter celles de l'octroi : cet impôt, qui n'est connu que depuis l'occupation française, a depuis toujours été conservé : on paie pour une livre de beurre $2\frac{1}{4}$ cent., pour une oie 75 cent., pour une livre de viande 5 cent. Nous devons mentionner encore une autre branche de revenu, qui n'est pas sans importance, puisqu'elle rapporte au moins

400,000 francs : c'est le droit qu'il faut payer à la porte de la ville, pour entrer et sortir à partir d'une certaine heure, qui varie suivant les saisons, ainsi : à Noël, il faut payer dès 4 heures ; à la Saint-Jean, la porte est libre jusqu'à 9 $\frac{1}{2}$ heures. La quotité du droit augmente de quart d'heure en quart d'heure jusqu'à minuit, où les portes sont fermées et ne s'ouvrent plus que d'après un ordre du sénat.

Les vaisseaux de 40 tonneaux et au-dessus sont soumis à un droit d'entrée de 37 $\frac{1}{2}$ cent. par tonneau ; les grands navires, qui viennent des Indes orientales, paient 2 fr. 25 cent. ; ceux qui viennent d'Amérique, 1 fr. 50 cent., de la Méditerranée, également 1 fr. 50 cent. par tonneau. Le timbre produit aussi des sommes considérables ; c'est avec ces recettes, et quelques autres encore, que se paient les intérêts de l'emprunt de 20 millions, contracté pendant l'occupation française. Les Hambourgeois, qui, à ce qu'il paraît, n'ont pas encore pu comprendre que la publicité en matière de finances est une des bases du crédit, gardent un tel silence sur leur situation, qu'il nous est de toute impossibilité de donner ici le chiffre de la dette publique ; suivant les uns, elle est de 75 millions de francs, d'autres l'élèvent à 120 millions ; Hassel la réduit à 33,750,000.

Hambourg a, outre le contingent fédéral qui compose sa garnison, une garde civique, forte de 9000 hommes, divisés en 8 bataillons d'infanterie et 1 bataillon de chasseurs. Le commandant reçoit un traitement de 7000 fr. ; les citoyens qui en font partie, doivent être habillés ; on peut se faire remplacer, en payant au sergent-major de sa compagnie une rétribution de 6 francs ; mais à la charge de se présenter aux revues et manœuvres, pour lesquelles on n'admet pas d'exemption.

Nous ne pouvons terminer cet article, sans dire quelques mots des établissemens publics de Hambourg les plus importants. Nous commencerons par ceux qui sont consacrés à l'instruction publique, aux lettres, aux arts et aux sciences.

La ville n'a que deux écoles supérieures, où l'on étudie jusqu'au moment où l'on va suivre les cours des universités. C'est

d'abord le gymnase, qui fut ouvert le 12 Août 1613, et auquel sont attachés plusieurs professeurs, qui jouissent chacun d'un traitement de 3600 francs; puis le *Johanneum*, qui fut inauguré en 1529 par le célèbre Bugenhagen, l'ami de Luther. Il dut aussi une grande partie de sa renommée au fameux Gurlitt, qui, après l'avoir dirigé 25 ans, mourut à Hambourg, le 14 Juin 1827. En 1832, ses cours étaient suivis par plus de 200 élèves. Une école de navigation, fondée par Repsold, et à laquelle est réuni l'observatoire; sert à former des pilotes et des capitaines au long cours.

Une bibliothèque publique est une nécessité surtout dans une grande ville; Hambourg en possède une et même assez considérable. Bien qu'un catalogue, fait après la mort du bibliothécaire Ebeling, porte à plus de 150,000 le nombre des volumes qu'elle renferme, nous n'en aurions sans doute point parlé, sans le désir de faire une courte observation sur la manière dont elle est tenue et administrée. Nous ne dirons rien du local, qui réunit toutes les inconvénients et ne permet de consacrer aux travailleurs qu'un espace excessivement resserré. On se résignerait encore à subir ces désagréments et à respirer la poussière qui couvre chaque volume; mais un inconvénient plus grand encore que ceux que nous venons d'énumérer, c'est la parcimonie avec laquelle la ville en fait les honneurs. Elle n'est ouverte que le samedi et le mercredi de midi à deux heures; pendant les vacances de Pâques et celles de la Saint-Michel elle est totalement fermée. Le bibliothécaire en chef est le D.^r Lehmann, botaniste fort distingué, mais comme bibliothécaire beaucoup trop exclusif pour l'objet de ses études: lorsque la ville accorde une subvention pour des achats, il la consacre presque entièrement à l'acquisition d'ouvrages de botanique. A la bibliothèque est réuni un cabinet d'histoire naturelle et une collection d'instrumens de physique.

Une autre bibliothèque, forte de 25,000 volumes, appelée le *Commercium*, est, sous le rapport commercial, extrêmement intéressante; elle contient, outre une collection complète de voyages,

les principaux ouvrages écrits dans presque toutes les langues sur le commerce et son histoire, sur les inventions nouvelles, les tarifs, la géographie, le droit maritime, la statistique, l'économie politique, etc.; on y voit aussi une superbe collection de cartes marines.

Hambourg a, comme Londres, un loyd, qui là s'appelle la *Börsen-Halle*. Tout le monde connaît la destination d'un pareil établissement, et nous pouvons dire qu'il y répond complètement. Cet édifice, situé près de la Bourse, a été commencé, il y a trente ans, par un architecte français, M. Ramée, qui l'a terminé l'année dernière avec l'aide de son fils. Tout le monde a admiré de quelle manière l'artiste, sans produire de disparate, avait su allier au style grec un autre genre, qui, sans être précisément le byzantin, s'en rapproche néanmoins beaucoup.

Joindre à cet exposé une rapide revue de la presse périodique à Hambourg, ce n'est pas sortir de notre sujet. On croirait à un grand développement intellectuel dans une ville qui compte 22 imprimeries; mais on doit songer en même temps que Hambourg appartient à la confédération germanique, et que tout écrit au-dessous de 20 feuilles doit y être censuré¹. Que Hambourg soit fière de son organisation républicaine, qu'elle vante chaque jour ses formes démocratiques, peu importe, sa constitution n'est qu'un mensonge sans la première, sans la plus vitale de toutes les libertés.

Il y paraît quatre journaux politiques, au nombre desquels est le *Correspondant impartial*, aujourd'hui dirigé par le D.^r Runckel, c'est la plus vieille des feuilles allemandes après le *Correspondant de Nuremberg*. Il n'est pas toujours fidèle à son titre: car on l'accuse d'être rédigé sous l'influence presque

¹ La censure est à Hambourg très-débonnaire en fait de personnalités. On peut s'attaquer dans les feuilles publiques, et se dire réciproquement les injures les plus grossières, sans que jamais les censeurs viennent interposer leurs ciseaux entre les combattants. On se souvient que le D.^r Hegewisch, nommé député de la ville de Kiel le 9 Septembre dernier, ne put jamais parvenir à faire imprimer à Hambourg la lettre dans laquelle il exposait les motifs qui ne lui permettaient pas d'accepter la députation.

exclusive de la Russie. Outre trois recueils mensuels, on y imprime encore dix-huit feuilles de littérature, de modes, de théâtre, etc. De ces journaux, la plupart assez insignifiants, nous n'en mentionnerons que deux : *les Originales* (*die Originalien*) de Lotz, petite feuille de théâtre, de médisances, de calomnies, et *les Feuilles critiques de la Börsen-Halle* (*die kritische Blätter der Börsen-Halle*) du D.^r Wurm. Lotz est à la fois le plus singulier et le plus méchant homme que je connaisse ; il est complètement aveugle, prodigieusement boiteux, et avec ces infirmités d'une activité d'esprit, d'une gaieté inconcevables : la littérature l'occupe du matin au soir ; son journal toutefois n'a, malgré son titre, rien d'original que la méchanceté ; il tient en quelque sorte le sceptre de la critique dramatique, et déverse à tort ou à travers, mais jamais pour rien, la louange ou le blâme. Quand un artiste arrive à Hambourg pour y donner quelques représentations, il doit avant tout faire un présent à Lotz, pour se concilier ses bonnes grâces ; sa faveur est à ce prix. Une actrice, qui viendrait les mains vides, serait bien sûre d'être le lendemain déchirée et vilipendée dans la petite feuille ; elle n'aurait plus de voix, plus de jeu, ce serait un sujet à peine supportable sur les tréteaux de la foire. Nous n'en dirons pas autant du journal du D.^r Wurm, dont la rédaction, bien qu'un peu timide, est intéressante, la critique savante et toujours de bon goût.

Pour compléter ce tableau de Hambourg ; il nous reste à dire un mot de quelques établissemens de bienfaisance et de ses prisons.

L'hôpital général (*das allgemeine Krankenhaus*), destiné à recevoir 1000 à 1200 malades, est célèbre à juste titre : car il n'y a en Europe que quatre hôpitaux que l'on puisse lui comparer ; l'Hôtel-Dieu de Paris, l'hôpital Saint-Joseph à Vienne, celui de Saint-Jules à Wurzburg et celui de Berne, sont les seuls qui puissent rivaliser avec lui. Sa construction et sa distribution intérieure font le plus grand honneur à son auteur, l'architecte Wimmel. La première pierre en fut posée le 28 Juin 1821, et

il fut inauguré le 30 Octobre 1823; dans la chapelle on voit un tableau d'Overbeck, représentant Jésus-Christ priant au jardin des oliviers. Overbeck est un des membres les plus distingués de cette nouvelle école allemande à la tête de laquelle s'est placé Cornelius. Toutefois ce tableau est, d'après nous, inférieur à celui qui est exposé dans l'église Sainte-Marie à Lubeck, et qui représente l'entrée du Sauveur à Jérusalem; le Christ est beaucoup trop grand, dans une position un peu gênée, et dans le groupe des apôtres la figure de S. Jean a le tort de rappeler un peu trop la manière du Pérugin.

Il résulte du compte rendu par l'administration en 1827 que, l'année précédente, la dépense s'était élevée à 367,804 fr. 50 c.; la trésorerie lui a alloué à titre de secours extraordinaire en 1824, 243,000 fr.; en 1825, 210,000, et l'année suivante, 205,500 fr. L'hôpital possède un capital de 1,111,242 fr. 60 c., dans laquelle somme n'est pas comprise un legs de 50,628 fr. 50 c., que lui fit en 1825 le sieur Saul. On y reçut en 1823, 3660 malades; en 1824, 3321; en 1825, 4065; à la fin de Décembre de cette même année, il s'y trouvait encore 1059 malades. Sur ce dernier nombre de 4065 il en mourut 489, et 2517 sont sortis guéris dans le cours de l'année. En 1826 on donna 35,527 bains.

Trop long serait d'énumérer les institutions de charité, fondées par l'État ou les particuliers dans toute grande ville. Nous nous contenterons de dire quelques mots d'un établissement dont la fondation est due à la philanthropie du syndic Sieveking, et qui mérite d'autant plus l'attention, que c'est le seul de ce genre qui existe jusqu'à présent. Il a pour but d'arracher au vice et à une éducation qui n'aurait pu être qu'immorale, de jeunes enfans des deux sexes, qui n'auraient trouvé dans leur famille que de mauvais exemples, et qui, la plupart, déjà dépravés par le contact du vice, sont tombés dans une première faute. On fait avec les parens un contrat en forme; ceux-ci s'engagent à ne plus s'occuper de leur enfant, à ne se réserver sur lui aucun pouvoir, et à l'abandonner entièrement à la conduite du directeur. Ces enfans

ont pleine et entière liberté, ils sont bien soignés, bien nourris ; on tâche qu'ils soient, autant que possible, occupés du matin au soir, afin de leur inculquer de bonne heure des habitudes laborieuses, et de les accoutumer à considérer l'oisiveté comme le plus grand de tous les vices. On leur donne l'instruction élémentaire, et dans les intervalles des leçons ils cultivent un jardin et se livrent à d'autres petits travaux appropriés à leur âge et à leurs forces. On n'exige d'eux qu'une seule chose, c'est qu'ils ignorent entre eux quelle faute les a fait retirer des mains de leurs parens et placer dans cette maison. Cet établissement est en effet quelque chose de tout nouveau ; ce n'est pas une maison d'orphelins, car presque tous ont encore leurs parens : ce n'est pas une maison de pauvres, car ce n'est pas la position pécuniaire des parens, mais bien leur degré de dépravation morale qui détermine l'admission des enfans. C'est encore moins un établissement correctionnel, puisqu'ils ne sont soumis à aucune contrainte ; ce n'est pas non plus un asyle pour des vagabonds ou de petits mendiens. Ils sont ainsi élevés jusqu'à leur confirmation, alors on cherche à leur trouver un état ou une condition ; un candidat en théologie, M. Wichern, placé à la tête de cet établissement, s'acquitte de sa mission avec un zèle et une ardeur tout évangéliques.

Il est une autre institution, qui mérite également d'être mentionnée : c'est une société de femmes, présidée et fondée par M.^{me} A. W. Sieveking, et que l'on pourrait appeler des sœurs grises protestantes. Les dames qui la composent, ont pour but de visiter, au moins deux fois par semaine, des malades ou des pauvres honteux inscrits sur la liste de la société, et de leur procurer des secours, du travail et des alimens ; chacune de ces dames reçoit par semaine sur la caisse commune 40 cent., qu'elle distribue comme elle le juge à propos. Dans la première année de son existence, la société dépensa 1920 fr. 15 cent. en secours, salaires, médicamens, chauffage, alimens ; la seconde année, 5672 fr. 85 cent.

Les secours sont généralement fournis en nature, à l'exception

de l'argent donné pour du travail ; c'est alors un salaire. Comme les pauvres ou les malades doivent, avant tout, être d'une honnêteté non suspecte, ils ne sont admis à recevoir des secours qu'autant qu'ils sont recommandés par les médecins des pauvres, les membres de la société ou des personnes bien connues. On doit indiquer le nom, le lieu de naissance de l'homme, de la femme, des enfans ; le nombre de ces derniers ; la demeure et l'état sanitaire de la famille ; combien ils paient de loyer annuel ; quel est leur état, et combien ils peuvent gagner en admettant qu'ils l'exercent : on doit encore ajouter, s'ils reçoivent des secours de la ville ou de quelques sociétés particulières. Dans le cas de maladie il faut indiquer quel est son genre et sa gravité, et quel régime a été prescrit par le médecin.

Encore un mot relatif aux prisons de Hambourg. Il y en a deux principales ; l'une est destinée aux criminels proprement dits, qui y sont employés à faire des couvertures, à filer, à tisser de la laine. Ce qu'il y a de plus étonnant, c'est que dans un endroit où sont réunis un assez grand nombre de malfaiteurs, il n'y a pas même un corps de garde. Un économe et trois employés suffisent pour diriger la maison et y maintenir l'ordre.

Il en existe encore une autre, où sont renfermés les condamnés pour crimes moins graves. Ils y sont également occupés et classés, autant que possible, d'après la nature des crimes ou délits. Elle n'a de remarquable qu'un genre de châtiment, très-connu en Amérique sous le nom de *Thread-Mill*. La peine de mort existe de droit ; mais de fait on peut dire qu'elle est abolie : car les condamnations capitales sont presque toujours commuées. Une troisième maison, récemment construite, sert à renfermer les prévenus ; ils y restent tant que dure l'instruction de leur procès.

Nous sommes loin d'avoir tout dit sur Hambourg ; quelque chose de plus qu'une rapide esquisse eût dépassé, sans profit peut-être pour le lecteur, les limites que nous avons assignées à ce travail déjà trop long. En nous bornant à indiquer ce qu'il y a de plus saillant, de plus digne d'attirer l'attention du voyageur, nous avons espéré cependant que ces données seraient suffisantes

pour que ceux qui désireraient des renseignemens plus étendus pussent facilement les compléter.¹

¹ Nous avons cru être agréable aux personnes qui voudraient avoir sur Hambourg des notions plus complètes, en ajoutant ici une petite bibliographie des ouvrages que l'on peut consulter, et dont nous nous sommes en partie servi pour notre travail.

A. W. Crome, Geographisch-statistische Darstellung der Staatskräfte von den sämtlichen zum deutschen Staatenbunde gehörigen Ländern; vierter Band. Leipzig, chez Fleischer.

Die vier freien Städte, par le baron de Zedlitz. Hambourg, chez Campe, 1833.

Hamburg wie es war und ist, par un Hambourgeois. Hambourg, chez Hoffmann, 1827. Ce petit livre est assez complet et fort commode.

F. G. Bueck, Hamburgs Verfassung und Verwaltung. Hambourg, chez Hoffmann et Campe, 1828. Cet ouvrage justifie parfaitement son titre. Je ne connais rien de plus complet, malgré sa date, sur la constitution et l'administration hambourgeoises.

Zwei Berichte über die Leistungen des weiblichen Vereins für Armen- und Krankenpflege. Hambourg, chez Langhoff, 1833 et 1834.

Bericht über die am 12ten September 1833 gehaltene öffentliche Versammlung in Betreff der Rettungsanstalt für sittlich verwahrloste Kinder in Hamburg.

Allgemeine Statistik der europäischen Staaten, von G. Hassel; Weimar, 1822. Il ne faut lire cet ouvrage qu'avec défiance, ou tout au moins avec précaution; les données que fournit cet auteur ne sont pas toujours exactes.

Phönix, Frühlingszeitung für Deutschland, les numéros du 6 Janvier au 5 Février 1835.

P. D. W. Tonnies, Chronik des Hamburger See-Assekuranz-Geschäftes. Hambourg, chez Nestler et Melle.

P. A. DE LA NOURALS.



Biographie.

ZSCHOKKE.

Aarau n'est ni l'une des plus grandes, ni l'une des plus importantes villes de la Suisse; elle mérite cependant d'être observée. On ne peut pas la placer, sous le rapport du mouvement intellectuel, à côté de Genève, qui est depuis des siècles le point central où les Suisses ont toujours vu fleurir l'art et la science; ni, sous le rapport du luxe, de l'élégance, à côté de Berne, la ville des patriciens, le siège de l'aristocratie; ni, sous le rapport de l'industrie, à côté de Bâle et de Saint-Gall. Mais Aarau occupe aussi un rang politique, littéraire et commercial. Ses fabriques ne sont pas sans quelque réputation. Son gouvernement est remarquable par son heureuse organisation, par l'ordre et la régularité qui président ordinairement à ses mesures. Enfin, Aarau possédait, il y a quelques années, plusieurs hommes bien connus par leur science et leurs écrits, tels, par exemple, que le philosophe Troxler, qui vient d'accepter une chaire de professeur à l'université de Berne, et le naturaliste Meyer, le premier qui gravit le sommet de la *Jungfrau*. De tous ces hommes qui tour à tour sont venus lui demander un asyle et qui l'ont quittée, Aarau a gardé le plus célèbre, Zschokke. Quel est le voyageur qui s'arrête en Suisse et qui ne cherche pas à voir ce bon et aimable philosophe? Zschokke s'est acquis une grande et honorable réputation. Nous connaissons tous ses poésies gracieuses, ses contes et ses nouvelles. La France a lu, comme l'Allemagne et la Suisse, ces œuvres empreintes d'un tel cachet de vérité, ces descriptions si bien senties, ces récits pleins d'ame et de sentiment, et les lecteurs ont aimé l'écrivain.

Jean-Daniel-Henri ZSCHOKKE est né à Magdebourg le 22 Mars 1771. Il perdit ses parens de bonne heure, et fut élevé au gymnase d'Altstadt, où il lut souvent en secret, contre la défense de ses maîtres, une quantité de poètes et de philosophes anciens et modernes. Tout jeune encore, il se sentit saisi d'un violent dégoût de la vie, et dans l'espoir de se distraire, il s'arracha à toutes ses relations, s'enfuit d'Altstadt, et se mit à courir le monde avec une société d'acteurs. Peu de temps après cependant il se réconcilia avec sa famille et entra à l'université de Francfort-sur-l'Oder. Là il se mit à étudier avec plus d'ardeur que de fixité tout ce qui lui tombait sous la main : philosophie, histoire, théologie, littérature, etc. En 1792 il donna un cours public; mais les obligations que ce cours lui imposait n'étaient pas assez fortes pour dompter l'élan capricieux de son imagination. Il écrivit à cette époque plusieurs pièces de théâtre, dont quelques-unes, entre autres *Abellino*, ont eu du succès; mais on ne peut les regarder que comme des essais où le talent du jeune poète se développait, pour en venir un jour à se manifester par des travaux plus sérieux. En 1795 il entreprit un voyage en Allemagne, en Suisse, en France, en Italie. A moitié chemin il s'arrêta pour prendre la direction du séminaire de Marschlin, et il porta cet établissement à un tel point de prospérité, que le sénat lui en fit des remerciemens publics et lui donna le droit de bourgeoisie. En 1798, la guerre entre la Suisse et la France éclata, Zschokke s'enrôla parmi les Suisses comme volontaire. Mais la résistance des petits cantons ne dura pas long-temps, ils furent bientôt envahis par l'armée française. Aarau était devenu le point central politique de la Suisse. Zschokke y fut envoyé en députation, et il s'y distingua par ses talens autant que par sa fermeté et sa noblesse de caractère. M. Stapfer, ministre de l'instruction, lui confia la direction des écoles, puis il fut envoyé à Unterwald, en qualité de commissaire du gouvernement. Ce fut pour lui une nouvelle occasion de faire éclater sa bonté d'ame et sa force de volonté. Le canton d'Unterwald était alors en proie aux désastres de la guerre et à la division des partis, et Zschokke y arriva comme

un ami, comme un pacificateur. Son influence personnelle, son esprit, ses relations, l'autorité que lui donnait son mandat, tout fut employé à opérer une œuvre de bienfaisance et de réconciliation. Le tableau qu'il traça de l'état déplorable d'Unterwald est un morceau des plus remarquables, et son livre intitulé : *Histoire de la résistance et de la défaite des cantons*, obtint un grand succès. En 1800 il reçut de nouveau le titre de commissaire du gouvernement, et fut chargé en cette qualité d'accompagner Bonaparte sur le Saint-Bernard; mais il s'y refusa. Un peu après il reçut la mission d'organiser en république la Suisse italienne (les cantons de Lugano et de Bellinzona). A son retour, le gouvernement helvétique l'envoya, comme représentant du canton de Bâle, dans tous les lieux où la perception des impôts occasionnait quelque révolte. Mais plus tard, le système du gouvernement ayant changé, il abdiqua sa place et se retira au château de Biberstein dans l'Argovie, où il se remit tranquillement à ses études, tandis qu'autour de lui retentissait la rumeur des grands événemens et le bruit de la guerre. En 1804, le canton d'Argovie lui confia une place importante dans l'administration des forêts, et lui accorda en même temps le droit de bourgeoisie. A la même époque il fonda un journal qui obtint un rapide succès, c'est le *Véritable Messenger suisse*. En 1807 il fit paraître ses *Mélanges*, journal mensuel, qui ne tarda pas à se distinguer au milieu de tous les journaux du même genre. En 1829 il renonça à sa place d'inspecteur des forêts; mais il resta membre du conseil des écoles et du grand conseil.

Dans sa carrière littéraire, Zschokke n'a point frayé de nouvelle voie et n'a pas fait école. Cependant il est très-original. Il y a dans ses poésies et dans la plupart de ses nouvelles un sentiment profond, qui indique une grande connaissance des choses et des hommes, et toutes ses œuvres respirent je ne sais quel charme dont on subit l'influence sans y songer. C'est qu'il sait toujours harmoniser parfaitement le fond de sa pensée et la forme. Il choisit un sujet intéressant, et il s'y abandonne avec sa jeune imagination, et il le revêt de ces riantes couleurs dont il connaît si bien le secret.

Mais il ne mérite pas seulement d'être admiré comme poète, comme romancier, quels travaux excellens n'a-t-il pas faits comme historien? Son *Histoire de la Suisse* est un livre admirable, un livre vraiment populaire, que les gens des hautes classes lisent comme les paysans. Quand ce livre parut, il s'en vendit de suite 5000 exemplaires. On n'avait pas encore eu en Suisse un exemple d'un succès pareil. Dans les montagnes de l'*Oberland*, dans les chaumières des Grisons, aux bords rians du lac de Genève et jusqu'aux frontières de la Savoie, cette histoire court de main en main, et chacun y puise d'utiles leçons, l'admiration pour ses ancêtres et l'amour de la patrie.

A côté de cet ouvrage si remarquable il faut mettre l'*Histoire du peuple de Bavière*. Zschokke y a travaillé douze ans, et il a parcouru trois fois en tout sens le pays dont il avait à s'occuper. On retrouve dans cet ouvrage, comme dans l'*Histoire de la Suisse*, la même grâce, la même clarté de style, la même exactitude dans la relation des faits. Tout est d'ailleurs puisé aux sources, et il a par là imprimé à son œuvre un rare cachet de perfection.

Outre ces deux ouvrages, Zschokke a écrit une quantité de fragmens historiques. La plupart ont rapport aux événemens de son époque. Parmi ses œuvres littéraires, quand on a pris une grande partie de ses poésies et de ses nouvelles, il faut compter le *Village faiseur d'or* (*Goldmacher-Dorf*), que le public accueillit avec enthousiasme, et ses *Tableaux de la Suisse*. Zschokke s'est adonné à l'étude de plusieurs sciences, et toujours avec succès. Il a de grandes connaissances en philosophie et en histoire naturelle. Ses idées philosophiques se sont révélées d'une manière remarquable dans plusieurs de ses écrits, surtout dans sa Correspondance avec le vénérable Ch. Bonstetten de Genève. Il dit dans une de ses lettres, qu'avant de mourir il donnera aussi son opinion sur l'énigme de notre existence.

Le Créole est le dernier roman que Zschokke ait publié. Mais en 1831 il fonda avec quelques-uns de ses amis un nouveau journal, sous le titre de *Prométhée*. Il en a paru trois volumes.

On y trouve des biographies des hommes les plus marquans de notre époque, des souvenirs historiques et divers essais philosophiques. Presque tous ces morceaux sont des œuvres d'un grand mérite.

Zschokke vit maintenant tout-à-fait retiré dans son cercle de famille. Il a huit enfans. Quoique déjà âgé, il a conservé une admirable gaité de caractère, et une santé qui lui permet de se livrer encore tout entier à ses études, à ses travaux.

Une collection de ses œuvres a paru, en 1825, à Aarau en quarante volumes. Un des volumes renferme une histoire détaillée de sa vie.



Institutions de bienfaisance.

INSTITUT DES AVEUGLES A BERLIN.

Si jamais vous allez à Berlin, la personne qui vous servira de guide ne manquera pas de vous conduire *sous les Tilleuls*, et de vous montrer les édifices qui décorent cette belle rue. C'est en effet un tableau tout à la fois riant et majestueux. D'un côté c'est le vieux château avec ses murailles noircies par le temps; de l'autre, la porte de Brandebourg avec ses quatre chevaux de bronze; là-bas le musée, élégante et gracieuse construction; ici l'arsenal; puis l'université, où se presse une foule ardente d'étudiants; puis les riches hôtels, les palais des princes et des ministres, et les magasins à la mode. Entre ces monumens s'élève une magnifique allée de tilleuls, dont les larges rameaux et les toits de feuillage excitent plus d'admiration que les palais de marbre à Gènes; car nous voici dans le Nord. La nature se montre peu productive, la végétation se traîne terre à terre. A quelques centaines de pas de ces antiques tilleuls vous trouveriez les petits pins rabougris du parc de Charlottenbourg. Aussi les tilleuls de Berlin fournissent-ils chaque année deux moissons, leur moisson de fleurs et leur moisson de poésie. Quand les premiers soleils de Mai reparaissent, quand la première branche commence à reverdir, les poètes arrivent ici avec le rouge-gorge et le chardonneret, et il n'y en a pas un qui, en regardant son ciel berlinois dégagé de nuages et ces arbres qui se revêtent de feuilles, ne se croie obligé d'adresser une ode au printemps et un sonnet à sa bien-aimée. Le lendemain les deux pièces de vers paraissent dans le *Freimüthige* ou dans le *Gesellschafter*; peut-être même le poète les envoie-t-il au journal de Dresde ou au *Morgenblatt* de Stutt-

gart; après lui un autre revient, qui traduit sous une autre forme le même thème, et voilà comment les tilleuls de Berlin, plus merveilleux encore que les chênes de Dordone, répandent de par toute l'Allemagne des oracles d'amour, des fleurs à infusion et des parfums de poésie.

Si c'est un Prussien qui vous conduit sur cette promenade favorite du beau monde, il vous fera remarquer le palais du roi et ceux de ses fils, qui ne se distinguent que par leur simplicité du reste des édifices. Il n'y a là ni corps de garde ni grille, rien qui arrête les passans, rien qui sépare la demeure du roi de la rue : une simple maison carrée, comme pourrait l'avoir tout bon bourgeois qui possède un honnête patrimoine; au devant de cette maison une petite terrasse où s'arrêtent les voitures; une porte étroite peinte en vert, comme une porte du quartier latin, et de chaque côté une sentinelle. On arrive là, on sonne, et, comme l'a dit J. Janin, le portier vient vous ouvrir; on demande : Sa Majesté est-elle à la maison? Entrez, dit le portier, Sa Majesté est à la maison. Une autre fois, vous êtes dans la rue. Vous voyez les soldats du poste prendre les armes et le tambour qui bat aux champs; vous regardez de tous côtés, et vous apercevez une voiture très-moderne avec deux chevaux très-ordinaires; un cocher en redingote bourgeoise sur le siège et un laquais derrière. La voiture d'un envoyé de quelque petite principauté est dix fois plus élégante; mais le petit plumet rouge que ce laquais porte à son chapeau, indique que c'est le roi qui passe.

Mais quand vous aurez assez parcouru ces allées de tilleuls et mesuré la hauteur ou l'étendue des monumens qui les décorent, il est un établissement que vous ne devez pas oublier de visiter; prenez la rue royale, passé le théâtre, vous arrivez à l'extrémité de la ville, dans un endroit isolé et tranquille. Une maison fermée comme un cloître, et qui présente cependant un aspect assez riant, s'élève devant vous : c'est l'institut des aveugles. Entrez. Il y a là un homme que l'on viendrait voir de bien loin, une fois qu'on l'a connu; un homme qui joint à des connaissances variées et profondes toute la naïve candeur d'un enfant; un homme qui

a vieilli dans des exercices de résignation et de patience, et dont l'ame a conservé toute la fraîcheur, toute l'impressionnabilité, toute la tendresse et la poésie du jeune âge : c'est le directeur de cet institut, c'est M. Zeune. Vous le trouverez dans une étroite chambre, bien humble pour l'ameublement, mais pleine de bons livres, occupé à ces travaux géographiques où il s'est jeté avec tant de résolution qu'il ne veut pas s'apercevoir combien sa vue en souffre. Demandez-lui à voir son établissement, vous ne pouvez pas lui faire un plus grand plaisir ; car cet établissement est à lui, c'est son orgueil, c'est sa vie, c'est sa pensée de chaque instant. C'est lui qui l'a créé, qui l'a agrandi, qui en a fait comme une pépinière d'où ses élèves sont sortis pour aller fonder dans d'autres villes des établissemens du même genre. Il l'a pris avec quatre élèves, il en a aujourd'hui plus de trente ; il l'a pris dans des circonstances difficiles, et il a su les traverser. Peu de temps après son installation comme directeur de cet institut, les Français envahirent la Prusse. Le roi et les ministres quittèrent Berlin, le gouvernement oublia l'institut. Zeune alors n'hésita pas à vendre l'héritage de son père, le peu de bien qu'il possédait, pour suppléer aux ressources que la guerre venait de lui enlever, et il soutint lui-même à ses frais son établissement jusqu'à la conclusion de la paix.

Nous entrâmes dans la salle d'études des aveugles avec cette sorte de respect religieux qu'inspire toujours le malheur. Les jeunes filles, rangées d'un côté, tricotaient ou cousaient ; les jeunes gens étaient occupés à écrire, ou à étudier avec les doigts une carte géographique. Il y avait là des élèves de tout âge ; une pauvre fille de vingt-trois ans, qui venait de perdre la vue par un accident horrible. On lui avait jeté en jouant de la chaux dans les yeux ; elle souffrait, elle prit de l'eau pour calmer cette souffrance, et la malheureuse eut les yeux brûlés dans leur orbite. Son sort était affreux. Elle avait joui de la vue, elle savait tout ce qu'elle perdait, et les organes qui chez les aveugles de naissance arrivent si promptement à un haut degré de perfection, et suppléent en quelque sorte à l'organe principal, l'ouïe et le toucher ne s'étaient pas encore assez développés chez elle, pour lui prêter

tout le secours qu'elle devait en attendre. Non loin d'elle un jeune enfant méritait de fixer l'attention. C'était une de ces jolies têtes allemandes, blondes et fraîches. A voir son visage épanoui, sa bouche demi-close, ses paupières baissées, on l'eût pris pour un enfant doucement endormi, plutôt que pour un aveugle. Pendant que nous le regardions, il leva la tête en l'air comme pour écouter des sons venus d'en haut, et il fit mouvoir ses doigts comme s'il touchait les cordes d'une harpe. On eût dit qu'il venait d'entendre je ne sais quelle suave musique, qui lui rendait le visage plus riant et dont il cherchait à répéter les accords. Et ne doit-il pas y avoir quelque chose de merveilleux au fond du cœur de l'aveugle ? A mesure que la vue des objets extérieurs se perd, la pensée ne doit-elle pas retomber avec plus de calme sur elle-même, et l'âme réfléchir d'une manière plus pure les sensations qu'elle a reçues ? L'homme, enfin, qui ne peut voir les hideux tableaux dont nous sommes sans cesse spectateurs ; l'homme dont le regard n'a jamais été choqué ni par les haillons de la misère, ni par le contraste d'un grand luxe à côté d'une grande pauvreté, ni par les plaies qui nous affligent, ni par le jeu de nos passions, cet homme-là ne doit-il pas être plus confiant et meilleur ? Il ignore ce qui nous ôte la foi ; il peut vivre toute sa vie dans les illusions que vous lui donnerez, car ses yeux sont fermés, et il passera dans le monde sans avoir à demander sans cesse ce fatal *pourquoi* ? Lisez-lui les vies de Plutarque, et rien ne l'empêchera de croire que nous sommes tous encore des héros ! Puis remarquez comme il est accessible à toutes les tendres émotions, il reconnaît la personne qu'il aime à sa démarche, à ses mouvemens. Il sait que son visage est beau, parce qu'elle a la voix douce et attrayante, et il l'aime par entraînement et par reconnaissance, parce qu'elle vient s'asseoir auprès de lui, et qu'elle lui sert au besoin de guide et de soutien. Un aveugle venait de se soumettre à une opération chirurgicale, et il avait recouvré la vue. Une jeune fille à laquelle il avait toujours témoigné une grande affection, vint elle-même, quand il fut complètement guéri, lui ôter le bandeau qu'il portait encore sur les yeux, et lui dit : désormais vous pourrez voir les

autres femmes, vous les comparerez à moi, et vous ne m'aimerez plus. — Oh! s'écria-t-il, si je devais jamais perdre les sensations indéfinissables que me faisait éprouver le bruit de vos pas, le son de votre voix, le frissonnement de votre main placée dans la mienne, je voudrais à l'instant redevenir aveugle.

Prenez maintenant l'homme qui n'a pas été dès sa naissance aveugle, l'homme qui a observé le monde, et qui a joui des grands tableaux de la nature; du jour où il vient à prendre la vue, nous le regardons avec pitié et son malheur nous effraie. Cependant le voilà qui s'isole de la vie extérieure, qui rentre profondément au dedans de lui-même, et recherche les trésors enfouis dans sa mémoire. Ses yeux ne verront plus les êtres qu'il chérit, mais sa pensée les lui retrace; ses regards n'embrasseront plus l'aspect d'un beau paysage, l'aspect d'un ciel étoilé; mais sa mémoire, que les images trompeuses de chaque jour ne viennent plus distraire, lui rendra comme un miroir dont rien ne trouble la clarté et le paysage avec ses lacs et ses forêts, et le ciel étoilé. Si son ame a été mauvaise, il faut qu'elle s'épure, car il ne pourrait vivre dans son isolement forcé avec de mauvais souvenirs, il ne doit en garder que de bons. Si son ame est noble et élevée, par quelle échelle mystérieuse ne doit-elle pas, dans ce repos qui l'environne, monter sans cesse vers l'infini? Oh! qui pourrait nous dire les sublimes pensées d'un Homère aveugle, les beaux rêves d'un Milton! quelles majestueuses créations accompagnaient dans ses voyages le poète des dieux, et quel ange visitait dans sa vieillesse le chantre du Paradis!

Ce qui est surtout intéressant à observer chez les aveugles, c'est le calme de leur visage, c'est l'air de résignation empreint sur leurs traits; on voit que leur ame doit être satisfaite et paisible, car ils ont tous ordinairement une grande égalité d'humeur, une grande douceur de caractère. Un vieillard aveugle passait un jour dans une rue de Paris. Il heurte par accident un jeune homme qui, sans attendre ses excuses, lui donne un soufflet. — « Ah! monsieur, dit le pauvre aveugle avec une sorte de compassion, vous allez être bien désolé, quand vous saurez que je suis aveugle. »

Le premier établissement d'aveugles que l'on ait eu en Europe est celui de Paris. Il fut fondé en 1784 par Haüy. A cette époque, une musicienne aveugle, la célèbre M.^{me} Paradis, donnait des concerts qui obtenaient un grand succès. Haüy alla la voir, et trouva chez elle plusieurs choses faites exprès pour l'instruction des aveugles, entre autres des cartes en relief et une petite presse avec des caractères. Cette première découverte en amena d'autres. Au bout de quelque temps Haüy se trouva en état d'entreprendre l'éducation d'un aveugle. Le résultat de cette première tentative fut tel qu'il pouvait l'attendre, et la société des amis de l'homme lui donna de quoi subvenir aux frais d'instruction de douze aveugles. En 1791, son établissement devint public. Louis XVI lui assigna pour demeure le cloître des Célestins. En 1795 on y comptait déjà 86 élèves, et en 1801 il y en avait 120. C'est encore le meilleur et le plus nombreux établissement qui existe. Mais il faut songer que c'est le seul que nous ayons en France, et cependant on compte qu'il doit y avoir dans nos provinces environ un aveugle sur 1000 habitans. Ainsi ce serait près de 30,000 hommes auxquels on pourrait donner de nouvelles ressources intellectuelles; et il y en a dans ce nombre une quantité que l'on arracherait à la misère, à la mendicité.

Paris avait donné l'exemple des instituts d'aveugles, l'Angleterre le suivit aussitôt, ensuite l'Allemagne et la Russie, où Haüy alla lui-même, sur une invitation spéciale de l'empereur, diriger le nouvel établissement. Voici, du reste, l'ordre de date de toutes ces pieuses fondations;

1784 Paris,	1811 Copenhague,
1790 Liverpool,	1817 Stockholm,
1791 Édimbourg,	1818 Breslau,
1800 Londres,	<i>Id.</i> Königsberg,
1806 Berlin,	1822 Naples,
1807 Saint-Pétersbourg,	1823 Gemünd,
1808 Vienne,	1824 Linz,
<i>Id.</i> Prague,	1825 Pesth,
<i>Id.</i> Amsterdam,	1826 Freising,
1809 Zurich,	1828 Bruchsal,
<i>Id.</i> Dresde,	1830 Hambourg,

On voit par ce tableau qu'il y a en Allemagne autant d'instituts d'aveugles que dans le reste de l'Europe. Celui de Berlin est le plus ancien et l'un des plus renommés. Il renferme une trentaine d'élèves; les uns sont pensionnaires du roi, les autres de la ville, et quelques-uns qui n'habitent pas dans l'institut, y viennent chaque jour assister aux leçons. L'éducation des aveugles dure cinq ans. On les prend dès l'âge de neuf ans. On leur apprend pour le travail des mains à faire du filet, des corbeilles, des tapis, des nattes, des franges, des grilles en fil d'archal, quelquefois même des ouvrages de menuiserie. Quant aux femmes, on leur enseigne à tricoter, à coudre, à filer. Les exercices intellectuels embrassent tout à la fois la musique, la lecture, l'écriture, le calcul, la géographie, l'histoire, l'histoire naturelle, la grammaire. Quelques-uns même des élèves de M. Zeune ont joint à l'étude de l'allemand celle des langues anciennes.

J'ai assisté pendant plusieurs heures à ces exercices, et j'avoue que tout ce que j'avais jamais entendu dire de la délicatesse d'organe, de l'aptitude des aveugles, s'est trouvé surpassé quand je les ai vus. Ils ont tour à tour lu dans leurs livres pointillés aussi rapidement que pourrait le faire un bon élève de nos écoles. Ils nous ont fait des comptes d'arithmétique et d'algèbre avec des dominos et des morceaux de bois formant des figures de mathématiques. L'un d'eux écrivait une sentence, tandis qu'à côté de lui un autre l'imprimait; un troisième, prenant la carte de France, nous trouvait de suite, sans hésiter, tel département, telle ville, telle rivière, et un quatrième répondait avec une incroyable facilité à toutes les questions d'histoire et de syntaxe qu'on lui adressait. En même temps on nous montrait des bourses en soie, des ouvrages en tricot, du filet, faits avec autant d'art et de netteté que l'on pourrait en attendre d'un homme habile qui n'aurait pas perdu la vue. Au moment où nous allions sortir, quatre jeunes aveugles se réunirent et chantèrent en chœur, avec une admirable harmonie, ces vers, dont cette pâle traduction ne peut rendre le charme :

Repos de l'aveugle.

« Douce paix du cœur, félicité du sage, il faudrait pour te louer dignement des vers de l'âge d'or. Mais je viens t'invoquer, aide-moi à franchir cette vallée de larmes.

« C'est toi que je désire comme le premier des biens, c'est vers toi que tendent mes efforts. Conserve le courage à celui qui souffre. Tu peux donner une saveur divine à la coupe du martyr.

« Ce que les hommes implorent avec ardeur, ce que nous pouvons attendre de la naissance et de la fortune, ce qui ne saurait nous rendre meilleurs, le cœur apprend facilement à s'en passer.

« Si, avec le bandeau d'Ossian sur les yeux, je sens ma main vaciller sur le gouvernail, la gaité me reste cependant, et c'est à toi que je le dois et à la poésie.

« Oh viens! enfant du ciel. Soutiens-moi à travers le labyrinthe de la vie, et je ne me plaindrai pas de mon sort, et je te retrouverai dans le tombeau. »



Mélanges.

LETTRES DE ZACHARIAS WERNER.

Dans un de ses derniers cahiers, le *Journal de conversation*, qui paraît à Leipzig chez Brockhaus, a publié plusieurs lettres inédites du poète Werner. Tout ce qui se rattache à la vie d'un tel homme mérite d'exciter l'attention; car on ne peut se lasser de voir par quelles phases de poésie et de sentiment religieux il a tour à tour passé, par quels orages intérieurs, par quel conflit de rêves étranges et d'opinions contradictoires son ame ardente a tour à tour été secouée et agitée jusqu'à ce qu'elle en vînt à cet asyle inattendu, à ce repos de la foi au pied de l'autel, entre les ailes du catholicisme. Que si cet homme dont nous recherchons l'histoire avec avidité s'en vient lui-même soulever un coin du voile de son ame, que s'il nous guide dans les sentiers de sa vie et le dédale de ses pensées, à quel haut degré d'intérêt s'élève cette étude psychologique, conduite par la main même de celui auquel elle s'attache, dans les replis de son imagination, dans le secret de ses rêves, dans la partie du cœur qui est pleine de force, de sève, de jeunesse, et dans celle qui souffre et dépérit. Alors le moindre mot est recueilli avec soin, le plus petit détail se grave dans l'esprit, et tout ce qui nous paraîtrait inutile ou fastidieux dans l'existence d'un homme ordinaire, devient ici l'objet d'une longue suite de réflexions; car c'est seulement par l'analyse patiente, minutieuse, par le rapprochement des faits les moins significatifs en apparence, par une longue suite d'observations, qu'il est possible de se rendre compte d'un caractère aussi indécis, aussi mobile que celui de Werner.

Ces lettres, que nous avons sous les yeux, il les adresse à un ami, au conseiller Scheffner de Kœnigsberg, et comme il a une grande confiance dans cet ami, il lui raconte naïvement tout ce qu'il éprouve, tout ce qui lui arrive : souffrances intérieures, tristesses domestiques ; puis son état de besoin et de misère, puis cette inquiétude vague et pourtant douloureuse qui le poursuit sans cesse. On y remarque aussi cette idée religieuse dont il était constamment préoccupé, idée mal définie encore, mystérieuse, poétique, flottante ; mais déjà enracinée assez fortement dans son esprit pour faire penser qu'elle prendrait un plus large développement. « Oh, les Grâces de l'ancien monde n'étaient rien, dit-il, à côté des anges du christianisme. Le malheureux Kotzebue n'aurait pas calomnié cette auguste religion, s'il avait jamais pu pénétrer dans son sanctuaire. Vous m'écrivez qu'il faut mêler la morale à la religion comme le cuivre à l'or. Non, je n'admets pas ce mélange. La morale n'a pas besoin de la religion, et la religion, qui est le dernier et le plus haut but de l'humanité, ne peut jamais être employée comme un moyen. La religion est pour moi comme la clarté de la lune qui s'élève des flots d'argent d'une âme pure, et dont les doux rayons se répandent sur la sphère de l'art comme sur celle de la vie réelle, et portent une lueur bienfaisante dans le chaos obscur, autour de nous et au dedans de nous. »

Plus loin il dit : « Qu'est-ce donc que le mysticisme (misérable mot inventé par les ignorans) ? Ce que l'on pense avoir le droit de mépriser, en l'appelant mysticisme, est l'image resplendissante de la divinité dans l'homme. Or, peut-on se servir de cette image pour produire une chose aussi pitoyable qu'une comédie ? Non ! mais toute la poésie, toutes les œuvres d'art devraient être employées à nous rendre un reflet de cette clarté céleste, qui est trop éclatante pour que notre œil puisse la supporter sans précautions. Le temps est venu où le monde égaré dans sa route, dépouillé de tout sentiment de justice et de vertu, courbé devant l'argent comme devant son dieu unique, doit chercher un moyen de salut, et le trouver. C'est à cela que tout devrait tendre : prédications, théâtre, poésie, art et action. Si je pouvais agir,

je n'écrirais pas. Malheureusement il faut que j'écrive. Ce qu'il est possible de faire avec ces pauvres planches de théâtre, je le sais; car j'ai été dès mon enfance jeté au milieu des acteurs, et j'ai pu observer le mécanisme théâtral. Le théâtre est un moyen d'arriver au but, et cette époque est si déplorable, qu'il ne faut pas dédaigner d'avoir recours aux plus pauvres moyens. Mais il n'y a qu'une muse, c'est la religion. Oh, je vous en conjure, aimez-la du fond du cœur!»

Dans une autre lettre, Werner raconte son divorce avec sa femme; ce récit, dont on ferait, en le développant, un joli roman de famille, nous a paru assez curieux, surtout sous le rapport des mœurs qu'il dépeint, pour que nous ne craignons pas d'en citer quelques passages.

«Ma femme se sépare de moi, dit-il, l'acte de divorce est déjà *coram notario*, et quand vous aurez reçu cette lettre, ma femme occupera une autre demeure que la mienne. Ne me condamnez pas, ne me jugez pas avant de m'avoir entendu, lisez ce que je vous écris, et voyez si je suis ou le coupable ou la victime. Vous savez que ma femme était une pauvre jeune fille que j'épousai par excès d'amour. Alors, j'ose le croire, elle avait aussi pour moi une affection sans bornes. Nous entreprîmes ce malheureux voyage de Königsberg, où elle fut tourmentée impitoyablement par ma mère, par mes connaissances, et où elle passa plus d'une année dans une solitude d'anachorète. C'est, je dois l'avouer, la femme la plus vraie, la plus loyale, la plus forte et la plus tendre que je connaisse; mais elle joint à ces excellentes qualités deux grands défauts, l'emportement de la colère et le soupçon. Ces défauts s'aggravèrent encore par la position pénible où elle se trouvait à Königsberg, et amenèrent quelquefois entre nous des scènes horribles. Ma mère mourut, et j'avoue que le souvenir des chagrins que j'avais fait éprouver à cette digne et malheureuse martyre éveilla en moi un sentiment peu favorable à l'amour. Il me semblait que l'ombre courroucée de ma mère venait se placer entre le repos de mon âme et moi. Ma femme remarqua ce changement, et en devint plus froide à mon égard. Je l'aimais cepen-

dant, je l'aime encore et je l'aimerai toujours. A Varsovie, je me trouvai jusqu'à mon départ pour Berlin tellement occupé d'affaires, que mes relations avec elle en souffrirent encore. Elle se montra plus froide; mais elle resta fidèle à ses devoirs. Peu de temps avant mon voyage à Berlin je fis la connaissance du conseiller Kunth. Il parut fort empressé auprès de ma femme, il me sembla qu'elle l'intéressait beaucoup; cependant je pris tout cela pour de la galanterie berlinoise, et plus d'une fois même j'en plaisantai. Ma confiance envers ma femme était trop grande (et elle ne l'a jamais trompée), pour que je pusse m'arrêter au moindre soupçon, et d'ailleurs les quarante-sept ans du conseiller Kunth ne pouvaient guère y donner lieu. Nous revînmes à Berlin. Kunth nous avait fait préparer une demeure et un ameublement dont nous admirâmes l'élégance, et qui pourtant nous coûtait fort peu. Il venait nous voir chaque jour, ce qui m'était d'autant plus agréable, que ma femme, toujours malade, ne pouvait venir au spectacle, et qu'il m'eût été bien difficile de ne pas aller régulièrement tous les soirs ou au grand théâtre, ou dans des théâtres de société. Après huit jours d'une crise dangereuse, pendant lesquels Kunth ne manqua pas de nous rendre sa visite habituelle, quand ma femme fut guérie, elle m'appela auprès d'elle et me parla ainsi : « Werner, tu m'as dit dès le commencement de notre mariage que l'on ne peut pas commander à l'amour, mais à la fidélité. Je te suis demeurée fidèle, mais je ne puis pas t'aimer. Tu sais que presque pas un jour ne s'est passé sans amener entre nous quelque dispute; nous sommes malheureux tous les deux. Il faut nous séparer paisiblement et rester amis. J'ai trouvé dans le conseiller Kunth un homme qui m'aime réellement, j'ai confiance en lui et je l'aime aussi. Il veut m'épouser de suite, si tu y consens. Ne t'oppose pas à mon bonheur, et fais en sorte que nous nous quittons en paix. »

« Ces paroles furent pour moi comme un coup de tonnerre. Je tombai à ses genoux, je la conjurai en pleurant de changer de résolution, de m'aimer, ou tout au moins de réfléchir encore quelques jours à ce qu'elle allait faire. Ce peu de jours passa,

et je renouvelai mes prières. Elle se sentit émue, elle me dit avec cet air de résolution qui lui est naturel : « Les choses en sont venues trop loin. Je ne pourrai plus jamais t'aimer. Mais si notre séparation doit te rendre malheureux, si tu as la force de vivre avec une femme qui ne t'aime pas, je veux bien me sacrifier et rester ta femme. Souviens-toi seulement que par là tu feras notre malheur irrévocable à tous deux. »

Le divorce est décidé; Kunth, qui agit en homme franc et loyal, vint lui-même en parler à Werraer, et Werraer, en rapportant à son ami tous ces détails, ajoute : « Plaignez-moi, mais ne condamnez pas ma jeune femme. Elle est pure comme l'or, et son caractère ressemble à un beau diamant. Je la quitterai, je cesserai de la voir, je n'irai pas troubler son repos; mais dans le fond de mon âme je l'aimerai sans cesse. Ne la condamnez pas. Je ne suis point un méchant homme, je l'ai aimée sincèrement, je lui ai gardé une scrupuleuse fidélité; mais voilà tout. Je ne suis le plus souvent qu'un être faible et incertain. La souffrance m'a vieilli de bonne heure. J'ai le caractère bizarre, grondeur, capricieux. Je passe ma vie dans un cercle de folles rêveries; comment ma jeune femme aurait-elle pu être heureuse avec moi ?

« Le plus beau rayon de ma vie est loin, ma dernière lueur d'espérance est éteinte. L'idée d'être seul, de mourir seul, me saisit quelquefois d'une manière horrible, surtout dans le silence de la nuit. Mais Dieu, à qui il a plu de me conduire, ainsi que ma pauvre mère, par des voies sombres et pénibles, saura bien me fortifier, s'il le veut. Dégagé de tous les liens de la nature, je veux me consacrer entièrement, exclusivement à l'œuvre de Dieu, je veux obéir à son signe, me rendre à son appel. Je veux lui gagner des âmes, et ce devoir remplacera pour moi père, mère, épouse; car maintenant je n'ai plus personne au monde, je n'ai plus que Dieu. »

Après cette crise douloureuse que lui fit subir son divorce, Werraer se remet à ses travaux poétiques, et le sentiment religieux qu'il a toujours manifesté a pris une nouvelle force, et

domine maintenant toutes ses œuvres d'imagination. Werner ne se regarde pas seulement comme poète, il se regarde comme chargé d'une mission religieuse, et la poésie n'est pour lui qu'un moyen d'exprimer sous une forme plus attrayante, plus propre à la vulgarisation, l'idée intime qu'il nourrit avec amour au fond de son âme. Il parle de sa pièce intitulée : *la Croix de la mer Baltique*, comme d'une œuvre toute mystique, où *l'humanité se divinise par l'amour*. « Ce sera, dit-il, mon meilleur livre, quoique bien peu de personnes admettent ce jugement. Je travaille à la seconde partie, et si Dieu, dont j'implore l'assistance, me permet de la conduire à bonne fin, je mourrai avec la persuasion d'avoir laissé au monde une œuvre d'art vraiment religieuse.

« Laissez-moi vous parler maintenant de *Luther*. Je succombe presque sous le poids que m'impose le réformateur. Mais je respirais ici une odeur du catholicisme, j'ai voulu donner aux jésuites de Berlin ce Luther comme un rameau de résistance pour leur hache affilée, et je vous avoue que je me trouve le premier puni de cette envie de leur jouer un mauvais tour, et que je suis déjà las de l'enfantement de mon œuvre. Quant à ces bonnes âmes luthériennes, qui croient le capitole du protestantisme entaché par cette représentation, je ne m'en occupe pas ; car leurs déclamations, loin de m'être nuisibles, ont mis la majeure partie du public de mon côté. Mais ce qui me tourmente le plus, ce sont les mille et une considérations que l'on fait valoir au théâtre pour ne pas blesser une croyance, pour ne pas offenser une secte, etc. »

Ces travaux une fois achevés, le pauvre Werner se trouve de nouveau livré à tous les caprices de son imagination. L'ennui le prend, le repos lui pèse, l'envie de voyager le tourmente. Il vend le peu qui lui reste, s'en va chercher chez son libraire l'argent qui lui est dû et se met en route. Il va à Weimar, à Cassel, à Francfort, à Cologne, à Zurich, s'arrête quelque temps à Copet, puis part pour Genève, puis s'en vient à Dijon, à Paris et retourne en Allemagne. En le suivant dans ses courses vagabondes, il est facile de voir qu'il ne voyage ni pour observer, ni pour s'ins-

truire; mais pour s'étourdir, pour dissiper l'ennui qui l'obsède, et calmer l'inquiétude qui le pousse sans relâche de rêve en rêve, de ville en ville, de déception en déception. Il a l'âme chagrine et malade. Les hommes le fatiguent, la nature ne lui sourit plus, la Suisse elle-même avec ses merveilleuses beautés ne lui inspire que d'amères réflexions. Puis viennent les soucis matériels, le besoin d'argent qui le presse. Il a épuisé toutes ses ressources, il ne sait quel parti prendre, quand par un bonheur inattendu le primat de Mayence lui envoie le brevet d'une pension annuelle de 1000 florins (2000 et quelques cents francs). Il reçoit cette faveur inespérée avec une explosion de joie, et cependant avec cette pensée triste qui ne le quitte pas, il se dit: « Si le primat vient à mourir, ma pension est perdue, et alors que deviendrai-je? »

Malgré lui pourtant, son brevet de pension apaise bon nombre de ses inquiétudes, et il retourne plus gai à Weimar où il trouve M.^{me} de Staël, dont il fait un portrait enthousiaste.

Ici se termine cette correspondance. Il serait bien à désirer qu'on pût nous en donner la suite. Ce qui se rapporte à son changement de religion, aux diverses luttes qu'il eut à subir pour en venir là, aux motifs qui le soutenaient, et aux années qui suivirent cette importante résolution, serait surtout très-curieux à voir raconté par lui-même.

TRADITIONS ALLEMANDES.

L'ESCLAVE.

A Metz en Lorraine vivait un chevalier appelé Alexandre, qui avait une belle et vertueuse femme, nommée Florentine. Ce chevalier s'engagea par un vœu à visiter la Terre-Sainte, et quand sa femme vit qu'elle ne pouvait le dissuader de son projet, elle lui fit un vêtement blanc avec une croix rouge, et lui recommanda de le porter. Alexandre partit, et fut pris par les infidèles, attelé à la charrue et obligé de labourer la terre. Pendant ce temps on lui donnait tant de coups de fouet, que son corps ruisselait de

sang. Cependant, malgré la pluie, la sueur, le sang, le vêtement que sa femme lui avait donné, demeurait propre, sans tache et ne s'usait pas. On alla conter cet incident merveilleux au sultan, qui fit venir le chevalier et le questionna sur sa naissance, sur son pays, et enfin sur le vêtement qu'il portait. « Il m'a été donné par ma femme, dit le chevalier, et il restera blanc et intact tant qu'elle me restera fidèle. » Le sultan, curieux de faire cette épreuve, appela un homme de confiance, lui ordonna d'aller à Metz, et lui dit de ne rien épargner pour tenter de séduire la femme du chevalier; car il voulait voir si ensuite le vêtement blanc d'Alexandre se ternirait. L'envoyé partit, et arrivé auprès de Florentine, il lui apprit la captivité de son mari, ce qui l'affligea beaucoup. Ensuite il essaya de remplir sa mission; mais elle lui résista avec tant de noblesse et de fermeté, qu'après avoir dépensé tout son or, il fut forcé de revenir en Turquie. Cependant Florentine le suivit, revêtue d'un habit de pèlerin et portant une harpe. Elle s'embarqua sur le même vaisseau que lui à Venise, et arriva au but de son voyage sans qu'il l'eût reconnue. Elle se fit introduire à la cour du sultan, et joua devant lui de la harpe avec tant de talent et de grâce, qu'il lui offrit de riches présents. Mais elle les refusa, et demanda seulement la liberté d'un des captifs chrétiens. Son vœu fut exaucé, et Florentine s'en alla à travers les prisonniers jusqu'à ce qu'elle arrivât à son mari, qui ne la reconnut pas sous son habit de pèlerin. Elle demanda et obtint sa grâce, et tous deux se mirent en route et arrivèrent heureusement en Allemagne. Ils se trouvaient encore à deux jours de marche de Metz, quand Florentine vint dire à Alexandre: « Frère, voici que nous devons prendre chacun une route différente; donnez-moi pour souvenir de vous un petit morceau de votre vêtement, dont j'ai entendu raconter tant de choses étranges, pour que je puisse aussi les raconter aux autres et les croire. Le chevalier lui donna ce qu'elle demandait, puis ils se séparèrent. Florentine prit un chemin plus court pour arriver à Metz, changea le manteau de pèlerin contre les vêtements de femme, et attendit son mari. Quand il rentra chez lui, elle le reçut de

la manière la plus tendre ; mais des amis et des parens ne tardèrent pas à venir lui murmurer à l'oreille que Florentine avait couru le monde pendant douze mois, sans qu'on sût ce qu'elle était devenue. Alexandre, enflammé de colère, donna un grand repas, et demanda publiquement compte à sa femme de la vie qu'elle avait menée. Elle sortit sans rien dire de la salle, et revint avec son habit de pèlerin et sa harpe ; en même temps elle présenta à son mari le morceau de vêtement qu'il avait coupé, et il reconnut que c'était elle qui était venue l'arracher à sa captivité. Alors les calomniateurs, honteux, se jetèrent aux genoux de cette noble femme, et elle demanda elle-même pardon pour eux à son mari.

PIERRE DE STAUFENBERG.

Non loin d'Offenbourg est le château du chevalier Pierre Dimringer de Staufenberg, dont la chronique raconte ce qui suit : Le jour de la Pentecôte il fit seller son cheval de bonne heure pour aller à Nussbach entendre la messe. Son écuyer marchait en avant, et à l'entrée de la forêt il aperçut une jeune fille richement habillée et d'une merveilleuse beauté. Il la salua et continua sa route. Le chevalier vint ensuite, se réjouit de voir cette jeune fille, la salua et se mit à lui parler. Elle le remercia avec grâce de ce qu'il lui disait d'aimable. Pierre descendit de cheval, elle lui tendit la main pour l'aider ; lui, la prit dans ses bras, et tous deux s'assirent au bord de la forêt et causèrent. Pardonnez-moi, dit Pierre, si je vous fais une question qui me tient à cœur : oserais-je vous demander pourquoi je vous trouve ici toute seule ? — Je te le dirai franchement, répondit-elle, c'est que je t'attendais. Je t'aime depuis long-temps, et dans les voyages, dans les tournois, dans les combats, j'ai souvent pris soin de toi en secret, j'ai souvent posé ma main sur ta tête, afin qu'il ne te fût fait aucun mal. — Oh ! s'écria le chevalier, il ne pouvait rien m'arriver de plus heureux que de vous rencontrer, et maintenant je voudrais être à vous jusqu'à la mort. — Tu le peux, répondit la jeune fille ; si tu m'aimes, tu ne prendras point d'autre femme que moi, et si tu en prends une autre, tu mourras trois jours

après. Si tu es seul, tu n'as qu'à m'appeler. Je volerai près de toi, et je te rendrai la vie douce et heureuse. — Est-ce bien vrai? demanda le chevalier. Elle lui répondit en prenant Dieu à témoin de sa sincérité. Alors le chevalier lui jura fidélité, et ils se fiancèrent l'un à l'autre. Le mariage devait se faire à Staufenberg, elle lui donna un riche anneau, le regarda avec un doux sourire et disparut. Pierre se remit en chemin, entendit la messe, fit sa prière et revint dans son château. Là, quand il se trouva seul, il se dit : si au moins j'avais près de moi ma jolie fiancée, et à l'instant il la vit apparaître.

Ils vécurent ainsi quelque temps très-heureux. Sa femme lui apportait de l'or, de quoi agrandir son domaine, de quoi vivre joyeusement dans le monde. Puis il se mit en voyage, et partout où il se trouvait, dès qu'il en formait le vœu, elle accourait passer de longues heures avec lui.

Enfin il revint dans son pays, et alors ses frères, ses amis le pressèrent de se marier. Leur demande l'effrayait et il la repoussa. Mais ils firent intervenir un homme renommé pour sa prudence, et Pierre lui répondit : J'aimerais mieux me laisser hâcher par morceaux que de me marier. Quand sa femme vint le voir, il lui raconta ce qui s'était passé, et lui renouvela ses promesses. Il y avait alors à Francfort de grandes fêtes, on devait y couronner l'empereur d'Allemagne. Staufenberg s'y rendit avec une quantité d'autres nobles et une suite nombreuse. Là il se distingua tellement dans les tournois et les réunions chevaleresques, qu'il attira sur lui l'attention du roi, qui lui offrit la main d'une de ses cousines. Pierre se sentit profondément affligé de cette proposition et la rejeta. Quand les princes, étonnés de ce refus, lui en demandèrent le motif, il répondit qu'il avait déjà une très-belle femme qui le rendait fort heureux, et que, s'il en épousait une autre, il devait mourir trois jours après. — Laissez-moi voir cette femme, dit l'évêque. — Non, s'écria Pierre, elle ne se laisse voir qu'à moi. — Ainsi, ce n'est donc pas une véritable femme, dirent tous les spectateurs. C'est quelque sorcellerie, et cela devient une honte pour vous.

Étourdi par cette discussion, Staufenberg promit de se rendre à la volonté du roi. Le mariage fut convenu et devait se faire bientôt au château du chevalier. Quand sa femme vint le revoir, elle lui fit de graves reproches de ce qu'il avait oublié ses sermens. Elle lui dit : Ta jeune vie est perdue, quand tu verras dans une de tes fêtes de mariage apparaître tout à coup mon pied, et que tes convives le verront aussi, souviens-toi que tu n'as plus un moment à perdre, et qu'il faut te préparer à mourir. — Mais Pierre pensa que toutes ces menaces n'étaient faites que pour l'effrayer, et qu'elles n'auraient aucune suite. Il amena sa jeune fiancée à son château et fit préparer une grande fête. Il était assis à table à côté de sa nouvelle épouse, quand tout à coup on vit surgir à travers le plancher un joli petit pied blanc comme l'ivoire. Le chevalier pâlit et s'écria : Vous m'avez perdu, dans trois jours je dois mourir. — Le pied disparut sans qu'on pût remarquer la moindre ouverture dans le parquet. Pierre fit appeler un prêtre, et après s'être confessé, après avoir dit adieu à sa femme, il mourut. Pour elle, elle entra dans un cloître, et passa sa vie à prier pour l'âme de son malheureux époux. —

Au seizième siècle, dit Fischart, tout le pays connaissait encore l'histoire du chevalier Staufenberg et de la jeune fée, et l'on montre encore non loin de Nussbach la pierre où elle s'assit la première fois pour l'attendre.

L'ANNEAU D'AIX.

Dans son voyage en Allemagne, Pétrarque entendit raconter aux prêtres d'Aix-la-Chapelle l'histoire suivante, qu'ils regardaient comme vraie et qui semblait avoir passé de bouche en bouche : Charlemagne aimait une femme du peuple, et il l'aimait avec une telle ardeur, qu'il oubliait jusqu'aux affaires qui l'avaient le plus occupé. Tous ses amis s'affligeaient de le voir livré aussi exclusivement à cette passion. Enfin cette femme tomba malade et mourut ; on espérait que l'amour de l'empereur se calmerait ; mais loin de là, il se montra inconsolable, il se fit apporter le cercueil de cette femme dans sa chambre, et il passait des jours

entiers, assis auprès d'elle, à lui parler comme si elle vivait encore. Cependant le corps commençait à tomber en corruption, et Charlemagne ne voulait pas qu'on l'enlevât. L'archevêque Turpin pensa qu'il devait y avoir là quelque magie. Un jour que Charlemagne était sorti, il fouilla dans le cercueil, et finit par trouver sous la langue de la morte un anneau, qu'il emporta. Quand l'empereur revint, il parut sortir comme d'un rêve, il demanda avec un air d'étonnement, pourquoi on avait apporté ce cadavre dans sa chambre, et ordonna de l'enlever de suite. Mais toutes ses affections se tournèrent du côté de l'archevêque, et il ne pouvait plus le quitter. Quand le sage Turpin eut remarqué quelle puissance exerçait cet anneau, il craignit qu'il ne vint à tomber en de mauvaises mains, et le jeta dans un lac près de la ville. Depuis ce temps, dit-on, Charlemagne s'attacha tellement à cette ville d'Aix-la-Chapelle, qu'il ne voulut plus en sortir. Il y fit bâtir un château, une église, et y passa le reste de sa vie. En mourant il demanda à être enterré dans ce lieu de prédilection, et ordonna à ses successeurs de venir s'y faire sacrer.

LETTRES SUR LA TURQUIE,

PAR LE D.^r C. ROSENBERGER.

1.

A sa Sœur.

J'ai promis de raconter à chacun de vous quelque chose de mon voyage, et les remarques que j'ai dû faire à Constantinople sont si nombreuses que je n'ai qu'à choisir. Faut-il te parler de mes promenades sentimentales au *Rosenthal*, le lieu de réunion le plus beau et le plus fréquenté? Non, je réserverai cela pour une autre fois. Aimerais-tu mieux me voir dépeindre la magnificence du sultan quand il se rend le mercredi à la mosquée avec douze superbes chevaux? Il passe dans les rues avec une admirable majesté, sans regarder ni à droite ni à gauche; car un de ses officiers porte devant lui un turban qu'il penche sans cesse

de chaque côté pour répondre au salut du peuple. Te dirai-je la richesse de son costume, les diamans cousus à son uniforme brodé en or, et les brillans et les rubis attachés à la bride et au caparaçon de ses chevaux? Mais non, j'aime mieux renoncer à toutes ces descriptions, que tu auras déjà sans doute lues dans les journaux, et te parler d'une danse de derviches à laquelle j'ai assisté le 5 Mai à Péra, faubourg de Constantinople.

Les derviches forment dans le clergé mahométan une espèce d'ordre de mendiants, à peu près comme les capucins parmi les catholiques; mais le peuple a pour eux beaucoup de vénération, et ils exercent souvent une grande influence sur les révoltes et les émeutes, qui arrivent assez fréquemment dans ce pays. Ils ont une manière particulière de rendre hommage à Dieu, et leurs cérémonies se font tous les vendredis. Dans la galerie d'un temple rond, au milieu duquel se trouve un espace assez large entouré de colonnes et garanti contre les invasions de la foule par des barrières, tu verrais se réunir une quantité de Turcs avec leurs femmes (voilées, bien entendu), des Juifs, des Grecs, des Européens, etc.; car ici l'entrée est ouverte à tout le monde pour contempler le spectacle qui doit être donné. Dans la galerie supérieure sont les femmes du peuple qui s'asseyent sur des tapis de paille.

Au milieu de l'enceinte, qui est parquée, cirée, frottée, polie, nous vîmes arriver successivement neuf derviches pieds nus, avec des chapeaux de feutre blanc, très-élevés, en forme de pots de fleurs, et revêtus de longs manteaux qui traînaient jusqu'à terre. Ils firent une profonde révérence du côté de l'Orient, et traversèrent en silence la barrière. Le plus vieux d'entre eux, qui leur servait de président, s'assit du côté de l'Orient sur un tapis rouge, et ne fit pendant toute cette scène que prier. Un silence profond règne dans l'assemblée. Tout à coup le vieillard se lève, les autres derviches se lèvent aussi, et chacun d'eux, les mains croisées sur la poitrine, murmure d'inintelligibles paroles. Ils prient. Puis tout retombe de nouveau dans le silence, quand soudain on entend résonner une effroyable musique. De quels instrumens on

se sert, Dieu sait, et comme on n'y met ni goût, ni harmonie, il y a de quoi se sauver. Des petits sifflets, comme on en donne aux enfans, et des petits tambours, m'ont paru jouer dans ce terrible concert le principal rôle. Les spectateurs l'écoutent cependant avec une grande dévotion, et les derviches commencent autour des barrières une lente et solennelle procession, en s'inclinant profondément lorsqu'ils passent devant le vieillard. Après qu'ils ont marché ainsi trois fois de suite, la musique cesse, et les huit derviches se trouvent placés dans le cercle à une égale distance l'un de l'autre. Alors le bruit des sifflets et des tambours recommence plus criard, plus dur encore que la première fois. Les derviches rejettent à la hâte leurs manteaux, et apparaissent le cou nu, avec une veste en coton qui leur descend jusqu'à la ceinture, et au lieu de pantalons, ils portent une robe de femme si longue et si large, qu'elle les empêche de marcher. Ils se mettent en mouvement avec lenteur l'un après l'autre, s'inclinent encore devant leur président, et les voilà de tourner sur eux-mêmes avec rapidité comme une toupie. Leur tête se penche d'un côté, leurs yeux se ferment à demi, et leurs bras étendus à droite et à gauche donnent encore à leur mouvement une certaine dignité, tandis que leur large robe, serrée étroitement au-dessus des hanches, s'enfle, se déploie, s'arrondit dans la célérité du mouvement, et ressemble à un cône avec une base plate et unie. Enfin, les derviches se rapprochent des barrières, et se retrouvent toujours, même dans l'ardeur de la danse, à une distance régulière l'un de l'autre. La tête tourne aux spectateurs, rien que de voir cette danse effrayante, mais celle des derviches ne se trouble pas; car au bout de dix ou quinze minutes la musique s'arrête, et vous les voyez devenir immobiles, comme cloués à leur place, et dans un ordre parfait. Les instrumens retentissent de nouveau, et la procession et la danse recommencent. Ensuite un moment de halte, ensuite la troisième et dernière danse. Mais cette fois les danseurs tournent aussi long-temps que leurs jambes peuvent les soutenir. Il y en eut un qui tourna pendant trente-cinq minutes. Leurs figures hâves et défaits, qui d'abord se

couvraient d'une légère rougeur, sont maintenant inondées de sueur; leurs pieds brûlent comme le feu, leurs yeux se ferment, et ils tombent dans cette sorte d'extase qu'ils recherchaient et où ils croient voir Mahomet.

Lorsque, enfin, les forces les abandonnent, ils s'arrêtent, se jettent par terre; d'autres derviches accourent les recouvrir du manteau blanc, et le spectacle est fini. Le peuple s'éloigne. Les danseurs se relèvent successivement et s'en vont. Il y a encore une autre secte de derviches, qui adore Dieu en hurlant, et qu'on appelle pour cela les derviches hurlans; mais ceux-ci je ne les ai pas vus.

2.

A son Frère.

Je veux te raconter ce que j'ai vu aujourd'hui dans ma promenade. Je traversais avec deux officiers de notre bâtiment la grande rue d'un village, lorsque nous fûmes surpris par un bruit vague et confus, qui provenait d'une mosquée devant laquelle nous passions. Je demandai si l'on pouvait entrer (car ordinairement les étrangers ne peuvent entrer dans les mosquées turques sans une permission spéciale), on me répondit qu'oui, et nous montâmes l'escalier qui nous conduisit, non pas dans une salle de prières, mais dans une grande chambre, où nous vîmes des tables rangées le long des murailles, et des enfans grands et petits assis auprès de ces tables, avec un livre en main. Nous étions dans l'école du village, qui est si bien gouvernée, à ce qu'on nous a dit depuis, qu'il n'y en a point de meilleure à Constantinople. Dans un coin de la chambre, le maître, qui était un ecclésiastique, se tenait assis sur son tapis avec un turban vert sur la tête, une longue barbe, un caffetan jaune, et les jambes croisées à la manière orientale. Sa main droite était placée sur sa poitrine, et à sa main gauche il avait une longue pipe, qu'il fumait. D'un côté était un sac à tabac, de l'autre une longue canne de bambou appuyée contre la muraille et qui touchait au plafond, et devant lui un livre épais, probablement le Coran. Quand nous entrâmes,

il nous salua, sans se lever, par une inclination de tête et continua de fumer. Les enfans, qui étaient derrière leur table assis, ou agenouillés, ou debout sur leurs tapis, parurent, en nous voyant, avoir quelque velléité de se donner un moment de distraction; mais le regard sévère du maître et le mouvement de sa main droite les fit aussitôt rentrer dans l'ordre.

Ils apprenaient à lire, et ils étaient fort avancés, car ils n'épelaient déjà plus; mais chacun lisait à haute voix, et chacun quelque chose de différent. Je te laisse à penser la confusion et le bruit que cela devait faire. Les plus grands, ou plutôt les plus raisonnables, me parurent exercer des fonctions de sous-maîtres. Ils ne lisaient pas, mais ils écoutaient et corrigeaient les autres, et ils les corrigeaient non pas seulement en leur indiquant le véritable mot, mais en leur donnant sans autre préambule de terribles soufflets. Un tout petit enfant qui remplissait cette charge de sous-maître et qui devait corriger un grand niais d'élève, se servait des deux poings pour le frapper au visage à chaque faute qu'il faisait. Pendant ce temps le maître restait tranquillement sur son tapis, et fumait sa pipe avec un flegme imperturbable.

Un des officiers qui se trouvait avec nous avait par hasard sur lui un petit sac d'amandes grillées, et l'idée lui vint de les répandre dans la chambre. Alors il eût fallu voir ce spectacle. Éèves et sous-maîtres laissèrent là leurs livres, se jetèrent sur les amandes, et ils n'en auraient pas laissé échapper une seule, si le vieux, qui était là dans son coin, n'eût pris sa canne de bambou, et sans changer de place, sans se lever, sans quitter sa pipe, il les frappa impitoyablement, car la canne était assez longue pour atteindre au bout de la chambre. La pauvre petite troupe d'écoliers se hâta de revenir à sa place, et nous, nous n'eûmes rien de plus pressé que de sortir et de gagner la rue.

(*Dorpatser Jahrbücher.*)

LÉGENDES D'ALLEMAGNE.

LE CHEVALIER ET SA FEMME.

Un brave chevalier avait dissipé tout son bien, et il était si pauvre qu'il voulait se tuer. Un jour il se promenait à cheval dans la forêt; le diable vient à sa rencontre et lui dit : « Veux-tu me rendre un service, et je t'arracherai à ta mauvaise fortune ? Donne-moi ta jeune femme, je te promets des caisses d'or et d'argent; tu vivras très-heureux, et l'envie ne te viendra plus de te donner la mort. » Le chevalier accepte, devient riche et va trouver sa femme. « Veux-tu venir, dit-il, te promener avec moi dans la forêt ? Le feuillage est vert, et l'on entend de tous côtés chanter les oiseaux. » Ils partent. Ils arrivent dans la forêt. Sur le bord du chemin, la jeune femme aperçoit une chapelle consacrée à la vierge Marie. « Laisse-moi descendre, dit-elle, car je veux aller dire un Ave Maria dans cette chapelle. » Elle entre, et se met à genoux devant l'autel. Quand sa prière est faite, elle s'endort. Alors la vierge Marie descend de l'autel, va trouver le chevalier, et tous les deux continuent leur route. A quelque distance de là, ils aperçoivent le diable qui les attendait, et qui crie au chevalier, en le voyant : « Tu m'as trompé, tu es un imposteur. Tu m'avais promis de m'amener ta jeune femme, et tu m'amène la reine du ciel, devant laquelle je dois fuir, toujours fuir. » — « Va, lui dit la Vierge, va rejoindre tes compagnons. La femme du chevalier m'appartient, elle entrera dans mon royaume éternel. Amen. »

LE CHEVALIER NOIR.

Il y avait un chevalier qui voulait aller chercher fortune. Il n'avait ni ami, ni argent; mais il avait une sœur douce et jolie. « Adieu, dit-il, ma sœur; je ne dois plus te revoir. Je vais bien loin, bien loin, en pays étranger; donne-moi ta main. Adieu. Adieu. »

« Ferme-bien ton château, Tâche de vivre dans la retraite. Ne laisse entrer personne dans ta petite chambre. Le chevalier noir t'aime et te recherche. Prends garde à lui; il a déjà perdu plus d'une jeune fille. Adieu. Adieu. »

La pauvre enfant pleura. Son frère se retournait pour la voir et la saluait encore. Quand il fut loin, elle se retira dans sa chambre, mais elle ne pouvait s'égayer; et le chevalier noir l'aimait et la recherchait. Adieu. Adieu.

Il possédait beaucoup de biens et un grand château. Il vint voir la jeune fille; il vint la voir à minuit, et il ne s'en allait que le matin, et il l'emmena dans son château. Adieu. Adieu.

Elle y arriva au milieu de la nuit; elle s'aperçut qu'il avait déjà trompé plusieurs nobles jeunes filles. Elle versa un poison violent dans sa coupe et dans celle du chevalier noir, et tous deux en moururent. Adieu. Adieu.

On enterra le chevalier dans son château, et la jeune fille près d'une fontaine. Elle repose sous le gazon; mais à minuit elle se lève et se promène avec une robe blanche, et se plaint et soupire. Adieu. Adieu.

Son noble frère arrive auprès de cette fontaine, et aperçoit sa sœur. « Que fais-tu là, ma bonne sœur? Tu soupires. De quoi souffres-tu? » — « Au milieu de la nuit je me suis empoisonnée, avec le chevalier noir. Adieu. Adieu.

Et à ces mots, elle disparaît dans l'espace comme un nuage. Depuis ce temps, on ne l'a plus revue. Le chevalier se retira dans un couvent, et consacra sa vie à prier pour le salut de sa pauvre sœur. Adieu. Adieu.

CORRESPONDANCE.

Berlin, 15 Avril.

On vient de publier la correspondance de Goëthe avec M.^{me} Bettina d'Arnim. Nous n'avions pas vu depuis long-temps un livre avoir autant de succès. Les lettres de M.^{me} d'Arnim sont remarquables par leur vivacité d'esprit et leur expression toute poétique. Lorsqu'elle les écrivait, elle était toute jeune, et son imagination ardente s'était passionnée pour le grand homme de l'Allemagne. Quant aux lettres de Goëthe, elles sont belles et intéressantes, mais très-calmes; on voit qu'il se laisse tranquil-

lement adorer, et qu'il accepte l'hommage de la jeune fille, comme un Dieu accepterait celui d'un simple mortel. Le troisième volume de cette correspondance renferme le journal de M.^{me} d'Arnim, où se trouvent des détails très-curieux.

Th. Mundt vient de faire paraître un ouvrage digne d'exciter l'attention ; il est intitulé : *Madonna ; entretiens avec un saint*. C'est un livre plein d'esprit, de sentiment, de pensées neuves, et de vues assez larges sur l'époque actuelle. La partie de ce livre, qui a pour titre : *Confession d'une âme de ce monde*, est surtout remarquable par ses aperçus philosophiques sur le cœur humain et en particulier sur le cœur des femmes.

Le baron F. de Maltitz, qui avait tenté avec succès, il y a quelques années, de mettre la dernière main à la tragédie de Démétrius, que Schiller avait laissée inachevée, vient de donner à cette pièce une nouvelle forme, afin de pouvoir l'introduire au théâtre, et elle sera jouée prochainement à Dresde et à Berlin. M. Maltitz est aussi auteur d'un volume de poésies, qui mérite d'être estimé ; il parut l'année dernière sous le titre d'*Images de fantaisie (Fantasiebilder)*, par un inconnu. Du reste, le nombre des poètes lyriques va toujours en augmentant, et Dieu sait où en viendra notre poésie avec la fureur de rimes qui s'est emparée de nous. L'Almanach des Muses, qui se publie sous la direction des MM. Chamisso et G. Schwab, a été assailli cette année par plus de 500 poètes (plus de poètes qu'il n'a de pages). Les directeurs ont été obligés d'éliminer 250 postulans, pour ne pas faire de leur joli petit volume un effroyable in-folio.

Parmi les nouvelles productions qui dans notre ville font fortune, nous compterons encore les *Contes maritimes* de H. Smidt. Nous avons assez traduit, commenté, lu et relu votre M. Sue. Il était temps, que nous eussions aussi le nôtre ; car vous savez que l'Allemagne, et surtout Berlin, ne peuvent pas rester en arrière de la France ; il était temps, que nous eussions nos contes de mer, non plus pour effrayer nos pauvres femmes et leur donner de funestes idées de scepticisme et d'infidélité, comme le fait la Comaratcha, ou Atar Gull ; mais pour les bercer douce-

ment comme sur une gondole. Nous avons aussi les *Nuits de Berlin* par M. Schneider, qui ne sont pas tout-à-fait aussi amusantes que les *Mille et une nuits*, mais qui pourtant ne manquent pas d'esprit ; puis une nouvelle Nouvelle en trois volumes, de M. Steffens, l'un de nos écrivains favoris ; elle est intitulée : *la Révolution*. Rien que cela !

Si du roman nous passons à des ouvrages plus sérieux, voici venir bientôt un livre de M. Gœschel, qui a pour titre : *De la durée individuelle après la mort*. Ce livre est tout-à-fait écrit d'après les principes de Hegel, dont Gœschel est l'un des principaux élèves.

Le D.^r H. Stieglitz écrit maintenant le voyage qu'il a fait l'année dernière avec sa femme. Ce sera un livre intéressant par les détails qu'il donnera sur cette jeune et malheureuse femme, dont le suicide a causé ici une grande rumeur ; au surplus, on espère toujours voir paraître les diverses choses qu'elle avait écrites, et cette publication, qui est confiée à M. Mundt, est attendue avec impatience.

Depuis le commencement de cette année, nous avons un nouveau journal, intitulé : *Berlin*, et rédigé par un de nos bons critiques, M. Rellstab, qui vient de déclarer la guerre à la musique française et italienne de nos jours.

— Le bruit s'était répandu que Schelling viendrait occuper la place de professeur de philosophie, que la mort de Hegel a laissée vacante ; mais cette nouvelle ne s'est pas confirmée. C'est M. Gabler de Bayreuth, qui viendra prendre possession de cette chaire, et M. Twesten, de Kiel, occupera celle de Schleiermacher. M. le D.^r Eckenstein fait maintenant un cours sur l'éducation du genre humain, et M. Gerhard, professeur d'archéologie, en fait un autre sur les objets d'arts que notre Musée renferme ; tous deux obtiennent beaucoup de succès.

— On vient de représenter au grand théâtre une nouvelle pièce de M. Raupach. C'est une tragédie en cinq actes, dont Frédéric Barberousse est le héros, et qui a pour titre : *Frédéric et Milan*. Quelques scènes très-dramatiques ont fait le succès de cette pièce ;

Raupach a maintenant achevé de mettre en tragédies le cycle des Hohenstaufen. Il n'y en a pas moins de douze, c'est *Frédéric Barberousse*, en trois parties; *Henri VI*; *Philippe*; *Frédéric II*, en trois parties; *Enzio*; *Manfred*, en deux parties, et *Conradin*. Pour peu qu'il veuille ainsi continuer à dépecer l'histoire d'Allemagne, à la couper par scènes, et par jours, qui sait combien de drames nous avons encore à attendre de sa plume intarissable, et dans combien de rôles différens nous verrons apparaître notre excellente actrice M.^{me} Crelinger. Il y a de quoi épuiser avec les pièces de M. Raupach, trois générations d'acteurs; car il fait sa pièce régulièrement chaque mois, comme le brave bourgeois fait le compte de son loyer. Il est vrai de dire que, si sa muse le sert mal quelquefois, elle lui donne en revanche assez souvent d'excellentes inspirations, et la plupart de ses pièces peuvent être mises à côté de tout ce que l'Allemagne actuelle a produit de meilleur pour le théâtre, ce qui n'est pas un grand éloge, hélas! j'en conviens.

Parmi nos comédies nouvelles on en distingue une surtout, qui a, dit-on, été écrite par une princesse de Saxe. C'est l'*Anneau d'alliance*.

Ali-Baba de Chérubini, *Lestocq*, ont été joués sur notre théâtre avec un prodigieux succès.

Le théâtre royal nous a donné une autre nouveauté; une comédie d'une certaine M.^{me} Birch-Pfeiffer, qui a la manie de faire des comédies, et qui plus est, de les jouer. Mon Dieu! combien je plains pourtant parfois vos hommes célèbres: car voyez! ce n'est pas assez qu'ils soient contrefaits à Bruxelles, réimprimés avec des fautes de français et d'orthographe en Allemagne; ce n'est pas assez que nos avarés libraires fassent de vos beaux volumes sur papier vélin, de méchants livres sur papier gris qu'on ne peut pas lire sans emporter la moitié des lettres au bout de ses doigts; ce n'est pas assez qu'ils passent à notre fabrique de traduction, d'où ils sortent, hélas! sans chaleur et sans vie, exténués comme des malades qui auraient fait usage des fioles d'eau de M. Cœrtel, ou des bouillons de M. Appert; il faut encore qu'il se trouve dans

notre bonne Allemagne une M.^{me} Birch-Pfeiffer (son nom est aussi dur que sa prose), qui les prenne, comme une parque, entre ses mains impitoyables, et découpe leurs œuvres pour en faire des drames ou des comédies. C'est ainsi qu'elle a découpé le *Pierre Scapar*, de M.^{me} Pichler, et tout récemment *Notre-Dame de Paris*, de M. V. Hugo. Vous dire ce qu'est devenu cet admirable roman sous les ciseaux de M.^{me} Birch-Pfeiffer, ce serait vous faire pitié. Moi, qui ai lu et relu l'œuvre de votre grand poète; moi, qui la regarde comme une des plus poétiques et des plus belles productions de notre époque, j'accourais au théâtre avec l'espoir d'y retrouver quelques-uns de mes personnages favoris. Mais M.^{me} Birch a rayé d'un trait de plume Pierre Gringoire, et Jean Frollo; elle a fait de Phébus, un jeune homme modeste, vertueux et plein de sensibilité; d'Esmeralda, votre jolie et ravissante Esmeralda, une demoiselle de bonne maison, qui aime Phébus à la folie et qui l'épouse, ce qui est tout-à-fait dans les convenances, puisqu'elle est noble de naissance, et Phébus noble aussi, en sorte que tous les vieux barons, qui assistent à cette pièce, n'ont aucun principe de mésalliance à lui reprocher, et que les mères de famille doivent s'en aller très-édifiées. Voilà pourtant ce que M.^{me} Birch a su faire de l'œuvre de M. V. Hugo, et elle appelle sa comédie : *le Sonneur de Notre-Dame*. Oh ! M.^{me} Birch, quel grand génie vous avez !

L'empereur de Russie vient de rendre un ukase, pour déclarer que, si un artiste russe demande à prolonger son séjour dans un pays étranger, il lui faudra, pour obtenir cette permission, présenter un certificat de son ambassadeur, constatant le progrès qu'il a fait dans sa partie.

Critique littéraire.

LIVRES ALLEMANDS.

Geschichte der poetischen National-Literatur der Deutschen :

Histoire de la poésie nationale des Allemands, par le D.^r GERVINUS; un volume in-8.^o; première partie. Leipzig, chez Engelmann.

Je ne sache pas de peuple qui possède autant d'histoires littéraires, d'abrégés, de manuels sur toutes les époques et sous toutes les formes que les Allemands. L'Angleterre elle-même, qui est aussi un pays d'érudits et de penseurs, n'a pas, à beaucoup près, fouillé comme la vieille Germanie dans ses archives, étudié ses anciens auteurs, disséqué ses poètes. L'Allemand, à lui, c'est son bonheur de s'égarer dans le passé, s'il ne s'envole pas vers l'avenir, d'amasser livre sur livre, note sur note, commentaire sur commentaire. Il a des histoires littéraires de tous les pays, il en a sur la France plus que nous n'en avons nous-mêmes. Il en a donné une à l'Espagne, que l'Espagne dans sa paresse a acceptée avec reconnaissance, pour s'éviter la peine de la faire elle-même. Il en a donné à l'Angleterre, à l'Italie, et il ne s'arrête pas. Il a une soif d'érudition qui le dévore. Il retourne tout ce que ses devanciers ont déjà maintes fois retourné. Il faut qu'il lise et qu'il écrive. Il a commencé par les temps modernes, il remonte successivement aux temps anciens. Il passe de l'in-douze à l'in-folio; de l'Elzévir au manuscrit, et du manuscrit allemand du douzième siècle au manuscrit latin du neuvième. Peu à peu cependant la route d'abord très-embarrassée se fraie, s'élargit. On y marchait à travers les ténèbres, on la voit maintenant qui s'éclaire. Le premier venu y a jeté quelque jour; un second vient ensuite qui, profitant des découvertes faites avant lui, les complète et les pousse plus loin; puis un troisième arrive qui rectifie les erreurs des deux autres, tant et

si bien, qu'à la fin nous sommes tout étonnés de voir *se dérouler* clairement devant nous toute cette vieille succession de monumens littéraires que l'ignorance et la paresse nous faisaient entrevoir comme si obscure et si difficile à suivre. C'était une forêt vierge de l'Amérique, fermée à tout passant. On y trouve maintenant un beau chemin et de larges avenues. Bénis soient tous les hommes qui se livrent à ce difficile travail d'exploration ! Les richesses qu'ils nous ont apportées sont immenses. C'est par eux que nous connaissons la poésie du moyen âge, et cette poésie est si belle à connaître ! Pour moi, j'éprouve, je l'avoue, tout autant de respect et de reconnaissance pour le savant qui nous apporte un manuscrit encore inédit, un poème ignoré, que l'on peut en éprouver pour le voyageur qui s'en revient de ses longues traversées avec les merveilleuses productions d'un autre monde.

Le livre de M. Gervinus ne présente point de grandes découvertes ; c'est cependant un livre tout nouveau pour l'Allemagne. Jusqu'ici les auteurs d'histoires littéraires allemands, sans en excepter F. Schlegel lui-même, ont pris la littérature dans ses faits, dans ses développemens extérieurs, dans l'analyse de ses productions, et tout en annonçant qu'ils expliqueraient les causes de la décadence ou du progrès de la littérature à telle ou telle époque, ils ne pénétraient cependant pas assez dans l'esprit même du mouvement intellectuel, dans la tendance d'une nouvelle ère poétique, dans le principe de vitalité qu'elle portait en elle. Enfin, il existait en Allemagne une quantité d'ouvrages où l'on trouvait très-exactement, par ordre chronologique, le titre, l'analyse, la critique des œuvres littéraires les plus remarquables, la vie de leurs auteurs, et le tableau même de l'époque où ils vivaient, et il n'y en avait point encore, si je ne me trompe, qui eussent surtout pour but, comme le livre de M. Gervinus, de rechercher le mouvement intime, l'idée secrète dont ces œuvres n'étaient que l'expression. Aussi ne faudrait-il pas l'appeler Histoire de la poésie, mais Philosophie de l'histoire de la poésie ; car c'est bien moins le récit des faits qu'une dissertation critique, philologique, esthétique à propos de chacun de ces faits. M. Gervinus ne divise pas son histoire d'après les dates chronologiques, comme on a coutume de le faire, mais d'après les divers genres d'ouvrages qui tour à tour ont prédominé, et cette division seule suffirait pour indiquer sa pensée toute spiritualiste. Elle est moins claire et moins précise peut-être, elle suppose aussi chez le lecteur certaines études antérieures ; mais une fois qu'on l'a com-

prise, elle doit paraître beaucoup plus logique. Car alors ce n'est plus l'idée du temps qui nous arrête, c'est l'idée du développement littéraire. Ce n'est plus le siècle qui nous représente le caractère particulier d'un genre de poésie, ce sont les chants des *Minnesänger*, les épopées chevaleresques, les légendes religieuses qui nous représentent tel ou tel siècle.

Une des qualités essentielles du livre de M. Gervinus, c'est de relater fidèlement l'origine, le développement, les progrès d'une idée poétique, comment elle naît d'abord obscure et inaperçue, comment elle se répand parmi le peuple et passe de bouche en bouche, et devient chronique ou tradition; comment, enfin, elle tombe entre les mains de l'homme de génie, qui la travaille, l'assouplit, lui donne un nouveau lustre et une nouvelle popularité. Ainsi la plupart des écrivains qui ont retracé l'histoire de la littérature allemande passent rapidement sur les premiers siècles et arrivent de suite aux *Minnesänger*. Rien n'est cependant plus intéressant que de remonter jusqu'à l'origine d'une littérature, d'en saisir le nœud pour voir de là ses branches fécondes surgir et se couvrir de fleurs. C'est ce que M. Gervinus a très-bien senti, aussi s'arrête-t-il long-temps sur les anciennes productions de sa littérature nationale, et à voir le soin avec lequel il explique ce que devaient être les chants de guerre des Germains dont parle Tacite, et dont il n'est resté aucun monument, puis les chants recueillis par Charlemagne, il est facile de reconnaître qu'il a fait de ces graves questions une étude toute particulière, et qu'il y revient avec bonheur, avec amour. M. Gervinus part de là pour nous raconter ce qu'a dû être d'abord la chanson populaire, comment cette chanson, qui n'était autre chose qu'un fait, une croyance, une tradition ornée de quelque rime, a donné naissance à l'épopée latine, puis l'épopée latine à l'épopée allemande. Il nous montre la poésie cultivée d'abord dans les cloîtres, remise comme un dépôt sacré entre les mains des prêtres jusqu'à l'époque des Hohenstaufen, où la nation allemande se sent pleine de vie et de force, et s'en va chercher dans le sanctuaire cette poésie dont elle a besoin pour chanter ses guerres et ses triomphes. Alors arrivent les croisades, et dans cette grande mêlée des peuples il se fait un merveilleux échange de fables et de traditions. La poésie de l'Orient colore d'un de ses chauds rayons celle de l'Occident; l'Angleterre raconte la magique histoire de son roi Arthur, la France redit celle de Charlemagne et de ses

douze pairs. L'Allemagne écoute avec avidité, et s'en vient sous ses vieux chênes revêtir d'un nouveau charme ces contes naïfs qu'elle a recueillis. M. Gervinus a une critique franche. Son sentiment de nationalité ne l'égare pas comme certains auteurs, au point de lui faire tout attribuer à son pays, sans tenir compte des emprunts contractés envers d'autres peuples. Il avoue naïvement que l'Allemagne doit à la France et à l'Angleterre le sujet de plusieurs de ses épopées; mais il démontre en même temps, et cela par de très-bonnes raisons, que l'Allemagne a su s'approprier ces sujets de poésie, par la manière toute neuve et toute germanique avec laquelle elle les a élaborés. De la poésie chevaleresque du temps des Hohenstaufen, l'auteur passe aux légendes, qui arrivaient comme une douce prière, après ces œuvres turbulentes, hardies et parfois peu morales; puis aux poèmes empruntés à l'antiquité, dont il fait une analyse détaillée et intéressante; puis à cette belle fleur de poésies des *Minnesänger*. On trouvera ensuite trois excellents chapitres sur Hartmann de la Plaine, Wolfram d'Eschenbach, Gottfried de Strasbourg. Le livre se termine par l'examen des œuvres de Conrad de Wurzburg et de Rodolphe d'Ems.

Nous n'avons ici que la première partie de l'ouvrage de M. Gervinus. Elle va jusqu'au treizième siècle; les deux autres qui nous sont promises nous amèneront, d'après le même plan, jusqu'aux temps actuels. Il est à regretter que plusieurs défauts assez graves entachent cette œuvre à tous égards fort remarquable. Ce livre est obscur et difficile à lire. D'abord, l'auteur ne s'occupe pas de couper ses phrases, et de leur donner la simplicité et la clarté qu'elles pourraient avoir. Puis comme il possède très-bien (à ce qu'il me semble du moins) son sujet, il s'en va en avant, sans trop se soucier de voir si ceux qui n'ont pas fait les mêmes études le suivent facilement. Il serait à souhaiter qu'un tel ouvrage pût être revu, non pas pour les savans, auxquels il va, je crois, fort bien, mais pour les gens du monde qui pourraient alors s'en servir. Il faudrait seulement amoindrir les difficultés de style, indiquer plus souvent et avec plus de précision les dates, dire succinctement les faits, y mettre peut-être moins de dissertations, moins de critique et plus d'histoire, et ce serait tout à la fois une œuvre savante et une œuvre élémentaire qui ne pourrait manquer d'être fort utile et d'obtenir un grand succès.

Poésies de M. Benjamin DIETZ; 2 volumes in-12. Strasbourg, chez F. G. Levrault.¹

C'est cependant une excellente ville que Strasbourg, une ville d'études sérieuses, et de franches et joyeuses réunions, une ville de mouvement intellectuel et de vie bien reposée. On y travaille en conscience, on s'y amuse de gaieté de cœur. Le cabinet de lecture est plein d'excellens livres français et étrangers, et la brasserie est à côté. On prend tout à la fois une dose d'esprit et une dose d'embon-point. On a l'ame pleine de douces rêveries allemandes et le visage rayonnant de santé. Là les journées se passent sans agitation, sans ennui et sans lacune. Quand vous êtes las d'étudier, vous savez qu'il y a là tout près une maison pleine de bons vivans dont vous pouvez entendre remuer les billes ou les dominos, et quand le monde vous fatigue, vous prenez tranquillement votre bonne pipe de la Forêt-Noire, et vous vous environnez d'un nuage de fumée si épais et si condense, que personne n'osera le fendre pour vous aborder. Ne me parlez pas de cette vie inquiète, turbulente, orageuse de Paris, de cette vie étroite, paresseuse, ennuyée de la province, je ne connais qu'une ville où il fasse vraiment bon demeurer, c'est Strasbourg. Vous, qui tenez à vivre long-temps pour achever une grande œuvre ou pour désespérer des héritiers, allez à Strasbourg. Je ne vous dirai pas que tout en se frottant les yeux le matin, on commence par déjeuner, que l'on dine à midi très-régulièrement, très-posément, et qu'à dix heures sonnante tout le monde enfonce son bonnet de nuit sur son oreille. Ce sont là des détails matériels qui sans doute vous intéressent fort peu; mais prenez le point de vue intellectuel (pour me servir de l'expression à la mode), et je ne crois pas qu'il y ait de Valenciennes à Hyères, et de Nancy à Calais une ville où vous trouviez autant de choses remarquables, autant de livres et d'idées en circulation. Vous faut-il de la poésie? écoutez ces douces muses allemandes, qui viennent d'au-delà du Rhin vous murmurer leurs vers d'amour ou leurs pieux cantiques. — De l'art? Voyez ce dôme gigantesque qui s'élance dans les airs avec ses anges et ses madones, comme une prière de l'ame avec ses vœux et son espoir. Regardez autour de vous cette grande et magnifique nature, cette belle plaine

¹ Gedichte von Benjamin Dietz; zweite vermehrte und verbesserte Auflage. — Opferflammen auf des Vaterlandes Weihaltar.

d'Alsace, où les épis de blé ondoient au soleil, cette longue ligne de la Forêt-Noire et le cours majestueux du Rhin. — Est-ce la science que vous cherchez? Vous êtes ici dans un de ses temples. L'université vous ouvre ses portes. La bibliothèque va vous étaler ses trésors. Vous y trouverez plus d'un livre rare, plus d'un manuscrit précieux, et un homme qui connaît les livres et les manuscrits. Strasbourg est placé là sur les limites de la France et de l'Allemagne, comme pour servir d'interprète ou de point de ralliement aux deux nations. L'Allemagne lui donne ses grandes et savantes théories; la France lui inculque ses idées d'avenir et de progrès. L'une lui arrive avec sa pensée poétique et parfois un peu nuageuse; l'autre avec son besoin de mouvement et sa science pratique. Et Strasbourg, la bonne ville, se penche vers les deux pays, écoute l'Allemagne, puis la France, prend d'un côté et de l'autre, parle dans les deux langues, répond aux deux systèmes, et se fait, selon que le confortable physique ou les besoins de l'esprit l'exigent, tout à la fois allemande et française, pour réagir aussi tout à la fois sur les deux pays, pour savoir comment il faut donner à la France ce qui arrive d'Allemagne, et à l'Allemagne ce qui vient de France.

Mais à propos de quoi vais-je vous parler si long-temps de Strasbourg? A propos de deux jolis volumes de poésies allemandes, publiés par un Alsacien, M. Benj. Dietz. Ces deux volumes représentent la fusion d'idées qui a lieu à Strasbourg; on y trouve la rêverie d'Allemagne et la vivacité d'esprit de notre pays; des élégies très-tendres mêlées à des chansons, et des cris d'enthousiasme patriotique unis à des soupirs d'amour. M. Dietz a une muse toute alsacienne, bonne fille, bien franche et affectueuse, qui passe sa vie à s'attrister et à se réjouir, qui sympathise avec toutes les souffrances, sourit à toutes les affections, et tient dans chacune de ses mains des fleurs pour une tombe, des fleurs pour la table de festin. On ne lira pas sans émotion ses élégies sur la mort de son père, sur la perte d'un enfant, ses vers intitulés *Mélancolie*, et la plupart de ses chants patriotiques. J'aurais voulu pourtant trouver dans ce recueil moins de pièces de circonstance et plus de sévérité dans le choix des autres morceaux. Mais tels qu'ils sont, les deux livres de M. Dietz suffisent pour nous démontrer qu'à côté de la poésie française, la poésie allemande continue à s'enraciner dans le sol strasbourgeois, et nous apporte aussi ses fleurs et ses fruits.

Der Sängerkrieg auf Wartburg ; romantische Erzählung ;

Le Combat du Chant de la Wartbourg ; conte romantique,
par M. A. BURCK ; un volume in-8.^e Leipzig , chez Hartmann.

L'un des lieux les plus remarquables de l'Allemagne est la Wartbourg , et par son site pittoresque et par les souvenirs qu'elle rappelle. Quel est le voyageur qui , en venant de Francfort à Eisenach , n'a pas salué avec enthousiasme cette vieille forteresse et la forêt sombre qui l'environne ? Là le douzième siècle est venu déposer ses parfums de poésie , et le seizième y a laissé une belle page de l'histoire de la réformation. Là , les *Minnesinger* se rassemblaient autour du landgrave de Thuringe ; là , Luther vint chercher un asyle contre les persécutions des prêtres catholiques. Venez voir ces murailles épaisses , ces salles voûtées , et laissez votre pensée retourner tout à son aise en arrière. Il y a là une histoire de sept siècles , une histoire de guerre et d'amour , de discussions théologiques et de poésie. A cette même place où Luther écrivait un de ses traités , peut-être Wolfram d'Eschenbach avait-il composé les vers mystiques de Parcial. Peut-être la harpe de Henri d'Osterdingen avait-elle soupiré aux oreilles de quelque belle dame ses chants plaintifs et religieux.

L'Allemagne du moyen âge , l'Allemagne toute chevaleresque et poétique de ce beau douzième siècle , n'a point de pays d'amour comme la France , ni d'académie comme l'Italie ; mais elle avait des réunions fréquentes de poètes dans des lieux déterminés , et celle de la Wartbourg est demeurée l'une des plus célèbres. Le landgrave Herrmann de Thuringe se distinguait entre tous les seigneurs allemands de son époque par l'affection qu'il témoignait aux *Minnesinger* , par les témoignages de faveur dont il les comblait. Sa plus grande joie était de se voir entouré de poètes , et il avait fait construire dans son château de la Wartbourg des chambres tout exprès pour les recevoir. Un jour on y vit tout à la fois rassemblés *Walter von der Vogelweide* , le célèbre *Minnesinger* ; Henri de Veldegk , l'auteur de l'Énéide ; Wolfram d'Eschenbach ; Biterolf , dont on aimait les chansons ; Henri d'Osterdingen ; Reimar de Zweter. Tous ces hommes qui jouissaient alors d'une grande réputation , formèrent ensemble une lutte poétique , à la manière des bergers de Virgile. Henri d'Osterdingen avait entrepris l'éloge du duc d'Autriche , et ses adversaires chantaient les vertus d'un

autre prince. Il nous est resté de ce combat un monument que l'on s'accorde à regarder comme authentique, c'est le poème intitulé : *Der Singerkriec uf Wartburc*, qui existe en manuscrit à Iéna. On pense que ce poème date de 1215. C'est, du reste, un ouvrage peu propre à donner une grande idée du génie des *Minnesinger*. On ne trouve guère dans tout ce qu'il rapporte que des idées assez fades ou de ridicules hyperboles. Après le poème proprement dit, qui renferme les chants des *Minnesinger*, vient une suite d'énigmes qu'ils se proposent mutuellement, et qui accusent ou une recherche étonnante d'esprit, ou une incroyable puérilité. Henri d'Ofterdingen fut vaincu dans cette lutte ; mais il ne voulut pas avouer sa défaite, dit la chronique. Il demanda que le combat fût renouvelé dans un an, et il promit d'amener son maître Klingsor, le célèbre poète, pour juge. Au bout de l'année, Klingsor, qui était un grand magicien, le prit dans son manteau, et le transporta en une nuit de l'Autriche en Thuringe. Cette fois la lutte se termina par la réconciliation de tous ceux qui y avaient pris part.

C'est cette tradition que M. Bürck a choisie pour en faire le sujet d'un roman, qu'il a su rendre poétique et intéressant, tout en restant assez fidèle à ce que l'on nous rapporte du combat de la Wartbourg. Il y a seulement ajouté une histoire d'amour pour motiver le ressentiment de Wolfram d'Eschenbach contre Henri d'Ofterdingen, et rendre son récit plus dramatique. Mais cette histoire n'a rien que de très-plausible, et présente plusieurs scènes assez piquantes et assez gracieuses. A la fin du roman Klingsor nous apparaît aussi, comme dans la chronique, avec son pouvoir magique et sa science d'astrologue. Malheureusement ce roman n'est pas achevé ; ce n'est que la première partie d'une trilogie qui aura pour titre *Henri d'Ofterdingen*, et dont l'auteur promet de nous donner bientôt la suite. Nous croyons que tous ceux qui auront lu ce premier volume, attendront les autres avec impatience.

Tafeln der Geschichte : Tableaux de l'histoire, de Ed. VEHSE, neuvième et dixième livraisons.

Nous venons de recevoir les neuvième et dixième livraisons des *Tables historiques* de M. Vehse. Elles commencent en 1453, époque mémorable de la prise de Constantinople par Mohammed II, et nous

conduisent jusqu'à 1650. C'est avec cette livraison que l'auteur entre dans l'histoire moderne. Plusieurs écrivains ont déjà publié de semblables atlas : en France, l'ouvrage connu sous le nom de *Lesage*; en Allemagne, les *Tables de Wilsen*, sont les plus célèbres. M. Francke, ancien professeur à Dorpat, a aussi fait de pareils tableaux pour l'histoire du Holstein et du nord de l'Europe. Ces deux livraisons que nous annonçons, ne doivent point se séparer; car la seconde est uniquement consacrée à relater les inventions remarquables de l'époque qu'il a historiquement traitée dans la première, les progrès des arts et des sciences, la biographie des personnages célèbres dans tous les genres, et nous avons vu avec plaisir qu'il avait consacré plus d'espace que ses devanciers à une partie aussi intéressante.

Un des grands mérites d'un pareil travail est la clarté; or, M. Vehse y a quelquefois nui en multipliant les abréviations avec un luxe vraiment incroyable; on y rencontre aussi quelquefois des fautes d'orthographe pour les noms propres orientaux, ainsi on ne dit pas *Casbin*, mais *Karwin*, etc.; bien que son ouvrage soit, du reste, moins fait pour ceux qui veulent apprendre l'histoire, que pour ceux qui veulent résumer des connaissances et des travaux antérieurs, il n'en est pas moins, même pour les premiers, un guide utile que l'on peut généralement suivre avec confiance.

LIVRES FRANÇAIS.

Cours de procédure civile française fait à la faculté de Droit de Strasbourg, par M. RAUTER, professeur, ancien bâtonnier de l'ordre des avocats. Paris et Strasbourg, chez F. G. Levrault, 1834; un volume in-8.°; vi et 465 pages.

L'histoire nous apprend que rarement un peuple a fait ou éprouvé une révolution politique, sans qu'il s'opérât en même temps une révolution dans ses lois, et partant dans sa procédure, qui n'est autre chose que la forme que la loi revêt pour agir d'une manière valable et avec efficacité. Bien que la procédure civile n'ait pas une action aussi immédiate sur la liberté que la procédure criminelle, il n'est pas moins vrai de dire que la puissance intégrale de tous les droits du citoyen est peut-être le plus grand bienfait que l'on puisse récla-

mer d'une société bien constituée. Du moment où il devient indifférent de savoir quel est le possesseur de telle ou telle chose, à quel individu compète tel ou tel droit, il n'y a plus ni estime pour le droit, ni respect pour ses décisions; il n'y a plus même de liberté, car la liberté ne peut exister que dans les limites du droit; il a donc fallu songer d'abord à fixer les droits de l'homme dans ses rapports avec ses concitoyens; ce fut l'œuvre du Code civil. L'œuvre de la procédure fut de déterminer les formes au moyen desquelles on pouvait assurer l'exécution de la loi, ou chercher sous son abri une protection tutélaire.

Nous pensons en avoir dit assez pour justifier de tout l'intérêt que mérite une pareille étude; malheureusement les auteurs de notre Code de procédure civile n'ont pas apporté dans sa rédaction la netteté, la précision, la simplicité que demandait une pareille matière. A l'ancienne procédure du Châtelet, aux ordonnances de 1667, qui, elles-mêmes, avaient emprunté plusieurs dispositions au quatrième concile de Latran, on a ajouté quelques nouveaux titres, apporté quelques légères modifications réclamées par l'esprit du temps et les besoins d'une époque et d'une société nouvelles. Aussi un professeur de procédure a-t-il généralement à remplir une tâche bien laborieuse; conduire des élèves à travers le dédale de nos formes procédurières n'est pas chose facile; mais cette mission, tout ardue qu'elle semblait devoir être, n'a pas effrayé M. Rauter. L'ouvrage que nous annonçons est une preuve de sa sollicitude pour les études de jurisprudence, et non-seulement son auditoire, mais encore ceux qui depuis un certain temps ont dépassé l'âge des études, ont dû recevoir avec reconnaissance un livre où le Code et son esprit étaient exposés avec autant de clarté et de méthode.

M. Rauter, en publiant ce traité, a fait encore quelque chose de plus qu'un bon livre, il a donné un bon exemple. Généralement dans presque toutes nos écoles on sent vivement le besoin de ces livres usuels, de ces manuels (*Handbücher, Lehrbücher*) consciencieusement faits, et qui sont si répandus dans les universités allemandes; là, il n'est pas rare de voir un homme d'une haute et savante renommée consacrer son temps et ses veilles à populariser, à vulgariser la science dont il est l'interprète, je dirai presque le missionnaire. M. Rauter y aura contribué parmi nous, car il n'a ni ménagé son travail, ni épargné les recherches; de nombreuses citations indiquent non-seulement

toutes les sources où il a puisé, mais encore les points de concordance avec les autres Codes, ainsi que les lois, ordonnances ou arrêts, qui se rapportent à l'article qu'il explique.

Il y avait deux manières de faire ce livre : l'une était de suivre l'ordre indiqué par le Code, de prendre chaque article un à un, de l'expliquer, de l'éclaircir, d'y ajouter des commentaires. Certaines personnes préférèrent cette méthode, parce qu'il convient mieux à la timidité de leur esprit de se laisser aller sur une route dont les articles du Code forment en quelque sorte les jalons ; mais ils ne songent pas qu'entrer dans une pareille voie c'est s'exposer gratuitement à la nécessité d'une multitude de redites. M. Rauter a suivi, et avec raison, une autre méthode, la méthode scientifique, que l'on pourrait appeler également synthétique ; il a pris dans l'ordre le plus logique les différens principes, les diverses parties de la procédure, et a groupé autour d'elles tous les articles du Code, toutes les lois qui s'y rattachent ; aussi, pour bien lire ce livre, il ne faut pas le fractionner, le lire par fragmens détachés, mais bien de suite ; de cette manière on saisit mieux la pensée de l'auteur, on reconnaît mieux la filiation, les rapports des différentes parties du Code de procédure.

En lisant cet ouvrage, nous n'avons regretté que deux choses, d'abord que M. Rauter ait cru devoir être si court dans la partie historique de son introduction ; en général, l'histoire du Droit et de ses origines a été beaucoup trop négligée en France, et personne plus que M. Rauter n'était capable de nous exposer avec intérêt, et surtout avec plus de détail, comment toute notre législation sur la procédure est enfin venue se fondre et se résumer dans le Code de 1807. Nous aurions également désiré qu'il consacraît quelques pages à indiquer de quelles réformes était susceptible ce Code, le plus défectueux peut-être de ceux qui nous régissent ; il nous semble, qu'en supprimant les avoués, comme l'avait déjà fait la loi du 3 Brumaire an II, ou du moins en limitant les actes de leur ministère, on abrégerait les délais, on rendrait la procédure plus simple et moins coûteuse. Aussi regrettons-nous qu'il ait été si bref en parlant d'une loi qui, malgré son laconisme, fit une véritable révolution dans la procédure (voyez introduction, page 19).

Ces remarques, que nous avons cru devoir faire, n'infirmant du reste en rien le mérite de l'ouvrage de M. Rauter, qui, nous n'en doutons pas, sera lu et médité avec fruit, non-seulement de ses nom-

breux auditeurs, mais encore de tous ceux qui voudraient prendre une connaissance exacte de notre procédure. En saisissant cette occasion de le recommander à ceux qui fréquentent ici le cours de l'école de droit, nous ne craignons pas de dire que ce manuel est un véritable présent fait par l'université de Strasbourg à celle de Paris.

De l'instruction intermédiaire et de son état dans le midi de l'Allemagne, par M. SAINT-MARC GIRARDIN, professeur à la faculté des lettres; première partie. Paris et Strasbourg, chez F. G. Levrault, 1835; un volume in-8.^e; VIII et 168 pages.

Si depuis quelques années l'on a tourné avec une louable ardeur ses regards vers l'instruction du peuple, si l'on a cherché autant que possible à apporter quelques améliorations dans notre système, on le doit en grande partie à M. Guizot, ministre de l'instruction publique, et aux efforts continus qu'il a faits pour répandre en France les bienfaits de l'instruction gratuite et populaire. En 1831, il chargea M. Cousin d'observer les bases du système allemand, et ce qui regardait les écoles du premier degré; deux ans plus tard, il envoya M. St. Marc Girardin dans la partie méridionale de l'Allemagne, avec la mission d'y explorer les écoles secondaires. « Le professeur, disait la circulaire de M. Guizot, devait visiter spécialement les *gymnases* ou écoles intermédiaires destinées à donner une instruction qui tient le milieu entre celle des écoles primaires et celle des collèges (rapport, page 1.^{re}). » Si M. St. Marc Girardin avait suivi à la lettre les instructions de la rue de Grenelle, il se serait trouvé, je pense, un peu embarrassé, mais en homme qui connaissait déjà l'Allemagne, il savait fort bien que si les *gymnases* sont des *écoles intermédiaires*, ils ne sont pas destinés à donner une instruction qui tient le milieu entre celle des écoles primaires et celle des collèges. Les gymnases sont, outre-Rhin, précisément ce que nous nommons collèges, et de même que ceux-ci conduisent jusqu'à l'examen de bachelier, qui nous fait entrer à l'école de droit ou de médecine, on sort ordinairement du gymnase pour suivre les cours de l'université. M. Girardin avait trop de tact pour se méprendre sur le sens de la circulaire; il laissa les gymnases de côté, et se mit à visiter les *Real-Schulen*, les *Gewerbschulen*, les *Sonn- und Feiertagschulen*, qui sont les véritables écoles intermé-

diaires. C'est dans ces écoles que l'on donne une instruction en harmonie avec l'état qu'ils doivent occuper un jour ; à ceux qui, sans pouvoir aspirer à une instruction savante, ont besoin cependant de quelque chose de plus que celle que l'on nomme généralement élémentaire. L'auteur de ce rapport se dirigea d'abord vers la Suisse, et le canton de Berne fut le premier objet de ses investigations.

Le sol germanique est peut-être le pays du monde où il est le plus agréable de remplir une pareille mission. « La science de l'éducation y est une science importante ; il y a sur la pédagogie beaucoup de bons livres. En France, au contraire, la pédagogie n'est guère une science (rapport, page 1.^{re}). » La raison de cette différence est facile à concevoir ; en France, notre système, si toutefois nous en avons un, n'a encore rien produit ; il est, pour ainsi dire, encore en germe ou dans les cartons des bureaux. Nous ne pouvons donc pas avoir de bons livres, ni même de livres ; il faut que l'instruction existe, pour qu'on puisse en faire une science ; les livres ne viennent qu'après. Nous en avons déjà eu un exemple en France ; nous étions totalement dépourvus de petits livres d'instruction primaire. On a fait une loi qui l'a créé et régularisé, ce mode d'instruction, et alors les livres sont venus de toutes parts.

Il semblait tout naturel qu'avant de rendre compte de sa mission, M. St. Marc Girardin dit quelques mots de notre système d'éducation ; il en a fait ressortir les vices avec tant de force, et surtout avec tant d'esprit, que nous regrettons que l'espace ne nous permette pas de citer quelques lignes ; nous ne pouvons cependant admettre avec lui la préférence qu'il accorde à l'éducation privée sur l'éducation commune, surtout pour les jeunes gens.

Après ces préliminaires, le professeur passe en revue l'école (*Real-Schule*) de Berne. Les langues anciennes y sont exclues de l'enseignement. Les fondateurs bernois me semblent avoir été dès le principe dirigés par cette idée qu'il n'y a pour l'esprit humain que deux grands leviers, les mathématiques et les langues ; aussi, à côté de ces deux objets principaux, a-t-on groupé d'autres branches d'enseignement, telles que la religion, la calligraphie, le chant, le dessin, la géographie, l'histoire, l'histoire naturelle, la physique et la chimie. Les cours durent six ans ; pour pouvoir les suivre, les élèves doivent être âgés d'au moins neuf ans, et subir un examen sur les objets de l'instruction élémentaire. Ce serait une heureuse innovation que l'intro-

duction chez nous de pareils examens; ils auraient déjà une grande utilité quand ils ne serviraient qu'à indiquer la portée de l'esprit du candidat, qu'à donner la mesure de ses moyens. Combien d'enfans sont entrés dans une fausse route pour avoir ainsi négligé de s'examiner eux-mêmes !

En Allemagne, l'enseignement est ordinairement divisé par facultés, et non, comme chez nous, par classes; c'est-à-dire, que chaque professeur a sa spécialité, et l'enseigne à ceux qui commencent, comme à ceux qui sont plus avancés. M. Girardin fait ici la comparaison des deux systèmes dans leur rapport avec l'instruction et l'éducation, et penche pour adapter la division par classes aux écoles élémentaires et intermédiaires, et la division par facultés aux écoles scientifiques et supérieures.

De Berne, l'auteur se rendit à Hofwyl, pour y visiter les établissemens de M. de Fellenberg, dont il nous fait une description rapide. J'aurais désiré qu'il nous dit quelque chose de plus étendu sur un homme qui, depuis vingt-six ans, a exercé et exerce encore une telle influence sur l'éducation; qu'il nous le montrât au milieu de ses élèves, et nous fit en quelque sorte converser avec lui; mais j'oubliais que M. St. Marc Girardin était resté trop peu de temps à Hofwyl pour y voir M. de Fellenberg. Il nous entretient avec plus de détails de l'école des pauvres, autrement dite *école rurale*; c'est aussi la partie la plus remarquable de l'établissement. Cette école est, ce que ne nous dit pas M. Girardin, bien plus intéressante à voir comme institut philanthropique, que comme institut agricole. La ferme expérimentale et la fabrique d'outils d'agriculture dont il nous parle (page 51), sont fort peu de chose, surtout si on les compare à celles de l'école de Hohenheim en Wurtemberg, et M. de Fellenberg serait peu connu comme agronome s'il n'avait inventé un semoir qui porte son nom. On a reproché à l'institut de Hofwyl ce que l'on reproche aujourd'hui en Allemagne à celui de Möglin, maintenant dirigé par le fils du célèbre Thaer; et ce reproche n'est pas sans fondement. Si l'institut de Hofwyl a perdu de son ancienne réputation, c'est que l'on s'est trop attaché à la spéculation, qu'on l'a trop considéré comme un établissement mercantile.

Du canton de Berne M. Girardin va à Zurich; il nous expose avec assez de détails le système de l'instruction dans le canton, et nous devons reconnaître avec lui que dans aucune partie de la Suisse elle

n'est plus complète et mieux organisée. Il nous dit comment s'échelonnent les différens degrés, et comment ensuite chacun d'eux se divise et se fractionne. Nous ne le suivrons pas dans l'énumération de tous les comités et des innombrables commissions chargées de la surveillance des écoles, de leur administration, de la nomination des professeurs, de la fixation de leur traitement. C'est un luxe vraiment incroyable; heureusement que toutes ces commissions sont gratuites. Faisons avec lui hommage de cette économie « à l'esprit républicain dont l'essence est de faire beaucoup de choses par les citoyens unis en comités et en conseils. Dans les vraies républiques l'État n'étant presque rien, et les individus étant presque tout, il n'y a pas d'administration, il n'y a que des associations (rapport, p. 64). » Cette assertion est vraie dans un sens, mais non pas d'une manière absolue; car si dans les gouvernemens républicains les individus sont presque tout, ils ne sont quelque chose que dans leurs rapports avec l'État, qui devient en quelque sorte une partie d'eux-mêmes.

Malgré les renseignemens utiles que ce rapport contient, on voit qu'il a été fait avec une rapidité qui n'a pas toujours permis à l'auteur d'être complet et de se mettre en garde contre des assertions hasardées; il nous parle de l'université de Zurich, et ne nous dit pas un mot de celle de Berne qui, comme *université suisse*, a plus d'avenir; et quant à l'université de Bâle, elle est plus que *déchue de son ancienne réputation* (page 86), elle n'existe plus.

L'université de Bonn qui compte aujourd'hui plus de 800 étudiants, a commencé avec 30 auditeurs; malgré ce précédent, comme M. Girardin, nous croyons peu à la durée de celle de Zurich, mais par des motifs différens; nous en exposerons quelques-uns que nous avons recueillis tant en Suisse qu'à Zurich même.

Nous ne pouvons lui accorder d'abord que la fondation de l'université doive être attribuée à la pensée de créer une *université fédérale* (page 86), car alors on n'aurait pas vu l'université voisine de Berne

1 Elle comptait, au semestre d'été 1833, 877 étudiants, dont :

Théologiens catholiques	196
Théologiens évangéliques.	110
Juristes	278
Médecins	154
Philosophes	116
Non immatriculés	23
Somme égale	877

s'élever en concurrence avec celle de Zurich. Cette dernière espérait que ses cours seraient fréquentés non-seulement par les Allemands, mais encore par les Suisses; or, qu'est-il arrivé? La diète germanique a publié un décret qui ordonne à tous les gouvernemens de défendre à leurs sujets de fréquenter cette université; désormais fermée aux Allemands, l'on croit peut-être que tous les Suisses sans exception vont y accourir; eh bien, non; il y en a dans toutes les universités allemandes. Iéna en comptait bon nombre autrefois. En 1834, il y en avait à Berlin 82, qui étaient venus y suivre les cours de Savigny et de Schleiermacher. Il y en a aussi à Göttingen, à Heidelberg, qui n'annoncent pas encore l'intention de retourner dans leur pays. Quant aux Suisses restés dans leur patrie, ils se fractionnent : les uns préfèrent Berne, les autres Zurich; car il n'y a rien de dissolvant, quelquefois même d'étroit et de jaloux, comme l'esprit fédéral. Un autre motif, et qui prouve encore combien peu cette université est le produit d'une tendance fédérale, c'est qu'elle appartient non à la Suisse entière, mais uniquement au canton de Zurich; si les cantons s'étaient unis pour créer à frais communs une université suisse, nul doute que cette nouvelle création n'eût pu rivaliser avec les meilleures universités allemandes. Mais le petit pays de Zurich est-il, à lui seul, assez riche pour subvenir à une pareille dépense? Nous ne le pensons pas. La première année d'existence a déjà coûté 50,000 l. (75,000 fr.), et elle ne possède rien de ce qui est nécessaire. Il faudrait des allocations bien plus considérables si l'on voulait doter la faculté de médecine de tous les établissemens qui lui sont indispensables, tels qu'un jardin botanique, une collection de minéraux d'histoire naturelle, s'il fallait élever des amphithéâtres de dissection. Les hôpitaux de Zurich fournissent à peine les sujets nécessaires à l'anatomie. L'opulente ville de Berne peut au contraire dépenser en une année plus que Zurich en trois ou quatre, et les professeurs y sont rétribués d'une manière convenable. Celle de Zurich toutefois s'est inaugurée sous les auspices de quelques noms célèbres; mais sans les ignobles proscriptions auxquelles est en proie la Bavière, des hommes tels que Oken et Schönlein auraient-ils consenti à s'expatrier? Demme, Hodes, sont aussi des proscrits. Sauppe, Etmüller et d'autres, ne sont venus y enseigner que pour y trouver une position qu'on leur refusait obstinément dans leur patrie, sous prétexte d'une antérieure participation aux conciliabules de la *Burschenschaft*. Ce n'est pas que l'enseignement

s'y soit absolument recruté de ceux qui sont venus forcément chercher à Zurich une seconde patrie. Löw y est volontairement venu de Heidelberg. Il n'est pas cependant à dire pour cela que tous les professeurs soient Allemands : Orelli, le philologue ; Bluntschli, le juriste ; B. Hirzel, l'orientaliste, traducteur plein de verve de la *Sacuntala*, doivent le jour au canton de Zurich.

Telles sont, d'après nous, les causes qui nous font croire au peu de durée de cette université, beaucoup plus encore que ce mouvement de centralisation, que cette tendance à l'unité qui semble travailler aujourd'hui les races germaniques.

Le voyage de M. St. Marc Girardin a été beaucoup trop court pour qu'il ait pu y déployer toujours cette sagacité, cette connaissance des faits qui lui est habituelle. Ainsi il nous dit page 88 : « Fribourg est déchu, Heidelberg tombe par l'indiscipline des étudiants, tandis que l'université de Berlin s'accroît chaque jour. » L'auteur s'est, nous le pensons, trompé sur les causes de ce qu'il appelle cette décadence. Si Fribourg¹ n'est plus aussi renommé qu'autrefois, ce n'est pas à ce besoin de centralisation qu'il faut l'attribuer, mais bien à la diète, qui a retiré la parole à des hommes qui, comme Rotteck, Welcker, étaient la gloire de son enseignement. Il n'est pas non plus exact de dire que *Heidelberg tombe par l'indiscipline des étudiants*. Voici pourquoi :

Le caractère le plus saillant des universités allemandes, c'est la variété ; il n'y en a pas deux qui se ressemblent. Les étudiants de Heidelberg n'ont jamais passé pour *indisciplinés*, mais bien pour savoir parfaitement concilier l'étude et le plaisir : ils aiment à se promener à cheval, en voiture, à aller au spectacle à Mannheim, à aller chasser dans les parcs de Schwetzingen, et à parcourir ce délicieux petit pays de Bade. Un cours ne serait pas complet si à la fin de l'année l'étudiant ne prenait son sac sur le dos et n'allait à pied faire un tour de Suisse. Le nombre des auditeurs a bien diminué depuis deux ans, mais c'est parce que la Prusse a rappelé ses sujets ; une université peut difficilement tomber quand l'enseignement y est représenté par

¹ Au semestre d'été 1833, Fribourg comptait 434 étudiants, dont :

Théologiens	137
Juristes	68
Médecins	138
Philosophes	91
Somme égale	434

des hommes tels que Mittermaier, Thibaut, Zachariæ, Rau, Creuzer, Schlosser, Tiedemann, etc.

Quelques lignes plus bas, M. St. Marc Girardin s'exprime ainsi : « Berlin ou Munich peut offrir à un professeur célèbre un sort plus beau que Weimar, que Bade, que Zurich ; les bons professeurs viennent donc à Berlin ou à Munich (rapport, page 88). » Je ne sais en vérité quelle politesse le rapporteur a voulu faire à Munich, la plus mauvaise, la plus inféconde peut-être de toutes les universités allemandes ; Munich, que l'on a converti en un grand gymnase depuis que l'on y a frappé de mort la vivifiante institution des *Privat-Dozenten* ; Munich, où les professeurs sont si misérablement rétribués que, sous ce rapport, il n'y a que Iéna et Tübingen qu'on puisse lui comparer. Quant à Bade ou Weimar, ces petites villes n'ont jamais possédé d'université.

Nous passons ensuite en Bavière, M. St. Marc Girardin nous y conduit alors à travers l'anarchie de l'instruction bavaroise, nous fait l'histoire de tous ces projets qui se renversent et se modifient tour à tour, de cet enfantement perpétuel qui ne produit rien. Après nous avoir menés en Suisse et en Bavière, l'auteur, qui a vu et examiné plusieurs autres parties de l'Allemagne, notamment l'Autriche, le pays de Bade, le Wurtemberg, la Prusse, aurait dû résumer d'une manière comparative et générale l'état de l'instruction intermédiaire. S'il avait envisagé son travail sous ce point de vue, il nous aurait sans doute appris que, comparée aux autres parties de l'Allemagne, à la Prusse surtout, et même au Wurtemberg son voisin, la Bavière est dans un grand état d'infériorité ; elle ne paraît pas devoir en sortir de si tôt, car toutes les nouvelles ordonnances n'ont pour but que d'étouffer le peu de liberté qui existait auparavant, et de remplacer par des hommes à opinions jésuitiques tous ceux qui avaient été, même pour un moment, coupables de talent ou d'indépendance. C'est une bien grande faute dans un pays où il y a tant à faire, non-seulement sous le rapport de l'instruction, mais aussi sous celui de l'éducation.

Il est fâcheux que M. St. Marc Girardin n'ait pu consacrer quelques mois de plus à la mission dont l'avait investi la confiance du Gouvernement. Ce n'est pas en trois mois de voyage que l'on peut visiter la Suisse, le pays de Bade, le Wurtemberg, la Bavière et l'Autriche ; que l'on peut examiner les écoles, et se mettre en relations avec les hommes qui les dirigent. Les écoles en Allemagne ne sont pas aussi uniformé-

ment organisées que chez nous ; peut-être sur cinquante gymnases n'en trouverez-vous pas deux qui soient semblables, bien qu'ils tendent tous au même but : les uns ont six classes, les autres sept, d'autres enfin n'en ont que quatre ; dans ceux-ci l'instruction est plus étendue, plus variée, plus détaillée, transmise enfin d'une autre manière que dans ceux-là. Pour que le tableau fût complet, M. St. Marc Girardin aurait dû nous mettre sous les yeux toutes ces nuances de l'instruction intermédiaire.

Un ouvrage ou plutôt un recueil mensuel, qui parut de 1803 à 1815¹ et qui contient les ordonnances, décrets, communications officielles ou officieuses, qui ont été publiées sur l'instruction bavaroise, aurait été d'un grand secours à M. Girardin, pour le guider dans le dédale de l'instruction publique de ce pays, et l'initier à l'histoire de ces nombreuses transformations. Nous ne l'avons trouvé cité nulle part, ce qui nous fait regretter encore davantage que la rapidité avec laquelle M. St. Marc Girardin a parcouru le midi de l'Allemagne, ne lui ait permis, ni de visiter avec plus de détail tous les établissemens d'instruction, ni de faire avec le pays une connaissance plus intime.

¹ *Nachrichten von dem deutschen Schulwesen in Baiern*. Munich, 1803 — 1815.



Bulletin bibliographique.

BIBLIOGRAPHIE.

THÉOLOGIE.

Biblia hebraica, ad optimas edd. in primis Ev. Van der Hooght, ex recens. Aug. Hahnii expressa. Præfatus est E. F. C. Rosenmüller. Ed. stereotypa. Leipzig, chez Tauchnitz, 1834; vi et 1036 pages grand in-12. 2 thaler.

Ur-Offenbarung, etc. : la Révélation primitive, ou les grandes doctrines du christianisme, indiquées dans les traditions et les livres sacrés des plus anciens peuples, principalement dans les livres canoniques des Chinois, par Jos. Schmitt, pasteur à Steinbach-sur-le-Mein. Landshut, chez Manz, 1834, in-8.° Cet ouvrage offre un grand intérêt au philosophe aussi bien qu'au théologien.

Theologische Auslegung, etc. : Interprétation théologique de l'Épître de S. Paul aux Colossiens, par G. Bœhmer, professeur à Breslau. Breslau, chez Max, 1835.

Fragmenta theotisca, versionis antiquissimæ Evangelii S. Matthæi et aliquot homiliarum. E. membranis Monscensibus bibliothecæ palatinæ Vindebonensis; edid. St. Endlicher et Hoffmann Fallerslebens. Vienne, chez Gerold, 1834; xvi et 88 pages in-4.° Cette publication intéresse encore plus la connaissance de l'ancienne langue germanique que la théologie.

JURISPRUDENCE ET POLITIQUE.

Ausbeute von Nachforschungen über verschiedene Rechtsmaterien : Recherches sur diverses matières de Droit, par le D.^r Gestesding, t. V. Greifswald, chez Koch, 1835.

Die kurhessische Verfassungs-Urkunde : la Loi constitutionnelle de la Hesse électorale, commentée par F. Murhard. Cassel, chez Bohné, 1834; 2 vol.

MÉDECINE.

Klinische Beiträge : Mémoires de médecine clinique, par le D.^r Kieser, professeur de médecine à Iéna ; tome I.^{er} Leipzig, chez Herbig, 1834. Il résulte de ces rapports que sur 1921 malades admis aux cliniques de Iéna, du 5 Mai 1831 au 31 Décembre 1833, il n'y a eu que 41 morts.

Berends Vorlesungen, etc. : Leçons sur la médecine pratique de feu le D.^r Berends ; seconde édition, publiée par le D.^r Albers ; tome I.^{er} Berlin, chez Enslin, 1835.

Die Geschlechtskrankheiten des Weibes : les Maladies de la femme, par L. J. G. Mende ; publié après sa mort par le professeur Balling ; tome II, première partie. Göttingue, chez Dietrich, 1834.

Handbuch der Pastoral-Medizin : Manuel de médecine pastorale, par Vering, seconde édition. Munster, chez Aschendorff, 1835. Cet ouvrage est destiné aux pasteurs, non pour leur apprendre à se mêler de médecine, mais pour leur donner des conseils sur la conduite qu'ils ont à tenir, soit au baptême des enfans nouveau-nés, soit dans le confessionnal, au lit des malades, dans les maladies épidémiques, aux enterremens, etc.

SCIENCES PHYSIQUES.

J. A. Naumann's Naturgeschichte der Vögel Deutschlands : Histoire naturelle des oiseaux de l'Allemagne, par J. A. Naumann, nouvelle édition, publiée par son fils J. F. Naumann ; tome VII. Leipzig, chez Fleischer, 1834. C'est un des ouvrages qui font le plus d'honneur à la science allemande. Les six premiers volumes ont paru de 1820—1833, et coûtent ensemble 93 thaler.

Magazin für die Oryktographie : Magazin de l'oryctographie de la Saxe, par Freiesleben ; sixième livraison. Freiberg, chez Engelhardt, 1834.

Polemische Blätter : Feuilles polémiques pour l'avancement de la physique spéculative, publiées par H. Steffens ; deuxième livraison, géologie. Breslau, chez Max, 1835 ; 159 pages in-8.^o Le premier numéro a paru en 1829. Le but du célèbre auteur est de constater le rapport de la philosophie de la nature avec l'état actuel des sciences physiques. La partie que nous annonçons expose les progrès de la géologie depuis Werner.

Genera filicum, auct. H. Schott, fasc. I et II. Vienne, chez Walishausser, 1834. Chaque partie se compose de cinq lithographies et de cinq feuilles in-folio.

Icones Plantarum cryptogamicarum quas in itinere annis 1817—1820 per Brasiliam, etc., collegit C. F. Ph. de Martius, fasc. II, III, IV; tab. 15—76 lithogr. color. et nigris, æneisque seu colorib. impress. Munich, aux frais de l'auteur, 1828—1834; iv et 108 pages in-folio; prix : 64 thaler. Le premier fascicule a paru en 1827, et coûte 15 thaler.

Geologie der westlichen Schweizer-Alpen : Géologie des Alpes occidentales de la Suisse; essai de B. Studer de Berne. Heidelberg, chez Groos, 1834, in-8.°

SCIENCES MATHÉMATIQUES.

P. Hell's Reise nach Wardö, etc. : Voyage de P. Hell à Wardö en Laponie, et son Observation du passage de Vénus en 1769, tirés de son journal et accompagnés de notes par Ch. L. Littrow. Vienne, chez Gerold, 1835.

ARCHÉOLOGIE ET PHILOGOLOGIE.

Literaturgeschichte der Griechen und Römer : Histoire littéraire des Grecs et des Romains, avec des tableaux synchronistiques de l'histoire politique, littéraire et artistique des deux nations, par F. Ficker, seconde édition. Vienne, chez Gerold, 1835.

Homeri carmina. Recognovit et explicuit F. H. Both. Odysseæ v. I, lib. I—VIII. Leipzig, chez Hahn, 1834, grand-in-8.°

Aischylos Tragödien : Tragédies d'Eschyle, en grec, avec des notes (en allemand), par Ch. W. Schneider, second volume. Weimar, chez Hoffmann, 1834.

Gottfried Herrmann's Recension, etc. : Critique des Euménides d'Eschyle de Ch. Ottfr. Muller, par G. Herrmann. Leipzig, chez Fleischer. Cette Critique fait aussi partie du volume VI des Opuscules de Herrmann.

Corani textus arabicus ad fidem librorum, manuscriptorum et impressorum, etc., recensuit Gust. Flügel. Leipzig, chez Tauchnitz, 1834, grand in-4.°

Sententiæ Ali Ben Abi Taleb arabice et persice, e codice manuscr. Vimariensi primus edidit J. G. Stickel. Iéna, chez Crœcker, 1834, 4.°

Neugriechische Chrestomathie : Chrestomathie grecque-moderne, avec un dictionnaire, par Th. Kind. Leipzig, chez Baumgärtner, 1835.

GÉOGRAPHIE ET HISTOIRE.

Beiträge zur Geographie von Hellas : Mémoires pour servir à la géographie de l'ancienne Hellade, par G. L. Kriegk ; première livraison. Leipzig, chez Engelmann, 8.° Ce premier mémoire s'occupe de la vallée de Tempé.

W. Schimper's Reise nach Alger : Voyage fait à Alger dans les années 1831 et 1832 par W. Schimper, ou Description de la ville d'Alger et de ses environs, avec des détails sur les mœurs et les usages des tribus indigènes, et sur l'état actuel de la colonie française. Stuttgart, chez Metzler, 1834, in-8.° — La Société géographique du Wurtemberg avait envoyé M. Schimper à Alger, et sa relation paraît sous les auspices de cette société. Depuis M. Schimper est parti pour l'Égypte et l'Arabie. Il accuse les Français d'être peu propres à établir des colonies, et conseille à ses compatriotes de ne pas chercher fortune à Alger.

Russlands Territorial-Vergrößerung : Histoire des accroissemens territoriaux de la Russie, depuis Pierre I.^{er} jusqu'à la mort d'Alexandre I.^{er}, par J. de Hagemeister. Riga, chez Frantz, 1834, 8.° Il résulte des recherches de M. de Hagemeister, que de Pierre-le-Grand à Alexandre la Russie s'est accrue de 95,451 milles géographiques carrés !

Die Hauptbegebenheiten der Vorzeit und Mitzeit : Les principaux événemens des temps passés et de l'époque actuelle, par Petiscus. Berlin, chez Amelang, 1835, in-8.°

Leben des Generals Freiherrn von Seydlitz : Vie du général baron de Seydlitz, par K. A. Varnhagen von Ense. Berlin, chez Dunker et Humblot, 1834, in-8.°

Leben Georg Whitfields : Biographie de George Whitfield, d'après l'anglais, par A. Tholuck. Leipzig, chez Berger, 1834.

PÉDAGOGIE.

Methodisches Lehrbuch der Geographie : Manuel méthodique de la géographie, deuxième et troisième cours, par J. Lohse. Altona, chez

Hammerich, 1834; xvi et 110 pages grand in-8.° Un premier cours a paru en 1825. C'est un des meilleurs livres de ce genre.

Anleitung zum Unterrichte taubstummer Kinder : Direction pour l'instruction des enfans sourds et muets, avec une collection de figures, un livre de lecture et un dictionnaire, par V. A. Jäger, pasteur et directeur de l'institut des sourds-muets et des aveugles à Gmünd; et G. A. Riecke, inspecteur de la maison des orphelins de Weingarten (grand-duché de Bade); troisième livraison. Stuttgart, chez Lœflund, 1834. Les deux premières parties de cet excellent ouvrage ont paru en 1831 et 1833.

Der kleine Comenius : le petit Comenius, le monde et l'homme en images, ou description figurée des phénomènes les plus remarquables de la nature et de la vie humaine; 18 planches avec plus de 1000 figures. Breslau, chez Korn, 1835. C'est une imitation en petit de l'*Orbis pictus* d'Amos Comenius, ministre protestant du dix-septième siècle, un des réformateurs de l'enseignement.

LANGUE ET BELLE LITTÉRATURE ALLEMANDES.

Kurzfassstes vollständiges stamm- und sinnoerwandschaftliches Gesamt-Wörterbuth der deutschen Sprache aus allen ihren Mundarten und mit allen Fremdwörtern, etc., par J. H. Kaltschmidt, 1—5 livraisons. Leipzig, chez Tauchnitz, 1834; 480 pages in-4.° Ce nouveau dictionnaire de la langue allemande indiquera non-seulement l'étymologie et les synonymes de tous les mots reçus dans la langue écrite, mais encore ceux qui lui manquent et qui se trouvent dans l'allemand du Nord et les provincialismes du Midi de l'Allemagne.

Vorlesungen über die Geschichte der deutschen National-Literatur : Leçons sur l'histoire de la littérature allemande nationale, par L. Wachler, seconde édition. Francfort, chez Herrmann, 1834, in-8.°

Deutschlands Ehren-Tempel : le Temple de la gloire de l'Allemagne, ou Choix raisonné des meilleures poésies anciennes et modernes qui célèbrent le pays et le peuple allemands, par le D.^r J. C. Krøger, de Hambourg; tome II, le peuple allemand jusqu'au quatorzième siècle. Altona, chez Hammerich, 1834; xvi et 415 pages in-8.° Ce n'est pas une anthologie ordinaire, mais seulement un recueil de poésies qui se rapportent directement aux traditions et à l'histoire de l'Allemagne, destiné à nourrir l'amour de la patrie et l'esprit national. Il y aura un troisième volume.

Das Novellenbuch, etc. : le Livre des Nouvelles, ou cent Nouvelles imitées de l'italien, de l'espagnol, du français, du latin, de l'anglais, de l'ancien allemand, par Ed. de Bulow, avec une préface de L. Tieck; tome II. Leipzig, chez Brockhaus, 1835.

Briefwechsel, etc. : Correspondance de Goethe et Zelter, etc. t. V. Berlin, chez Dunker et Humblot, 1834.

Memoiren eines Verstorbenen : Mémoires d'un Mort, deux volumes. Leipzig, chez Hartmann, 1835. Ce défunt n'a de commun avec l'auteur des *Lettres* et des *Tutti frutti* que d'être vivant comme lui; en lui volant son titre, il n'a su lui dérober ni son esprit, ni son style.

Bilder aus dem Kriegsleben : Souvenirs de la vie guerrière de 1813, 1814 et 1815, racontés par Freimund Ohnesorgen (pseudonyme), deux volumes. Berlin, chez Bechtold et Hartje, 1834. Ce livre vient un peu tard.

Des Hasses und der Liebe Kämpfe : Combats de la haine et de l'amour, drame en cinq actes, par L. Bechstein. Hildburghausen, chez Kesselring, 1835. Le sujet de ce drame, tiré d'une nouvelle du même auteur, sont les amours tragiques de deux Chrétiens et de deux Juives au quatorzième siècle, au milieu de la peste connue sous le nom de la *Mort noire*.

Der Salon : le Salon, de H. Heine, tome II. Hambourg, chez Hoffmann et Campe, 1835. Ce volume reproduit en allemand le tableau de la religion et de la philosophie en Allemagne, inséré par l'auteur dans la *Revue des deux Mondes*.

MÉTALLURGIE, TECHNOLOGIE.

Beiträge zur Bergbaukunde : Mémoires pour servir à la science des mines, par Jos. Schitko, deuxième mémoire. Vienne, chez Becke, Ce mémoire porte le titre spécial : *Die Wassersäulen-Maschine*. Le premier mémoire, qui a paru en 1833, est intitulé : *Meine Ansicht über Hydrodynamik* : Ma Manière de voir sur l'Hydrodynamique.

Die Chemie in technischer Beziehung : la Chimie sous le rapport technique, pour servir aux leçons dans les écoles industrielles, par F. Kœhler. Berlin, chez Enslin, 1834.

BEAUX-ARTS.

Von dem Einfluss, den die Untersuchung und beurtheilende Beschreibung der Bau-Denkmale auf die Erforschungen im Gebiete der Geschichte haben : De l'influence que l'examen et la description critique des monumens d'architecture de l'antiquité, du moyen âge et des temps modernes peuvent avoir sur les recherches historiques : discours prononcé le 23 Septembre 1833 à Nuremberg, dans la première séance de la Société historique, par Ch. F. de Wiebeking, avec 22 gravures. Munich, 1834; 70 pages in-4.° Prix : 6 thaler.



TABLE DES MATIÈRES

DU PREMIER VOLUME. — TROISIÈME SÉRIE.

1.^{er} NUMÉRO.

	Pages.
I. Introduction	3
II. Essai sur la philosophie de Hegel	22
III. De l'état des fonctionnaires publics en Allemagne	38
IV. Du mouvement des idées religieuses en Allemagne (1. ^{er} art.)	58
V. Le Templier, Nouvelle par OEhlenschläger.	79
VI. <i>Mélanges</i> :	
Le duc Auguste de Leuchtenberg	93
Mœurs des anciens Allemands	97
Tableaux de voyage	103
P. J. David en Allemagne	108
Sur la mort de mon enfant	110
Lettre de Berlin du 30 Janvier 1835.	112
Nouvelles diverses	114
VII. <i>Critique littéraire.</i>	
Livres allemands :	
Des principales Époques des beaux-arts, par M. Wendt	117
Saga de Ragnar Lodbrok	122
Chansons populaires allemandes, par M. d'Erlach	129
Jardin des Poètes	131
Couronne de Nouvelles.	132
Livres français.	
Bulletin bibliographique	136

2.^{me} NUMÉRO.

I. De l'Élément historique dans la science géographique.	147
II. Guerre de trente ans	176
III. Le Templier, Nouvelle par OEhlenschläger (fin)	188
IV. <i>Mélanges</i> :	
Hesse-Cassel et la Prusse.	218
Statistique criminelle du grand-duché de Bade	225
Superstitions populaires	231
Prusse; Berlin; Dresde; Halle; Stuttgart	235 — 238
Nouvelles diverses	239
Instruction publique en Russie	240
Population de Saint-Petersbourg	241

V. *Critique littéraire.*

Livres allemands :

	Pages.
Histoire d'Europe depuis la fin du quinzième siècle, par M. F. de Raumer; tomes III et IV	242
1812, par M. Rellstab.	245
Almanach des Muses	246
Poésies de M. Fallersleben	Ib.
Poésies de M. E. Ferrand.	247
Le Bréviaire du Laïque, par L. Schefer	248
Chansons allemandes, par Ch. de Holtei	250

Livres français :

Réflexions sur l'étude des langues asiatiques, etc., par A. W. de Schlegel	253
Bulletin bibliographique	258

3.^{me} NUMÉRO.

I. Du mouvement des idées religieuses en Allemagne (2. ^e article).	267
II. Le moyen âge.	289
III. Villes hanséatiques. — I. Hambourg	305
IV. Zschokke	330
V. Institut des aveugles à Berlin.	335

VI. *Mélanges :*

Lettres de Zacharias Werner	343
Traditions allemandes	349
Lettres sur la Turquie, par le D. ^r C. Rosenberger	354
Légendes d'Allemagne	359
Correspondance	360

VII. *Critique littéraire :*

Livres allemands.

Histoire de la poésie nationale des Allemands, par le D. ^r Gervinus.	365
Poésies de M. Benjamin Dietz	369
Le Combat du Chant de la Wartbourg, par M. A. Burck.	371
Tableaux de l'histoire, par M. Ed. Vehse.	372

Livres français :

Cours de procédure civile française fait à la faculté de Droit de Strasbourg, par M. le professeur Rauter.	373
De l'instruction intermédiaire et de son état dans le midi de l'Allemagne, par M. Saint-Marc Girardin.	376
Bulletin bibliographique	384



